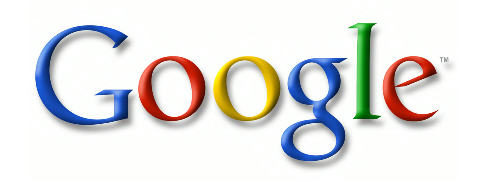
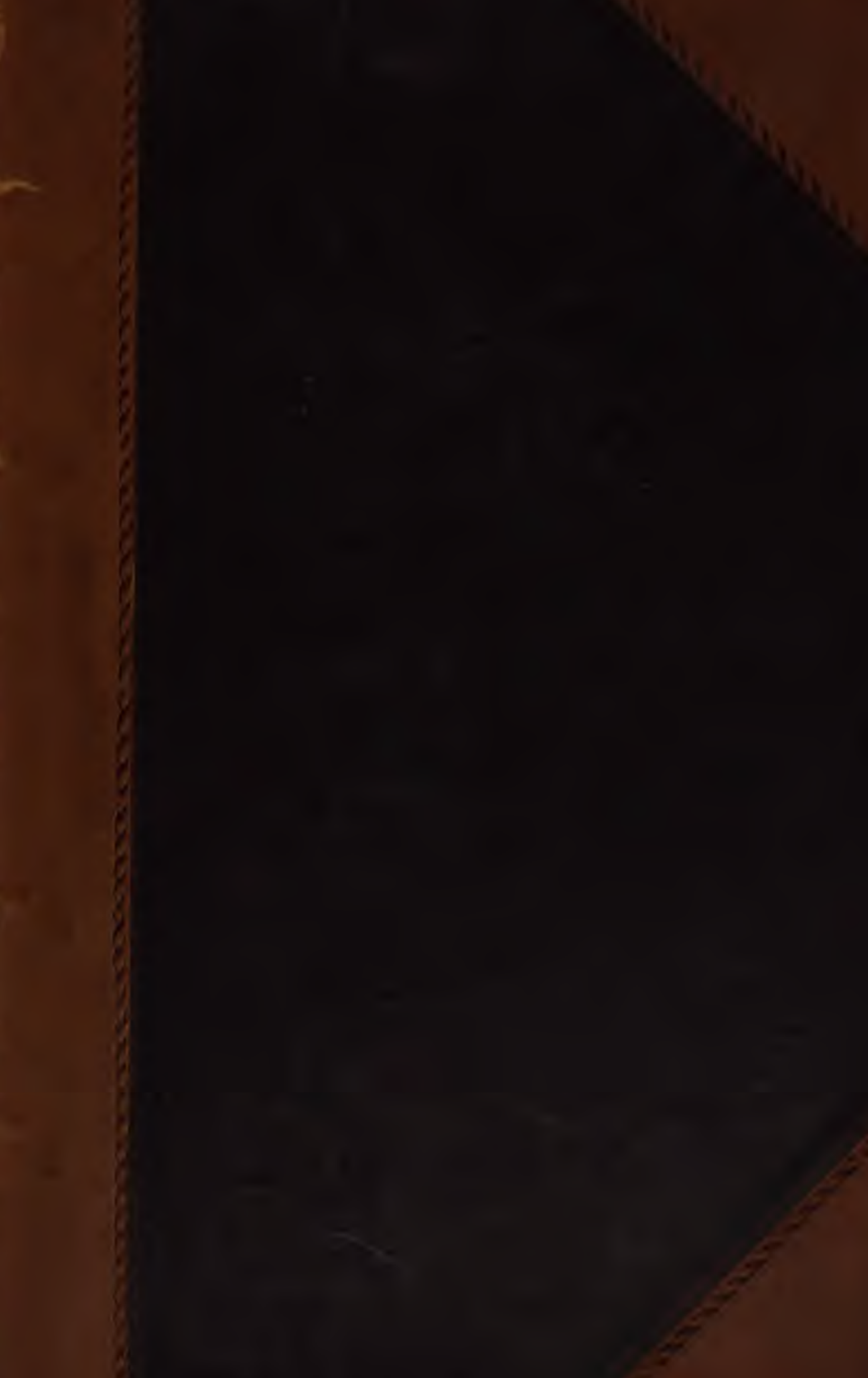




HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD.

TOME I.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.



Maurin aîné lith. Imp. Lith. de Maurin.

S.t BERNARD,
Abbé de Clairvaux.
(d'après le Bienheureux frère Angélique de Fiésole.)
par M.r Claudius Lavergne.

HISTOIRE

DE

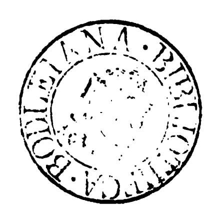
SAINT BERNARD,

PAR

L'ABBÉ MARIE-THÉODORE RATISBONNE.

Deuxième Édition,

REVUE ET AUGMENTÉE.



TOME PREMIER.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS, 8, rue du Pot-de-Fer St-Sulpice. || LYON, 33, Grande Rue Mercière.

1843.

AVIS DES ÉDITEURS.

Cet ouvrage a été traduit à Rome même, en italien, et il va en paraître incessamment une traduction allemande et anglaise; il a reçu, dès son apparition, les témoignages des plus hautes approbations. Nous nous bornerons à rappeler que S. S. le pape Grégoire XVI, en conférant à l'auteur la croix de Saint-Sylvestre, loue les qualités éminentes de l'*Histoire de saint Bernard*, qui, aux termes du Bref, a été écrite avec autant de science que de sagesse. Cet éloge résume toutes les approbations que nous eussions pu insérer en tête de cette deuxième édition, qui a été soigneusement corrigée par l'auteur, et augmentée de plusieurs chapitres.

HOMMAGE

A

M. L. BAUTAIN.

A MON BIEN-AIMÉ FRÈRE,

MARIE-ALPHONSE RATISBONNE,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Reçois, au fond de la douce retraite où la main de Dieu t'a conduit, la nouvelle édition de cet ouvrage dont le titre se rattache à ta bienheureuse vocation et à toutes mes joies. Le nom de saint Bernard, inséparable du nom de Marie, notre céleste Mère, rappellera éternellement à nos cœurs la vertu et l'efficacité de cette suave et mémorable prière :

« *Memorare*..... Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge « Marie, que jamais on n'a ouï-dire qu'aucun de ceux qui « ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre « secours, demandé votre suffrage, ait été abandonné. Plein « de cette confiance, je viens, ô Vierge sainte, mère des « vierges, me jeter entre vos bras ; et, gémissant sous le poids « de mes péchés, je me réfugie sous vos ailes maternelles.....

« O Mère du Verbe, ne dédaignez point mes paroles, mais « écoutez-les favorablement et les exaucez. »

Puissent les lecteurs de saint Bernard répéter avec lui cette touchante invocation en faveur de mon frère bien-aimé,

afin d'attirer sur lui la plénitude des dons de l'Esprit saint! Et nous-mêmes, mon cher frère en J. C., redisons-la souvent et ardemment en faveur de ceux qui liront ce livre, afin qu'ils le lisent avec fruit, et qu'ils reconnaissent avec nous combien est puissante et gracieuse la Vierge que les anges ont proclamée pleine de grâces.

C'est dans le cœur saint et immaculé de cette divine Mère que je te reste à jamais uni en N. S. J. C.

Ton frère,

MARIE-THÉODORE.

Paris, le 20 janvier 1843, jour anniversaire de ta conversion.

PRÉFACE.

Le douzième siècle est sans contredit une des plus mémorables époques du moyen âge. On y voit éclore et croître les germes de toutes les grandes idées qui ont porté leurs fruits dans les temps modernes; la philosophie la littérature, les arts, le commerce, l'industrie sortent, avec la liberté politique, des ténèbres de la barbarie.

Cette époque est la transition entre le monde ancien et le monde moderne, transition laborieuse où la vie fermente au sein de la corruption et se débat contre les obstacles qui l'enveloppent; temps de crise et de lutte violente qui préparent l'enfantement d'un nouvel ordre de choses.

C'est de la France que ce mouvement est parti d'abord, se communiquant de proche en proche à tous les États de la chrétienté. La France semble avoir été choisie, en ce temps, par la Providence, pour ouvrir les voies à la civilisation européenne. Sa monarchie venait d'être renouvelée par la dynastie des Capets, pleine de force et de sève chrétienne; sa langue se forme et se propage par les conquêtes, dans les principales régions du monde, en Angleterre, en Italie, en Sicile, en Asie : inébranlablement attachée au centre de l'unité

catholique, elle devient à son tour le foyer de l'union intellectuelle et politique, le pivot de la civilisation du monde chrétien.

Mais pendant que la France est si particulièrement employée à donner l'essor aux autres peuples, un homme de Dieu est envoyé pour diriger le mouvement en France; pour éclairer de son flambeau divin l'Église et l'État; pour donner l'impulsion, tracer la voie, marquer le but à toute idée vaste et féconde, à toute entreprise utile et généreuse.

Cet homme de Dieu, c'est SAINT BERNARD.

La vie d'un tel homme, on le conçoit, ne saurait être présentée sous un point de vue restreint, comme une simple histoire édifiante. Elle se rattache à toutes les grandes choses d'un grand siècle; et dès lors, pour l'envisager d'une manière complète, il faut l'étudier sous le double rapport de la religion et de l'histoire contemporaine.

Encore ce point de vue ne suffit-il point aux exigences actuelles des esprits. De nos jours, et au degré avancé où se trouvent les connaissances acquises, on demande plus que des récits édifiants, plus que des données purement historiques : on veut étudier les faits accomplis, dans leur enchaînement et leurs résultats; on veut voir l'ensemble et les liens vivants des choses. Car les temps ont marché; les divers éléments de l'histoire se sont développés et manifestés par leurs produits; et, en définitive, l'humanité a atteint un degré de maturité qui permet, non-seulement de rapporter les événements, mais encore de leur appliquer une mesure d'appréciation et de les considérer sous leur aspect général

et providentiel. C'est ce qu'on réclame aujourd'hui. On veut de la vie en tout, même dans l'histoire du passé, parce que le passé vit encore dans le présent. Les formes ont changé, l'homme s'est modifié, transformé ; mais l'esprit est le même.

Ce besoin de pénétrer au fond des choses et de contempler *l'idée vivifiante* d'un développement progressif, ne peut être satisfait, selon nous, si l'histoire ne s'éclaire de la science religieuse et de la science philosophique. La religion lui présente son point d'appui, la philosophie son point de vue. L'une lui révèle le *pourquoi* des choses ; l'autre lui explique le *comment* des faits. L'une et l'autre concourent à montrer à l'homme la vraie destinée de l'homme, et lui ouvrent le sceau mystérieux du passé. Alors seulement l'histoire peut atteindre son but, qui est d'exposer la réalisation successive du plan providentiel dans ses rapports avec les actes et les conséquences de la liberté humaine; de manière à constater les progrès par lesquels les hommes et les peuples reviennent du mal au bien, des ténèbres à la lumière, de l'esclavage à la liberté.

Voilà, ce nous semble, la vue historique qui l'emportera sur tout esprit de système, et qui déjà prévaut de nos jours. C'est celle qui nous a guidé dans l'étude du siècle de saint Bernard.

Il importe donc, avant d'entrer en matière, de poser nettement les bases religieuses et philosophiques qui doivent soutenir l'édifice et déterminer d'avance ses progrès et ses proportions. Que signifie le mot de progrès pour celui qui méconnaît le but où il doit tendre? Comment le pèlerin sait-il qu'il se rapproche ou se dé-

tourne de son terme, s'il ignore ce terme, et le chemin qui y mène? Il marche. C'est tout ce qu'il peut affirmer; mais il ne sait s'il avance ou recule. Il en est ainsi de l'homme et de l'humanité; il en est ainsi de l'histoire.

Nous avons tâché de résumer ces graves considérations dans une Introduction où nous posons les prémisses des questions qui seront soulevées dans cet ouvrage. Un rapide coup d'œil sur les grandes phases historiques qui ont précédé et amené le douzième siècle, nous aidera d'ailleurs à pénétrer l'esprit de ce siècle, à mieux comprendre sa tendance. Puis, guidé par ces idées générales, nous entrerons dans les faits, nous attachant à saint Bernard comme au point central d'une immense sphère d'activité. Nous étudierons ce grand homme dans sa vie domestique, dans sa vie monastique, dans sa vie politique, dans sa vie scientifique, dans sa vie apostolique : cinq époques qui résument les diverses phases de sa prodigieuse existence, telle qu'elle s'est formée dans le mystère, sanctifiée dans la religion, produite dans les affaires publiques, et manifestée au grand jour par les travaux de la science et de l'apostolat, pour la gloire de Dieu et de l'Église.

INTRODUCTION.

L'idée première, l'idée mère, pour ainsi dire, de l'histoire humaine, c'est l'idée de l'unité du genre humain. Mais cette unité n'est point un être de raison, une abstraction logique, une généralisation opérée par le travail de la pensée; c'est un être réel et véritable, une grande existence ayant sa vie propre, individuelle, complète. Le genre humain est *un* dans son principe et sa nature; il a été créé un, constitué dans l'unité, organisé en un seul corps : il a été personnifié en Adam, qui est l'homme-principe, l'homme primitif, embrassant en lui les races et les espèces; l'homme-genre, engendrant toutes les générations humaines, et formant, avec la totalité de ses descendants, l'humanité générale ou le genre humain.

Cette idée simple, mais fondamentale, inscrite sur le frontispice des Livres sacrés, est comme le dogme de l'histoire. Sans elle, point de lignée vitale entre les hommes et les générations d'hommes,

point de tradition vivante entre les âges et les siècles, point de liaison nécessaire et sympathique entre les nations et les peuples; sans elle, point de transmission, point de solidarité, point de causalité, nulle communauté d'origine, de nature, de loi, de destinée entre les individus et les sociétés.

Le dogme de cette unité, qui est la clef des mystères du christianisme et domine la philophie, est donc aussi la base, le point de départ de l'histoire.

Or, le péché, principe de corruption, pénétra dans les sources des générations humaines; *car*, dit l'apôtre, *comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort, ainsi la mort est passée dans tous les hommes, par ce seul homme en qui tous ont péché* [1]. Ce vice originel eut pour conséquence le relâchement des liens vivants de l'unité; et, par suite, la séparation des éléments qui la constituent amena la multiplication du genre humain par les voies de la concupiscence [2].

Adam devint multiple; mais cette multiplicité, opérée sous l'action du péché, dut être ramenée à l'unité par la loi de grâce; et les générations

[1] Rom., v. 12.

[2] In iniquitatibus conceptus sum et in peccato concepit me mater mea. (Psal., L.) Saint Augustin (De civit. Dei, cap. XXI et seq.) enseigne que si la chute n'était intervenue, les générations eussent été produites sans concupiscence.

mortelles, *conçues et enfantées dans l'iniquité*, durent être rappelées, par les voies de l'esprit, à l'unité spirituelle et immortelle.

De là deux grandes phases, deux lois, deux voies, deux mouvements contraires dans la vie de l'humanité sur terre : mouvement centrifuge qui porte le dedans au dehors, versant, dispersant dans le monde extérieur les éléments individuels de la race d'Adam; puis, mouvement centripète, refluant vers le centre, ramenant les hommes du dehors au dedans, de la chair à l'esprit, de la multiplicité à l'unité.

Ces deux phases ont leur type dans toutes les sphères, dans toutes les existences de la nature, dans toutes les lois de la vie; elles caractérisent profondément le monde ancien et le monde nouveau; ce sont les deux tables de la loi de Dieu : l'une a été brisée; l'autre subsiste éternellement. Sous l'empire de ces deux lois s'accomplit l'histoire des individus et des peuples, l'histoire de l'homme et du monde.

Dans le monde ancien, en effet, tout tendait à la multiplication des races humaines, à la diffusion, à la dispersion des peuples. *Croissez et multipliez, et remplissez la terre* [1] : telle est la loi qui a dominé le monde jusqu'à l'époque où le Fils de Dieu naquit parmi les enfants des hommes.

[1] Genes., I, 28.

A cette époque, l'humanité était parvenue au maximum de son développement charnel; elle s'était déployée sur la surface du monde, et s'était épanouie comme un cercle immense qui arrive à sa plus large extension. Alors, au centre de cette sphère vivante, au cœur même de l'humanité, au milieu des temps, parut le Christ, le Sauveur des hommes.

L'avénement de Jésus-Christ, auquel aboutissaient les développements de la première phase de l'histoire, termine l'ère ancienne. *La terre a produit son fruit;* le mouvement d'extension diminue, et le second mouvement commence : mouvement d'attraction qui, de tous les points de la circonférence, reflue vers le centre comme vers un foyer puissant qui attire les éléments épars des races humaines, les réunit, les absorbe pour les reconstituer en unité : *Qu'ils soient un*[1] *!* Telle est la loi qui régit l'ère nouvelle; c'est l'ère du retour, l'ère de la rénovation; et pour employer un mot significatif, c'est l'ère de l'*unification*, opposée à celle de le *multiplication* du premier âge. Les choses anciennes sont passées, dit l'apôtre; tout a été renouvelé[2].

La vérité de ces deux lois, fondées d'ailleurs sur la parole des Livres saints, se justifie par l'histoire. La prodigieuse multiplication et la dissémi-

[1] Sint unum ! (Joan.)
[2] II Cor., V, 17.

nation rapide des habitants de la terre, est le grand fait de l'antiquité; toutes les données historiques le démontrent : la dispersion des peuples, la distinction des races, la diversité des langues, la divergence des cultes, des mœurs, des croyances; le morcellement des empires; les barrières étroites et l'étroit patriotisme qui s'interposaient entre les nations et les peuples; les institutions sociales, telles que la polygamie, la répudiation, la servitude des femmes, la gloire attachée à la paternité, à la fécondité; tout, en un mot, avait pour but de fractionner l'espèce humaine en favorisant sa propagation; d'établir des lignes de démarcation entre les individus, les castes, les tribus, les familles, les états, les nations, les empires. Le plan providentiel se montre d'une manière plus saillante encore dans l'établissement des enfants d'Israël. Ce peuple normal qui, à tous égards, devait servir d'exemple au reste des hommes, fut renfermé dans les montagnes de la Judée, où il vécut complétement isolé des autres peuples. Là, plus qu'ailleurs, on trouve des lois précises, impérieuses, dont l'objet est d'encourager, de forcer en quelque sorte l'extension des familles. Chez eux, la vertu du célibat est inconnue ou réprouvée; la paternité est un honneur, la stérilité un opprobre.

Il fallait, avant que l'œuvre de la Rédemption et de la réédification de l'unité humaine pût s'opérer, que chaque peuple fût livré à lui-même;

qu'il épuisât, par le fractionnement de ses membres, sa force propre. Il fallait, avant que la greffe divine fût implantée dans la moelle du cèdre [1], que l'arbre humain se déterminât dans sa vie propre et déployât ses rameaux et ses branches multiples. L'action providentielle, semblable à l'illustre ouvrier de Tyr, qui présida à la construction du temple de la ville sainte, voulut préparer, et en quelque sorte façonner à part les divers éléments qui durent entrer, à la suite des temps, dans la structure de l'édifice immortel.

Quand, après quarante siècles, la préparation est achevée, le Verbe divin s'incarne dans le produit le plus pur des races humaines [2]. Alors le mouvement de décomposition s'arrête; la loi change; une révolution profonde et universelle s'opère dans toutes les directions sur la face du monde. « Ne considérez plus les choses anciennes, dit le prophète, car voici que tout va être renouvelé [3]. »

En effet, dès l'entrée de l'ère nouvelle, nous voyons les hommes de toutes nations et de toutes tribus se fondre. « Les Parthes, les Mèdes, les Sa-
« mites, les peuples de la Mésopotomie, la Judée,
« la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la
« Pamphilie, l'Égypte, la Libye, les Romains, les

[1] Et sumam ego de medulla cedri sublimis, et ponam, etc. (Ezech., XVII, 22.)

[2] In conceptione tua Virgo immaculata fuisti!

[3] Ne memineritis priorum, et antiqua ne intueamini. Ecce ego facio nova etc. (Isai., XLIII, 18, 19.) Ecce facta sunt omnia nova. (II Cor., V, 17.)

« Crétois, les Arabes, tous entendent l'annonce « des merveilles de Dieu [1]. » Et lorsqu'on considère la diversité et la multitude des peuples que la parole apostolique appelle à l'unité, on pressent la réalisation des prophéties : « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera auprès du chevreau; le veau, le lion et la brebis « demeureront ensemble [2]. » Tout tend à l'union. Des voies de communication, qui vont aboutir à Rome, s'ouvrent de toutes parts, et mettent en rapport des peuples jusqu'alors inconnus. Les hérauts de la parole divine sillonnent ces voies dans tous les sens; et, sous leurs pas, les murs de séparation tombent, les montagnes s'abaissent, les distinctions de tribus, de castes, d'étrangers, de barbares, d'esclaves, j'allais dire d'hommes et de femmes [3], disparaissent, puisque la réconciliation, l'union et la paix est annoncée à tous : « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux [4]. » Partout où la loi nouvelle pénètre, les choses anciennes déclinent; elle transforme les mœurs, les antiques usages, les coutumes séculaires. Évidem-

[1] Act. apost., II, 9, 10.

[2] Isai., II, 6.

[3] Non est Judæus neque Græcus; non est servus neque liber; non est masculus neque femina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu. (Galat., III, 28.)

[4] II Cor., V, 15.

ment, c'est une réaction foncière qui s'accomplit dans la vie de l'humanité. Aussi les sociétés et leurs institutions subissent-elles des modifications essentielles; la polygamie est réprouvée, le divorce aboli, la monogamie ennoblit le mariage et constitue la famille; la femme affranchie reprend sa dignité avec la liberté que l'Évangile lui présente; le célibat, embrassé par une multitude de chrétiens, devient la condition des vocations supérieures; la maternité est entourée de respect et d'honneur; mais au-dessus d'elle plane une vertu angélique, la virginité, qui élève les âmes à la perfection du ciel. Tous ces faits attestent l'affaiblissement de la loi charnelle, et le commencement du retour à l'unité.

Or, comment le genre humain, fractionné à l'infini, peut-il redevenir *un?* Comment les membres disséminés du grand corps de l'humanité seront-ils rétablis en un seul organisme?

C'est la question qu'un naïf personnage de l'Évangile adressa au divin maître. Jésus lui répondit : « Vous êtes docteur en Israël, et vous igno-« rez ces choses? En vérité, je vous le dis, si un « homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il « ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce « qui est né de la chair est chair, et ce qui est né « de l'Esprit est esprit. Comme *donc* Moïse éleva « le serpent dans le désert, il faut de même que « le Fils de l'Homme soit élevé en haut, afin que

« quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il « ait la vie éternelle [1]. »

Sans doute que les membres du vieil Adam ne sauraient physiquement se constituer en un seul corps, et se réharmoniser synthétiquement selon la chair. Ce qui est sujet à vieillir se fane, se flétrit et tombe comme la fleur des champs; mais il y a quelque chose dans l'homme qui ne vieillit pas; parce que son âme est immortelle. C'est par l'âme, par l'esprit, par l'être radical de l'homme, et non point par ses formes et ses enveloppes extérieures, que la fusion universelle doit s'accomplir; c'est dans l'âme, dans le foyer central de l'humanité, que le germe divin a été implanté. Comme la graine de sénevé devient un arbre immense à l'ombre duquel les oiseaux du ciel se rassemblent, ainsi du céleste grain de l'arbre de vie posé dans l'homme : il est descendu sur la terre pour remonter au ciel; il s'élève comme une branche de grâce sur le tronc de l'humanité déchue, attirant à lui, pour les entrelacer ensemble, tous les rejetons d'Adam qui s'y attachent par la foi, participent à sa sève, et s'unissent à sa vie.

L'antique ennemi de l'homme avait divisé pour régner; le Sauveur du monde règne pour unir. Adam, en se précipitant, était tombé dans la multiplicité; le Christ, élevé sur la croix, ramène les

[1] Joan., cap. III.

enfants de l'homme à l'unité. Le genre humain s'était épuisé dans une postérité innombrable; sa force était brisée, son cœur vide: le Verbe divin y descend pour allumer dans son sein un nouveau foyer de vie; il ranime l'immense organisme, réchauffe les membres languissants, guérit les plaies, et y verse un vin qui réjouit le cœur de l'homme; il restaure les organes; il fonde une admirable unité dont toutes les parties sont liées et cimentées par son sang qui, de son cœur ouvert, jaillit et coule à travers les générations et les siècles, jusqu'à la consommation des choses [1].

Or, l'organisme de l'humanité régénérée, hâtons-nous de le dire, c'est l'Église.

L'Église, c'est le corps de Jésus-Christ; c'est Dieu fait homme, c'est le Verbe divin incarné dans l'humanité; c'est le nouvel Adam naissant et se développant dans le sein du vieil Adam; c'est le genre humain revenant à l'unité. « L'Église, c'est le corps de Jésus-Christ, et la plénitude de celui qui opère tout en tous [2]. »

Telle est l'idée de l'Église.

Il n'est pas possible de comprendre le sens de l'histoire ecclésiastique, si on n'envisage cette idée dans sa vérité et dans sa vivante réalisation. Il faut voir Jésus-Christ dans l'Église, et l'Église dans Jé-

[1] Eph. IV, 16.

[2] Quæ est (Ecclesia) corpus ipsius, et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur. (Eph. I, 23.)

sus-Christ, selon ses propres paroles : « Je suis en « vous, et vous êtes en moi [1]. Demeurez en moi, « et moi en vous [2]. » Il faut voir, dans l'Église, la continuation de la vie même de Jésus-Christ, le développement de son humanité, la plénitude du corps qui se forme et dont il est le chef. Alors s'expliquent les paroles de l'Évangile qui marquent la communauté de vie entre le Maître et les disciples, l'identité de leur destinée, la communication de leurs souffrances, la participation à la même gloire. « Je vous envoie, dit Jésus-Christ, comme j'ai été envoyé... Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité... Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous ; qu'ils soient de même un en nous... Je leur ai communiqué la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un... Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les aimez comme vous m'avez aimé... Mon Père, je désire que là où je suis, là soient aussi ceux que vous m'avez donnés... Je leur ai fait connaître votre nom, et le leur ferai connaître encore, afin qu'ils

[1] Vos in me, et ego in vobis. (Joan., XIV, 20.)
[2] Manete in me, et ego in vobis. (Id., XV, 4.)

aient en eux le même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois moi-même en eux [1].... » Ainsi se propage et se perpétue, dans l'Église, la vie de Jésus-Christ; les disciples reproduisent le Maître; ils opèrent son œuvre; ils parlent sa parole, manifestent sa vertu, exercent sa puissance. De là les merveilles des saints : Jésus-Christ vit en eux.

L'histoire de l'Église, considérée à ce point de vue, présenterait le développement vivant, analytique, psychologique, pour ainsi dire, de l'humanité céleste : on la verrait croître et grandir à travers le temps et l'espace, en grâce et en sagesse, en âge et en force, en science et en vertu, sous les mêmes conditions que chaque homme; à la seule différence que ce qui se fait pour l'individu avec des années, se fait pour l'humanité avec des siècles. A chaque âge, à chaque phase de la vie humanitaire, on verrait poindre des facultés propres à cet âge et les besoins qui y correspondent; à chaque degré de maturité, on constaterait des progrès nouveaux avec de nouvelles grâces; en un mot, on verrait les nations et les peuples, à mesure que l'Église les embrasse dans son sein et se les incorpore, passer par les divers âges de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de la maturité, et concourir tous à l'édification de la grande unité humaine qui s'élabore en ce monde et se con-

[1] Joan., XXVII.

somme au ciel. Cette unité, encore une fois, est l'idée qui domine l'Église : elle est dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline, dans son culte, dans sa liturgie; elle est la loi principale, essentielle, qui règle son activité; elle est le but de sa tendance, le terme de son développement; elle se réalise dans toutes ses institutions, par ses progrès et ses conquêtes, aussi bien que par ses défaites et ses révolutions : l'œuvre du christianisme est une œuvre d'union, et tout concourt à l'accomplissement de cette œuvre sublime. « Ainsi, dit saint Augustin, l'Église, non-seulement depuis Jésus-Christ et les apôtres, mais depuis Abel, le premier juste égorgé par son frère, se développe parmi les persécutions du monde et les consolations de Dieu, tout contribuant à son avantage [1]. »

En effet, les persécutions, l'hérésie, le schisme, les adversités, les bouleversements, loin de nuire à son unité, la purifient; car, ajoute le même docteur, les ennemis de l'Église, quelque erreur qui les aveugle ou quelque passion qui les anime, exercent sa patience, sa sagesse, et lui donnent occasion de pratiquer sa charité. De même que la tentation éprouve chaque fidèle, de même la persécution épure l'Église. Ce que la main du jardinier fait pour chaque arbre, la tempête le fait souvent pour tous les arbres de la forêt; tous

[1] De civit. Dei, lib. XVIII, cap. LI.

s'agitent, tous s'ébranlent; mais tandis que les uns se brisent et tombent, les autres, dégagés des plantes parasites et des bois arides, s'affermissent sur leur tronc et reverdissent, quand la saison est venue, avec plus de grâce et de vigueur.

Les grandes épreuves de l'Église, quelle que soit la diversité de leurs formes, peuvent être assimilées à celles qu'éprouve chaque chrétien dans son corps, dans son esprit et dans son âme; elles correspondent aux trois concupiscences dont parle l'apôtre : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie [1]. La première, selon l'expression de l'Écriture, se fait un dieu du ventre; et de là la corruption des mœurs qui amène les schismes. La seconde se forge un dieu dans son esprit propre; d'où provient la corruption de la foi, l'hérésie. La troisième concupiscence, l'orgueil, renie Dieu; d'où résulte l'athéisme qui proclame que Dieu n'est rien, et le panthéisme qui déclare que tout est Dieu.

La concupiscence charnelle attire infailliblement les tribulations de la chair et les douleurs qui y correspondent. Quoi qu'on en dise, les grandes maladies et les grandes misères, les dévastations physiques comme les catastrophes sociales, viennent toujours à la suite de la perversité des mœurs, et en sont à la fois les conséquences et

[1] Joan., II, 16.

le châtiment. Rome tomba, selon la remarque de Montesquieu, quand l'épicurisme commença à s'y introduire; et l'histoire atteste que partout et toujours la chute des trônes et des empires a été précédée par le luxe, la mollesse, l'immoralité des peuples et des grands; que les bouleversements politiques ont toujours été préparés par la soif des richesses, par le délire de l'ambition, par l'enivrement des plaisirs, par les désordres des passions sensuelles. Non point que ces désastres soient des châtiments arbitraires dont Dieu frappe les hommes: ce sont des maux inévitables, nécessaires; ils arrivent d'après les mêmes lois qui font éclater les orages quand les nuages s'amoncellent dans l'atmosphère. Or, ces maux portent en eux-mêmes leurs remèdes : l'atmosphère s'épure et se renouvelle par la tempête. Ainsi l'Église sort triomphante de cette première épreuve. Les persécutions locales ou générales dispersent, il est vrai, les âmes énervées, les chrétiens de nom ou de circonstance; mais elles raniment la ferveur des vrais disciples, enflamment l'espérance, accroissent la charité, resserrent l'union, enfantent les martyrs.

La concupiscence des yeux est la tentation subtile d'un âge plus avancé, âge où la curiosité tourmente l'esprit de l'homme; où l'œil avide de lumière plonge dans la science, et sonde témérairement les mystères; c'est l'épreuve des fausses

doctrines qui fascinent et captivent les esprits inquiets, plus chrétiens en spéculation qu'en pratique. Il faut alors que l'hérésie se produise au dehors et se détermine : elle ronge les membres de l'Église ; mais les parties infectées sont bientôt retranchées ; le corps est purgé des venins de l'erreur ; le dogme est dégagé de ses ténèbres par des définitions précises ; la vérité reparaît avec plus d'éclat. L'épreuve de l'hérésie n'est donc pas plus fatale que celle des persécutions ; elle contribue au contraire à la manifestation des doctrines de l'Église [1]. Si les Domitien, les Dioclétien, les Valérien, les Maxence, ont fait surgir les saint Sixte, les saint Laurent, les Polycarpe, les Perpétue, et tant d'autres martyrs de la foi, les hérésiarques ont suscité les plus illustres docteurs de la science chrétienne : Arius a fait grandir saint Athanase, Pélage saint Augustin, Nestorius saint Cyrille ; et les plus graves enseignements de notre saint Bernard sont dus en partie aux écrits d'Abeilard et des hérétiques de son temps.

L'orgueil de la vie est la concupiscence de la volonté humaine s'exaltant jusqu'à se diviniser. En tous temps, on a vu des cœurs superbes qui, dans leur fol orgueil, ont dit que Dieu n'est pas ! Mais jamais, plus que de nos jours, le panthéisme

[1] Improbatio quippe hæreticorum facit eminere quid Ecclesia sentiat, et quid habeat vera doctrina. (S. Aug., Conf., lib. VII, cap. XIX.)

n'envahit les diverses branches des connaissances humaines; jamais il ne formula plus nettement ses doctrines et n'en tira des conséquences plus hardies et plus captieuses. Serions-nous destinés, de nos jours, à subir cette dernière épreuve? Quels en seront les caractères et les suites? Notre objet n'est pas d'entrer dans cette question; mais ce que l'expérience de dix-huit siècles nous permet d'affirmer, c'est que l'Église sortira victorieuse de cette crise, comme de toutes les autres, et que sa victoire affermira le règne de Dieu sur la terre.

Le développement simultané du bien et du mal ici-bas, nécessite un combat perpétuel qui fait la vie de l'homme et la vie de l'Église en ce monde. Nous lisons dans l'Écriture que ceux qui étaient employés à rebâtir les murs de la ville sainte, faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient leur épée dans l'autre [1]. Telle est l'attitude de l'Église; telle est sa double fonction: elle est essentiellement militante; mais, en même temps qu'elle combat, elle construit et édifie, grandit en silence et s'élève vers les cieux.

C'est une erreur trop commune, quand on parle de l'histoire ecclésiastique, de confondre l'idée avec les faits, le plan divin avec les événements humains; et d'oublier que l'Église, comme la per-

[1] Nehemias, IV, 17.

sonnalité humaine, n'est pas seulement un corps, mais une âme. *Unum corpus et unus spiritus* [1]. Cette distinction est très-importante, et nous pourions en déduire ici de graves conséquences. Nous en indiquerons deux qui, dans la suite de cet ouvrage, trouveront une application spéciale.

D'abord, pour être membre vivant de l'Église, il ne suffit point de s'attacher à son corps, à ses formes extérieures; mais il faut adhérer profondément à sa foi, participer à sa vie spirituelle, et communiquer avec tous les véhicules qui transmettent, nourrissent et augmentent cette vie. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* [2].

Secondement, pour tenir et appartenir à l'Église d'une manière intégrale et radicale, il ne suffit point de se rattacher à sa foi, de professer sa doctrine, de puiser aux sources de sa vie : il faut encore se lier à son corps, vivre dans sa forme indivisible, prendre place dans son éternelle hiérarchie. *Unum ovile et unus pastor* [3].

Car l'Église, dans sa partie humaine, est corps et âme : elle est corporelle, en tant qu'elle réunit ou travaille à réunir tous les hommes en un seul corps de nation, sous le gouvernement d'un seul chef; elle est spirituelle, en tant qu'elle tra-

[1] Eph., IV, 4.
[2] Eph., IV, 5.
[3] Joan., X, 16.

vaille, sous la direction et l'autorité du même chef, à l'union intérieure des âmes, à la consommation des saints. De là les diverses opérations dont parle l'apôtre, et dont les unes se rapportent à la formation, à la conservation de l'unité extérieure; les autres à l'animation, à la sanctification de l'unité intérieure [1]. Saint Augustin a vu toute la portée de cette distinction, et l'a indiquée clairement dans ces paroles : « Il y a deux modes d'existence, deux sortes de vie dans l'Église; l'une se « produit par la foi, l'autre se manifeste dans la « forme; celle-ci est assujettie aux vicissitudes du « temps, celle-là participe à la stabilité, à la quiétude de l'éternité; l'une agit, combat, travaille; « l'autre jouit, contemple et se repose; l'une est « bonne, mais elle est encore dans la misère; l'autre est plus excellente, car elle goûte déjà la « béatitude; la première est représentée par saint « Pierre, la seconde est signifiée par l'apôtre « Jean [2]. »

Il serait intéressant de constater, par le développement même de l'Église, la vérité historique

[1] Eph., IV, 11.

[2] Duas vitas sibi divinitus prædicatas et commendatas novit Ecclesia, quarum una est in fide, altera in specie; una in tempore peregrinationis, altera in æternitate mansionis; una in labore, altera in requie, una in via, altera in patria; una in opere actionis, altera in mercede contemplationis;.... Ergo una bona est, sed adhuc misera; altera melior et beata. Ista significata est per apostolum Petrum; illa per Joannem, etc., etc. (Vid. S. Aug. Tract. 124 in Joan. post medium.)

de cette assertion; de caractériser, sous ce double rapport, les paroles et les actes, les missions diverses des hommes apostoliques; de suivre, à travers le développement des générations, les progrès simultanés de l'esprit intérieur et du corps de l'Église; d'étudier, autant que cela est possible, l'action et la réaction, l'influence réciproque de ces deux termes et les connexités nécessaires qui les lient. On verrait, d'un côté, les accroissements extérieurs et les transformations successives de l'Église dans le temps et l'espace; de l'autre, on découvrirait ses communications incessantes avec le monde éternel, d'où elle tire la vie qu'elle transmet à toutes les parties du corps par différents organes; ses rapports avec le ciel, d'où elle reçoit les germes célestes qu'elle transplante sur la terre, et les hautes inspirations, les idées fécondes, le feu divin qui, par intervalle, enflamment et illuminent le monde; d'un côté, travail intrinsèque de la vie, activité religieuse et sociale, œuvres extérieures de charité, de science, de civilisation; de l'autre côté, vie ascétique qui tend moins à se propager dans la multitude qu'à travailler à la perfection du petit nombre; vie intime, cachée, qui se déverse avec précaution et se distribue avec mesure dans les âmes capables de la recevoir et de la comprendre; vie des hommes de Dieu qui touchent à peine la terre, et cependant y laissent des traces profondes et lui communiquent ces impulsions

mystérieuses, ces vibrations étonnantes qui, souvent d'un point ignoré du globe, vont retentir jusqu'aux extrémités de l'univers.

Il serait peut-être possible de rechercher et de saisir dans les entrailles de l'histoire ces foyers ardents d'où jaillit la lumière, et de signaler les principes d'où sortent, parfois à quelques siècles de distance, certains événements dont les causes initiales nous demeurent inconnues. On suivrait mieux alors la marche lente et solennelle de la Providence, si différente de nos vues étroites; on comprendrait mieux les origines des choses, leur signification; et à coup sûr, l'histoire ecclésiastique deviendrait plus vivante qu'elle ne l'est dans ses récits ordinaires. Car si on néglige cette face supérieure de l'histoire, son côté céleste, que reste-t-il, sinon une série de faits incohérents et des récits qui trop souvent affligent la piété? Il faudrait n'indiquer que d'une manière générale les querelles et les conflits des passions humaines qu'on retrouve partout, et étudier plus à fond la vie des saintes âmes qui appartiennent plus proprement au cœur de l'Église; car c'est là surtout qu'est le mobile profond des choses et la raison secrète des phénomènes et des mouvements extérieurs.

Rien n'est plus facile à constater, dès l'origine du christianisme, que ces deux éléments de la chrétienté. Le principe de l'unité catholique est

nettement formulé dans l'Écriture, clairement consacré par la tradition. Pierre est choisi pour être la personnification de ce principe; il est proclamé et reconnu comme le prince des apôtres, le chef des pasteurs et des brebis, la tête du corps de l'Église, l'organe visible de la puissance de Jésus-Christ; et dès lors sa fonction souveraine, avec son caractère immuable et infaillible, dut se transmettre et s'est effectivement transmise d'âge en âge jusqu'aux derniers temps. Mais au fond de la vivante hiérarchie, le cœur, l'âme eut aussi en quelque sorte son type, son représentant dans l'Église. Ce mystère, quoique moins textuellement annoncé, est cependant, selon saint Augustin, positivement indiqué. Pierre, il est vrai, reçoit sa haute mission de la bouche du divin Maître; mais Jean, le disciple de l'amour, semble recevoir la sienne sur le cœur même de Jésus-Christ. Seul, entre tous les apôtres, il repose sur le sein du Sauveur, et là il puise, pour ainsi dire, la vie intime de ce cœur sacré, afin de reproduire ce cœur en lui-même et de le représenter substantiellement dans l'Église. La vocation de saint Pierre et de saint Paul est un fait manifeste, et tout le monde connaît les merveilles par lesquelles éclatèrent leur autorité et leur prééminence. Mais la vie de saint Jean est enveloppée de saintes ténèbres : l'apôtre de l'amour est donné à Marie, non comme un disciple à son maître, non comme un fils à son père;

mais comme un enfant à sa mère, afin de demeurer avec elle dans le mystère, afin de perpétuer dans l'Église la voie ascétique, la voie de l'enfance évangélique, la vie intime, cachée, la vie du cœur de Jésus-Christ. Il y a toujours eu des continuateurs de la vie de Marie et de Jean, comme il y eut toujours des successeurs de Pierre et de Paul : ceux-ci sont connus et doivent l'être; les autres, pour être moins connus, ne subsistent pas moins dans l'Église: *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te*[1] *?*.... La tête de l'organisme est sa partie saillante, dominante; elle doit être visible et accessible à tous; et aussi, les Souverains Pontifes, successeurs du prince des apôtres, ont été posés comme la lampe sur le chandelier saint, pour éclairer la maison de Dieu, pour luire, comme l'œil de Dieu, sur tout l'univers. Mais les âmes saintes qui composent le noyau mystérieux de l'Église mènent une vie cachée en Jésus-Christ, et ne font sentir leur action centrale que par la chaleur vivifiante qu'elles répandent sur tous les points de la surface. Ce sont des foyers d'amour qui absorbent avec énergie le feu d'en haut; leur influence est invisible comme celle du cœur, bien qu'elle éclate toujours par quelque côté. On les reconnaît à certains caractères; ils se distinguent par une humilité extrême, par leur éloigne-

[1] Joan., XXI, 22.

ment du monde, leur répugnance pour les honneurs, leur refus de toute dignité, de toute autorité ostensible; le mystère est l'élément de leur vie, la condition de leur action, la sphère de leur existence. C'est le plus souvent dans la solitude, dans la silencieuse cellule d'un monastère que réside l'âme inconnue, méconnue peut-être, qui attire par sa prière, ou souffle par sa parole, ou rayonne par son regard, la céleste étincelle. Souvent encore ce sont des femmes qui, par leur volonté plus passive, leur âme plus aimante, servent d'organes de transmission à la vertu d'en haut. Les femmes d'ailleurs, selon toutes les indications de l'Évangile, appartiennent plus spécialement à la vie intérieure de l'Église. L'apôtre déclare que leur soin doit consister *à parer l'homme invisible caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix*[1]. Elles sont positivement exclues de toutes fonctions apparentes, de toute mission publique; et cependant elles exercent une sorte de sacerdoce intime dans le sein de la chrétienté ; elles conservent comme en dépôt les semences de la piété; et l'Esprit saint, dans le cénacle, a posé sur elles, en la personne de Marie, les rayons du feu apostolique, aussi bien que sur les disciples[2]. C'est une femme qui a offert, sur l'autel du Golgotha, le véritable sacrifice d'Abra-

[1] I Petr., III, 4.
[2] Act. apost., I, 13, 14.

ham ; c'est une femme qui, la première, a annoncé la grande et glorieuse nouvelle de la résurrection du Sauveur[1]. Une femme se trouve presque toujours à l'origine des grandes choses ; et l'on pourrait signaler, à toutes les époques mémorables de l'histoire, une de ces âmes d'élite qui, malgré son éloignement de la scène du monde, dirige, décide, arrête ou pousse les plus vastes événements[2].

Combien le monde est redevable à ces âmes !

[1] « Ces saintes femmes, envoyées par l'ange, ont fait la fonction d'évan« gélistes, et sont devenues les apôtres des apôtres mêmes, lorsqu'elles se « sont hâtées de leur annoncer dès le matin la miséricorde du Seigneur. » (S. Bernard., in Cant. cant., LXXV.)

[2] M. Ozanam, dans un récent ouvrage, remarquable à tous égards, s'exprime ainsi sur ce sujet : « On dirait que rien de grand ne dût se faire au sein de l'Église, sans qu'une femme y eût part. D'abord beaucoup d'entre elles descendirent aux amphithéâtres avec les martyrs ; d'autres disputèrent aux anachorètes la possession du désert. Bientôt Constantin arbora le Labarum au Capitole, et sainte Hélène releva la croix sur les murs de Jérusalem. Clovis, à Tolbiac, invoqua le Dieu de Clotilde ; en même temps que les larmes de Monique rachetaient les erreurs d'Augustin, Jérôme dédiait la Vulgate à la piété de deux dames romaines, Paule et Eustochie. Saint Bazile et saint Benoît, les premiers législateurs de la vie cénobitique en Orient, étaient secondés par le concours de Macrine et de Scholastique, leurs sœurs. Plus tard, la comtesse Mathilde soutient de ses chastes mains le trône chancelant de Grégoire VII. La sagesse de la reine Blanche domine le règne de saint Louis ; Jeanne d'Arc sauve la France ; Isabelle de Castille préside à la découverte du nouveau monde. Enfin, dans un âge plus proche, on aperçoit sainte Thérèse se mêler à un groupe d'évêques, de docteurs, de fondateurs d'ordres par lesquels s'opéra la réforme intérieure de la société catholique ; saint François de Sales cultive l'âme de madame de Chantal comme une fleur choisie ; et saint Vincent de Paul confie à Louise Marillac le plus admirable de ses desseins, l'établissement des filles de Charité. » (Dante, Philosophie catholique du XIII[e] siècle, p. 291.)

Telle vierge, simple et pure, vivant pour Dieu dans le secret et le silence, ignorée ou méprisée des hommes, et s'ignorant elle-même, sauve, souvent à son insu et à l'insu de tous, la cité, la province, la région qu'elle habite. Comment les sauve-t-elle? Par son amour, par ses souffrances, par sa prière. Elle puise aux sources éternelles la vie qu'elle répand comme une rosée; elle neutralise, par la vertu divine dont elle est pénétrée, les effets du mal; elle présente au Soleil de justice un foyer vivant où ses rayons puissent descendre; et ainsi elle conserve le lien sacré, c'est-à-dire la religion, qui tient la terre unie au ciel. Les prophètes déclarent qu'il n'eût fallu qu'une de ces âmes pour sauver Jérusalem. « Voyez et considérez; parcourez « les places de Sion! Si vous trouvez un seul « homme qui agisse selon la justice et cherche la « vérité, je pardonnerai à toute la ville. » (Ezéch., XVIII, 2.) « J'ai cherché parmi eux, dit le Seigneur, « un homme qui se présentât comme une haie « entre moi et eux; et je n'en ai point trouvé! » (Jérémie, V, 1.)

Le bien est contagieux comme le mal, plus que le mal, parce qu'il a plus de vertu substantielle, plus de force expansive. Il se communique sympathiquement aux membres d'un même corps; et pourvu qu'il trouve accès dans l'un d'eux, il gagne de proche en proche et étend au loin son influence victorieuse. C'est ainsi que des âmes saintes ex-

pient, par leurs souffrances, les crimes de beaucoup d'autres, et que les larmes du juste lavent la terre du sang qui crie vengeance.

On a vu cependant, et surtout dans les sombres jours de l'Église, quelques-unes de ces âmes puissantes, appelées à remplir une mission plus spéciale, à exercer d'une manière plus directe et plus immédiate leur action décisive sur les destinées du monde. Alors, descendant de la montagne avec Jésus-Christ, elles marchent sur la mer orageuse, et apparaissent, au milieu de la nuit, devant la barque de saint Pierre, comme des spectres lumineux qui projettent sur l'horizon une lueur inconnue; elles commandent aux flots et à la tempête; les orages se taisent, et la sérénité renaît au ciel et sur la terre. Toujours l'intervention directe de ces hommes qui tiennent au centre de l'Église, annonce quelque chose de grand et d'extraordinaire; il se passe alors dans le siècle engourdi des phénomènes étranges, semblables à ceux qu'on remarque dans certaines maladies, sans nom, quand les organes sont paralysés et que l'action immédiate de l'esprit remplace en quelque sorte toutes les fonctions suspendues.

Lorsque le corps de l'Église est en souffrance; quand ses principaux organes manquent de vigueur, et que la vie divine ne circule plus dans ses membres, alors arrive un secours inattendu : l'envoyé de Dieu se montre comme par enchante-

ment aux portes de l'Église, proclamant les volontés du ciel; puis, quand son œuvre est accomplie, il disparaît et rentre dans sa grotte solitaire, laissant à la chrétienté un nouvel ordre d'ouvriers évangéliques, à la société une nouvelle civilisation, à la science de nouvelles idées, aux arts de nouvelles découvertes, au monde de nouvelles espérances.

Tel saint Bernard, pauvre moine du douzième siècle. Il parle : c'est la bouche de Dieu. Les Papes, à sa voix, reprennent force et puissance; les empereurs, les rois, les princes de l'Église et du siècle ne sont plus que des instruments de sa parole; les peuples émus le regardent et attendent : il donne le signal, et tous marchent à l'unisson; l'Europe entière se jette sur l'Asie et va réveiller l'Orient de son léthargique sommeil! Bernard a disparu du monde. Mais après le long tumulte d'armes et de pensées qu'a soulevé son passage, que voit-on? Une admirable unité se reconstituant, au milieu des ruines, dans tous les ordres de choses : union religieuse dans l'esprit de piété, par l'extinction des schismes; union ecclésiastique dans l'esprit d'obéissance, par la réforme de l'ordre monastique et clérical; union intellectuelle dans l'esprit de foi et de science, par la lutte victorieuse contre le rationalisme et l'hérésie; union politique, par les résultats moraux et matériels des croisades. Et c'est un simple moine, un homme

de prière et d'amour, un religieux sans autorité extérieure, sans richesses et sans pouvoir, sans force matérielle, sans secours humain, qui donne au monde cet universel mouvement!

Dans les premiers temps de l'ère chrétienne, le foyer mystérieux de la vie évangélique est à Jérusalem : c'est de là que part la bonne nouvelle du salut. Pierre l'apporte à Rome, et fonde le centre visible de la catholicité dans la capitale du monde. Rome est, si on peut le dire, le pôle primitif et supérieur de l'organisme; elle est, par rapport à Jérusalem, ce que la tête est au cœur. Rome a la primauté, la juridiction, l'autorité suprême; elle tient les rênes de toutes les églises, parce qu'elle est le siége du successeur de Pierre, le pasteur des pasteurs et le père de tous les fidèles; elle a le dépôt des traditions; elle est l'infaillible interprète de la doctrine. Jérusalem est l'Église mère; elle est sans éclat et sans apparence; elle forme le nœud mystique qui attache le visible à l'invisible, le temps à l'éternité. C'est à Jérusalem que se compose, aux commencements du christianisme, le noyau des âmes contemplatives qui, plus tard, se perpétueront dans les déserts, dans les cloîtres, dans les ordres monastiques. Aussi Paul, le grand apôtre des nations, en même temps qu'il soumet toutes les églises à l'autorité de saint Pierre[1],

[1] Cum enim Christus universum gregem suum Petri curæ tradiderit, hinc apostoli singuli acquirebant, ut ita loquar, Petro ; omnes illæ partiales

les lie entre elles et les unit par les liens de la charité, à l'église de Jérusalem. C'est dans ce but qu'il fait des quêtes en tous les lieux où il engendre de nouveaux fidèles; c'est sur les saints de la Judée qu'il appelle l'attention de toutes les églises de la terre; non pas qu'il n'y eût des pauvres ailleurs; non pas, comme il le dit lui-même, que l'assistance temporelle soit le motif principal de cette aumône; mais il fallait des véhicules extérieurs aux relations d'une fraternité intime; il fallait des témoignages visibles de communion et de communication entre les membres et le foyer primitif du corps[1].

Plus tard, quand l'Église est organisée et que ses diverses parties tiennent ensemble dans *l'unité de l'esprit par les liens de la paix*[2], son développement présente successivement les divers caractères de la vie même de Jésus-Christ. Les chrétiens, pleins de foi et d'innocence, sont comme des enfants nouveau-nés; c'est le premier âge de l'Église. Son corps est à peine formé, et déjà le sang coule; les Hérodes du siècle la poursuivent pour lui ôter la vie : l'immolation d'une foule de

societates seu ecclesiæ coalescebant in unam universalem sub regimine Petri, quæ proinda jam ab ipsis apostolicis temporibus *catholica* seu universalis nuncupata fuit. (*J. Perrone*, S. J. prælect. theolog. in colleg. roman., vol. I, p. 227.)

Voyez les sources historiques sur lesquelles le savant théologien appuie cette assertion, et qu'il cite dans son ouvrage.

[1] I Cor., XXVI, 3. — II Cor. IX, 12, 13.

[2] Solliciti servate unitatem spiritus in vinculo pacis. (Eph., IV, 3.)

martyrs reproduit le massacre de Bethléem; la dispersion des saints sur toute la terre renouvelle le mystère de la fuite en Égypte de Marie avec Jésus enfant. « C'est ainsi, dit saint Bernard, que ce « qui s'est accompli mystérieusement dans le chef, « se reproduit historiquement dans son corps[1]. »

Pendant que les Sixte, les Éleuthère, et les autres saints Pontifes de Rome maintiennent l'unité de l'Église contre les tentatives insidieuses ou cruelles des empereurs; les Clément, les Justin, les Irénée, les Cyprien travaillent à l'union des esprits par leur lutte victorieuse contre les hérésies orientales; et saint Antoine, saint Hilarion, saint Pacôme, sainte Marie d'Égypte appellent les âmes intérieures dans les solitudes où la vertu germe avec force, comme dans de fertiles et vastes pépinières.

Trois siècles de persécutions, loin d'arrêter l'essor du christianisme, avaient rempli le monde de chrétiens fidèles. Il était temps que l'Église se constituât dans l'ordre politique, et que son chef prît une position plus haute, plus analogue à son auguste fonction. Un nouvel âge amenait de nou-

[1] S. Bern., Serm. 63. — S. Augustin exprime la même pensée. « Tout « ce que Dieu a voulu qui arrivât dans le crucifiement de Jésus-Christ et « dans sa sépulture, dans sa résurrection, et dans son ascension au ciel où « il a la gloire d'être assis à la droite du Père; tout cela, dis-je, n'est arrivé que pour être non-seulement dans le sens mystique, mais aussi dans « les actions, la représentation de la vie chrétienne qui est menée ici-bas « par les membres de l'Église, etc. » (Enchiridion, cap. XIV.)

veaux besoins; à ces besoins sont accordées de nouvelles grâces.

La foi de sainte Hélène monte avec Constantin sur le trône, et, du haut du trône, elle domine l'Empire. Alors la croix, si longtemps regardée comme un objet ignoble, se dévoile et apparaît à la face du monde, resplendissante de lumière, symbole du triomphe et du salut. Bientôt les idoles du paganisme tombent, vaincues par la constance chrétienne, et laissent les temples déserts; la parole de Jésus-Christ s'y fait entendre et leur donne une nouvelle vie; l'Église catholique est politiquement reconnue; son chef visible étend son action sur toutes les régions du vaste empire; les voies romaines facilitent les relations des évêques entre eux, et leurs communications avec l'évêque des évêques; des conciles plus fréquents, plus nombreux, permettent d'établir plus d'uniformité dans la liturgie, dans la discipline : telles sont les suites heureuses de la conversion des empereurs. L'esprit évangélique pénètre peu à peu dans les mœurs et dans les institutions sociales; les lois reçoivent une sanction religieuse; elles obligent le for intérieur et développent la conscience publique; l'affranchissement des peuples fait des progrès rapides : le christianisme a pris possession du monde.

L'Église était alors dans toute la verdeur du printemps; elle présentait, dans sa forme jeune

et vigoureuse, une magnifique floraison de vertus, d'idées, de science, de richesses intellectuelles; mais cette heureuse saison dut subir les intempéries : il faut que les fleurs passent et que les feuilles tombent pour que la fructification s'achève.

Le règne de Constantin environna l'Église d'une auréole de gloire humaine; il la combla d'honneurs et de richesses : la sainteté des fidèles en souffrit de profondes atteintes. De plus, la prodigieuse extension de l'Église, son contact avec la vie de ce monde, et le mélange hétérogène des peuples qui embrassèrent la foi, entravèrent les voies de l'esprit et firent prédominer la forme terrestre sur l'élément divin. Une purification énergique devint nécessaire : les révolutions de l'Empire en furent les préludes. Le monde romain, après la mort de Constantin, se brise en deux parties; et en même temps s'affaisse le bras de chair sur lequel s'appuyait la société chrétienne. L'Orient, rongé par de subtiles hérésies, se détache peu à peu de l'Occident, où la foi, encore jeune et vierge, résiste plus longtemps aux envahissements de l'erreur. Arius est la personnification des doctrines désastreuses qui mettent le trouble et la confusion dans le quatrième siècle.

Sous des formes captieuses, qui atteignaient le dogme de la divinité de Jésus-Christ, il séduisit les esprits flottants, et faussa les croyances faibles

et superficielles. Alors de menaçants nuages couvrent l'Église. L'empereur Constance se livre aux ariens; la puissance temporelle, trop longtemps invoquée, s'arroge le droit d'intervenir dans les choses spirituelles : il en résulte un violent conflit dans la hiérarchie catholique, qui l'obligera bientôt à combattre pour reconquérir la liberté religieuse. Plus tard, la puissance spirituelle, maîtresse du monde, provoquera une réaction dans le sens contraire : l'état social combattra pour son émancipation politique.

L'Église gémissait de ces rudes épreuves. Constance avait chassé de leurs siéges les évêques orthodoxes; la violence et la surprise causèrent la chute de plusieurs d'entre eux. Osius, autrefois le défenseur de la doctrine catholique, succombe aux tourments; le concile de Rimini, presque tout entier, se trouve, comme à son insu, enveloppé dans les filets de l'hérésie; le désordre et l'esprit d'erreur semblaient triompher partout. Mais durant cette tourmente, et au milieu des ténèbres du siècle, l'unité chrétienne présente dans les solitudes de Scété et de la Thébaïde un merveilleux spectacle. Des milliers de chrétiens, désabusés du monde, et d'innombrables vierges, réunies autour de la sœur de saint Pacôme, pratiquent de concert les règles de la perfection évangélique, et conservent dans son intégrité le dépôt de la piété chrétienne. Les serviteurs de Dieu, formés à l'é-

cole des déserts, rallument le flambeau de la foi vacillante. Le grand Athanase, comme un autre Élisée, hérite du manteau de saint Antoine et marche dans son esprit[1]. Il est jeté et rejeté d'Orient en Occident par les puissances du siècle; et sur la longue route de son exil, il sème la parole de vie et proclame le symbole de l'éternelle vérité.

C'était le temps où la raison païenne contestait l'un après l'autre les dogmes chrétiens. Déjà les gnostiques avaient opposé leurs fausses traditions aux traditions apostoliques. Sabellius ne voulait reconnaître dans le mystère de la sainte Trinité qu'une seule personne sous trois noms; les ariens avaient rejeté le culte du Fils de Dieu. Maintenant c'est Macédonius qui nie le Saint-Esprit; Célestius et Pélage attaquent le dogme du péché originel; et les semi-pélagiens attribuent aux seules forces de la raison le commencement de la foi et de la justification.

Cependant ces diverses hérésies échouent devant la digue romaine. Loin d'altérer la pureté de la foi, elles ne servent qu'à la mettre dans un jour plus lumineux. Le dogme se détermine par l'effet même des oppositions qu'on lui suscite, et devient la base de la science chrétienne : les docteurs de l'Église surgissent. Jérôme, simple prêtre retiré

[1] Voyez la Vie de saint Antoine, par saint Athanase, ch. XXXII.

dans la grotte de Bethléem, entreprend des travaux immenses, et fixe le texte de la divine parole dans une version que l'Église admire et consacre. Le savant Augustin, que sa propre mère enfante à la grâce, devient l'apôtre de la grâce, et brille d'un admirable éclat, au milieu des lumières du monde.

Si, dans cette longue période de luttes théologiques, nous cherchons la source cachée de la piété vive et vivifiante, c'est en Europe, c'est en France, en Italie surtout, qu'il faut porter nos regards. On voit en effet, dès le cinquième siècle, Benoît et sa sœur Scholastique répandre les semences de l'Évangile sur les diverses régions de l'Occident, dont ils défrichent le sol inculte, en même temps qu'ils en corrigent les mœurs barbares. Sur le sommet du Mont-Cassin s'élevait un temple antique consacré à Apollon. Benoît y monte; il brise l'idole et renverse l'autel du faux dieu; au milieu des ruines, il invoque le nom de Jésus-Christ. Ce fut l'origine d'un sanctuaire d'où sortit, dans la suite des siècles, une filiation de trente-sept mille maisons monastiques!

La Providence avait réservé ce secours à l'Église pour la prémunir contre le choc des peuples barbares qui vinrent se ruer au sein des nations chrétiennes. L'Orient et l'Occident durent subir tour à tour cette formidable épreuve. En Orient, malgré les efforts des disciples de saint

Bazile, l'élément barbare absorbe à peu près l'élément chrétien déjà corrompu par les doctrines d'Arius, de Nestorius et d'Eutichès. En Occident, au contraire, c'est le christianisme qui dissout et investit la domination barbare. Le pape saint Léon, comme un rempart inébranlable, s'oppose seul à la ligue des peuples, et les arrête aux portes de Rome; sainte Geneviève, plus puissante que les armées gauloises, les arrête aux portes de Paris. Les eaux vives qui descendent du Mont-Cassin et se répandent sur toutes les terres de l'Europe, adoucissent les peuples nouveaux. Bientôt l'Église, dégagée des sectateurs turbulents d'Arius, impose sa loi aux maîtres de l'Empire; l'unité catholique, plus compacte que jamais, sort triomphante des ruines de l'ancienne Rome et de la barbarie.

C'est un fait unique et le plus extraordinaire de l'histoire, que cette divine permanence de l'Église, attaquée de toutes parts et toujours combattant, sans jamais succomber! Tandis que l'Europe est bouleversée en tous sens, que toutes les barrières sont rompues, toutes les portes ouvertes, toutes les puissances abattues, et que le grand empire se décompose en mille pièces, l'Église reste debout et subsiste! Elle subsiste intègre dans sa foi, vivante dans son unité, pure et incorruptible dans sa doctrine, invincible dans son autorité, invariable dans son enseignement, bien qu'elle tolère les lois, les coutumes, les mœurs invétérées des nouveaux

maîtres du monde, devenus ses propres enfants !

Ce fut sans doute un temps de perturbation et de ténèbres; et durant le règne de la barbarie, on ne découvre qu'avec peine les progrès incessants de l'Église. Néanmoins, au milieu du tumulte et de la fermentation universelle, l'œuvre divine se poursuit chez tous les peuples. Tous entendent la parole; tous ressentent l'attraction mystérieuse qui appelle à l'union les éléments hétérogènes. Le côté visible de l'Église est obscurci; la couronne de l'arbre disparaît en quelque sorte dans les nuages; mais ses racines éternelles plongent dans une insondable profondeur, et se nourrissent, au-dessous des décombres du monde, d'un suc divin qui prépare des fruits nouveaux et merveilleux.

L'arbre catholique reverdit au sixième siècle. L'illustre Clotilde présente le fruit de vie au valeureux chef des Francs; et par son influence, les apôtres de l'Occident vont convertir la noble nation gauloise. Clovis, le plus zélé des princes de son temps, mérite le titre de roi très-chrétien, dont ses successeurs se décorent avec un juste orgueil. La parole évangélique dès lors fait de rapides conquêtes et se propage de contrée en contrée. Les saints messagers du pape Grégoire le Grand abordent en Angleterre. La France les protége; des évêques français les consacrent; une princesse de France, la pieuse Berthe, convertit le roi Éthelbert, son mari. Une autre sainte, non moins il-

lustre, la fille du roi de Mercie, est embrasée d'un zèle divin et communique son ardeur à sa mère, sainte Ermenilde. Toutes les deux, illuminées d'une même lumière, se retirent dans le cloître, et donnent naissance à ces nombreuses maisons de prière qui fécondent l'église anglicane, et y font éclore la sainteté des temps primitifs. Grégoire avait été élevé malgré lui sur le siége apostolique. Ce grand pontife soutient le monde et l'éclaire par la sagesse de son gouvernement et le flambeau de ses écrits. Sa sollicitude s'étend aussi loin que la catholicité; par ses soins, les mœurs du clergé et des fidèles se réforment selon les principes de l'Évangile; en Espagne, il confirme les Visigoths dans la foi orthodoxe; il fortifie en Afrique les églises qui défaillent; les Lombards et l'Italie rebelles quittent le schisme et rentrent dans l'unité; partout l'ordre se rétablit, la discipline se restaure, l'hérésie s'écoule, la hiérarchie se resserre, le règne de Dieu triomphe.

Mais pendant que l'Église refleurit en Occident, en Orient tout périt et se dessèche. Le mystère d'iniquité qui s'est formé dans le monde en même temps que le mystère d'amour et s'est développé parallèlement avec lui, se rend visible au septième siècle. Mahomet paraît. Sa doctrine de chair et de sang, soutenue par l'attrait des plaisirs et la terreur des supplices, captive, avec une incroyable facilité, les Orientaux amollis et dégénérés. Elle

envahit la cité sainte et les antiques patriarcats d'Asie; elle chasse le christianisme des lieux de son enfance; elle pénètre, toujours précédée du glaive, dans les églises d'Afrique, jadis si florissantes, et en efface jusqu'aux dernières traces. Sur toutes les terres que foule Mahomet, l'apostasie commence son hégire; elle travestit l'œuvre divine, son règne s'organise et se constitue à l'instar du royaume de Dieu; elle établit à la Mecque la parodie de Jérusalem; elle fonde la nationalité bâtarde des fils d'Ismaël, dont les douze patriarches figurent dans la Genèse aussi bien que les douze fils de Jacob; et à cette nationalité se joignent et adhèrent tous les peuples charnels qui composent, en se dissolvant, le vaste empire des califes.

Cependant, à mesure que l'Orient se détache, les peuples occidentaux convergent plus vivement vers le centre de l'unité chrétienne. Les prodigieux travaux des disciples de saint Benoît avaient préparé de loin l'empire de Charlemagne. Leur esprit évangélique s'était perpétué par une filiation d'âmes saintes qui brillaient comme des étoiles au milieu de l'obscurité des siècles. Le moine anglais, saint Boniface, devenu archevêque de Mayence et apôtre de l'Allemagne, établit sur les bords du Rhin plusieurs couvents de religieuses, venues d'Angleterre, afin de nourrir la piété des peuples nouvellement convertis. L'une d'elles, sainte Liobe, d'une illustre famille anglo-saxonne,

abbesse de Fulde, vivait dans l'intimité de la reine Hildegarde, femme de Charlemagne; et sa correspondance avec l'archevêque de Mayence atteste la part prépondérante qu'elle prit aux plus graves déterminations de la cour d'Aix-la-Chapelle. Sainte Walburge, associée à cette pieuse colonie, s'acquit une si universelle considération que, par une exception inouïe, elle fut chargée d'inspecter non-seulement les monastères de femmes, mais encore le fameux couvent des moines de Heidenheim[1]. Les merveilles de sainteté qui éclatèrent dans ces heureuses contrées doivent leur origine aux semences précieuses qu'y déposèrent les filles spirituelles de saint Boniface. Un travail interne faisait naître dans toute l'Europe le même esprit et les mêmes besoins; la religion avait établi des relations et des intérêts communs entre la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Germanie. Le pape Léon III comprit la tendance de son époque; il conçut la pensée hardie de faire revivre l'empire romain, afin de cimenter l'union religieuse par l'unité politique. Fort de cette haute inspiration, il exécute son dessein, sans consulter le prince français, et pose la couronne impériale sur

[1] (Voy. Bult., Hist. de l'ord. de S. Benoît.) Sainte Liobe, d'après d'autres documents, était abbesse de Bischofsheim sur la Tauber, qui était l'abbaye-mère de tous les couvents de femmes qu'elle a fondés. La reine Hildegarde la faisait venir à Aix-la-Chapelle pour la consulter sur les affaires d'État.

la tête de Charlemagne. Ainsi reparaît en l'an 800, par l'autorité du saint siége, l'empire d'Occident qui avait cessé avec Augustule en l'année 476.

Charlemagne est manifestement suscité pour coordonner ensemble les peuples européens, et pour imprimer une impulsion forte et uniforme au mouvement ascendant de la société chrétienne. Sa puissance devient le véhicule de l'autorité apostolique. Toujours et partout vainqueur, il consolide l'indépendance des souverains pontifes jusqu'alors harcelés par les Lombards, par les autres maîtres de l'Italie et par les Romains eux-mêmes. Il unit son épée au glaive spirituel, afin de réprimer les abus et les désordres, soutenir la justice et assurer l'exécution des ordonnances du Saint-Siége.

Tant de peuples, auparavant étrangers les uns aux autres et devenus tout à coup frères en entrant presque tous à la fois dans le sein de l'Église, avaient besoin d'être unis par un lien plus puissant que la force. Il fallait que l'instruction vînt dissiper leurs ténèbres et leur apprît leurs vrais intérêts et leur destinée commune. Charlemagne pourvoit à ces besoins. Il établit dans son propre palais un foyer de lumière : il appelle à lui les moines les plus habiles dans les lettres et les sciences, les Alcuin, les Éginard, Adélard de Corbie, surnommé l'Augustin de son siècle, Gundrade sa sœur, aussi célèbre par son génie que par ses no-

bles vertus; et avec leur secours et celui de plusieurs autres disciples de Benoît, il fonde des écoles, répand la lumière, anime le goût des études et provoque partout le réveil de l'esprit.

La chrétienté était parvenue, sous le sceptre de Charlemagne, à un haut degré de grandeur spirituelle et matérielle. Mais, nous l'avons vu, l'existence terrestre de l'Église présente, comme celle de l'homme, une alternative continuelle de gloire et d'obscurcissement, de repos et de combats, de succès et de défaites; et, malgré la stabilité de son état intérieur, malgré la permanence de son être immortel, elle est assujettie dans sa forme ou dans son corps aux vicissitudes des temps et de la vie humaine.

Dans la dernière moitié du neuvième siècle, le chaos recommence. Le grand corps politique se décompose entre les mains débiles des fils de Charlemagne. De toutes parts, les peuples rompent leur ban et débordent en Europe. Les Sarrasins en Espagne, en Sicile et presque aux portes de Rome; les Hongres en Allemagne, les Normands au nord, les Huns à l'est, les Slaves au nord-est, et une foule d'autres peuplades sans nom et sans patrie, errant sur tous les chemins, se rencontrent, s'entre-choquent, se brisent, se mêlent ensemble dans leur propre sang, et font du monde entier un horrible champ de bataille. Ces calamités vinrent à la suite des affaiblissements de la

chrétienté dont le sein était déchiré par des malheurs d'un autre genre. La puissance temporelle des Papes, qui seconda d'une manière si énergique leur action spirituelle et fut si utile à la civilisation naissante, eut aussi ses abus qui réagirent sur les divers degrés de la hiérarchie catholique. Le sacerdoce perdit sa dignité, et les peuples chrétiens oublièrent jusqu'aux premières notions de la science du salut. On vit, en ces jours mauvais, des légats de Rome, avides de richesses et infidèles à leur mission, apporter le trouble là où ils durent annoncer la paix. Personne n'ignore la prévarication de ceux qui avaient été chargés de pacifier l'église de Constantinople. Depuis longtemps les Grecs, abandonnés à l'esprit d'orgueil, supportaient avec impatience les grandeurs de Rome. En 866, la rupture si redoutée éclate. Les disputes sur le dogme n'en sont que le prétexte, et le perfide Photius, imitant la révolte de Jéroboam[1], entraîne les Grecs hors des voies de la vérité, après les avoir détournés du centre de l'unité.

La nuit s'amoncelait de plus en plus sur cette triste époque. L'Église, ravagée au dehors par les fléaux de la guerre et du schisme, affaiblie au dedans par ses propres pasteurs, semblait avoir perdu la route de l'avenir. Les ordres monasti-

[1] III Reg., XII, 26.

ques eux-mêmes, qui jusqu'alors avaient résisté au marteau des épreuves, se trouvaient dépourvus de cette force intérieure qui répare les pertes et ranime invisiblement la vie. L'ordre de Saint-Benoît, si fort dans son principe, si fécond dans ses développements, avait porté ses fruits. Maintenant les membres de cette antique et vaillante milice, enrichis par la munificence de Charlemagne, s'endormaient dans l'abondance des biens de la terre. Leur mâle discipline, leurs règles austères, leurs laborieuses études, n'avaient plus de nerf; leur esprit, appesanti par les ténèbres du siècle, ne projetait plus la lumière qui éclaire le monde.

Ce n'est pas que dans le sein de cette impérissable congrégation il ne se trouvât plus d'organes de l'Esprit divin; mais sa sève passe à des branches nouvelles, sorties de la même tige. Au dixième siècle, le foyer n'est plus au Mont-Cassin; c'est à Cluny, sur la terre toujours fidèle des Gaules, que la Providence fait jaillir la source mystérieuse qui bientôt va ranimer les champs altérés de l'Église. « Ce saint ordre, dit un chroniqueur, composé d'abord de douze frères, multiplia merveilleusement, et remplit la terre d'armées innombrables de serviteurs de Dieu : toutes les congrégations renommées de l'Italie et des Gaules adoptèrent les règles de Cluny [1]. » De là sortirent les saint Ber-

[1] Rodolph. le Chauve, p. 49.

non, les saint Odon, saint Hugues, saint Mayeul, saint Odilon, Pierre le Vénérable, et une foule d'autres réformateurs illustres qui, au sein des monastères, rétablirent les pratiques pures de la vie ascétique, et, dans le monde, dirigèrent les rois et les peuples dans les voies de la modération et de la justice chrétienne.

Munie de ces ressources, l'Église parvint à un nouveau degré de sa croissance. Elle a traversé les diverses phases de l'enfance et de l'adolescence; elle en a manifesté les défauts et les qualités. La fin du dixième siècle, époque d'angoisses et d'universelles frayeurs, fut pour elle un âge critique. A l'entrée du onzième, lorsque le premier millénaire du christianisme fut passé, les peuples, revenus des terreurs que leur avait causées l'appréhension de la fin du monde, commencèrent une ère nouvelle.

Remarquons ici l'admirable économie de la Providence dans la répartition des dons de la grâce, selon les situations et les besoins de l'humanité. A chaque phase de l'Église, de nouvelles influences prévalent, de nouveaux secours apparaissent. Tantôt, quand la vie psychique faiblit, on voit les hommes du mystère, les âmes d'élite, de saints anachorètes, enfanter des générations spirituelles, et réchauffer, de leurs paroles brûlantes, la piété engourdie. Tantôt, quand l'esprit de vérité est entravé dans son essor, et que l'Église se débat

avec l'erreur, on voit la sainteté, la force, la science, éclater sur le siége de saint Pierre, et maintenir la doctrine orthodoxe contre toutes les puissances de l'enfer. Tantôt, quand le corps de la société chrétienne périclite et que les liens politiques se relâchent, comme aux neuvième et dixième siècles, ce sont des princes séculiers que Dieu suscite pour soutenir l'ordre et la justice. L'histoire des différents États de l'Europe, dans le onzième siècle, vient à l'appui de cette observation. A aucune époque, on ne vit en même temps plus de saints rois assis sur les trônes du monde.

La couronne impériale, que les rejetons dégénérés de Charlemagne avaient abandonnée aux princes allemands, brillait alors d'un vif éclat sur la tête d'Othon le Grand. A la mort de cet empereur, la régence de ses vastes États échut à sainte Adélaïde, sa veuve, qui dirigea les conseils de son fils Othon II, procura la conversion de plusieurs peuples de la mer Baltique, réconcilia les Bourguignons avec leur roi Rodolphe, et introduisit dans les affaires publiques l'ordre parfait qu'elle avait établi dans sa propre maison.

L'empereur saint Henri II, proche parent et successeur des trois Othon, élevé sous les yeux du savant évêque Wolfgang, justifia le choix du corps germanique qui l'éleva sur le trône en l'année 1002. Il réunit en sa personne les qualités chré-

tiennes, royales et guerrières, captivant par sa clémence les peuples révoltés de la Lombardie; et maîtrisant, par ses armes, la Pologne, la Bohême, la Moravie, et les Sarrasins qu'il chassa d'Italie. La femme de ce pieux monarque, sainte Cunégonde, est mentionnée par tous les historiens pour la part directe qu'elle prit aux nombreuses et utiles institutions de l'empire.

Si, de la Germanie, nous portons nos regards sur d'autres contrées, nous serons encore frappés du même spectacle. En Hongrie, l'illustre saint Étienne, auquel le pape Sylvestre II conféra le titre de roi au commencement du onzième siècle, extirpe l'idolâtrie de ses États, promulgue un code qui dura plusieurs siècles, et règle les relations morales et civiles de ses sujets. En 1080, un autre saint roi, Ladislas Ier, continue l'œuvre d'Étienne, son prédécesseur; il ne se contente point de consolider la nationalité dans ses propres États; il prend les armes contre les Huns, les plus redoutables des barbares; et après les avoir humiliés en plusieurs rencontres, il défait les Polonais encore idolâtres, les Russes et les Tartares.

Saint Canut, le compétiteur de Guillaume le Conquérant, régnait en Danemark. Ce grand capitaine, aussi pieux que vaillant, contre-balança l'influence croissante des puissants ducs de Normandie, et mourut martyr de son zèle, en intro-

duisant la loi chrétienne dans les provinces de Courlande et de Livonie[1]. La Norwége était perpétuellement en guerre avec les Suédois ; elle fut pacifiée, dans le onzième siècle, par le roi Olaüs que l'Église honore également d'un culte public. Ce prince, doué d'une haute sagesse, avait fait venir d'Angleterre des moines recommandables par leur science et leur piété ; et ce fut par le conseil de ces hommes éclairés qu'il encouragea les études, et fit fleurir des lois équitables, non-seulement dans son royaume, mais aussi en Islande où la foi s'était propagée.

Saint Édouard le Confesseur, éprouvé par de grandes infortunes, monta en quelque sorte miraculeusement sur le trône d'Angleterre en 1042. Sous son règne, un des plus heureux dont l'histoire conserve le souvenir, on voit disparaître l'arbitraire et les désordres. Le code, connu sous le nom de *Lois d'Édouard le Confesseur*, devint le fondement du droit britannique, et fut solennellement confirmé par Guillaume le Conquérant. « La sage administration du pieux roi, dit un historien, avait autant et même plus de pouvoir sur le peuple que le texte des lois. L'harmonie qui régnait entre lui et l'assemblée générale de la nation produisit un bien-être qui devint l'idéal de ce que les peuples désiraient sous les règnes sui-

[1] Desroches., Hist. de Danemarck, t. II, p. 315.

vants. Les barons anglais, aussi bien que les normands, en appelaient à la loi et à l'administration d'Édouard[1]. » Les historiens parlent dans les mêmes termes de la reine Édithe, sa femme, qui joignait des qualités éminentes à un grand savoir. Une autre reine célèbre, sainte Marguerite, parente de saint Édouard, régnait avec Malcolm en Écosse, et perpétua dans sa race les précieuses traditions qui rendirent son nom si cher aux Écossais. Les Slaves eux-mêmes, ceux qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne, eurent à leur tête, dans le onzième siècle, un prince chrétien, Godescalc, auquel l'Église rend le culte des saints, et que les chroniques contemporaines exaltent comme un héros[2].

En France, la dynastie royale venait d'être renouvelée. Le pieux Robert, succédant à la puissance restreinte de Hugues Capet, hérita de la sagesse de ses pères, et continua leur politique dont le but était d'absorber, en un seul corps de nation, les différents États indépendants qui se partageaient la Gaule. Ce prince entretint des rapports suivis avec l'empereur Henri, et tous deux s'accordèrent à pacifier les peuples et à les diriger dans les voies chrétiennes.

Le onzième siècle est évidemment une époque constitutive et d'affermissement. L'esprit de Dieu

[1] Gurdon, Hist. du parl., t. I, p. 37, 47.

[2] Krantzius, Vandaliæ, lib. II, cap. 40.

animе les souverains et préside à leurs conseils; la fluctuation des peuples a cessé; les émigrations générales se sont arrêtées; partout la parole civilisatrice de l'Évangile a retenti, et les nations barbares se trouvent foncièrement mêlées et fondues avec les peuples chrétiens : il fallait, avant de fonder les États distincts de l'Europe moderne, que les peuples fussent amenés, par des croisements et des mouvements en tous sens, aux différentes places qu'ils durent occuper sur la terre, et dans les milieux et les rapports les plus convenables à leur développement.

L'humanité chrétienne était alors dans son adolescence; les facultés correspondantes à cet âge s'étaient épanouies, et réclamaient une sphère d'action plus large et plus relevée : le mouvement de croissance se faisait remarquer moins dans le corps que dans l'esprit. L'Église entre dans l'ère du progrès intellectuel.

Déjà la raison moderne commence à poindre et se manifeste par des organes isolés. Ses impatiences contre les entraves, ses révoltes contre l'autorité ne sont que les préludes de son émancipation. Mais la faculté qui domine presque exclusivement cette époque, c'est l'imagination. Reflétant en mille nuances la lumière de la foi, elle éprouve le besoin d'exprimer tout en images; de peindre, de symboliser les mystères qui jusqu'alors étaient demeurés cachés dans le sanc-

tuaire. De là les merveilleux progrès de l'art chrétien et les productions monumentales du moyen âge; magnifique période, qui cependant eut aussi ses inconvénients; car, à mesure que l'esprit intérieur se jette au dehors et que les temples ouvrent leurs larges portails pour s'éclairer de la lumière du monde, la lumière divine se retire. Le développement excessif des œuvres d'imagination, loin de seconder la foi chrétienne, l'embarrasse et l'abaisse; la piété dégénère et se dessèche quand elle s'attache exclusivement aux formes extérieures, au lieu de puiser son aliment immortel à la source de la vie.

Ces abus, dont saint Bernard a déploré les excès[1], caractérisent le siècle dont nous parlons. Les extravagances de l'imagination produisirent les déréglements de la conduite; et le clergé, aussi bien que les fidèles, se laissèrent entraîner à ces écarts.

Du reste, quand on considère avec quelque attention les trois siècles qui suivirent le premier millénaire, on est frappé de l'originalité que présente cette turbulente époque. C'est en grand, et sur une échelle immense, la vie de l'adolescent livré aux divagations de sa volonté et d'une imagination ardente. Généreux, entreprenant, passionné, sans expérience du monde, l'homme du

[1] Opusc. ad Guill. de S. Thierry, cap. XII.

moyen âge rêve un vague idéal. Ce n'est pas la vie grossière des sens; ce n'est pas la vie prosaïque de la raison; ce n'est pas le chemin battu du milieu entre la vertu et le vice; la modération, la tempérance, la prévoyance, sont choses peu connues en ce temps. On poursuit quelque objet sublime à travers toutes les voies bonnes ou mauvaises; et, ne pouvant l'atteindre, la volonté s'irrite ou se décourage; elle est toujours dans les excès de l'exaltation ou de l'abattement; elle s'élance aux sommités de la perfection ou se résigne à l'ignominie. Tel est le caractère du moyen âge, où l'on ne rencontre rien de médiocre. Aussi cette période est-elle surtout remarquable par la diversité tranchée des œuvres qu'elle enfante. La bizarrerie est dans tous les ordres de choses : dans la vie privée, c'est le besoin d'émotions fortes, l'amour des courses aventureuses, la passion ardente, capable de grands crimes ou de grandes vertus; dans la vie publique, c'est l'effervescence des peuples impatients d'affranchir la terre sainte, plus impatients encore de s'affranchir eux-mêmes; dans la science, c'est le goût des subtilités orientales envahissant la théologie, et soulevant à tous propos des questions audacieuses qui se multiplient sous le glaive du bourreau appelé à les trancher; dans les arts, c'est l'alliance monstrueuse du beau et du hideux se produisant ensemble jusque sur le fronton des temples, où l'on voit,

5.

dans un même groupe, des monstres grotesques et les anges du ciel, des vierges gracieuses et des figures infernales. Le clergé, avons-nous dit, participait à l'esprit du temps. Les ordres monastiques eux-mêmes en furent atteints, et ils offraient le contraste choquant des passions les plus opposées à leur vocation, professant la pauvreté et accumulant des trésors, renonçant au monde et suivant le train du siècle, faisant vœu d'obéissance et secouant toute espèce de joug. Un tel état de choses compromettait l'Église : mais de l'excès du désordre allait sortir un ordre nouveau.

Le mouvement de rénovation partit d'un simple moine. Hildebrandt, poussé par l'esprit de Dieu, sort de sa cellule et va s'asseoir sur le siége de saint Pierre, où les voix romaines l'appellent. De cette hauteur, dominant à la fois le corps et l'intelligence de l'Église, Grégoire VII dirige toute la sphère de l'activité humaine et s'empare du gouvernement général du monde. Son idée, c'est la grande idée catholique, l'unité. Son plan, c'est de catholiser le monde en rattachant tous les pouvoirs sociaux à la hiérarchie ecclésiastique. Sa mission, c'est de régénérer par l'action centrale de la papauté, d'une part, la puissance spirituelle; de l'autre, la puissance politique, afin de les réharmoniser dans un foyer commun.

Cette harmonie a été le problème de toutes les phases critiques de l'histoire. Toujours on cher-

cha à déterminer les rapports et les limites des deux puissances. L'une ressort-elle de l'autre? l'État doit-il se séparer de l'Église; l'Église doit-elle se séparer de l'État? Ou bien les deux pouvoirs doivent-ils être identifiés? Questions graves qui ont soulevé d'interminables débats. Grégoire VII, nouvel Alexandre, trancha ces difficultés avec le glaive de sa parole. Il proclama, à la face du monde, le principe de la suprématie spirituelle, et déclara que la papauté, représentant Dieu sur la terre, est nécessairement élevée au-dessus des puissances du monde. Pénétré de cette vérité, le saint pontife en tira hardiment les conséquences, et s'efforça de les réaliser.

Il faut le dire : malgré ce qu'elle semblait avoir d'intempestif dans son application immédiate au siècle, malgré l'effervescence et les contradictions qu'elle excita de toutes parts, il était bon que cette haute doctrine fût annoncée. Le temps était venu où le principe de la centralisation universelle, idée fondamentale du christianisme, dût être promulgué et implanté dans le monde; et, tout en déplorant les abus et les sanglants démêlés qui s'y rattachèrent (et quelle vérité est entrée dans le monde sans effusion de sang !), on ne saurait méconnaître l'impulsion merveilleuse que ce principe a donnée à la civilisation[1].

[1] M. Guizot (Cours d'hist. moderne, 10e leçon) reproche à Grégoire VII,

Ce n'est point ici le lieu de justifier tous les actes de Hildebrandt [1]; il y eut peut-être dans l'expression de son vouloir quelque chose d'exclusif, de prématuré, de trop inflexible. Mais si, à la distance où nous sommes placés de cette mémorable époque, nous voulons en apprécier le caractère, il faut, sans s'arrêter aux détails, envisager l'ensemble des progrès accomplis et les résultats généraux. La rénovation politique, qui s'était manifestée au commencement du onzième siècle, manquait d'essor, parce qu'elle ne trouvait point d'appui dans le clergé. La piété des princes contrastait alors avec la mollesse des pontifes; et tandis que les divers États chrétiens cherchaient à prendre forme et consistance, Rome était demeurée en dehors du mouvement. Les Sergius III, les Benoît IX, les Jean X, et quelques-uns de leurs éphémères successeurs, avaient laissé languir l'ac-

comme une faute grave qui a empêché le succès de son œuvre, d'avoir divulgué ses plans et proclamé trop haut ses principes sur la nature du pouvoir spirituel. Nous croyons que, sur ce point, le célèbre historien fonde son jugement sur les règles d'une politique trop humaine. La mission de saint Grégoire consistait, à notre avis, bien plus à exposer énergiquement son plan qu'à le réaliser dans toutes ses parties. Il fallait que les principes supérieurs fussent posés : les conséquences se développent dans leur temps.

Dans une éducation bien faite, on enseigne au jeune homme bien des vérités dont le sens ne s'ouvre et ne s'élargit qu'avec l'âge, et qui n'entrent que successivement dans la pratique de la vie : il en est ainsi de l'Église et de l'éducation de l'humanité.

[1] Un auteur protestant s'est chargé de ce soin. Voyez l'Hist. de Grégoire VII par Voigt.

tion du Saint-Siége, qui eût dû présider à la civilisation européenne. De là une perturbation des pouvoirs et une déplorable confusion dans les esprits et dans les choses. Le corps ecclésiastique, isolé et morcelé par le démembrement des petits États et la multiplicité des barrières, était comme abandonné à lui-même, et végétait profondément endormi dans la vie matérielle. Les princes séculiers, privés de lumière et de direction, s'étaient arrogé, d'abord par zèle, ensuite par intérêt, l'administration des choses spirituelles. Les prêtres se firent guerriers; les rois trafiquaient des dignités sacrées; partout les évêchés, les abbayes, les titres et les bénéfices ecclésiastiques devinrent la proie des princes temporels, qui en gratifiaient leurs créatures ou les vendaient au plus offrant. Rome elle-même n'avait su échapper à ces abus [1]; et tant de désordres, dont saint Bernard eut à combattre les tristes effets, semblaient alors sans remède. Le témoignage des historiens du temps peut seul en faire comprendre l'étendue. « Les princes, dit le moine de Cluny que nous « avons déjà cité, choisissent en général, pour « gouverner les églises et les âmes chrétiennes, « des hommes dont ils espèrent recevoir le plus « de présents. Aussi des téméraires, n'ayant d'au- « tre titre que leur fortune, se poussent dans les

[1] Baronii, Annal. eccl. ad an. 1044.

« prélatures, et mettent leur confiance, non point
« dans les dons de la sagesse, mais dans les ha-
« sards de l'or et de l'argent qu'ils amassent; et
« une fois parvenus à la tête des églises, ils don-
« nent un libre cours à leur cupidité, seul dieu
« qui règne dans leur âme. La piété des évêques
« n'est plus qu'un vain nom; l'austérité des abbés
« se relâche; le zèle de la discipline monastique
« se refroidit, et le vieux Léviathan reprend con-
« fiance [1]... »

Grégoire VII entreprit de guérir ces plaies. Quel courage, quelle vigueur n'a-t-il pas fallu au saint pontife pour attaquer de front l'incontinence des clercs, les prétentions des souverains, et relever en même temps l'autorité du siége apostolique de son profond abaissement! Seul, il lutte contre toutes les puissances et toutes les passions déchaînées; et soutenu par la force d'en haut, il poursuit son but sans redouter ni les révoltes occultes des princes de l'Église, ni les guerres ouvertes des princes du monde! A ceux-ci il arrache le privilége de conférer les dignités ecclésiastiques; et alors commencent ces longues et violentes querelles connues sous le nom de *guerres des investitures*, dont le résultat définitif fut l'affranchissement de l'Église. A ceux-là il oppose la loi du célibat, antique prérogative des prêtres catholiques, qu'ils

[1] Rodolph. le Chauve, Chron.

avaient laissée tomber en désuétude, mais qui est la condition de leur spiritualité, la sauvegarde de leur vocation, le gage de leur dévouement et de leur haute indépendance.

Le temps de la raison était arrivé : dans l'humanité comme dans l'homme, elle n'entre en exercice que par l'opposition. Dès le commencement du douzième siècle, et au plus fort des querelles qui divisaient les deux pouvoirs, deux faits remarquables se produisent presque au même moment : l'affranchissement de la raison, qui introduit dans les écoles de théologie un esprit de critique et de licence; l'affranchissement des communes, dans différentes contrées de l'Europe, qui ouvre la porte à la révolte en même temps qu'à la liberté.

L'idée de la liberté, telle que le nouvel âge de l'Église la comportait, et telle qu'elle devait se développer dans le monde moderne, travaillait la civilisation. Son développement graduel, s'opérant sous l'influence chrétienne, et s'adaptant aux besoins des peuples, eût peu à peu modifié les institutions sociales et rendu aux deux pouvoirs, en ascendant moral, ce qu'elle leur ôtait en puissance matérielle. Mais telle ne fut point la marche des choses. Soit par la faute des gouvernants ou par celle des peuples, soit par défaut de maturité des uns et des autres, la liberté fit fausse route, en politique comme en religion; et elle se heurta contre des écueils qui retardèrent longtemps son essor.

En effet, toutes les tentatives de la raison émancipée tendaient, dans l'une et l'autre sphère, à une indépendance grossière et matérielle. Si l'affranchissement des communes s'était accompli dans le sens égoïstique des bourgeois libres du douzième siècle, on eût bientôt vû chaque ville, chaque commune convertie en république indépendante, et tout le sol de l'Europe morcelé en une infinité de petits États ennemis entre eux et sans aucun lien d'union. De même, dans l'ordre religieux, si l'affranchissement de la raison s'était opéré dans le sens des libres penseurs de l'école de Jean Érigène, de Roscelin, d'Abeilard, on eût vu chaque église transformée en arène scolastique, et la chrétienté divisée en une multitude de sectes discordantes, sans aucun foyer commun. La réaction dans les deux ordres de choses outre-passa le but, et dut échouer, comme tout ce qui se fait en dehors des voies de la Providence. L'opposition, d'abord dirigée contre les abus de l'autorité, se dressa bientôt contre l'autorité elle-même; et cette digue une fois rompue, les flots de l'erreur envahirent impétueusement les doctrines humaines et préparèrent des fléaux terribles pour les siècles postérieurs.

Le pape et les souverains, toujours en guerre, se prêtaient vainement un appui mutuel pour arrêter les progès de l'esprit d'insubordination. Mais les censures fulminantes de la puissance spiri-

tuelle, bien que soutenues par le bras séculier, ne purent réduire au silence les clameurs de la raison s'insurgeant contre le principe même de l'autorité; et les exécutions sanglantes par lesquelles les princes, appuyés sur le clergé, prétendaient étouffer les mouvements populaires, ne réussirent pas mieux à rendre leur joug moins odieux et l'insurrection moins générale. Le clergé cependant, surtout en France et en Italie, semblait le mieux comprendre les besoins de cette époque, et il cherchait à aider l'enfantement laborieux de la liberté politique. On vit plusieurs princes ecclésiastiques[1] aller au-devant des vœux du peuple, présider eux-mêmes à l'organisation des communes, et leur octroyer des chartes et des franchises; d'autres résistèrent courageusement aux exigences intempestives, et comprimèrent une liberté qui dégénérait en violence. Mais, par une étrange contradiction, une assez grande partie du clergé, qui d'un côté combattait les excès de la liberté, de l'autre s'abandonnait avec engouement aux prétentions les plus téméraires du rationalisme introduisant la licence dans les écoles de théologie. La vigilance des souverains pontifes ne put empêcher l'esprit de critique d'envahir les faits et les enseignements. La grande lutte entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel se répétait en petit

[1] Voyez Gallia christiana, t. IX, p. 714, 998, et suiv.

dans chaque État, dans chaque province, dans chaque commune; et cette lutte, transportée du champ de bataille dans le monde intellectuel, amena une autre guerre, non moins violente, non moins périlleuse, celle de la raison humaine aux prises avec la foi divine.

Le mal était général et sans remède. Il n'y avait plus rien qui pût arrêter une si funeste tendance; et si cet esprit d'insubordination avait prévalu, c'en était fait du catholicisme en Europe et de la civilisation du monde.

Il fallait le prodige d'une influence surhumaine pour ramener dans les voies de l'unité les esprits divisés; pour enchaîner subitement la tendance excentrique du rationalisme; pour captiver, comme par enchantement, peuples, princes, rois, clergé, pontifes.

Une idée nouvelle, semblable à un astre inconnu qui brille d'un éclat extraordinaire au milieu de la nuit, plane sur l'Église et attire tous les regards; sa lumière se projette en un moment sur l'Europe entière, et allume partout un enthousiasme sacré; les discussions cessent, les combats s'arrêtent, les ressentiments s'évanouissent; toutes les classes de la société chrétienne se rassemblent, s'entremêlent, fraternisent; les peuples, qui tout à l'heure se démembraient et se fractionnaient pour vivre isolés dans leurs étroites murailles, se lèvent simultanément comme un seul homme; ils

ne forment plus qu'une seule nation, qu'une seule armée; ils marchent sous une même bannière, obéissent à une même impulsion, se dévouent à une même cause.

Qu'est-ce donc qui se passe dans l'univers? Quelle est la grande nouvelle qui se dit et se répète en Orient et en Occident? Quel est le but de cet ébranlement universel des nations chrétiennes?

C'est la délivrance de Jérusalem!

Un humble ermite, un pèlerin que nul ne connaît, un pauvre moine descendu des montagnes de la Judée, raconte au monde les malheurs de la ville sainte. A sa voix, la chrétienté s'émeut de compassion. Le pèlerin demande une croisade; le pape l'accorde; les peuples répondent : « Dieu le veut! Dieu le veut! » Ce cri magique opère des prodiges; tous les cœurs sont électrisés; les héros surgissent en foule; l'Europe se précipite sur l'Asie : Jérusalem est conquise, et le saint sépulcre arraché aux mains des infidèles! Sous le poids de cet événement, la raison humaine reste attérée.

Que signifie cette expédition romanesque? A quoi donc se réduit le royaume de Godefroy? C'est le plus mince de tous les royaumes. A peine son territoire embrasse-t-il l'étendue de quelques villages; et c'est là cependant le résultat positif d'une conquête si vantée par les poëtes! Encore que de sang, que de bouleversements n'a-t-il pas fallu

pour la conserver ou la répéter pendant deux siècles!

Ainsi parle le rationalisme [1].

De nos jours, le point de vue des croisades s'est élargi, et les jugements d'une raison plus grave et plus éclairée déposent en faveur des résultats politiques de ce grand acte. Tous les esprits sérieux, en comparant l'état général de l'Europe, à la fin des croisades, avec ce qu'était la société avant cette époque, ont constaté les avantages immenses que la civilisation en a retirés. En effet, sans parler ici des progrès de la navigation, du commerce, de l'industrie, de la discipline militaire dont les ordres religieux ont fourni le modèle; outre les perfectionnements et les améliorations de tous genres qui ont été la conséquence du rapprochement des peuples occidentaux et de leur contact avec la civilisation orientale, il s'est accompli des faits plus généraux, des révolutions plus décisives que l'histoire ne peut attribuer qu'à l'influence des croisades. Car, ainsi que nous l'avons remarqué, le mouvement de décomposition et de dissolution qui menaçait l'existence de la société européenne a été arrêté par un mouvement

[1] Voyez Fleury, Hist. ecclés., 6e discours. Voyez aussi Gibbon : « C'est « avec autant de surprise que de compassion, dit ce dernier, qu'on voit... « des hommes de toutes les conditions risquant leur fortune et leur exis- « tence contre le fol espoir d'acquérir ou de conserver une tombe de pierre, « placée à deux mille milles de leur pays. » (Hist. de la décad. de l'emp. rom., t. XI, ch. LIX, p. 397.)

opposé. Les foyers individuels, que la féodalité avait enracinés dans le sol, s'absorbèrent les uns les autres dans une sphère plus vaste; et la liberté politique, dégagée de son esprit hostile, put s'étendre sans violence et se constituer sans briser l'unité sociale.

Ce sont là quelques-uns des grands et incontestables bienfaits dont le monde est redevable aux croisades; et la sagesse humaine, jugeant de la cause par les effets accomplis, est elle-même forcée de leur rendre justice, bien qu'elle fasse peu de cas de l'idée qui les domine. C'est cette idée cependant qu'il importe de saisir; autrement l'explication des réalités qui s'y rattachent ne sera jamais complète et satisfaisante. Quand nous contemplons les croisades dans leur idée religieuse et dans leur rapport avec le développement spirituel de l'humanité, nous y voyons autre chose que des avantages politiques, qu'un remaniement social, qu'une voie de civilisation matérielle. Nous reconnaissons d'abord qu'une idée qui, durant plusieurs siècles, a mis en mouvement toutes les nations chrétiennes, pour un but qui n'avait rien d'humain, n'a pu venir de l'homme; elle est venue d'en haut, et le cri de guerre : *Dieu le veut!* était le cri de la vérité.

Cette idée, disons-nous, n'a point été comprise par la raison; elle ne le pouvait, car elle était précisément dirigée contre la raison : elle dut l'éton-

ner, la maîtriser, la paralyser par sa subite apparition et par l'action vive et profonde qu'elle exerça sur la foi. Or, c'était là, nous le croyons, le véritable objet des croisades, leur but moral. Le réveil de la foi, et son triomphe sur la raison égarée, dans le temps même où le rationalisme desséchait les cœurs et entravait les voies de l'esprit; telle a été la conséquence directe, immédiate et la plus frappante, à nos yeux, que les guerres saintes aient produite dans le monde chrétien [1]. C'est ce qui explique les accents chaleureux des prédicateurs des croisades. Tous les apôtres de la foi et les hommes habituellement les plus pacifiques soutenaient cette cause avec une irrésistible énergie, tandis qu'Abeilard et les hommes de son école en signalaient froidement les inconvénients et la combattaient par d'opiniâtres arguments.

La science du rationalisme chrétien, comme autrefois la sagesse de la raison païenne, dut être confondue par la folie de la croix.

Rien n'était assurément plus capable de réveiller l'esprit religieux du moyen âge que le spectacle de la désolation de Jérusalem et le souvenir des lieux où le divin Sauveur expia les péchés du monde par ses souffrances et par sa mort. La ré-

[1] Le rationaliste Gibbon en fait l'aveu. « A la voix des saints orateurs, « dit-il, le zèle s'enflammait, la raison devenait muette. » (Vol. XI, ch. LIX.)

miniscence de ces objets sacrés et les hautes vérités qui s'y rattachent, provoquèrent partout la réaction de la foi; et la foi, à son tour, toujours active et féconde quand elle est vivante, se manifesta par une grande œuvre de dévouement et de charité : elle éleva les chrétiens, en dilatant leurs cœurs, au-dessus des intérêts de ce monde, et les poussa généreusement au secours de leurs frères opprimés; l'égoïsme rationnel fut brisé, et un mouvement universel d'expansion succéda au mouvement de concentration qui comprimait l'Église et la société. Ainsi la foi reprit son empire sur l'esprit du siècle.

Qu'après cela, l'enthousiasme des croisades ait dégénéré en fureur et en passions désordonnées, que des armées chrétiennes aient péri dans les déserts, que des torrents de sang aient inondé la terre sainte, ce sont des faits que nous ne contestons pas, mais qui ne ressortent pas nécessairement de la chose. Il importait sans doute que Jérusalem fût conquise. Mais ces circonstances ont leur valeur dans l'amour-propre national et dans des intérêts dont nous ne discutons pas ici l'importance. Nous voulons seulement établir que le succès des croisades, dans le sens religieux, ne dépendait pas du triomphe des armes; et que le but providentiel fut atteint, malgré les passions et les déviations des hommes. Disons plus : les armées chrétiennes ne valaient guère mieux, dans

maintes occasions, que les armées des infidèles. C'étaient de l'un et de l'autre côté des peuples sensuels, des masses d'hommes corrompus, qui envoyaient de nombreuses victimes sur la terre des expiations; car, et c'est une remarque que l'histoire ancienne et moderne nous permet de faire, il n'y a peut-être pas une seule race d'hommes, passant sur la route des siècles, qui n'ait fait une oblation de son sang sur la terre même où le sang d'Abel cria vengeance, et où le sang de Jésus-Christ proclama la grâce, la miséricorde et la paix. Les guerres saintes, à ce point de vue, se rattachent, par un long enchaînement de massacres, aux guerres des Romains, dont les armées, comme celles des croisés, étaient composées de tous les peuples du monde; et les expéditions romaines, par une autre trace de sang, se relient aux guerres des Grecs, des Perses, des Mèdes, des Assyriens, lesquelles, remontant à leur tour l'échelle des âges, aboutissent à l'extermination des peuples de Chanaan. Et c'est ainsi que la terre sainte, véritable autel des holocaustes de l'humanité, terre perpétuellement arrosée de sang, remplit sa mystérieuse destinée. Non, cette destinée n'est point encore accomplie! Jérusalem, la ville de la justice et de la paix, n'a point achevé sa mission sublime! On la reverra au dénoûment de l'histoire humaine, comme on l'a vue à son commencement; et c'est dans son enceinte, sur la montagne sacrée,

que le genre humain fera retentir le grand *consummatum est!*

La question des croisades, si pleine d'intérêt, se lie trop à l'histoire de saint Bernard et de son siècle, pour ne pas trouver une grande place dans cet ouvrage. Nous en avons posé ici les prémisses; les développements historiques n'en seront que les conséquences. Nous constaterons, au milieu des désastres de la guerre, la vérité de cette parole de saint Paul: « Que l'homme intérieur se renouvelle progressivement, à mesure que l'homme extérieur se corrompt et se détruit [1]. » Cette vérité s'applique aussi à la civilisation.

En effet, pendant que la société chrétienne s'épurait par une abondante effusion de sang, le principe religieux préparait dans le sein de l'Église un nouvel épanchement de vie chrétienne. La personnification de ce principe était toujours en France.

La France, dès l'origine de sa monarchie, s'était distinguée par son attachement au Saint-Siége et par son inviolable fidélité à la vraie foi; et c'est à ce double avantage, plus qu'à ses qualités naturelles, qu'elle dut sa noble supériorité. C'est elle qui a le mieux compris et réalisé le principe d'unité proclamé par Jésus-Christ; et aussi, malgré le partage féodal des États de la Gaule, l'unité a cons-

[1] Sed licet is qui foris est, noster homo corrumpatur : tamen is qui intus est, renovatur de die in diem. (II Cor., IV, 16.)

tamment été le but politique des rois de la troisième race. En outre, il a toujours existé entre ces divers États une communauté de sentiments et d'intérêts qui les rendait en quelque sorte solidaires et homogènes : l'esprit français, le caractère français, l'honneur français, et surtout sa foi et sa bonne foi, étaient autant de mobiles communs qui poussaient à l'unité nationale. Cette unité a été le commencement de l'unité européenne : l'unité européenne, qui se détermine de nos jours, est le commencement de l'unité universelle et catholique.

Déjà la France avait signalé sa prépondérance d'une manière éclatante, en donnant le branle aux croisades : le nom de Franc demeura commun à toutes les armées chrétiennes; c'est la France qui forme leur avant-garde; c'est elle qui commande, qui triomphe, qui règne à Jérusalem. Toutefois ce n'est pas seulement par les progrès de sa civilisation et par les fruits de ses exploits que notre généreuse nation marche à la tête de la chrétienté. En même temps qu'elle étonne le monde par les héros qu'elle enfante, elle édifie l'Église par les milices sacrées qu'elle suscite. La source des eaux vives de la piété, longtemps obstruée, reprend son cours en France dès le douzième siècle; et de son sein jaillissent plusieurs fleuves qui arrosent le champ de l'Église. Saint Bruno pose, sur la cime des rochers de Grenoble, le berceau de l'ordre des Chartreux, dont la devise était : *Stat crux, dùm*

volvitur orbis. Les esprits sérieux et tranquilles, et les âmes appelées à la contemplation des choses célestes s'unissent dans cet asile. Saint Étienne d'Auvergne donne naissance, presqu'à la même époque, à l'ordre de Grandmont, qui, du temps de saint Bernard, comptait déjà soixante maisons, dont plusieurs étaient des écoles de science et de sainteté. Saint Norbert offre à l'Église, dans la congrégation de Prémontré, de nouvelles compagnies d'ouvriers évangéliques, dignes modèles de la régularité sacerdotale. Enfin saint Robert, et l'anglais saint Étienne, après avoir visité le tombeau de saint Pierre et de saint Paul, défrichent les déserts de la Bourgogne, et instituent le fameux ordre de Cîteaux, qui enfante SAINT BERNARD et devient une immense pépinière d'hommes de Dieu et de saints pasteurs. Ces ordres, rappelant l'esprit primitif du christianisme, répondaient aux besoins fonciers de l'Église, et s'opposaient, par leur science et leurs vertus, aux fléaux que la guerre, l'hérésie et le schisme avaient déversés dans le monde.

Cependant il fallait, en ces temps de crise et d'effervescence universelle, une influence forte, centrale, complétement indépendante des intérêts qui divisaient les hommes, pour maîtriser et diriger le torrent du siècle. Cette influence ne put être exercée ostensiblement ni par les rois, dont l'autorité s'était émoussée; ni par les pontifes, trop oc-

cupés à se défendre eux-mêmes : elle échut à un saint moine; et il fallut un Bernard, nouveau Moïse, pour servir de guide au peuple de Dieu, pour reprocher aux Arons leurs coupables faiblesses et vaincre les criminelles résistances des Pharaons. Le moment était venu où Jésus-Christ, indigné des scandales du sanctuaire, chassa du Temple, une verge à la main, ceux qui trafiquaient dans la maison de Dieu : la mission de saint Bernard va reproduire à la fois la justice et la miséricorde du Dieu dont il fut le serviteur fidèle.

Ici finit notre tâche préliminaire, qui avait un double but : d'abord de poser l'idée historique et de la saisir dans la multiplicité des faits qui se déroulent avec les siècles; puis de jeter un coup d'œil sur les temps qui précédèrent l'époque de saint Bernard, pour y rattacher le fil des événements dont nous avons à parler. Cette rapide esquisse ne saurait être que fort incomplète, et nous avons hâte d'aborder notre sujet spécial, de peur, comme dit l'auteur du *Livre des Machabées*, « de nous « trop étendre avant d'entrer en matière, tandis « que nous voulons être court dans la matière « elle-même [1]. »

[1] II Machab., II, 33.

HISTOIRE
DE SAINT BERNARD.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

VIE DOMESTIQUE DE SAINT-BERNARD,

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE CITEAUX.

(1091—1113.)

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de saint Bernard. — Premières années de son enfance. — Détails sur sa famille.

Heureux l'homme qui, à l'entrée de sa vie, est souvent regardé, animé, pénétré par l'œil d'une mère tendre et vertueuse! Ce regard a un pouvoir magique sur l'âme de l'enfant!... Il rayonne douceur et vie; et, de même que le soleil féconde, par son rayon, les productions terrestres, et les adoucit en y posant la substance solaire, ainsi la mère pose dans l'âme de son fils le caractère sacré de l'amour.

Saint Bernard eut cet inappréciable bonheur. Sa mère, la pieuse Élisabeth [1], fille du comte Bernard de Montbar, avait épousé fort jeune le sire Tecelin, seigneur de Fontaines, près de Dijon. Ce mariage ne s'était pas conclu sans difficulté. Élisabeth n'avait que quinze ans; et déjà son âme, prévenue de grâces célestes, s'était vouée à Dieu; elle aspirait à vivre dans la paix du cloître, et se préparait, sous la direction de son vertueux père, à embrasser les règles austères de la vie monastique [2]. Mais la Providence lui réservait une autre destinée. Elle fut appelée, contre son gré, à devenir épouse et mère, et à propager dans sa famille nombreuse les bénédictions dont elle avait été comblée dès son enfance.

Tecelin, son mari, était capable d'ailleurs d'apprécier une vertu si pure, et il l'honorait. C'était un noble chevalier, de mœurs douces, et craignant Dieu; et, bien que ses charges éminentes le retinssent presque continuellement auprès du duc de Bourgogne, il conservait la dignité de la vie chrétienne à la cour comme dans les camps; et en toutes rencontres, il se signalait par sa valeur, sa droiture et sa probité [3].

[1] Les chroniqueurs l'appellent tantôt Élize, tantôt Alette, tantôt Élizabeth, tantôt Alix. (Fragm. ex tertia vita S. B., Gaufridus, § 2, p. 1292.)

[2] Joh. Erem., Vita S. B., page 1300.

[3] S. Bern. Vita et Res gestæ, Guillel., lib. I, cap. 1.

La Providence, qui avait assorti cette union, la rendit heureuse et féconde. Élisabeth donna le jour à six fils et à une fille: Guido était l'aîné de tous; ensuite Gérard, Bernard, André, Barthélemi, Nivard et Hombeline.

Bernard, le troisième fils de Tecelin, naquit en 1091, au château de Fontaines en Bourgogne. Sa naissance avait été précédée d'une circonstance remarquable. Élisabeth, durant sa grossesse, eut un songe qui lui donnait de vives alarmes: elle avait vu dans ses entrailles un chien blanc qui aboyait d'une voix infatigable. « Inquiète et toute « tremblante, dit un biographe contemporain, la « mère de Bernard consulta un homme de grande « vertu qui, à l'heure même, se trouva rempli « de cet esprit de prophétie dont David était « animé lorsque, parlant des prédicateurs saints, « il disait à Dieu : *La langue de vos chiens aboie- « ront contre vos ennemis*. Et il lui répondit sur- « le-champ : Ne craignez rien; vous serez mère « d'un enfant qui, comme un chien très-fidèle, « gardera la maison du Seigneur, et aboiera hau- « tement contre les ennemis de la foi; car il sera « un excellent prédicateur, et avec sa langue mé- « dicinale, il guérira les plaies d'un grand nombre « d'âmes [1]. »

L'heureuse mère reçut dans son cœur la parole

[1] Guill. Vita et Res gest., lib. I, cap. 1.

de l'homme de Dieu, et en tressaillit de joie. Elle avait offert au Seigneur ses deux premiers fils, dès le moment de leur naissance; mais elle lui consacra Bernard d'une manière plus positive; et son désir ardent était de transmettre à tous ses enfants la haute vocation qu'elle avait cru éprouver elle-même dans son jeune âge.

Cette mère chrétienne ne considérait d'ailleurs les devoirs de la maternité que comme une délégation de la bonté divine; elle regardait ses enfants comme des dépôts sacrés, confiés à sa vigilance et dont elle était responsable devant Dieu. Aussi, quoique d'une complexion fort délicate, Élisabeth ne voulut point abandonner à une étrangère le soin de nourrir ses enfants : attachée par le fond de son âme à la Source de tout amour, elle leur transmettait, avec le lait maternel, la vertu céleste qui la vivifiait.

Tecelin menait une vie trop chevaleresque pour pouvoir présider lui-même à l'éducation de ses fils. Il se reposait avec confiance de ce soin sur la sollicitude éclairée de sa femme dont il approuvait les vues, quoiqu'il n'en comprît pas toujours la portée. Élevé dans la profession des armes, et joignant, selon l'esprit de ce temps, les habitudes militaires aux pratiques de la dévotion, il ne voyait aucun inconvénient à former tous ses fils pour la carrière qu'il n'avait pas parcourue lui-même sans gloire. Mais Élisabeth, plus clairvoyan-

te, redoutait les dangers auxquels la vie des camps expose la pureté du cœur ; et elle connaissait trop les délices de la vie religieuse pour pouvoir souhaiter un autre bonheur à ceux qu'elle avait enfantés et consacrés à Dieu : elle éleva ses enfants pour le ciel plutôt que pour la terre, et leur apprit, dès leur bas âge, à discerner le bien et le mal, à choisir la meilleure part, à aimer par-dessus toutes choses Celui qui est l'amour même, le principe et la fin de l'homme. C'est pourquoi elle établit dans l'intérieur de sa maison l'ordre parfait et la salutaire discipline de la loi évangélique. « Je ne puis « oublier, dit un de ses contemporains, combien « cette femme illustre cherchait à servir d'exem- « ple et de modèle à ses enfants. Dans sa maison, « dans l'état du mariage et au milieu du monde, « elle imitait en quelque sorte la vie solitaire et « religieuse, par ses abstinences, par la simplicité « de ses vêtements, par son éloignement des plai- « sirs et des pompes du siècle ; elle se retirait, au- « tant que possible, des agitations de la vie mon- « daine, persévérant dans les jeûnes, dans les « veilles, dans la prière, et rachetant par des œu- « vres de charité ce qui pouvait manquer à la per- « fection d'une personne engagée dans le mariage « et dans le monde [1]. »

De tels exemples, joints à une parole toujours

[1] Guill., I, 2.

sérieuse et à la fois aimable et pleine de douceur, laissèrent une impression ineffaçable dans l'âme des enfants d'Élisabeth. Elle les aimait d'un amour qui n'avait rien de cet égoïsme naturel qui recherche sa propre jouissance; elle déposait au fond de leur cœur une semence de vertus solides, sans provoquer à la superficie de leur esprit ce brillant factice qui émousse les jeunes intelligences. L'histoire rapporte qu'elle les exerçait à la pratique constante du renoncement et de la charité mutuelle, les accoutumant peu à peu, par une sage tempérance, à la mortification des sens et de la volonté propre; de manière qu'elle fit régner parmi ses enfants une heureuse conformité de goûts, de mœurs, de sympathies chrétiennes.

L'austérité de cette éducation, atténuée par tout ce qu'il y a d'affectueux et de suave dans le cœur d'une mère, développa à la fois l'extrême tendresse d'âme et ce caractère mâle et généreux qui distinguèrent les fils de Tecelin. Tous déployèrent, en avançant en âge, les plus nobles qualités, et parmi ces qualités, la piété filiale brilla toujours au-dessus de toutes.

Bernard principalement, le doux Bernard, l'enfant si cher au cœur de sa mère, s'était nourri avec délice de sa parole et de son regard vivifiant. Bien jeune encore, il s'épanouissait comme une fleur sous l'influence du rayon maternel; il s'appliquait autant que le comportait son âge, à vivre

comme sa mère, à prier comme sa mère; il imitait en secret les œuvres qu'il voyait accomplir, donnait du pain aux pauvres, se rendait serviable à ses frères, affable pour tous; il parlait peu, s'observait avec attention pour modérer les mouvements de sa vivacité naturelle, et souvent on le voyait retiré à l'écart, pleurant ses fautes et soupirant une prière naïve et enfantine. Bernard montra aussi, dès ses premières années, de merveilleuses dispositions pour les études. Sa précoce intelligence avait quelque chose de lucide et de vif qui brillait dans son œil et colorait les traits purs et mobiles de sa physionomie. Son cœur toujours ouvert et avenant répandait sur son visage et sur toute sa personne ces teintes de joie innocente et ces doux sourires de grâce qui donnent à l'enfance des charmes si angéliques. Il avait la chevelure blonde, la peau très-fine et la taille élancée [1]; son extérieur reproduisait la noble image de son père; mais son âme était l'âme d'Élise.

Durant une maladie qu'il fit dans un âge encore tendre, il subit une épreuve où l'on put admirer sa patience et la délicatesse de sa conscience. Tourmenté d'un mal de tête dont la violence avait résisté aux remèdes, une femme s'offrit de le guérir; mais à peine le saint enfant vit-il certains objets superstitieux entre les

[1] Gaudef., lib. II, c. 1. Chiffletii, de illust. gen. S. B, p. 426-428.

mains de cette femme, qu'il se leva avec impétuosité de son lit et chassa de sa chambre, en poussant un cri d'indignation, celle qui voulait lui rendre la santé par les pratiques odieuses de la magie.

Le Seigneur sembla récompenser tout aussitôt et d'une manière visible les sentiments de piété du fils d'Élisabeth. Le mal disparut subitement, et l'enfant se releva plein de santé et de joie intérieure [1].

Une autre circonstance contribua puissamment à échauffer cette foi si vive et si naïve. « C'était « pendant la nuit célèbre de Noël : il advint que « le jeune Bernard, étant assis et se recueil- « lant avant l'office divin, pencha sa tête sur sa « poitrine et s'endormit un peu. Au même ins- « tant l'enfant Jésus lui apparut en vision; le « Verbe incarné se présenta à ses yeux comme « naissant une seconde fois du sein de la Vierge « mère, et comme le plus beau des enfants des « hommes. Cette vision admirable ravit de telle « sorte les premières affections du petit Bernard, « qui déjà ne tenait plus rien de l'enfance, qu'à « dater de ce moment son esprit fut persuadé, « comme il le croit et le déclare encore aujour- « d'hui, que l'heure où il eut cette vision est la « même heure de la naissance de Notre-Seigneur.

[1] Guill., I, 2.

« En effet, ajoute l'ami et le contemporain de saint
« Bernard, il serait difficile à ceux qui l'ont sou-
« vent ouï prêcher, de ne pas reconnaître combien
« de grâces et de bénédictions il reçut dans cette
« nuit bienheureuse, puisque depuis cette époque
« il semble avoir toujours eu une plus profonde
« connaissance de ce grand mystère, et un discours
« plus riche et plus abondant toutes les fois qu'il
« en parle [1]. »

Or, quelques années s'écoulèrent; et le petit Bernard croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

[1] Guill., lib. I, c. 2.

CHAPITRE II.

Éducation de saint Bernard. — Mœurs domestiques du moyen âge.

Il y avait, à l'église de Châtillon-sur-Seine [1], une école de grand renom, à cause des méthodes nouvelles que les scolastiques commençaient à y introduire. On y enseignait la sagesse du siècle (sæcularis sapientia [2]); car c'est ainsi qu'on appelait la science un peu équivoque des nouveaux maîtres. La vogue dont jouissait cette école y attirait un grand nombre d'écoliers, et Bernard était doué d'une si rare capacité pour les études, que ses parents n'hésitèrent point à le placer dans cette maison célèbre [3]. Ses progrès furent rapides; il apprit à écrire et à parler la langue latine avec

[1] In ecclesia Castellonis. Voy. 2ª Vita S. Bern., auct. Alano.

[2] Godef., Vita Bern., p. 1081.

[3] Dès le commencement du onzième siècle, des écoles publiques s'étaient formées dans plusieurs églises de France, à Reims, à Poitiers, au Mans, à Auxerre et en d'autres villes considérables. Ces écoles se multiplièrent surtout dans le siècle suivant.

une élégante facilité; il cultiva la poésie, et se passionna même trop pour les belles-lettres.

Mais à mesure qu'il avançait dans ses études, il souffrait parfois d'entendre traiter les questions religieuses avec une subtilité frivole; car sans pouvoir se rendre compte des sentiments de crainte que lui inspirait la témérité de certains maîtres, il avait ce tact prompt et sûr, ce sens mystérieux de la piété et de la vérité, qui découvre au premier abord les plus légères déviations de l'esprit. Bernard conserva toute sa vie les appréhensions pénibles que ces premières études lui avaient causées. Ce n'est pas que la dialectique ne fût pas de son goût; il s'y exerçait avec ardeur, et acquit dans cet art une supériorité remarquable sur ses condisciples; mais il lui répugnait d'en faire l'application aux principes éternels de la théologie, et de soumettre à une froide analyse des mystères que le cœur a besoin de goûter avant que l'intelligence puisse s'en rendre compte; en un mot, sa foi, fécondée et nourrie par la parole maternelle, lui était trop sacrée, pour qu'il pût, sans blesser sa conscience, la faire entrer dans la lice des disputes humaines. Le saint écolier chercha dans la lecture et la méditation de l'Écriture un remède contre l'affadissement des études profanes. Il puisait chaque jour aux sources vives de la parole divine l'aliment de son âme et la lumière de l'esprit.

CHAPITRE II.

Éducation de saint Bernard. — Mœurs domestiques du moyen âge.

Il y avait, à l'église de Châtillon-sur-Seine [1], une école de grand renom, à cause des méthodes nouvelles que les scolastiques commençaient à y introduire. On y enseignait la sagesse du siècle (sæcularis sapientia [2]); car c'est ainsi qu'on appelait la science un peu équivoque des nouveaux maîtres. La vogue dont jouissait cette école y attirait un grand nombre d'écoliers, et Bernard était doué d'une si rare capacité pour les études, que ses parents n'hésitèrent point à le placer dans cette maison célèbre [3]. Ses progrès furent rapides; il apprit à écrire et à parler la langue latine avec

[1] In ecclesia Castellonis. Voy. 2a Vita S. Bern., auct. Alano.

[2] Godef., Vita Bern., p. 1081.

[3] Dès le commencement du onzième siècle, des écoles publiques s'étaient formées dans plusieurs églises de France, à Reims, à Poitiers, au Mans, à Auxerre et en d'autres villes considérables. Ces écoles se multiplièrent surtout dans le siècle suivant.

une élégante facilité; il cultiva la poésie, et se passionna même trop pour les belles-lettres.

Mais à mesure qu'il avançait dans ses études, il souffrait parfois d'entendre traiter les questions religieuses avec une subtilité frivole; car sans pouvoir se rendre compte des sentiments de crainte que lui inspirait la témérité de certains maîtres, il avait ce tact prompt et sûr, ce sens mystérieux de la piété et de la vérité, qui découvre au premier abord les plus légères déviations de l'esprit. Bernard conserva toute sa vie les appréhensions pénibles que ces premières études lui avaient causées. Ce n'est pas que la dialectique ne fût pas de son goût; il s'y exerçait avec ardeur, et acquit dans cet art une supériorité remarquable sur ses condisciples; mais il lui répugnait d'en faire l'application aux principes éternels de la théologie, et de soumettre à une froide analyse des mystères que le cœur a besoin de goûter avant que l'intelligence puisse s'en rendre compte; en un mot, sa foi, fécondée et nourrie par la parole maternelle, lui était trop sacrée, pour qu'il pût, sans blesser sa conscience, la faire entrer dans la lice des disputes humaines. Le saint écolier chercha dans la lecture et la méditation de l'Écriture un remède contre l'affadissement des études profanes. Il puisait chaque jour aux sources vives de la parole divine l'aliment de son âme et la lumière de l'esprit.

Cet exercice, qu'il ne discontinua jamais, enrichit prodigieusement sa mémoire, en même temps qu'il donnait à son style ces mouvements prophétiques et cette sublime élévation qui caractérisent ses discours et ses écrits.

Pendant que Bernard étudiait à Châtillon, ses frères entraient successivement dans l'état militaire. Ce dut être une douloureuse épreuve pour Élisabeth; mais il y avait dans le fond de son âme des pressentiments qui ne trompent point une mère, et qui adoucirent ses peines. Elle ne s'opposa point à la volonté de son mari; et celui-ci, en appelant ses fils sur ses traces, ne faisait d'ailleurs que céder en quelque sorte à la force des circonstances. En effet, il régnait alors en Bourgogne une exaltation toute guerrière. Cette province féodale était gouvernée par des ducs puissants, issus de Hugues Capet; et l'un d'eux avait récemment donné sa fille en mariage au fameux Alphonse IV, roi de Castille et de Léon [1]. Cette alliance attirait constamment en Espagne, malgré la distance des deux pays, une foule de chevaliers bourguignons qui cherchaient au loin des aventures brillantes. C'était l'époque où la gloire des Castillans était à son apogée. Le Cid, qui mourut, comme on le croit, en l'année même où naquit saint Bernard, avait

[1] Ce mariage s'était fait en 1078. Constance, femme d'Alphonse IV, était fille de Robert le Vieux, duc de Bourgogne, lequel était fils de Hugues Capet. (Plancher, *Hist. de Bourgogne*, liv. VI, ch. 19, p. 112.)

rempli le monde du bruit de sa valeur; et Alphonse lui-même, le gendre du duc de Bourgogne, était regardé comme un maître tellement accompli dans le métier des armes, que les plus nobles chevaliers s'estimaient heureux de se former à son école.

Mais outre ces considérations particulières qui excitaient l'esprit belliqueux de la Bourgogne, il y avait des motifs bien autrement graves qui poussaient à la guerre, non-seulement la France, mais toute l'Europe. Les événements s'étaient tellement compliqués à l'entrée du XIIe siècle, que tout l'Occident en était ému. D'un côté, c'étaient les Normands, devenus maîtres de l'Angleterre et de la Sicile, dont la puissance, toujours croissante, piquait l'émulation du roi de France et de la plupart des grands feudataires de sa couronne. D'un autre côté, les sérieux démêlés de l'empereur d'Allemagne avec le Pape, au sujet des investitures, avaient divisé les États chrétiens en deux partis toujours prêts à en venir aux armes; et ces contestations terribles s'étaient envenimées à un tel point, que personne n'en pouvait prévoir l'issue. De plus, un grand événement dominait ces conjonctures, et produisait une tourmente générale dans les divers rangs de la société.

Dès l'année 1095, l'ermite Pierre avait parcouru les régions de l'Occident, avec de pressantes lettres du pape Urbain II, pour exciter les chrétiens à

voler au secours de la Palestine. Depuis lors, il n'était bruit en Europe que des merveilleux exploits de la guerre sainte. Les Français s'étaient couverts de gloire; Nicée avait cédé à leur audace; Antioche, l'antique et superbe capitale de l'Orient, avait été prise après un siége mémorable, et un prince normand y avait jeté les fondements d'un nouvel empire; enfin, Godefroi de Bouillon, à force de bravoure, s'était emparé de la cité sainte, le 15 juillet 1099, et la royauté de Jérusalem lui avait été unanimement décernée.

Telles étaient les glorieuses nouvelles qui se disaient en Occident au commencement du XIIe siècle; et l'on conçoit à quel point elles durent exalter l'enthousiasme de la chevalerie. Ces nouvelles si pleines d'intérêt se répandaient avec rapidité dans toutes les contrées, par l'organe des troubadours qui, au temps de nos pères, faisaient l'office que remplissent de nos jours les feuilles publiques. Ils allaient de château en château, chantant les faits et gestes des héros chrétiens, au milieu des nobles assemblées de dames et de chevaliers; et ces chants, accompagnés de musique instrumentale, étaient ensuite répétés par les ménestrels du pays, et mis en action par les mimes et les jongleurs. C'était là le divertissement ordinaire des longues soirées de l'arrière-saison; car les châtelains, profitant de la trêve forcée des hostilités féodales, passaient leurs quartiers d'hiver dans l'in-

térieur de leurs châteaux crénelés ; et là, réunissant dans une vaste salle les membres de la famille et les vassaux fidèles, le seigneur, assis dans son fauteuil taillé en ogive, donnait audience aux troubadours et prêtait une oreille attentive aux exploits des guerriers chrétiens, et aux complaintes sur les souffrances de l'Église.

Ce n'était pas la coutume des hommes du moyen âge de s'occuper des menus détails de la vie individuelle et de cette foule d'objets éphémères dont la multiplicité même atténue l'intérêt. Les grandes choses surtout pouvaient émouvoir nos pères ; et aussi la part qu'ils y prenaient se manifestait autrement que par des discours et des vœux stériles. Toute cause juste, toute affaire sérieuse, trouvait en eux, non-seulement des admirateurs, mais des défenseurs chaleureux, toujours prêts à combattre pour soutenir le droit et l'honneur. C'est ainsi que la sainte cause de la croisade préoccupait sans cesse les âmes généreuses.

Nul doute que Tecelin, avec le caractère que nous lui connaissons, n'eût envoyé ses fils sous la bannière de l'illustre Godefroi, si leur force corporelle eût répondu à la vigueur de leur esprit ; mais les deux aînés, à l'époque de la première croisade, étaient encore à cet âge intermédiaire qui sépare l'adolescence de la jeunesse, et Bernard n'était qu'un enfant. Toutefois, on sait com-

bien les jeunes cœurs s'enflamment au récit des actions héroïques; et les fils de Tecelin en conservèrent une impression ineffaçable. Dès que les deux aînés eurent atteint l'âge viril, ils brûlaient d'impatience de signaler leur courage; ils ne se laissèrent arrêter ni par la voix secrète de leur conscience, ni par la sollicitude plus manifeste de leur mère : l'occasion de combattre se présenta au sujet d'un différend que le duc de Bourgogne avait à vider; Guido et Gérard se rendirent au camp de leur suzerain. Les écrivains qui ont personnellement connu la famille de saint Bernard s'accordent à faire l'éloge de ces deux chevaliers et de leurs jeunes frères. « L'aîné, d'un caractère « grave et plein de droiture[1], modeste et chéri « de Dieu, était doué d'une intelligence qui se « montrait dans ses paroles aussi bien que dans sa « conduite. Gérard, son frère puîné, jouissait « d'une estime méritée; il avait des mœurs sim- « ples et chastes, une rare prudence et une re- « marquable présence d'esprit dans le conseil. « Quant à Bernard, c'était la lumière et le mi- « roir de ses frères, et en même temps la colonne « sublime de l'Église. André, le quatrième, avait « une âme naïve et pure, craignant Dieu et fuyant « le mal. Barthélemi, encore dans la fleur de « l'âge, anticipait sur la sagesse des vieillards et

[1] Guido, cujus gravitatis et veritatis fuerit vir, omnes sciunt qui eum scire potuerunt. (Vit. S. B. auct. Guill., liv. I, cap. 14, p. 1102.)

« embellissait son âme de toutes les qualités « d'une vie sans tache. Nivard, le plus jeune « des enfants, préféra les biens du ciel aux riches- « ses de la terre : c'est tout dire[1]. » Hombeline, la dernière dans l'ordre de la naissance, était une jeune fille douce et ingénue, dont la piété cédait quelquefois au penchant pour la vanité mondaine[2]; nous verrons plus tard les effets de cette précoce disposition.

Guido, une fois en carrière, se fixa dans le monde : il épousa une jeune et pieuse châtelaine, aussi distinguée par sa beauté que par son illustre naissance.

[1] Vita 4a S. B. a Joan. Eremit., lib. I, p. 1299.
[2] Idem, loc. cit.

CHAPITRE III.

Saint Bernard achève ses études et revient à Fontaines. — Mort de sa mère. — Tentations et conversion.

L'esprit de Bernard avait acquis de bonne heure sa maturité. Une prodigieuse facilité, jointe à une longue persévérance, l'avaient parfaitement initié aux diverses sciences sacrées et profanes qu'on enseignait à Châtillon; mais, chose assez rare, sa trop grande ardeur pour les études n'avait point nui aux pieuses dispositions de son âme. En même temps que ses talents se développaient avec puissance, la foi s'enracinait davantage dans son cœur; et, ainsi qu'il le rapporte lui-même, il goûta et savoura longtemps les douceurs intimes du printemps spirituel : les germes de grâce dont son âme était remplie s'épanouirent durant cette heureuse saison de sa vie, et les fruits de vertu qu'il porta plus tard se montrèrent déjà alors dans une riche et abondante floraison. Il est peu d'hommes qui ne conservent quelque souvenir de ce temps

mystérieux où l'âme, encore vierge, s'entr'ouvre pour la première fois à la lumière, et produit la première fleur de l'amour. Heureux quand c'est vers Dieu que s'exhale son suave parfum ! C'est le temps dont parle le prophète, le temps de la puberté de l'âme : « J'ai passé auprès de vous, dit le Seigneur, « et je vous ai considérée ; et j'ai vu que le temps où « vous étiez, était le temps d'être aimée [1]. » A cet âge, tout jeune homme est poëte : il est poëte parce qu'il aime, et que la poésie est le langage naturel d'une âme aimante ; mais ce n'est pas seulement par l'harmonie des mots qu'elle s'exprime ; elle vit dans la mélancolie du silence et des larmes ; elle anime le regard, elle donne des ailes aux rêves et aux soupirs ; on aime, et ce qu'on aime est inconnu : on le pressent, on le réclame, on le cherche parmi les reflets de la beauté et de la vérité ; mais cet idéal n'est point sur la terre ; et de là ce mélange de désirs, d'amour, de douleur, d'espérance qui produit un sentiment indéfinissable, et qu'on ne saurait comparer, sous quelques rapports, qu'à ce que les Allemands appellent *Heimveh,* mal du pays, amour de l'exilé pour sa patrie.

Le jeune Bernard passa par les divers degrés de cet âge poétique. Hélas ! cette saison est de courte durée ; car il faut que les fleurs tombent pour que les fruits apparaissent ; et entre la chute des fleurs et la

[1] Ézéch., XVI, 8.

maturité des fruits, il y a, dans la vie spirituelle comme dans le règne de la nature, un intervalle long et indécis, un temps de labeur et d'angoisses qui pèse lourdement, et se prolonge parfois jusqu'au terme de l'existence terrestre! Bernard se trouvait dans cette seconde période quand il quitta Châtillon pour retourner au foyer paternel: il avait alors dix-neuf ans. Brillant au dehors de tous les attraits de la jeunesse et du talent [1], il ne ressentait plus au dedans de lui-même les transports de son ancienne ferveur; sa piété, dépourvue de consolations, et sevrée, pour ainsi dire, de toutes ses suavités, semblait n'avoir plus ni chaleur ni lumière: le printemps était passé pour lui; les ombres de la nuit enveloppaient son âme, et la voix de la tourterelle ne s'y faisait plus entendre.

Ce fut l'époque où commencèrent les épreuves. Jusqu'alors la chasteté du jeune Bernard, protégée par la piété et la pudeur (deux gardiennes que la grâce et la nature donnent à cette vertu précieuse), n'avait subi aucune atteinte; mais les charmes du monde, au milieu duquel il venait d'entrer, excitèrent ses sens, et sollicitèrent vivement son cœur naïf et trop impressionnable. Il lui arriva, raconte son biographe, de porter un jour ses regards sur une femme dont la beauté sé-

[1] Vit. S. B. auct. Guill., lib. I, cap. 3.

duisante l'avait frappé. Bernard éprouve un sentiment étrange; sa conscience alarmée se réveille avec force; il frissonne; il craint que le trait ne soit mortel; aussitôt il fuit sans savoir où il va; il court à un étang, s'y plonge avec hardiesse, et demeure obstinément dans ces eaux glacées jusqu'à ce qu'on vint l'en retirer à demi mort [1]. Un tel acte de vigueur eut pour Bernard des résultats salutaires; sa vertu victorieuse en acquit une nouvelle force, et de ce moment elle s'éleva de plus en plus au-dessus des concupiscences de la chair et des sens.

Cependant une affliction immense, et la plus poignante que puisse éprouver un fils, vint le frapper au cœur, et mit un terme à toutes les joies du foyer domestique. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis son retour à Fontaines, que sa mère, comme un fruit mûr pour le ciel, lui fut enlevée. Élisabeth se voyait entourée, en ce moment, de toute sa famille; ni les infirmités, ni le nombre des années n'avaient annoncé l'approche de son dernier jour; au contraire, encore pleine de fraîcheur, et forte de la santé de l'âme et du corps, elle se livrait plus que jamais aux exercices de la piété et d'une infatigable charité. On la remarquait souvent, dit un ancien auteur, seule et à pied sur la route de Fontaines et de Dijon, entrant dans

[1] Guill., S. Thyr., lib. I, cap. 3.

les cabanes des pauvres, visitant les malades, distribuant des remèdes et des aliments, portant toute espèce de secours et de consolations aux personnes affligées. Et ce qui rendait sa bienfaisance plus admirable, c'est qu'elle la pratiquait de telle sorte que l'éclat de ses œuvres ne trahissait point sa modestie; elle faisait tout par elle-même, sans l'assistance de ses domestiques, et l'on pouvait dire avec vérité que sa main gauche ignorait les largesses de sa droite. C'est au milieu de ces nobles exercices que la pieuse Élisabeth fut rappelée presque subitement de ce monde. Sa mort a des circonstances trop touchantes pour que nous n'en rapportions pas ici quelques détails; nous laisserons parler celui de ses contemporains qui lui-même fut présent à cette scène de douleur et d'édification.

« La très-excellente mère de notre vénérable abbé « avait coutume de célébrer magnifiquement tous « les ans la fête de saint Ambroise (patron de l'é- « glise de Fontaines); et elle donnait chaque fois, « en cette occasion, un repas solennel auquel était « convié le clergé. Dieu voulant donc récompen- « ser la dévotion particulière qui attachait cette « sainte femme au glorieux Ambroise, lui fit con- « naître par une révélation qu'elle mourrait au jour « même de la fête. Et certes il ne faut pas s'étonner « de voir une si digne chrétienne participer à l'es- « prit de prophétie. En conséquence, elle annonça « tranquillement et avec une grande assurance, à

« son mari, à ses enfants, à sa famille assemblée, que « le moment de sa mort était proche. Tous demeu- « rèrent frappés de surprise, et se refusèrent de « croire à cette prédiction ; mais bientôt ils éprou- « vèrent de justes anxiétés. Dès la vigile de saint « Ambroise, Élisabeth fut prise d'une fièvre vio- « lente qui la retint couchée; le lendemain, jour « de la fête, elle demanda humblement qu'on lui « apportât le corps de Notre-Seigneur; et après « avoir reçu ce très-saint viatique avec les onctions « saintes, elle se sentit fortifiée, et elle insista pour « que les ecclésiastiques invités se rendissent au « repas qu'elle avait préparé. Or, pendant qu'ils « étaient à table, Élisabeth fit appeler auprès d'elle « Guido, son fils aîné, pour lui commander et « lui recommander d'introduire dans sa chambre, « aussitôt après le repas, tous les membres du « clergé qui s'y trouvaient. Guido fit pieusement « ce que sa pieuse mère avait désiré. Les voilà « donc tous réunis autour de son lit ! Alors la ser- « vante de Dieu annonce d'un air serein que le « moment de sa dissolution était venu; les clercs « se mettent en prières; on commence les litanies. « Élisabeth elle-même psalmodiait doucement avec « eux, tant qu'elle avait du souffle; mais à l'instant « où le chœur vint à chanter cette parole des lita- « nies : *Per passionem et crucem tuam libera eam, « Domine,* la mourante, remettant son âme au Sei- « gneur, éleva sa main pour faire le signe de croix;

« et, demeurant dans cette attitude, elle rendit sa « belle âme, que les anges reçurent et portèrent « dans le séjour des bienheureux. C'est là qu'elle « attend, dans la paix et le repos, le réveil de son « corps, au grand jour de la résurrection, quand « viendra notre juge et notre avocat, Jésus-Christ, « pour juger les vivants et les morts, et le siècle « par le feu. C'est ainsi que cette âme sainte quitta « le saint temple de son corps : sa main droite resta « élevée en haut dans la même position où elle « était lorsqu'elle fit son dernier signe de croix; « chose qui parut un grand sujet d'admiration aux « assistants [1]. »

O mère de saint Bernard, mère sept fois bienheureuse, et digne des bénédictions de tous les enfants de l'Église! daignez, je vous en conjure, guider la plume de celui qui entreprend d'écrire la vie de votre fils, afin que les exemples de sa vertu et les merveilles de sa sainteté nous animent, nous consolent, nous réchauffent, nous qui vivons si pauvrement dans les derniers temps! Hélas! à peine si nous croyons les prodiges des temps passés, tellement ils sont devenus rares depuis que la charité s'est refroidie sur la terre! Je vous prie donc, ô pieuse mère, que votre Bernard revive dans ce livre, et que son esprit nous assiste. Loin de nous la vaine gloire, les recherches de l'amour-

[1] Joan. Erem., p. 1300.

propre et le faux éclat de l'éloquence humaine! Que notre parole soit simple, vraie; que notre narration soit fidèle! C'est sous vos auspices, douce Élisabeth, que nous allons reprendre nos récits et les poursuivre avec confiance.

« L'heureuse transmigration de l'âme d'Élisa« beth, continue le moine que nous avons cité, « fut un sujet de joie parmi les anges du ciel; « mais sur la terre cet événement plongea dans le « deuil et dans une douleur profonde les pauvres « de Jésus-Christ, les veuves et les orphelins dont « elle était la mère [1]. » Bernard surtout, le pauvre Bernard tout à l'heure si joyeux de se retrouver avec sa mère, après une longue absence, demeura atterré d'un coup si subit et si imprévu. Attaché à cette mère par les liens de la grâce, encore plus que par ceux de la nature, son cœur si aimant, si rempli de tendresse et de piété filiale, semblait dépouillé pour toujours de tout ce qui faisait sa joie, sa vie, son bonheur.

Abandonné à ses regrets et à une intime douleur, il trouvait à peine dans sa foi et dans les promesses éternelles quelques pensées de consolation. Il avait près de vingt ans : c'est l'âge où le fils commence seulement à comprendre le prix d'une mère; car tant qu'il est enfant, il l'aime

[1] Joan. Eremit., p. 1301.

instinctivement, il l'aime enfantinement; mais le jeune homme l'aime avec motif, avec conscience; et à son amour se joint une estime singulière, un respect et une confiance sans bornes. Bernard, quoique entouré de ses frères, de sa sœur, de son vieux père, se croyait seul dans le monde; son appui lui manquait; sa consolation n'était plus ici-bas; il n'entendait plus, il ne voyait plus sa mère; il était en quelque sorte séparé de lui-même.

Mais ce qui augmentait chaque jour ses tristesses et ses ennuis, ce fut son aridité intérieure, la sécheresse de sa dévotion et de ses prières, la froideur de son âme qui lui semblait couverte de glace. Dans cet état d'obscurcissement, par où passent inévitablement les âmes destinées à une haute sanctification, Bernard dut subir toutes les épreuves de la voie purgative; car, ainsi que le témoigne l'Écriture, le Seigneur éprouve ses serviteurs comme l'argent s'éprouve par le feu et l'or dans le creuset[1]. « Mon fils, dit l'Ecclésiastique, « lorsque vous entrez au service de Dieu, préparez « votre âme à la tentation et à l'épreuve, et demeurez ferme dans la justice et dans la crainte du « Seigneur. Tenez votre âme humiliée, et attendez « dans la patience; prêtez l'oreille aux paroles de « la sagesse, et ne perdez point courage au mo-

[1] Prov. XVII, 3.

« ment de l'épreuve. Souffrez avec patience l'at-
« tente et les retards de Dieu. Demeurez uni à Dieu,
« et ne vous lassez pas d'attendre ; acceptez de bon
« cœur tout ce qui vous arrivera; restez en paix
« dans votre douleur; et conservez la patience au
« temps de votre humiliation; car l'or et l'argent
« s'épurent par le feu; mais les hommes que le
« Seigneur veut recevoir au nombre des siens, il
« les éprouve dans le creuset des humiliations et
« des souffrances. Ayez donc confiance en Dieu,
« et il vous retirera de vos maux; espérez en lui,
« marchez dans la crainte, et vieillissez dans son
« amour [1]. »

Bernard eut à lutter contre les trois espèces de tentations qui s'attachent successivement au corps, à l'esprit et à l'âme, par la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie.

La première de ces tentations fut d'autant plus violente, que déjà Bernard en avait triomphé dans une occasion précédente; mais l'antique et rusé serpent attendit le moment le plus critique pour surprendre la jeunesse de Bernard et lui livrer un assaut décisif. Nous l'avons déjà dit, Bernard était remarquablement beau; son corps était parfaitement bien fait; il avait des manières élégantes et distinguées; son œil, plein de feu, éclairait un

[1] Eccl. II, 1.

visage gracieux et doux; sa démarche, son attitude, son geste, le sourire de ses lèvres étaient toujours modestes, simples et nobles; sa parole, naturellement éloquente, était vive et persuasive. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si aimable, de si attrayant, que, selon l'expression de ses biographes, il était encore plus dangereux pour le monde que le monde ne l'était pour lui [1]. On conçoit dès-lors les nombreux périls qui durent environner le jeune homme, surtout quand on considère combien son cœur était ouvert, expansif, et porté à aimer. Il fit des expériences nombreuses et terribles.

Cependant la grâce divine, qui assiste les humbles et fortifie ceux qui combattent, couvrit Bernard de son égide et le rendit invulnérable à tous les traits du démon de la chair. Le tentateur prit alors une forme plus subtile; et voyant que le côté faible de Bernard était une passion excessive pour la science, il s'efforça de captiver son esprit par la concupiscence des yeux. Des amis imprudents, ses frères eux-mêmes, pour le distraire de ses rêveries, l'engagèrent à s'adonner aux sciences curieuses; et ils lui représentèrent si vivement l'intérêt qui s'attache à ce genre d'études, que Bernard, déjà enclin par lui-même aux investigations de l'intelligence, ne trouvait d'abord aucune objection

[1] Guill. lib. I, III.

contre ces conseils; mais la voix de sa conscience lui en montrait les dangers. Il comprit que la science, sans but pratique, et sans autre résultat que la satisfaction d'une vaine curiosité, n'était point digne du chrétien. Car, ainsi qu'il le dit lui-même dans la suite (et nous citons ici ses propres paroles) : « Il y a des hommes qui ne veulent « apprendre que pour savoir, et cette curiosité est « ridicule; d'autres ne veulent apprendre que pour « être regardés comme savants, et cette vanité est « blâmable; d'autres n'apprennent que pour trafi- « quer de leur science, et ce trafic est ignoble. « Quand donc les connaissances sont-elles bonnes? « Elles sont bonnes, répond le prophète, quand « on les met en pratique (Ps. 110). Et celui-là est « coupable, ajoute l'apôtre, qui ayant la science du « bien qu'il doit faire, ne le fait pas (Jac., IV, 17)[1]. »

De telles considérations, appuyées sur la foi chrétienne, contre-balancèrent les suggestions spécieuses des amis qui l'entouraient.

Cependant il fallait embrasser une carrière, une position sociale, se déterminer pour une sphère d'activité : il fallait, en un mot, choisir entre Dieu et le monde. Dans cette alternative, où les secrètes dictées de la conscience combattent toutes les réflexions et toutes les prévisions, Bernard éprouvait des perplexités douloureuses. Le tentateur profita

[1] S. Bern., in Cant. serm. XXXVI, ante medium.

de la crise pour lui livrer un dernier assaut, plus long et plus opiniâtre que les précédents : ce fut cette fois l'orgueil qu'il chercha à exalter par des insufflations perfides.

En effet, le monde ouvrait à Bernard des avenues séduisantes. L'influence de sa famille et les services personnels de son père lui assuraient, dans les armées, un avancement rapide et de hautes distinctions; d'un autre côté, son génie flexible, ses vastes connaissances l'appelaient à la cour, où il entrevoyait les chances d'un succès brillant. La magistrature encore lui offrait une position conforme à ses habitudes graves et studieuses; enfin il pouvait aspirer, et par son mérite et par le rang de sa maison, aux plus éminentes dignités de l'Église[1]. Mais, au milieu de tant d'avantages, Bernard demeura indécis; et, ni les pressantes sollicitations de sa famille, ni l'entraînement de ses amis, ni le poids de ses propres désirs et de sa passion pour les grandes choses, ne purent fixer sa volonté, ni arracher son consentement. Chaque fois que le monde lui souriait, le souvenir de sa mère le ramenait aux pensées de la vie future; et tous ses projets semblaient se dissoudre sous l'action d'une force intérieure qui faisait son supplice ou sa joie, selon qu'il obéissait ou résistait à cette mystérieuse impulsion. Oh! qu'une telle lutte est

[1] Villef., liv. 1, p. 10.

déchirante! Et combien ces peines d'esprit sont plus cruelles et plus incisives que les souffrances du corps! C'est au milieu des tribulations de ce genre que la volonté propre est crucifiée; le moi humain, pressuré de toutes parts, est séparé de ce qu'il a d'impur; il est dépouillé de lui-même, vidé en quelque sorte de sa propre vie, jusqu'à ce qu'il meure à ses goûts, à ses désirs, à ses vouloirs, à ses affections, à tout ce qui est de lui et à lui. Ce n'est qu'alors qu'il peut dire, avec la grande et royale âme qui sera éternellement le type de toute perfection : *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum!... Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole* [1]. Quand le vase est foncièrement purifié, l'Esprit-Saint y abonde, et en fait un vase d'honneur devant Dieu.

Mais qui dira les angoisses et les profondes tristesses du chrétien qui gémit dans les douleurs de cette opération crucifiante? Souvent en proie à une tourmente extraordinaire, et déchiré au dedans de lui-même par deux puissances contraires qui pressaient et sollicitaient également sa volonté, Bernard levait son regard vers le ciel; et alors il rencontrait le regard de sa mère qui lui rendait le calme et réveillait sa conscience : « Il lui semblait « la voir, se plaignant, et lui rappelant qu'elle ne « l'avait pas élevé avec une tendresse si particu-

[1] Luc. I, 38.

« lière pour la vanité du monde, et qu'elle avait « eu une autre espérance en le formant avec tant « de soin [1]. »

Un jour, s'étant mis en route pour aller visiter ses frères, qui se trouvaient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grancey, il cheminait silencieusement, roulant dans son esprit de graves pensées : le monde, avec ses agitations et ses perpétuelles vicissitudes, lui apparaissait comme un vain spectacle ; il comprit soudainement la parole qui parlait au fond de son cœur : «Venez à « moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés de « peines, et je vous soulagerai ; prenez mon joug, « et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon « joug est doux et mon fardeau est léger [2]. » A cette voix, un désir céleste s'empare du cœur de Bernard et le fait tressaillir jusque dans la moelle de ses os. Il s'arrête devant une église; il y entre : « Là, prosterné aux pieds de l'autel, il prie avec « grande abondance de larmes, levant ses yeux vers « le ciel et répandant son cœur comme de l'eau « devant la face du Seigneur son Dieu, selon la pa- « role du prophète [3]. » Dès ce moment, un calme profond descendit dans son âme; le souffle divin ralluma le foyer de sa vie; et Bernard, embrasé d'amour, se voua à Dieu pour toujours, et entra

[1] Guill., lib. I, cap. 3.
[2] Matth. II, 28-29.
[3] Guill., I, III.

dans la sainte école de Celui qui enseigne à être doux et humble de cœur.

Bien des années après ce changement, qui fut l'œuvre du Très-Haut, Bernard aimait à en rappeler les circonstances et les racontait aux moines de Clairvaux. « Je n'ai pas honte d'avouer, leur disait-« il, que souvent, et surtout au commencement de « ma conversion, je me trouvais dans une grande « dureté de cœur et dans un extrême refroidisse-« ment. Je cherchais Celui que mon âme voulait « aimer... Celui dans lequel mon esprit engourdi se « pouvait reposer et réchauffer; et comme il ne se « présentait personne pour me secourir et pour « fondre cette glace dure qui resserrait si fort tous « mes sens intérieurs, et y faire renaître la douceur « et la sérénité du printemps spirituel, mon âme « devenait de plus en plus languissante, débile et « endormie, se laissant aller au chagrin et pres-« qu'au désespoir, et murmurant en elle-même : « *Qui pourra soutenir un froid si rude*[1] ? Alors tout « à coup, et peut-être à la seule parole ou à la pre-« mière vue d'une personne vertueuse, ou même « quelquefois au seul souvenir d'un mort ou d'un « absent, l'Esprit divin commençait à souffler, et « les eaux à couler, et mes larmes me servaient de « nourriture durant le jour et durant la nuit[2]. »

[1] Ps. 147.

[2] S. Bern., in Cant., serm. XIV, post medium.

CHAPITRE IV.

Conversion des frères de saint Bernard et de plusieurs de ses amis.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit « Jésus-Christ, et que veux-je, sinon qu'il s'allu« me [1] ! »

Ce feu divin, quand il descend dans une âme, la purifie et la transfigure. Son opération est analogue, en quelque sorte, à celle du feu matériel, quand il s'attache au bois : il le dessèche d'abord, et l'obscurcit de vapeurs épaisses ; puis il pénètre peu à peu dans sa substance, consumant tout ce qu'il y rencontre de grossier et d'hétérogène ; enfin, il l'enflamme, le transforme, le remplit de splendeurs ; et le bois, changé en feu, participe aux qualités du feu lui-même.

C'est ainsi que Bernard, après avoir passé par les divers degrés d'une épuration profonde, de-

[1] Luc. XII, 49.

meura entre les mains de Dieu comme un flambeau allumé, prêt à être posé sur le chandelier.

Or, l'homme, renouvelé en lui-même et animé d'un céleste amour, ne tarde point à devenir, au milieu de ses semblables, un merveilleux instrument de salut ; et la puissance toujours croissante que Bernard était appelé à exercer sur son siècle, se manifesta dès le moment où son cœur se donna irrévocablement à Dieu.

Le premier personnage que son exemple, encore plus que sa parole, arracha aux vanités du monde, fut son oncle, le vaillant Gauldry, comte de Touillon. Ce seigneur occupait dans l'armée un poste éminent; il était riche, et renommé par sa valeur autant que par ses largesses [1]. A la voix de Bernard, il quitte le siècle, s'attache à son neveu comme à un père, et demeure jusqu'à sa mort au nombre de ses plus fervents disciples.

Après cette conversion éclatante, le zèle de Bernard ne connut plus de bornes : comme la flamme qui embrase une forêt se communique de proche en proche, et s'étend indistinctement aux jeunes plantes et aux arbres séculaires, redoublant d'intensité à mesure qu'elle fait de nouvelles proies, ainsi Bernard, animé d'une charité brûlante, en laisse jaillir les saintes ardeurs sur ses frères, sur ses

[1] Vir potens in sæculo et in sæcularis militiæ gloria nominatus. (Alanus, Vit. 2, pag. 1255. Edit. Mab.)

parents, sur ses amis, et enveloppe dans les mêmes feux les jeunes hommes et les vieillards, les femmes et les époux, les enfants et les pères.

Barthélemy est, avant tous les autres, touché de ses exhortations. Il était sur le point d'entrer au service du duc de Bourgogne; mais il choisit une meilleure part, et n'hésite point à s'engager dans la milice de Jésus-Christ. André, aussi bien que Barthélemy, plus jeune que Bernard, avait été nouvellement reçu chevalier; et, comme il se complaisait dans la perspective d'une brillante carrière, il n'écoutait qu'avec répugnance les paroles de son frère; il combattait ses avis, évitait sa présence, s'irritait même contre les instances de Bernard. Mais un jour, au moment où celui-ci venait renouveler ses démarches, André s'écrie d'un ton pénétré : « J'ai vu ma mère [1]!... » « En effet, « ajoute l'historien, elle lui apparut visiblement, et « témoigna, par un sourire plein de douceur, la joie « qu'elle éprouvait de la sainte résolution de ses « enfants. » André, stupéfait, ému jusqu'aux larmes, se jette au cou de son frère, et, de soldat du siècle, devient soldat de Jésus-Christ.

Nous avons vu que Guido, l'aîné de toute la famille, était marié; il tenait un rang considérable dans la société, et y remplissait chrétiennement les devoirs de son état; mais l'insistance que mit

[1] Vidi matrem! Guill. de S. Th., cap. 3.

Bernard à le soustraire aux périls du monde, à le détacher des liens les plus légitimes; la facilité même avec laquelle Guido se prêta à ces douloureux sacrifices, nous permet de croire que des motifs de conscience inconnus aux historiens, peut-être des engagements antérieurs, obligeaient Guido et les autres membres de cette sainte famille à se consacrer entièrement à Dieu. Quoi qu'il en soit, Guido, entraîné par le désir de la perfection évangélique, souhaitait ardemment de quitter le monde pour Jésus-Christ; et il promit d'accomplir ce vœu si, d'après les règles de l'Église, sa femme y voulait consentir. Toutefois, ce consentement lui semblait presque impossible de la part d'une jeune épouse, déjà mère, qui l'aimait avec tendresse. Mais à l'heure même, Bernard, avec l'accent d'une inspiration supérieure, lui répondit ou que sa femme y consentirait ou bien qu'elle mourrait. Des ouvertures furent faites à cette femme éplorée, et nulle considération ne put la résoudre à vivre séparée de son mari; elle mit en usage les inépuisables ressources que son cœur lui suggérait pour ébranler la vocation de Guido; et celui-ci, dont l'âme était droite et généreuse, ne voulait ni renoncer à ses vœux, ni accabler d'affliction la mère de ses enfants. Les perplexités qu'il éprouva dans cette cruelle situation sont plus faciles à pressentir qu'à dépeindre. La lutte fut violente, mais elle ne dura pas longtemps : un miracle de grâce la fit ces-

ser. Bernard arrive; c'est la femme de Guido elle-même qui l'appellé; elle veut le voir, elle veut lui ouvrir son âme. Malade et frappée d'une anxiété étrange, elle a entendu dans son cœur la voix mystérieuse qui a parlé au cœur de son mari; elle veut se consacrer comme lui au Dieu d'amour qui l'attire par les plus irrésistibles attraits de la grâce; et à l'instant même, en la présence de Guido et de Bernard, elle prononce ses vœux, et recouvre soudainement la santé du corps et la paix de l'âme. Les deux époux ne tardèrent point à réaliser leurs saintes résolutions ; et après avoir pris de part et d'autre les mesures indiquées en de semblables occurrences, ils se séparèrent et suivirent leur haute vocation.

Guido devint le disciple, le compagnon fidèle, l'ami inséparable de Bernard. Mais sa femme entra au monastère de Juilly, où elle persévéra dans les exercices d'une piété austère, ayant été préposée à la direction d'une nombreuse compagnie de vierges chrétiennes[1].

A la nouvelle de ce qui se passait dans sa famille, Gérard, le frère puîné de Guido, manifesta un vif mécontentement. Il jugea selon des vues

[1] Guill. de S. Th., cap. 5, n. 22.—Alanus, Vita 2ª, pag. 1292.— Plusieurs de ceux que Bernard gagna à Dieu étant mariés, et les femmes étant entrées dans les vues de leurs maris, on les envoya dans un monastère à Juilly, près de Dijon (ad muros Divionenses), où l'on observait la règle de Saint-Benoît. Ce fut dans ce même monastère que se retira dans la suite Hombeline, sœur de saint Bernard. (Mabill. Ann., lib. LXXXII, n. 51.)

humaines le zèle de Bernard, et condamna sévèrement la facilité avec laquelle ses frères avaient contracté des engagements si graves. Cette disposition hostile affligea Bernard, mais ne l'empêcha point d'aller trouver son frère, qui était alors au camp de Grancey, au comble des honneurs et de la gloire. « Gérard, dit la chronique, était un intré« pide guerrier, d'une prudence consommée, et tel« lement serviable, que tout le monde le chéris« sait[1]. » Il fit à son frère un accueil froid, repoussa ses paroles par les objections spécieuses de la sagesse mondaine, et endurcit son cœur à la voix de la grâce. Alors Bernard, tout palpitant de charité fraternelle, et comme transporté hors de lui-même, porta sa main sur le côté de son frère, et lui dit avec un ton prophétique : « Je sais, oui je sais « que l'adversité seule ouvrira ton intelligence à « la vérité. Eh bien ! le jour va venir, et il vien« dra bientôt, où cet endroit que je touche sera « percé d'un coup de lance ; et la plaie servira « d'ouverture pour donner entrée dans ton âme à « la parole que tu méprises maintenant[2]. »

Gérard déclara dans la suite qu'au moment où son frère prononça ces mots, il croyait déjà sentir un dard qui lui perçait le côté. En effet, peu de jours après cette prédiction, se trouvant à l'assaut du château de Grancey, il fut frappé d'un coup

[1] Guill., IV, pag. 1082.
[2] Id. loco cit.

de lancé à l'endroit même que Bernard avait désigné du doigt. La blessure parut mortelle; et Gérard, étendu sur le champ de bataille, tomba entre les mains des ennemis, qui le transportèrent dans leur camp et le retinrent captif. Dans cette triste position, en proie à toute espèce d'anxiété et de douleur, Gérard, désespérant de sa vie, envoya en toute hâte chercher son frère. Mais Bernard ne vint pas, et lui fit dire ce mot : « Ta blessure ne va pas à la « mort, mais à la vie. »

L'événement justifia la prédiction. Gérard s'échappa miraculeusement de son étroite prison; et, libre de ses chaînes, il ne songea plus qu'à se libérer également des liens du monde pour suivre la vocation supérieure qui l'appelait, comme son frère, à l'œuvre de Dieu.

Bernard, devenu le guide et le père spirituel de ses frères, n'avait point encore de projet arrêté sur le genre de vie qu'il embrasserait. La vie religieuse était l'objet de leurs vœux à tous; mais ils laissèrent à la Providence le soin d'en faciliter l'accomplissement et d'en déterminer la forme. Un jour, étant entrés ensemble dans une église, pleins du désir de connaître la volonté de Dieu, ils entendirent la lecture de ce texte d'une épître de saint Paul : « Celui qui a commencé en vous cette bonne œu« vre l'achèvera et la rendra parfaite jusqu'au jour « de Jésus-Christ [1]. » Bernard fut frappé de cette

[1] Philip., I, 6.

parole comme de la voix du ciel; et pénétré d'une juste espérance, il assembla ses amis, ses proches et tous ceux qui lui étaient chers, pour ranimer leur piété, pour leur communiquer les vives lumières et les grâces dont son âme était inondée. Peu de personnes résistaient à ses énergiques représentations, à ses paroles chaleureuses, à la puissance de son exemple. Aux uns, il montrait les déplorables illusions d'une vie toute mondaine; aux autres, les consolations et les inépuisables douceurs de la vie religieuse; à tous, la nécessité pour l'homme, et surtout pour l'homme chrétien, de considérer sérieusement le but véritable de l'existence humaine, de marcher vers ce but avec courage et droiture, et de ne point échanger, pour quelques plaisirs fugitifs, les éternelles joies réservées à l'âme fidèle. « Le zèle qui m'anime, disait-il, « ne vient point de la chair et du sang; mais il « naît du plaisir de travailler ensemble à l'œuvre « de notre salut. La noblesse, la taille avantageuse, « la beauté du corps, les grâces de la jeunesse, « les terres, les palais, les hautes dignités, la sa- « gesse même du monde, tout cela est au monde. « Mais combien de temps dureront ces choses? « Elles disparaîtront comme le monde, avant le « monde; dans un moment, vous disparaîtrez « vous-mêmes du monde. La vie est courte, le « monde passe, et vous passerez avant lui. Pour- « quoi ne pas cesser d'aimer ce qui cessera bientôt

« d'exister?... O mon frère, écrivait-il à l'un de ses « amis qu'il pressait de se joindre à lui : venez « sans plus tarder, et attachez-vous à un homme « qui vous aime d'un amour véritable et durable. « La mort ne séparera point deux cœurs que la « piété a unis ensemble. Le bonheur que je vous « propose ne regarde ni le corps ni le temps, et il « subsistera indépendamment de l'un et de l'autre. « Que dis-je? Il paraîtra même plus doux quand le « corps sera détruit, quand il n'y aura plus de « temps pour vous. Quelle comparaison entre les « vrais biens et ceux que vous tenez du monde! « Le plus grand bien est celui qu'on ne vous ôtera « jamais. Et quel est-il? *L'œil ne l'a point vu, l'o-* « *reille ne l'a point entendu, le cœur de l'homme* « *ne l'a pas compris ;* la chair et le sang n'en sont « point capables; il n'y a que l'esprit de Dieu qui « nous le révèle. Heureux ceux qui compren- « nent cette parole : Vous êtes mes amis, et je « vous apprends tout ce que mon Père m'a ap- « pris [1]. »

Dans une autre occasion, répondant à un jeune docteur qui balançait dans ses résolutions : « Vous « étonnez-vous, lui dit-il, d'être toujours flottant « entre le bien et le mal, tandis que vous n'avez « pas encore posé vos pieds sur la pierre solide? « Prenez une bonne fois la résolution d'embrasser

[1] Ex epist. CVII.

« le joug de Jésus-Christ, et rien ne sera plus capa-
« ble de vous ébranler. Oh ! si vous compreniez ce « que je veux dire! Il n'y a que vous, ô mon Dieu, « qui puissiez découvrir à l'œil de l'homme ce que « vous préparez à ceux qui vous aiment! *Que celui « qui a soif,* dit le Sauveur, *vienne à moi, et je lui « donnerai à boire. Venez à moi, vous tous qui êtes « chargés et fatigués, et je vous soulagerai!* Crai-« gnez-vous de manquer de force, quand c'est la « Vérité même qui vous promet de vous soutenir? « Oh! si j'avais le bonheur de vous avoir pour con-« disciple à l'école de Jésus-Christ; si, après avoir « purifié votre cœur, je pouvais y faire couler cette « onction qui enseigne toute vérité, avec quel zèle « ne romprais-je pas avec vous le pain brûlant de « l'amour, ce pain spirituel que Jésus-Christ dis-« tribue incessamment et avec profusion aux pau-« vres de l'Évangile! Ne ferais-je pas rejaillir sur « vous quelques gouttes de cette céleste rosée que « la divine bonté réserve à ses enfants, et que je « vous prierais à votre tour de reverser sur moi?... « J'ai peine à finir, tant il me vient de choses « abondantes à vous dire... Je prie Dieu de vous « donner l'intelligence de sa loi et de ses volon-« tés [1]. »

L'influence que Bernard exerçait par ses paroles et ses lettres, était si efficace, si vivifiante, que

[1] Ex epist. CCVI. Ad doct. Henric. Murbach.

bientôt il se vit entouré d'une compagnie de jeunes hommes qui, non-seulement changèrent de mœurs, mais s'attachèrent à sa destinée, pour le suivre dans la voie sainte où Dieu l'avait introduit.

Parmi ces hommes généreux, il en est un dont la conversion fit trop de bruit à cette époque, pour que nous omettions d'en rapporter ici quelques circonstances. Le jeune seigneur Hugues, de l'illustre maison des comtes de Mâcon, avait été le condisciple et l'ami d'enfance de Bernard : une heureuse sympathie de pensées, de goûts, de sentiments, les avait étroitement liés l'un à l'autre; et leurs âmes, toujours en rapport et en harmonie, vibraient à l'unisson comme deux cordes d'une même lyre. Cependant lorsque Hugues apprit le changement de Bernard, son cœur en fut déchiré, et il pleura comme s'il avait perdu à jamais celui qu'on disait mort au monde. Les deux amis cherchaient à se rapprocher, mais par des raisons différentes. L'un espérait ramener l'autre dans la carrière brillante du siècle; celui-ci, de son côté, nourrissait l'espoir de gagner à Dieu l'âme de son frère. L'occasion d'une entrevue se présente : tous deux, profondément émus, s'embrassent et versent des larmes; longtemps la parole leur manque. Enfin ils rompent le silence; ils échangent quelques mots; mais l'âme de Hugues s'était fondue dans celle de Bernard, et tous deux, se tenant serrés l'un contre l'autre, protestèrent qu'ils vi-

vraient pour Dieu seul, et qu'ils vivraient unis en Jésus-Christ.

Or, il arriva que Hugues, obsédé par les sollicitations perfides de ses anciens amis du monde, sentit faiblir à la fois l'esprit de piété et les résolutions qu'il avait prises. Bernard l'apprend; il accourt à Mâcon; il trouve le jeune Hugues dans une campagne riante, au milieu d'une compagnie de jeunes seigneurs; une pluie battante les avait forcés de se grouper sous un abri. Bernard aborde son ami et l'entraîne, malgré l'orage : « Hugues, lui « dit-il, tu essuieras cet orage avec moi! » Et dès qu'ils se trouvèrent seuls, la sérénité reparut au même instant au ciel et dans l'âme de Hugues; et depuis lors, nul effort humain ne put altérer cet heureux changement que Dieu avait opéré. « Ce « même Hugues, ajoute un biographe contempo- « rain, devint dans la suite abbé du monastère de « Pontigny et évêque d'Auxerre, église qu'il gou- « verne encore aujourd'hui de manière à montrer « qu'il n'a pas seulement la dignité épiscopale, mais « qu'il en a aussi le mérite [1]. »

C'était une chose inouïe et sans exemple, en ce temps belliqueux, et surtout dans la joyeuse Bourgogne, de voir ce grand nombre de jeunes hommes renonçant aux plaisirs de leur âge, à la gloire de leurs noms, à tous les avantages et aux

[1] Guill. de S. Th., cap. 3, n° 14

prestiges du siècle pour embrasser une vie austère et la pauvreté de Jésus-Christ. Bernard lui-même en était étonné, et il en éprouvait un sentiment de bonheur qu'il exhale merveilleusement dans une de ses lettres. « Le bruit de votre conversion, écrit-« il à Geoffroy de Péronne et à ses compagnons, « édifie et réjouit toute l'Église. Le ciel et la terre « en tressaillent de joie, et les fidèles bénissent le « Seigneur. Cette joie est l'effet de la pluie mysté-« rieuse que le ciel a fait tomber de nos jours plus « abondamment qu'à l'ordinaire, et de cette béné-« diction toute gratuite que Dieu destine à son « héritage. La croix de Jésus-Christ n'est point sté-« rile en vous, comme en plusieurs autres qui sont « rebelles à Dieu, qui diffèrent de se convertir, et « que la mort surprend dans l'impénitence... Si les « anges se réjouissent de la conversion d'un seul « pécheur, combien plus doivent-ils bondir d'allé-« gresse de la conversion d'une multitude de pé-« cheurs, et de ces pécheurs dont l'exemple est « d'autant plus puissant et contagieux qu'ils sont « dans la fleur de l'âge et distingués dans le monde « par leurs talents et leur naissance. J'avais lu dans « les livres saints qu'entre ceux que Dieu appelle à « la foi, il y en a peu de sages selon la chair, peu « de puissants, peu de nobles. Et je vois aujour-« d'hui, par un miracle de grâce, une chose « contraire. J'en vois un grand nombre qui mé-« prise la gloire du monde, foule aux pieds les

« charmes de la jeunesse, les avantages de la naissance, regardant comme une folie la sagesse du « siècle; ils sont insensibles à la chair et au sang, « inaccessibles aux sollicitations de leurs proches, « ne comptant pour rien les honneurs et les dignités, pourvu qu'ils possèdent Jésus-Christ. Quel « sujet n'aurais-je point de vous louer, si je vous « regardais comme les auteurs de ces actions éclatantes! Mais Dieu seul a changé vos cœurs et a « opéré en vous ces merveilles. C'est une œuvre « extraordinaire de sa grâce, et puisque tout don « parfait descend du Père des lumières, il est juste « d'en faire remonter jusqu'à lui toute la gloire [1]. »

L'église de France, affligée depuis longtemps par des maux extrêmes, recevait une grande consolation de ces conquêtes de l'esprit de Dieu; mais elle ne se doutait point encore des richesses qui se préparaient pour elle dans le silence, et des innombrables fruits de salut que porterait un jour cet arbre nouveau dont l'humble semence germait dans le mystère : c'est ainsi qu'autrefois, tandis que tous les peuples de la terre s'abandonnaient à une hideuse idolâtrie, douze pêcheurs d'Israël, méprisés et persécutés des hommes, se préparaient à renverser les temples des faux dieux et à renouveler la face du monde.

Bernard et ses amis, retirés dans une demeure

[1] Ex epist. CIX.

modeste de Châtillon, travaillaient énergiquement à leur propre sanctification, afin de se rendre plus capables de travailler à la sanctification des autres.

CHAPITRE V.

Vie commune à Châtillon. — Adieux à la maison paternelle. — Conversion de Nivard.

Le séjour de Châtillon semble avoir été choisi par la sainte compagnie de Bernard, parce que là se trouvait l'élite des jeunes gens de la province[1]; c'était là aussi que Bernard avait passé ses plus belles années; il y possédait de nombreux amis, anciens compagnons de ses études, et témoins de ses premiers succès.

Cependant, dès qu'ils furent réunis dans une maison appartenant à l'un d'eux, Bernard s'appliqua à en régler la discipline intérieure, selon l'esprit de l'Évangile. Et d'abord son zèle se porta sur lui-même, afin de se dépouiller du vieil homme et de donner l'exemple, en toutes choses, à ceux qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Il s'efforça de se

[1] Guill., l. I, cap. 3, n. 15

rendre parfait dans sa voie, s'élevant de plus en plus au-dessus de la sensualité, et ne cessant de combattre la concupiscence jusqu'à ce qu'il eût brisé toutes les forces de la chair. La méditation des souffrances de Jésus-Christ était son exercice continuel. Il comparait cet exercice au bouquet de myrrhe que l'épouse du Cantique recueillait avec une pieuse compassion pour le placer dans son sein. Voici comment il s'exprime sur ce sujet : « Pour moi, mes frères, dès le commencement de « ma conversion, voyant que je manquais de ver- « tus, je me suis approprié ce bouquet de myrrhe, « composé de toutes les douleurs et des amertumes « de mon Sauveur : les privations qu'il a souffertes « dans son enfance, les travaux qu'il a endurés dans « ses prédications, les fatigues qu'il a supportées « dans ses voyages, les veilles dans ses oraisons, « les tentations dans son jeûne, les larmes qu'il a « versées sur les pécheurs, les piéges qu'on dressait « à ses paroles, les périls parmi ses faux frères, les « outrages, les crachats, les soufflets, les moqueries, « les insultes, les clous, enfin les douleurs de toutes « espèces qu'il a subies pour le salut des hommes... « J'ai trouvé que la sagesse consiste à méditer « ces choses, et j'ai reconnu que là seul était la « perfection de la justice, la plénitude de la science, « les richesses du salut et l'abondance des mérites; « c'est là ce qui me relève dans l'abattement, me « modère dans le succès, et me fait marcher avec

« sécurité dans le chemin royal entre les biens et « les maux de cette vie, écartant de part et d'autre « les périls dont je suis menacé... C'est ce qui fait « aussi que j'ai toujours ces choses dans la bou« che, comme vous le savez; et que je les ai tou« jours dans le cœur, comme Dieu le sait; elles « sont habituelles dans mes écrits, comme chacun « peut le voir; et la plus sublime philosophie que « j'aie en ce monde, c'est de savoir Jésus, et Jésus « crucifié [1]. »

Cette philosophie divine, en même temps qu'elle illuminait son intelligence et rayonnait dans sa parole, se réalisait dans tous les actes de sa vie; en sorte qu'il pouvait dire, comme saint Paul, à ceux qu'il conduisait : « Mes frères, soyez mes imi« tateurs, je vous en conjure, comme je le suis moi« même de Jésus-Christ [2]. »

Aussi toutes les âmes nobles qui s'étaient groupées autour de lui, marchaient à l'envi sur les traces d'un tel maître, oubliant les délicatesses du monde pour se dégager de l'esclavage des sens; pratiquant des austérités rigoureuses pour assujettir le corps à l'esprit, et s'immolant chaque jour comme des hosties vivantes destinées au sacrifice. Bernard les soutenait de sa parole ferme et douce; il les encourageait selon leurs besoins, les éclairait

[1] Serm. XLIII, in Cant. cantic.
[2] I. Cor., IV, 16

de ses sages leçons, compatissait à leurs faiblesses, et leur donnait les conseils nécessaires à leur avancement et à leur persévérance. Ses réprimandes mêmes étaient entremêlées de tant de bonté et d'amour, qu'elles excitaient à la fois le repentir et la reconnaissance, sans jamais provoquer le murmure. Il savait d'ailleurs, par les expériences qu'il avait faites, quelles espèces de tentations attaquent ceux qui se donnent à Dieu; il les prémunissait contre la vaine gloire, et surtout contre le découragement trop ordinaire à ceux qui ne font qu'entrer dans la voie, et qui, déjà sevrés de consolations humaines, ne sont pas encore parvenus au degré où l'on goûte des jouissances plus pures. « Tous, tant que nous sommes, qui avons été con« vertis au Seigneur, disait-il, nous éprouvons en « nous-mêmes et nous reconnaissons la vérité de « cette parole des saintes Écritures : *Mon fils, quand « tu entreras au service de Dieu, demeure ferme « dans la justice et dans la crainte, et prépare ton « âme à la tentation*[1]. Or, la première chose qui « nous arrête au commencement de notre conver« sion, selon l'expérience commune à tout le « monde, c'est l'appréhension que nous cause l'i« mage effrayante de la vie étroite que nous em« brassons, et à laquelle nous ne sommes point

[1] Fili accedens ad servitutem Dei, sta in justitia, et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli. II, 1.)

« habitués... Nous ne savons point alors *que les « souffrances de la vie présente ne méritent point « d'entrer en comparaison avec la gloire que Dieu « doit un jour manifester en nous* [1] : et nous crai-« gnons de souffrir des maux certains pour des « biens dont nous n'avons point encore l'évidence. « Il faut donc que ceux qui entrent en religion « veillent et prient pour surmonter cette première « tentation, de peur qu'étant abattus par le décou-« ragement de l'esprit et par les frayeurs dont ils « sont assaillis, ils ne viennent (ce qu'à Dieu ne « plaise!) à se désister du bien qu'ils avaient com-« mencé. Mais, après avoir vaincu cette funeste « tentation, il faut encore nous précautionner con-« tre celle des louanges humaines qui exaltent la « vie vertueuse à laquelle nous nous sommes en-« gagés.... Efforcez-vous, mes frères, à l'exemple « du Sauveur, de vous élever au-dessus de ces « choses [2]. »

Telles sont les instructions fortes et salutaires que le disciple de Jésus-Christ rappelait souvent à l'esprit de ceux qui marchaient sous sa direction; et ainsi, comme un guide plein de vigilance, il leur aplanissait la voie étroite du salut, en écartait les obstacles, et les prémunissait contre les périls qui se trouvent principalement à l'entrée de cette voie.

[1] Existimo enim quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. (Rom., VIII, 18.)

[2] Serm. XXXIII, in Cant.

Ces soins d'une culture vraiment évangélique portèrent leurs fruits. On vit alors l'étonnant prodige que la foi chrétienne seule peut produire, sans que la magie du monde ait jamais pu l'imiter; prodige perpétuellement nouveau et admirable, et qui cependant, à cause de sa fréquence même, échappe à l'attention du vulgaire, comme ces merveilles de la nature dont le spectacle se renouvelle tous les jours sous nos regards distraits ou dédaigneux. On vit des hommes de différents âges, de diverses conditions et positions sociales; des étudiants, des seigneurs, de vieux guerriers, des chevaliers habitués à la vie des camps; des jeunes gens nourris dans les délices; des hommes du monde qui jusqu'alors n'avaient connu que la passion de la gloire et des plaisirs; des pauvres et des riches, des savants et des ignorants, des faibles et des puissants, vivre tous d'une seule et même vie, et marcher ensemble, sur un même plan, dans un même chemin, serrés étroitement les uns contre les autres, comme des brebis innocentes sous la houlette d'un enfant!

O vous, hommes de nos jours, qui, dans vos généreux pressentiments, rêvez la fraternité et une égalité parfaite; ce que vous cherchez, ce que vous inventez, ce que vous découvrez partiellement, avec tant de labeur; ce que vous proclamez toujours sans l'avoir jamais pu réaliser, se trouve écrit dans l'Évangile, et a été mille fois

réalisé dans l'Église! Considérez une communauté chrétienne, dans sa noble perfection, et voyez s'il est possible de faire mieux!

Ils étaient alors au nombre de trente, et ne formaient qu'une seule âme. L'intérieur de leur habitation, dit le vénérable Guillaume de Saint-Thierry, offrait l'image que l'apôtre saint Paul trace de l'église de Corinthe [1]. Quiconque entrait dans cette maison se sentait comme investi d'une atmosphère de paix céleste; et l'émotion qu'il éprouvait était si profonde, que, se prosternant le visage contre terre, il rendait gloire à Dieu, et confessait que le Seigneur était véritablement au milieu d'eux. « Et alors, se liant à cette pieuse so- « ciété, il demeurait dans son sein; ou bien, s'il « se retirait, il allait publiant partout la félicité de « ces hommes bienheureux, et pleurait sa propre « infortune [2]. »

Il y avait en effet quelque chose d'extraordinaire dans la réunion de ces hommes d'une si haute distinction, demeurant encore au milieu du monde, avec l'habit du monde, et offrant le spectacle d'une vie qui n'avait presque plus rien d'humain, s'exhalant devant Dieu comme un holocauste sacré. Tous étaient appliqués, sous la conduite de Bernard, à la pratique sérieuse des conseils évangéliques; ils s'exerçaient au jeûne, aux saintes veilles,

[1] I Cor., XIV.
[2] Guill., l. 1, cap. 3, n. 15, pag. 1084.

à l'oraison du cœur, à la méditation des vérités éternelles, se soutenant les uns les autres par les prévenances réciproques d'une vive et tendre charité. Bernard, au milieu d'eux, bien qu'il fût l'un des plus jeunes, était comme l'aîné d'entre ses frères; il les nourrissait d'amour. « Il faut, disait-il, « que le supérieur soit une mère, bien plus qu'un « maître; et qu'il se fasse aimer plutôt que crain- « dre [1]. »

Ce sentiment si vrai lui donnait un immense pouvoir sur les siens. Sa parole, expression féconde et intarissable de son amour, formait la chaîne vivante qui les entrelaçait tous entre eux et les attachait à son propre cœur. Autour de lui régnait un silence habituel; mais ce silence n'avait rien de morne; il était au contraire tout vivant et vibrant d'une angélique éloquence : les vrais sages ont entre eux un langage inconnu au reste des hommes; communication mystérieuse et substantielle, vive, rapide, sublime, par laquelle les âmes sympathisent, les esprits parlent, les affections s'épanchent, les sentiments se pénètrent, les pensées se découvrent et se révèlent; langue des anges qui n'est comprise que du Roi des anges, et de ceux qui vivent de la vie des anges. En eux s'ouvre un sens nouveau, le sens intime des choses de l'âme, sens qui est à la fois un

[1] Discite subditorum matres vos esse debere, non dominos; studete magis amari quam metui. Serm. XXIII.

œil pur, une oreille chaste, un tact subtil, un goût spirituel et un divin odorat ; ce n'est point l'indomptable organe par lequel, dans un même instant, nous bénissons Dieu notre Père, et nous maudissons l'homme fait à son image [1] ; ce n'est point la langue qui se prête à la fois au bien et au mal, à la paix et à la discorde ; c'est, nous le répétons, un langage propre aux disciples de la Sagesse, à ceux dont il est écrit : « Bienheureux « les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants « de Dieu [2] ! »

Telle était la vie religieusement solennelle de Châtillon. Mais, comme il arrive d'ordinaire, ce petit toupeau choisi ne resta pas longtemps sans être en butte aux divers propos du monde. On avait commencé par les louer jusqu'à l'excès ; bientôt l'adulation tourna en médisance ; et, selon le rapport d'une chronique contemporaine, on les tenait pour suspects [3]. Aussi, à peine s'était-il écoulé six mois depuis leur établissement à Châtillon, que Bernard dut s'occuper définitivement d'une forme de vie régulière et analogue à l'esprit qui animait sa famille spirituelle.

Dans cette grave circonstance, le saint donna une preuve d'humilité qui peut-être surpasse tout ce qu'il fit de plus humble dans la suite de sa vie.

[1] Jac., cap. 3.
[2] Matth., V, 9.
[3] Guill., I, cap. 3, n. 16.

C'était un usage assez généralement suivi, surtout à cette époque, que les hommes appelés simultanément au service de Dieu, restassent unis dans l'esprit de leur vocation, et constituassent une congrégation distincte dans l'Église. Du temps même de saint Bernard, plusieurs hommes apostoliques fondèrent, avec l'approbation du Saint-Siége, diverses communautés nouvelles, adaptées à l'œuvre spéciale à laquelle ils s'étaient voués. Saint Bruno, persécuté à Reims, s'était retiré en 1086 dans une solitude près de Grenoble, où il commença, avec six compagnons, la célèbre Chartreuse destinée aux âmes contemplatives. Un autre fondateur, compatriote de Bruno et contemporain de Bernard, le pieux Norbert, institua, en l'année 1120, l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré. Peu d'années auparavant, saint Robert et saint Jean Gualbert, entourés d'un petit nombre de disciples, établirent, dans un but spécial, diverses congrégations dont le développement fut rapide et vaste. En 1116, le bienheureux Robert d'Arbrisselles fonda l'ordre de Fonteyrault, illustre par l'influence qu'il s'est acquise. Huit ans après, en 1124, saint Étienne et quelques-uns de ses compagnons posèrent les fondements de l'ordre de Grandmont; enfin un autre Robert, le saint abbé de Molesme, s'était fixé aves ses plus fervents disciples, vers l'an 1100, dans les déserts de Cîteaux, pour y faire revivre, dans sa

pureté primitive, l'antique règle de saint Benoît.

Il est évident que Bernard, entouré d'une nombreuse compagnie, et déjà en réputation de sainteté, pouvait espérer, à l'exemple de tant d'autres fondateurs, de se constituer une existence à part et de vivre en union avec les enfants que Dieu lui avait donnés. Mais telle fut sa répugnance pour toute espèce de distinction et de prééminence, que, par une complète abnégation de lui-même, il préféra s'ensevelir avec ses disciples dans un ordre déjà établi ; et ils choisirent à cet effet l'ordre de Cîteaux, le plus rigoureux de tous, où la mortification était si excessive, que, même parmi les religieux, on n'en parlait qu'en frémissant d'horreur et de compassion [1]. La communauté de Cîteaux, comme nous l'avons dit, avait été récemment fondée par saint Robert dans les sombres forêts de Beaune en Bourgogne ; et à l'époque dont nous parlons, le premier instituteur étant mort, Étienne Harding, gentilhomme anglais, se trouvait à sa tête et la gouvernait avec une haute sagesse. Mais, d'un côté, les ravages que causa dans cette maison une maladie qui avait décimé le pays; et, d'une autre part, les rigueurs extrêmes qu'on y pratiquait, en éloignaient tout le monde ; et le digne abbé gémissait de ce délabrement

[1] Villef. I, p. 32.

comme une mère stérile qui voit s'éteindre à jamais l'espérance d'une postérité [1].

C'était là, dans cette maison dépourvue de religieux et de toutes les choses nécessaires à la vie, que saint Bernard résolut de se vouer à Dieu, et de commencer, en même temps que ses amis, le noviciat de la vie monastique.

Ils achevèrent de régler leurs affaires comme des hommes qui se préparent à la mort; et, après que leurs dispositions furent prises, étant à la veille de leur départ, Bernard et ses frères se rendirent à Fontaines pour dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction paternelle.

Il se passa, dans cette entrevue, une de ces scènes déchirantes que le cœur humain, quelle que soit sa force, ne saurait supporter qu'une seule fois dans le cours d'une longue vie. Il y avait longtemps que Técelin considérait avec anxiété les voies de ses enfants; et, bien qu'il s'attendît à une séparation inévitable, son cœur n'avait pu consommer en lui-même tant de sacrifices. Perdre en un seul jour cinq fils dont les éminentes qualités avaient fait sa gloire et son bonheur! se voir privé dans ses vieux jours des plus justes espérances de toute sa vie! C'en était trop pour un vieillard courbé sous le poids de l'âge. « L'appareil de cet adieu, dit un historien, lui saisit le

[1] Voyez les manuscrits publiés par Horstius. Op. S. Bern., pag. 1084.

cœur; il jeta sur eux des yeux presque éteints; sa voix se perdit, et toute sa personne demeura dans une défaillance presque universelle [1].» On voyait là, près du père, la jeune Hombeline, qui versait un torrent de larmes; elle portait à chacun de ses frères une grande affection; mais dès son enfance, et surtout depuis la mort de sa mère, elle ressentait pour Bernard une confiance plus intime, une tendresse plus expansive. Maintenant elle le regardait comme l'auteur de la ruine de sa maison et de son avenir; et, d'un ton où perçaient à la fois le dépit, l'amour, la colère, le respect, l'espérance, elle suppliait Bernard de suspendre ses projets; elle le conjurait d'avoir égard aux cheveux blancs d'un père, à l'abandonnement où il laissait le plus jeune de ses frères, et enfin d'avoir pitié d'une faible sœur qu'il avait tant aimée et qui bientôt se trouverait seule et sans appui.

Bernard posséda son âme au milieu des tourments d'une si accablante épreuve. Dieu seul, le Dieu qui habitait dans cette âme aimante, put lui donner la force surhumaine de consommer le sacrifice, selon la parole de Jésus-Christ: « Que celui « qui veut me suivre se renonce lui-même; qu'il « prenne sa croix et me suive [2]! Et quiconque aura « quitté à cause de moi sa maison, ou ses frères, « ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa

[1] Guill. apud Surium.
[2] Matth., XVI, 24.

« femme, ou ses enfants, ou ses terres, en ob-
« tiendra le centuple et possédera la vie éter-
« nelle [1]. »

Les fils de Técelin reçurent la bénédiction paternelle, et se retirèrent....

Hâtons-nous cependant de le dire, et devançons, pour la consolation du lecteur, le cours des événements.

Le vieux Técelin, vers la fin de sa vie, rejoignit ses fils, et mourut plein de jours dans les bras de saint Bernard.

Et ainsi, pour un sacrifice momentané, accompli dans la courte période de leur existence terrestre, les voilà tous inséparablement unis dans l'éternité!

Bernard, en s'éloignant des lieux où sa présence venait de faire éclater une si vive douleur, échappa aux dangers d'un attendrissement funeste aux grandes âmes. Mais à son père était réservé un dernier coup de foudre qui, visiblement dirigé par la main de la Providence, dut lui ouvrir les yeux sur l'irrévocable destinée de sa famille. En sortant du château de Fontaines, les fils de Técelin aperçurent leur plus jeune frère qui jouait sur la place avec d'autres enfants de son âge. Alors Guido, l'aîné de tous, lui dit en l'embrassant: « Mon petit frère Nivard, vois-tu ce château et

[1] Matth., XIX, 29.

« ces terres; eh bien, tout cela te reviendra, à toi « seul. — Quoi! répondit l'enfant avec un senti- « ment qui ne tenait point de l'enfance; quoi! « vous prenez pour vous le ciel et vous me laissez « la terre? Le partage n'est point égal [1]. » Depuis ce moment, le jeune Nivard ne put être retenu ni par son père, ni par ses parents, ni par aucune influence humaine. Il rejoignit saint Bernard; et celui-ci, avec ses frères et ses compagnons, au nombre de trente, se mit en route pour Cîteaux.

Ils partirent tous ensemble à pied, sous la conduite du pasteur bien-aimé qui marchait à leur tête.

C'était en l'année 1113.

[1] Guill., lib. 1, cap. 3, n. 17.

CHAPITRE VI.

Origine de l'ordre de Cîteaux. — Révélation touchant son avenir. — Arrivée de saint Bernard au monastère.

Les ordres religieux, qui se succèdent sur la terre permanente de l'Église, sont assujettis, dans le cours de leur développement, aux lois qui président à toutes les existences de la nature. Semences faibles et imperceptibles à leur origine, ces institutions croissent, fleurissent et fructifient; puis elles décroissent, se décolorent et tombent. Mais elles ont produit un fruit qui contient la semence d'une germination nouvelle, et qui sort vigoureux de son enveloppe usée pour se reproduire selon son intarissable espèce.

C'est ainsi que l'ordre de Saint-Benoît, providentiellement institué sur le mont Cassin, au VIe siècle, s'est propagé, à travers des transformations successives, jusqu'à nos jours, se dépouillant, à chaque nouvelle phase, de ses formes

caduques pour revivre sous d'autres formes, analogues à d'autres temps et à d'autres mœurs. On a compté dans le dernier siècle, en y comprenant les diverses branches et filiations, plus de trente-sept mille monastères qui reconnaissaient saint Benoît pour leur patriarche; et dès le temps de Charlemagne, les moines d'Occident embrassèrent généralement sa discipline et sa règle [1].

L'une des transformations les plus mémorables de l'ordre bénédictin, avant le siècle de saint Bernard, fut la réforme de Cluny, ainsi appelée à cause du célèbre monastère de ce nom, fondé vers l'an 910, dans le diocèse de Mâcon, par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. Cette congrégation, gouvernée durant près de deux cents ans par saint Bernon, saint Odon, saint Mayeul, saint Odilon, saint Hugues et Pierre le Vénérable, tous illustres par leur savoir et leur haute sagesse, étendit ses branches fécondes sur toute l'Europe : elle était, au milieu du moyen âge, le foyer central de la piété, de la science et des vertus les plus sublimes, en même temps qu'elle devint l'asile de toutes les grandeurs. Ses maisons d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre comptaient au nombre des simples religieux une foule de princes, de cardinaux et de souverains; et parmi les moines les plus humbles qui sortirent

[1] Helyot. Hist. de l'ord. de S.-Benoît.

de Cluny pour gouverner le monde, il faut citer trois papes fameux : saint Grégoire VII, Urbain II et Gelase.

Cette prodigieuse prospérité alla toujours croissant jusqu'à l'époque de la mort de l'abbé saint Hugues, en 1109. Depuis lors, l'ordre de Cluny, parvenu à la plus haute période de sa puissance, s'affaissa de jour en jour sous le poids même de ses richesses et de sa grandeur. L'abbé Pons, qui succéda à Hugues, ouvrit la porte aux abus, et, sous sa courte administration, tous les ressorts de la vie religieuse se relâchèrent; l'édifice pencha vers sa ruine. Il est vrai qu'après la mort de ce supérieur indigne, qui périt de la peste, Pierre le Vénérable essaya de remédier aux maux et de restaurer l'antique discipline. Ses tentatives, selon le témoignage de saint Bernard lui-même, eurent des succès peu durables, et il fut le dernier homme illustre que cette congrégation ait produit : après sa mort, sa destinée semble achevée, et elle se perd dans l'obscurité.

Mais à mesure que la sève évangélique se retirait de la tige de Cluny, elle se concentrait sur un autre point de l'ordre de Saint-Benoît; et déjà, à la fin du XI[e] siècle, elle commençait à poindre sous une nouvelle forme. Plusieurs moines bénédictins, animés d'un puissant désir de perfection, choisirent une retraite dans la forêt solitaire de Molesme, aux confins de la Cham-

pagne et de la Bourgogne ; ils y construisirent de petites cabanes avec des branches d'arbre, et formèrent, sous la rigide direction de saint Robert, la congrégation de Molesme. Cependant, dans les desseins de la Providence, cette congrégation ne dut être que la pépinière d'un ordre plus vaste et plus fécond. Dès que l'établissement de Molesme se fut développé, le pieux Robert, agissant sous l'inspiration de l'esprit de Dieu, fit un choix des moines les plus fervents, et les tira de Molesme, comme des plantes précieuses, pour les transplanter dans le désert de Cîteaux. Là, ils demeurèrent d'abord au nombre de sept, savoir : Robert, Albéric, Étienne, Odon, Jean, Letald et Pierre [1]. Plus tard, quatorze autres religieux de Molesme se joignirent à eux, dans le but de mener une vie plus parfaite; et en l'année 1099, ils achevèrent la construction d'une chapelle en bois qu'ils dédièrent à la sainte Vierge pour se mettre plus particulièrement sous la protection de la Mère du Sauveur.

Tel fut le grain de senevé dont la fécondité, longtemps douteuse, dut un jour remplir le monde de ses fruits divins.

Cîteaux, dans le diocèse de Châlons, à quelques lieues de Dijon, n'était alors qu'une solitude presque inaccessible dont la nature sau-

[1] Ann. Cist., t. I, cap. 1, p. 6.

vage n'avait jamais été adoucie par la main de l'homme. Robert et ses compagnons, retirés dans l'épaisseur de la forêt, en défrichèrent une partie, et bâtirent un oratoire autour duquel ils passaient leur vie, uniquement adonnés à la contemplation et au travail. Ces religieux n'eurent d'abord ni règles ni constitutions particulières; ils s'attachèrent à la pratique littérale de la règle de Saint-Benoît, sans y rien changer[1]. Mais Robert ayant été obligé de retourner à Molesme, ce fut Albéric, son disciple et successeur, qui donna à la congrégation naissante une constitution définitive et la forme de vie des anciens pères du désert.

Les pratiques extrêmement rigides de Cîteaux tendaient au dépouillement du moi, à la mortification complète de la nature corrompue, au détachement des liens de la terre et de la chair, afin de dégager l'âme de ses entraves, de lui rendre sa sainte liberté et de la remettre dans son rapport primitif avec Dieu, son principe, et avec le monde invisible. Les hommes d'élite appelés à cette haute spiritualité trouvaient dans la discipline de Cîteaux tout ce qui était capable de développer en eux le sens divin; un travail calme et soutenu, un perpétuel silence, le recueillement de l'oraison qui concentrait profondément les forces psychi-

[1] Idem., t. 1, c. 1, p. 11, n. 5.

ques; l'éloignement de toute dissipation, de tout objet capable d'exciter l'imagination et les sens; une obéissance ponctuelle, la pauvreté, le dénûment complet des choses matérielles : tel était le genre de vie, sanctionné par l'expérience des siècles, que ces moines embrassèrent avec ardeur; et ils s'y affermirent avec d'autant plus d'énergie qu'affranchis du joug de la terre, ils purent s'élever tous les jours davantage vers la source des joies éternelles.

Une vie si pure dut trouver des détracteurs. L'homme de raison ne comprend point les austérités de l'homme spirituel; il ne voit que le dehors des choses, et condamne comme des excès inutiles les mortifications qui purifient la vie naturelle. Confondant, dans son ignorance, ce que la nature humaine était en sortant des mains de Dieu, et ce qu'elle est devenue par son alliance avec le péché, il demande si Dieu l'a douée d'une sensibilité si délicate pour n'en point jouir; si Dieu lui a donné des organes pour n'en point user; si Dieu peut se plaire dans les souffrances de l'homme? C'est demander pourquoi le christianisme est fondé sur la croix, pourquoi le Christ lui-même a dû souffrir et mourir. La doctrine des souffrances et des larmes n'est point une règle exceptionnelle de la morale chrétienne; elle est l'expression et la promulgation des lois mêmes et des inévitables réalités de notre existence ter-

restre : la vie mortelle qui aboutit à la mort n'est qu'une série de douleurs nécessaires au dépouillement de notre nature pervertie ; heureux ceux qui se prêtent volontairement à ce dépouillement, et qui n'attendent pas le dernier jour pour subir avec violence l'opération qui doit se faire graduellement durant notre existence terrestre !

Les religieux de Cîteaux avaient pris au sérieux les paroles évangéliques ; et leurs pratiques austères avaient en effet de quoi effrayer la nature. Il faut lire le tableau que l'ancien annaliste des cisterciens a tracé de leur genre de vie. « Ces saints « moines, dit-il, voulurent vivre ignorés et oubliés « dans leur profonde solitude. Leurs mortifica- « tions semblaient au-dessus des forces humaines ; « ils étaient à demi nus, exposés tantôt aux plus « grands froids, tantôt aux plus ardentes chaleurs « de l'été[1]. A leurs continuels travaux ils joignaient « les plus pénibles exercices ; les veilles dans les- « quelles ils passaient presque toutes leurs nuits, « l'office divin, les lectures spirituelles, les longues « oraisons et les autres pratiques se succédaient de

[1] L'habit que portaient les bénédictins était de couleur brune ou noire. Saint Albéric y substitua la robe blanche grisâtre, après avoir pris la sainte Vierge pour patronne. (*Nigrum habitum in griseum commutantes.*) C'était la nuance de l'habit monastique de saint Bernard, dont la *coule* se garde « encore aujourd'hui au monastère de Saint-Victor de Paris, » dit le père Lenain, sous-prieur de l'abbaye de la Trappe. Histoire de Cîteaux, vol. I, ch. XIV, p. 57.

« telle sorte, qu'ils n'avaient aucun relâche[1]. » — « Il n'y avait parmi eux, ajoute le même chroni« queur, ni tumulte, ni bruit, ni confusion, ni « plainte, ni dispute, ni interruption dans leurs « saints exercices. La Vierge, reine des anges, était « la lumière de saint Albéric; saint Albéric était la « lumière de saint Étienne; saint Étienne était la « lumière des frères; et ceux qui recevaient la lu« mière obéissaient sans retardement à ceux qui « étaient leur lumière[2]. »

Ce fut saint Étienne, anglais de naissance, qui prit le gouvernement de la congrégation de Cîteaux, à la mort de saint Albéric, arrivée en l'année 1109. Rien n'est plus touchant que le récit de ses obsèques; les paroles que saint Étienne prononça en cette occasion peuvent nous faire apprécier la vive charité qui régnait entre ces moines. « Hélas! disait-il à ses frères, Albéric « est mort à nos yeux! Mais il ne l'est point aux « yeux de Dieu; et tout mort qu'il nous paraît, il « vit pour nous devant le Seigneur : car c'est là le « propre des saints, que lorsqu'ils vont à Dieu « par la mort, ils emportent leurs amis avec eux « dans leur cœur, pour les y conserver toujours; « en sorte que nous pouvons dire que la mort « l'ayant joint à Dieu par un amour éternel et

[1] Ann. Cist., p. 41, n. 1, 2.
[2] Hist. de Cît., vol. I, chap. 17.

« immuable, il nous a portés avec lui en Dieu [1]. »

Sous la conduite de saint Étienne, la congrégation de Cîteaux commença à attirer l'attention publique et à exciter les murmures des monastères du voisinage. Ceux de Cluny, dégénérés de leur ancienne ferveur, voyaient avec déplaisir un nouvel ordre qui condamnait leur mollesse. Dès lors des accusations, inventées par la jalousie, éclatèrent de toutes parts contre Étienne et ses frères; on les dénonçait à l'Église comme des novateurs qui poussaient jusqu'à l'excès les macérations et l'ascétisme ; on les accusait même d'introduire le schisme et la division parmi les ordres religieux [2].

Dans cette position critique, la patience du vénérable abbé fut admirable. Persuadé que si le nouvel institut était l'œuvre de Dieu, il se maintiendrait malgré les efforts des hommes, il demeura ferme dans la sévère observance de la règle , et ne répondit à ses détracteurs que par un redoublement de zèle et de vigilance.

Mais sa fidélité subit une autre épreuve qui le jeta dans une étrange perplexité. Nous l'avons déjà dit dans le chapitre précédent : une maladie mortelle avait fait d'affreux ravages dans le pays ; nulle part elle ne sévit plus violemment qu'à Cî-

[1] Ann. Cist., p. 29, n. 5.

[2] Hist. de Cît., vol. I, pag. 120, 151 et suiv.

teaux [1]. Les religieux, déjà épuisés par d'excessives macérations, mouraient presque tous à la première atteinte du mal; et dès l'année 1112, il ne restait plus qu'un très-petit nombre de moines infirmes. « Outre les diverses afflictions qui m'ac« cablent, disait à ce sujet le vénérable Étienne, « mon cœur est percé d'une violente douleur lors« que je considère ce peu de religieux qui nous « reste, parce que nous mourons journellement « les uns après les autres; en sorte que nous som« mes à la veille de voir arriver ce que je crains « si fort, que notre congrégation ne périsse et ne « meure avec nous [2]. »

Cette effrayante mortalité avait tellement frappé la communauté naissante, que les moines commençaient à craindre que les accusations dont ils avaient été l'objet ne fussent fondées; et ils appréhendaient que leur vie trop austère ne fût

[1] A l'occasion de cette épidémie, les chroniqueurs mentionnent une coutume qui existait dans presque tous les monastères. Les moines se faisaient saigner régulièrement quatre fois par an, savoir : aux mois de février, d'avril, de juin et de septembre; et ces saignées étaient tellement abondantes qu'elles réduisaient les patients à une faiblesse complète. C'était là à peu près le seul remède qu'ils employaient pour prévenir ou pour guérir toute espèce de maladie. Outre cette raison, l'annaliste en donne une autre, en rapportant que saint Étienne s'était fait tirer du sang pour l'amour de Dieu : c'est qu'ils croyaient, par ce moyen, arrêter l'ardeur de la concupiscence, trop excitée par la surabondance du sang. (Ann. Cist., I, p. 59, n. 10.) « Si leur pensée était juste ou non, ajoute l'historien de Cîteaux, « c'est ce qui ne nous regarde pas; nous nous contentons de rapporter la « chose sans la juger. » (Vol. I, p. 158.)

[2] Idem, I, p. 152.

point réglée selon la sagesse chrétienne. Le saint abbé lui-même se sentit ébranlé dans sa confiance; et, ne sachant quel parti prendre au milieu de ces tristes incertitudes, il eut recours, pour obtenir lumière, à un moyen inouï jusqu'alors, et qui marque en même temps la puissance de sa foi et la pureté de sa conscience. Le fait que nous allons rapporter, quelque étrange qu'il puisse paraître, nous a semblé réunir les caractères de la plus grande authenticité; c'est pourquoi nous croyons devoir le transcrire avec peu de retranchements, tel que le racontent naïvement les annalistes de Cîteaux.

« Il y avait en ce temps un frère qui était sur le point d'aller recevoir la récompense de ses travaux. Alors saint Étienne s'approchant de lui, plein de l'esprit de Dieu, lui parla de cette sorte, en présence de tous les religieux : « Vous voyez, mon frère bien-aimé, quelle est l'affliction, la peine et l'abattement où nous nous trouvons. Nous croyons certainement marcher dans la voie étroite que notre bienheureux père saint Benoît nous a montrée; mais nous ne savons pas si notre genre de vie est agréable à Dieu, surtout considérant que les religieux de ce pays nous condamnent comme des gens qui ont inventé de nouvelles manières de vivre et qui causent du scandale, le schisme et la division. Je suis encore sensiblement affligé de voir que le grand nombre

de frères qui nous quittent tous les jours nous réduit à si peu de religieux; et comme Dieu ne nous envoie personne pour remplir la place de ceux qu'il appelle à lui, je redoute fort que ce nouvel institut ne finisse avec nous. C'est pourquoi, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel nous avons choisi cette voie étroite qu'il a proposée dans son Évangile, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, qu'après que vous serez allé à Dieu, vous nous reveniez trouver au temps et en la manière qu'il lui plaira, pour nous faire savoir, selon qu'il le voudra, ce que nous devons croire de notre état et de la vie que nous menons. »

« A ces paroles, le moribond répondit avec simplicité : « Mon révérend père, je ferai très-volontiers ce qu'il vous plaît de me commander, pourvu que vous m'assistiez toujours de vos saintes prières, afin que je puisse exécuter vos ordres. »

« Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort du religieux ; et le saint abbé se trouvant au travail avec ses frères, avait donné le signal du repos, comme c'était la coutume. Il se retira un peu à l'écart, et, s'étant assis et couvert la tête de son scapulaire, il se mit en oraison. Dans cet instant le moine défunt se présenta à lui, tout resplendissant de clarté, et il paraissait élevé en l'air sans toucher la terre.

« Le saint abbé lui demanda comment il se trouvait. Je suis heureux, lui répondit-il, et je prie Dieu qu'il vous rende aussi heureux que je le suis; car, par vos instructions salutaires et votre continuelle sollicitude, je jouis présentement de ces joies et de cette paix incompréhensibles qui passent toutes les pensées des hommes. Et maintenant, pour obéir au commandement qu'il vous a plu de m'imposer, je reviens pour vous faire savoir, à vous, mon père, et à mes frères, la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ au sujet de ce nouvel ordre. Sachez-le donc et n'en doutez point : votre genre de vie est saint et agréable à Jésus-Christ. Bannissez votre affliction, ou plutôt qu'elle se change en joie; car voici que dans peu de temps Dieu vous fera connaître la magnificence de sa miséricorde, et il vous enverra un grand nombre de personnes, entre lesquelles il y en aura de nobles, d'illustres et de savants, et ils rempliront tellement cette maison qu'ils en sortiront comme des essaims d'abeilles pour se répandre en diverses parties du monde, et ils les peupleront de monastères qui seront les heureux rejetons de la semence de bénédictions qui a crû et s'est fortifiée dans ce lieu-ci par la grâce de Dieu [1]. »

[1] Ann. Cist., vol. I, p. 64 et 65, n. 2. Hist. de Cît., v. I, p. 162 et suiv. Idem, vol. IV, Remarq., p. 323.

Le défunt, poursuit l'historien, après avoir proféré ces paroles solennelles, demanda et obtint la bénédiction de celui qui avait été son supérieur à l'école de la sanctification; puis il disparut, laissant saint Étienne plongé dans l'extase de l'admiration et de la reconnaissance. Une révélation si extraordinaire ranima le courage et la confiance des moines; mais un autre fait, arrivé dans le même temps, fut regardé par eux comme un nouveau présage des consolations qu'ils attendaient. Un frère avait eu une vision en songe : il vit une multitude d'hommes qui arrivaient à la fontaine du monastère pour laver leurs vêtements, et il entendit une voix qui lui dit que cette fontaine serait appelée Ennon, c'est-à-dire le lieu où le précurseur de Jésus-Christ donnait le baptême. Cette vision parut significative au saint abbé, et depuis lors il était dans l'attente continuelle « d'un grand « nombre de personnes qui devaient venir purifier « les taches de leur âme dans les travaux et dans « les larmes de la vie pénitente de Cîteaux [1]. »

Cette attente fut enfin remplie.

Un jour saint Étienne, entouré du faible reste de ses moines, se tenait devant Dieu, et tous ensemble priaient avec effusion de cœur pour obtenir l'accomplissement des promesses divines.

En ce moment, une troupe d'hommes, au nom-

[1] Hist. de Cît., I, p. 171.

bre de trente, conduite par un tout jeune homme, traverse lentement la forêt et arrive à la porte du monastère. Saint Étienne, le cœur ému de pressentiments, les accueille. Bernard se jette à ses pieds, ses compagnons se prosternent, et ils demandent avec instance leur admission dans l'ordre. Alors la joie de l'abbé de Cîteaux éclata en un cantique d'actions de grâces; « et l'effet que produisit cette visite fut tel, écrit Guillaume de Saint-Thierry, que cette maison semblait avoir entendu la parole du prophète : Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez pas! Chantez des cantiques de louange, et poussez des cris d'allégresse, vous qui ne deveniez point mère; parce que celle qui était abandonnée a plus d'enfants que celle qui avait un époux, dit le Seigneur [1]. »

[1] Isaïe, 54, 1. Epist. ad. Galat., 4, 27.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

HISTOIRE

DE SAINT BERNARD.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

VIE MONASTIQUE DE SAINT-BERNARD,

DEPUIS SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE CITEAUX JUSQU'A SA VIE POLITIQUE, A L'OCCASION DU SCHISME DE ROME.

(1113—1130.)

CHAPITRE VII.

Noviciat de saint Bernard. — Sa profession. — Accroissements de Cîteaux. — Commencements de Clairvaux.

« L'an 1113 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, « quinze ans après la fondation de la maison de « Cîteaux, le serviteur de Dieu, Bernard, âgé « d'environ vingt-trois ans, entra avec trente « compagnons dans ce monastère gouverné par « l'abbé Étienne, et s'assujettit au suave joug de « Jésus-Christ. Depuis ce jour, le Seigneur ver-

« sant sa bénédiction sur cette vigne du Dieu des « armées, elle produisit son fruit, et étendit ses « branches jusqu'à la mer et au delà des mers [1]. »

Cîteaux, qui naguère était sur le point de s'éteindre, comme un enfant condamné à mourir dans son berceau, sembla recevoir une seconde naissance à l'arrivée de Bernard et de sa nombreuse compagnie. Tous entrèrent immédiatement au noviciat, excepté un seul d'entre eux, que saint Étienne ajourna à deux ans, à cause de sa trop grande jeunesse; c'était le doux Robert, cousin de Bernard, dont nous aurons à parler bientôt.

Dès son entrée dans la vie monastique, Bernard s'appliqua à réaliser lui-même l'avis qu'il donnait aux autres: « Si tu commences, commence parfaitement: *Si incipis, perfectè incipe.* » En choisissant pour sa retraite, la plus pauvre et la plus obscure des maisons religieuses, il espérait y demeurer inconnu et oublié des hommes; et désormais, ne songeant plus qu'à mourir avec Jésus-Christ, il embrassa la croix avec amour, s'y attacha avec force, et la porta généreusement à la suite du divin Maître auquel il s'était consacré. Toujours le regard élevé et fixé vers le but supérieur auquel il tendait de toutes ses puissances, il se disait fréquemment: Bernard, pour-

[1] Guil., IV, p. 1085, n. 19.

quoi es-tu venu ici? « *Bernade, ad quid venisti* [1] ? » Et comme on lit de Jésus-Christ qu'il commença par faire, et qu'ensuite il enseigna [2], ainsi Bernard travailla d'abord à sa propre sanctification et pratiqua lui-même tout ce qu'il dut enseigner plus tard aux autres. Ses biographes racontent avec admiration les efforts qu'il fit pour se vaincre, pour maîtriser sa vivacité et dompter son humeur bouillante; il se soumit avec une régularité parfaite aux exercices les plus humbles et les plus crucifiants de la discipline de Saint-Benoît; et sa vertu se développait chaque jour avec une telle vigueur, qu'elle étonnait même le saint vieillard qui gouvernait cette nouvelle école de prophètes [3]. Il avait pris la salutaire habitude de vivre au dedans de lui-même, ce qui rendait son recueillement facile et continuel; et comme les grâces vivifiantes qu'il puisait à la source invisible rejaillissaient sur son extérieur, il semblait toujours environné d'une auréole de joie céleste, en sorte, dit un contemporain, qu'on l'eût pris pour un esprit plutôt que pour un homme; rappelant en sa personne la parole qu'il répétait dans la suite aux novices : « Si vous désirez vivre « dans cette maison, il faut laisser dehors les « corps que vous apportez du monde; car les

[1] Guill., IV, n. 19, p. 1085.
[2] Act., I, 1.
[3] Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. x.

« âmes seules sont admises en ces lieux, et la « chair ne sert de rien [1]. » Plus il goûtait les délices de l'amour qui l'échauffait et l'éclairait intérieurement, plus il amortissait ses sens et sa vie naturelle, de peur que les communications avec les choses extérieures ne missent quelque obstacle à la jouissance de ces ineffables consolations; « et ainsi la pratique constante de la mor-« tification se changea peu à peu en habitude, au « point que, ne vivant plus que par l'esprit, il « voyait sans voir, il entendait sans entendre, « mangeait sans goûter, et à peine conservait-il « quelque sentiment pour les choses du corps. » On rapporte que plus d'une fois il lui arriva de boire, sans s'en apercevoir, de l'huile ou quelque autre breuvage pour de l'eau; il ne savait pas, au bout d'un an de noviciat, si la partie supérieure du dortoir était plate ou voûtée; il ignorait s'il y avait des fenêtres au bout de l'oratoire où il priait tous les jours [2] : une seule pensée l'absorbait tout entier et le préservait des divagations puériles. Sa conscience, devenue plus délicate à mesure qu'elle s'était épurée davantage, ne supportait plus aucune imperfection ; et la faute la plus légère donnait des angoisses au jeune novice. Son affection pour sa mère lui avait suggéré le vœu de réciter tous les jours, en sa mémoire, les sept psaumes

[1] Id., loco citato.

[2] Guill., IV, n. 20, p. 1085, et Gaudf. Vita S. B., lib. III, cap. 1.

de la pénitence. Une fois, dit l'auteur de l'Exorde de Cîteaux [1], étant encore au noviciat, il alla prendre son repos sans penser à accomplir le devoir qu'il s'était prescrit. Le lendemain, Étienne, son père spirituel, éclairé d'une lumière prophétique, lui adressa ces mots: Mon frère Bernard, dites-moi, je vous prie, à qui donnâtes-vous hier le soin de réciter vos sept psaumes? A ces paroles, Bernard, étonné qu'on eût connaissance d'une pratique qu'il avait gardée en secret, fondit en larmes; et, se jetant aux pieds de son guide vénérable, confessa sa faute et en demanda humblement pardon. Une autre fois, ayant reçu la visite de quelques-uns de ses parents qui vivaient dans le monde, il prit plaisir à entendre les nouvelles du siècle. Cette vaine curiosité était à peine satisfaite qu'elle porta son fruit amer. Bernard sentit de noirs nuages obscurcir le ciel de son âme, et longtemps il demeura sans consolation dans la prière, sans joie et sans énergie dans ses exercices ascétiques; jusqu'à ce qu'enfin, ayant reconnu la gravité de sa faute, il se prosterna au pied de l'autel, priant et gémissant pour obtenir le retour de la grâce. C'est ainsi que l'onction de la vérité qui le guidait et l'instruisait au dedans, le purifiait de ses moindres taches; et, ne demandant de lui qu'une fidélité ponctuelle à

[1] Dist. I, cap. 17.

tous les mouvements de la grâce, elle l'éleva de degré en degré, et de clarté en clarté, jusqu'à la plus sublime perfection.

Cependant, dès l'année de son noviciat, Bernard, qui était d'une complexion faible et délicate, tomba malade; il perdit entièrement le sommeil et l'appétit, et éprouva souvent de longues défaillances. « Comme il mange peu, dit le bio-« graphe contemporain, il dort peu aussi; et en « ces deux choses, il semble user de ce qu'il faut, « moins pour entretenir la vie que pour différer « la mort [1]. » Outre la faiblesse naturelle de son tempérament, il hâta lui-même la ruine de sa santé par l'excès de ses macérations; et il eut lieu de regretter dans la suite de n'avoir pas usé d'assez de discrétion dans l'accomplissement de ces pratiques austères. Son estomac délabré rejetait avec douleur toute espèce d'aliment; et son corps, depuis longtemps exténué, devint si maigre, qu'il semblait n'avoir plus rien de matériel. Mais ces infirmités ne l'empêchèrent point de suivre la règle commune; il évitait avec aversion toute singularité, et s'efforçait de suppléer au défaut de force physique par la ferveur de l'esprit. Son regret le plus vif était de ne pouvoir partager les fatigues et les rudes ouvrages auxquels ses frères étaient employés; il déplorait devant Dieu la triste

[1] Guill. S. Th., p. 1086.

incapacité qui le mettait hors d'état de servir le monastère par le travail de ses mains; et cependant, à force d'application et de persévérance, il finit par réussir à bêcher la terre, à couper du bois, à le porter sur ses chétives épaules. Durant ces travaux extérieurs, ses frères admiraient son profond recueillement; il allait et venait, se prêtait à tous les services, apportant jusque dans les moindres choses un zèle extraordinaire; et au milieu de ces occupations multiples et fatigantes, il était toujours attentif à la voix qui se révèle au cœur, toujours concentré dans le feu d'un vivant amour, toujours en communication intime avec le foyer de la lumière. Aussi conserva-t-il un souvenir reconnaissant de ce genre de vie à la fois actif et passif, qui fut pour lui une époque de grâces et de progrès rapides. « Il le déclare encore aujourd'hui, dit le moine déjà cité; il avoue que ce fut principalement dans les champs et dans les bois qu'il reçut, par la contemplation et la prière, l'intelligence des Écritures; et il a coutume de dire fort agréablement à ses amis, qu'il n'eut jamais d'autre maître en cette étude que les hêtres et les chênes de la forêt [1]. »

C'est dans ces paisibles et salutaires exercices que s'écoula le temps du noviciat. Le jour si désiré de sa profession arriva enfin; c'était au mois

[1] Guill., S. Th., I, cap. IV, n. 23, p. 1087.

d'avril de l'année 1114 [1]. Bernard et ses anciens compagnons prononcèrent leurs vœux perpétuels avec une émotion profonde. Les chroniques contemporaines énoncent simplement ce fait, ajoutant que les expressions leur manquent pour en parler dignement. Il faudrait en effet avoir l'expérience intime de la joie dont l'âme est inondee quand elle accomplit une irrésistible vocation, il faudrait avoir goûté ce sentiment de bonheur et de profond bien-être, pour comprendre et dire ce qui se passa, dans ces heureux instants, au fond de ces âmes d'élite. Bernard et ses frères s'offrirent à Dieu sans réserve, comme des victimes d'expiation et d'amour qui ne souhaitaient plus autre chose en ce monde que de s'immoler tous les jours au service et à la gloire de Jésus-Christ.

L'exemple de saint Bernard avait attiré à Cîteaux beaucoup de postulants; et déjà le monastère ne suffisait presque plus pour contenir le grand nombre de personnages de différentes contrées qui sollicitaient leur admission dans l'ordre. Les historiens, étonnés de cet accroissement extraordinaire, l'attribuent à la jalousie de quelques anciens ordres religieux, surtout de ceux de Molesme. Les bruits fâcheux qu'ils répandirent sur le nouveau monastère, comme on l'appelait, le

[1] Hist. de Cît., vol. III, p. 58.

firent connaître partout, et contribuèrent puissamment à attirer des *curieux qui, par l'effet de la grâce, devinrent des religieux* [1].

Le nombre de ces derniers augmentant de jour en jour, Étienne fut contraint de s'occuper de l'établissement d'une colonie. Le lieu que l'on trouva convenable à cette fondation avait été offert à l'abbé de Cîteaux par les seigneurs du pays de Châlons. C'était une forêt que l'on défricha en partie; et après y avoir élevé une humble église entourée de cellules, Étienne y envoya douze moines sous la conduite de Bertrand, homme vénérable par sa piété autant que par son grand âge. Ce fut la première filiation de Cîteaux; et saint Étienne, à l'imitation des anciens patriarches, voulut lui donner un nom symbolique; il l'appela *Firmitas* [2], pour marquer la force et la consistance que Dieu avait données à l'ordre naissant.

A peine le monastère de la *Ferté* était-il établi, que l'on vint demander à saint Étienne une seconde colonie de religieux pour le diocèse d'Auxerre. Bien que le digne abbé désirât vivement travailler à l'extension de son ordre, il ne s'empressa pas d'accepter la terre qu'on avait mise à sa disposition; il craignait les dangers d'un développement trop rapide et trop précoce; il con-

[1] Ann. Cist., p. 78, tom. I.
[2] Fermeté. — Ferté.

sulta ses frères, examina mûrement les circonstances, et attendit avec tranquillité les indications d'en haut. Mais enfin, le monastère continuant à se remplir de novices, il fallut se décider. Étienne désigna derechef douze de ses religieux, et leur donna pour abbé le célèbre Hugues de Mâcon, le plus intime ami de Bernard et son fils spirituel. On peut juger du mérite de Hugues par le choix dont il fut l'objet et par l'accroissement prodigieux que prit, sous sa direction, le monastère de Pontigny. Cette maison devint comme une pépinière de saints prélats qui jetèrent le plus vif éclat sur l'ordre de Cîteaux.

Cependant la maison-mère, semblable à une ruche dont l'enceinte est trop étroite pour abriter les abeilles qui s'y multiplient, se trouva, dès l'année 1115, si remplie de postulants, que saint Étienne, après en avoir ajourné un grand nombre, se vit encore une fois obligé de procurer un établissement à ces essaims d'ouvriers évangéliques. On lui avait indiqué un lieu inhabité dans le pays de Langres. Ce désert étant fort marécageux et presque inaccessible, on ne douta point que les religieux de Cîteaux n'obtinssent facilement la permission de s'y établir. En conséquence Étienne, quoiqu'il ne connût personne dans ce diocèse qui pût soutenir la fondation, proposa sa pensée aux frères et demanda leur sentiment. Les uns jugèrent cette entreprise impossible, à

cause du manque de toute espèce de ressources; les autres, parmi lesquels était saint Étienne, croyaient qu'il fallait s'en remettre entièrement à Dieu pour le succès de l'œuvre. Ce dernier avis prévalut. Le saint abbé choisit pour le nouvel établissement les frères de Bernard, son oncle Gauldry, deux religieux nommés Godefroy, dont l'un était son parent; un autre nommé Elbold, d'un âge fort avancé; il y joignit, pour compléter le nombre de douze, le moine Gauthier et le jeune Robert, cousin de Bernard. Étienne mit à la tête de cette précieuse colonie celui-là même qui avait été l'ange conducteur de ses frères et le consolateur de Cîteaux. Bernard entrait alors dans sa vingt-cinquième année [1], et l'on était généralement surpris qu'un jeune homme d'un tempérament si délicat, et qui n'avait aucun usage des affaires extérieures, fût désigné pour être le chef d'une entreprise si périlleuse [2]. Mais sa vertu avait brillé d'un éclat si extraordinaire, que saint Étienne, plus versé que les autres dans les voies cachées de la Providence, n'hésita point à maintenir ce choix, dont les suites furent si heureuses pour l'Église.

Le jour du départ de la nouvelle colonie étant venu, les religieux désignés, et dont le nombre

[1] Mabillon dit que Bernard ne quitta Cîteaux qu'après avoir atteint l'âge où il put recevoir les ordres sacrés.

[2] Hist. de Cît., I, 196.

de douze dut représenter le collége apostolique, se mirent en route sous la conduite de Bernard, qui, étant devenu leur abbé, représentait Jésus-Christ au milieu de ses disciples. Le cérémonial qu'on observait en ces circonstances était simple et touchant. L'abbé de la maison-mère remettait solennellement une croix entre les mains de celui qui devait être revêtu de la dignité abbatiale; puis le nouvel abbé, sortant de l'église avec la croix, et suivi de ses douze religieux, prenait congé de ses frères, et entonnait, en partant, une grave psalmodie. « Lors donc, dit la chronique de Cî-« teaux, que Bernard et ses douze moines quittè-« rent silencieusement l'église, vous eussiez vu les « larmes couler des yeux de tous les frères, sans « qu'on entendît autre chose que les voix de ceux « qui chantaient les hymnes; et encore ne pou-« vaient-ils retenir leurs sanglots, malgré la modes-« tie religieuse qui leur faisait faire des efforts pour « étouffer leurs pleurs. On avait peine à distin-« guer ceux qui partaient d'avec ceux qui demeu-« raient, tous étant dans l'affliction et la douleur, « jusqu'à ce qu'enfin ils fussent arrivés à la porte « du monastère qui s'ouvrit pour les uns et se re-« ferma pour les autres [1]. »

Qui n'admirerait, en cette rencontre, l'humble obéissance et l'abnégation profonde de ces vrais

[1] Ann. Cist., I, n. 6, 7, p. 79.

disciples de Jésus-Christ? Ils se séparent, sans aucun murmure, des anciens amis, des compagnons fidèles avec lesquels ils avaient vécu dans le monde et dans le monastère; ils quittent un supérieur vénérable qu'ils aimaient comme leur père, une sainte maison qu'ils avaient choisie pour asile, une compagnie édifiante, objet de leurs plus chères affections; et ils partent sans savoir où ils vont, ce qu'ils deviendront, ni les souffrances qui les attendent! Bernard, toujours plein de vigueur dans la voie apostolique, retrouve des forces et fortifie ses frères; il marche devant eux comme le bon pasteur; il les guide, les console, les élève au dessus des prévisions humaines, et les remplit d'espérance et de joie. Longtemps ils errent à travers un pays inculte et des forêts sauvages; ils ne sentent ni les privations, ni les fatigues: le voyageur épuisé n'aspire pas avec plus d'empressement au gîte hospitalier que ces hommes de Dieu ne soupirent après leur désert. Ils arrivent enfin dans une vallée marécageuse : c'est un ancien repaire de voleurs, et dans le pays on l'appelait *la Vallée d'Absinthe;* mais Bernard lui donne le nom de *Claire-Vallée*, car désormais elle deviendra un des foyers les plus ardents de la lumière divine.

Bernard et ses religieux ne trouvèrent aucune difficulté à s'établir dans un lieu abandonné de tout le monde; et loin de leur disputer une re-

traite qui jusqu'alors n'avait inspiré que de l'effroi, les habitants des contrées voisines aidèrent à défricher le terrain, à bâtir de petites cellules; et ils se félicitaient de posséder des moines dont la vie mortifiée les touchait de componction. Dès qu'ils eurent achevé leur humble oratoire et que les constructions eurent pris quelque forme de monastère, le jeune abbé lui donna une organisation définitive. Il confia la charge de prieur au moine Gauthier que saint Étienne avait particulièrement désigné pour cet important ministère; il donna à son frère Gérard l'office de cellerier, et chargea André, son autre frère, du soin de la porte. Puis, ayant mis en plein exercice les réglements de Cîteaux, il partit accompagné d'un religieux, pour recevoir à Châlons la bénédiction abbatiale. Voici de quelle sorte Guillaume de Saint-Thierry rapporte cette circonstance :

« Lorsqu'il fallut que Bernard reçût la consécration de l'évêque dont il relevait, le siége de Langres se trouvait vacant; et les frères, délibérant entre eux où ils le mèneraient pour le faire ordonner, la grande réputation du fameux docteur Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, leur fit penser à ce prélat vénérable. Il alla donc à Châlons (sur Marne) avec le moine Elbold. Quand Bernard, alors âgé seulement de vingt-cinq ans, entra dans la maison épiscopale, le corps usé et la mort peinte sur le visage, tandis que le moine

qui l'accompagnait était grand, robuste, et d'une mine avantageuse, les uns riaient, les autres se moquaient ; mais d'autres personnes, jugeant selon la vérité, furent touchées de respect. L'évêque, sans demander lequel des deux était l'abbé, jeta les yeux sur Bernard, et reçut le serviteur de Dieu comme étant lui-même serviteur de Dieu. Depuis ce jour et depuis cette heure, ils ne firent plus qu'une âme en Notre-Seigneur; et ils se visitèrent souvent dans une si grande familiarité, que Clairvaux devint la propre maison du saint évêque, et Châlons devint la retraite hospitalière de ceux de Clairvaux. Le diocèse de Reims et la France entière fut excitée, par l'exemple de Guillaume de Champeaux, à révérer l'homme de Dieu; car tout le monde apprit d'un si pieux évêque à le respecter comme un ange venu du ciel. On disait avec raison qu'il fallait qu'un prélat d'une si grande autorité eût reconnu en Bernard beaucoup de grâces et de dons célestes, puisqu'il lui témoignait une si vive affection, quoique Bernard ne fût qu'un moine inconnu qui s'abaissait lui-même autant qu'il le pouvait par sa grande humilité [1]. »

Cependant, comme il arrive d'ordinaire parmi les hommes, les habitants du pays, qui avaient d'abord témoigné un grand zèle pour secourir ces

[1] Guillel., lib. 1, cap. VII, p. 1090.

pauvres religieux, s'accoutumèrent bientôt à voir les exemples de sainteté qui éclataient sous leurs yeux; et se lassant de les assister à mesure qu'ils cessaient de les admirer, Clairvaux tomba peu à peu dans une extrême détresse. Les moines, occupés sans relâche aux constructions du monastère, étaient dans l'impossibilité de gagner leur pain par leurs travaux; et comme leur établissement s'était fait après la saison des semailles, la terre ne leur donnait rien. Ce fut avec des peines incroyables qu'ils se procurèrent quelque peu d'orge et de millet, dont ils faisaient du pain, n'ayant pour se nourrir que des feuilles de hêtre cuites dans l'eau et du sel. L'hiver vint ajouter de nouvelles rigueurs à cette affreuse situation, et Clairvaux eut à subir des maux de tous genres.

Un jour, raconte un pieux chroniqueur, le sel même vint à manquer. Bernard appelle l'un de ses frères, et lui dit : Guibert, mon fils, prends l'âne et va acheter du sel au marché. Le frère répliqua : Mon père, me donnerez-vous de quoi payer ? — Aie confiance, répondit l'homme de Dieu ; car pour de l'argent, je ne sais quand nous en aurons; mais là haut est Celui qui a ma bourse et qui possède mon trésor. — Guibert sourit, et regardant Bernard, il lui dit : Mon père, si je m'en vais les mains vides, je crains fort de revenir les mains vides. — Va toujours, reprit Bernard, et va avec confiance : je te le répète,

Celui qui possède nos trésors sera avec toi en chemin, et te fournira ce qui sera nécessaire. — Sur cela, le frère ayant reçu la bénédiction du révérend abbé, sella son âne et se rendit au marché qui se tenait près d'un castel nommé Risnellus. Guibert, ajoute la naïve chronique, avait été *incrédule plus qu'il n'est permis*[1]; néanmoins le Dieu de toutes consolations lui procura un secours inattendu; car, non loin du bourg voisin, il rencontra un prêtre qui le salua et lui demanda d'où il venait. Guibert lui confia l'objet de sa mission et la pénurie de son couvent; ce qui toucha tellement le charitable prêtre, qu'il lui fournit en abondance toutes sortes de vivres. L'heureux Guibert revint en hâte au monastère, et se jetant aux pieds de Bernard, raconta ce qui lui était arrivé en chemin. Alors le père lui adressa ces paroles avec douceur : Je te le dis, mon fils, il n'est rien de plus nécessaire au chrétien que la confiance; ne la perds jamais, et tu t'en trouveras bien tous les jours de ta vie[2].

Néanmoins ces secours et plusieurs autres ressources qui leur avaient été présentées d'une manière non moins merveilleuse, s'étaient épuisés, et Clairvaux retomba dans toutes les horreurs d'une complète indigence; les religieux, en proie à la faim, au froid et à des privations presque in-

[1] Plus quam oportet incredulus.

[2] Joan. Erem. Vita 4a, lib. II, n. 3, p. 1303.

supportables, s'abandonnèrent au découragement, et manifestèrent hautement le désir de retourner à Citeaux. Bernard lui-même était accablé d'une si profonde tristesse, à la vue des souffrances morales et physiques de ses enfants, qu'il manqua de force pour les soutenir, au point qu'il cessa même de leur rompre le pain de la parole; et ainsi, dit l'annaliste de Cîteaux, les religieux furent privés à la fois du pain du corps, à cause de leur pauvreté extrême, et du pain de l'âme, à cause du silence du saint abbé [1].

Cet état de choses, qui avait commencé dès la fin de l'année 1115, se prolongea durant l'hiver de l'année suivante, et l'on ne saurait dire ce que Bernard eut à souffrir pendant ces seize ou dix-sept mois, pour empêcher la dissolution de Clairvaux et pour faire tourner à l'avantage des frères l'épreuve terrible qui, dans les desseins de Dieu, dut affermir à jamais leur vertu, leur confiance, leur foi, leur patience, leur abandon à la divine Providence.

O hommes généreux! qui donc vous a conduits dans ces lieux arides pour endurer les nécessités les plus cruelles, sinon Celui qui est descendu sur la terre pour naître dans une crèche et mourir sur la croix? Qui a pu mettre dans vos âmes la

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. II, ch. 8.

pensée de quitter vos terres, vos châteaux, vos amis, vos parents, et de vous dépouiller de vous-mêmes, si ce n'est le Dieu d'amour qui, par amour pour les hommes, leur a donné sa vie?

Un jour Bernard, baigné de larmes, était prosterné sur les marches de l'autel, avec ses frères, gémissant et implorant à haute voix la miséricorde du Sauveur auquel ils s'étaient voués dans la simplicité de leur cœur.

Dans ce moment ils entendirent tous un bruit de voix étrange qui paraissait venir du ciel. Les frères étonnés prêtent une oreille attentive, et sont frappés de cette parole qui retentit fortement dans l'église : Bernard, lève-toi, ta prière est exaucée [1]!

[1] Hist. de Cît., loc. cit., p. 99.

CHAPITRE VIII.

Développements de Clairvaux. — Maladie de saint Bernard. — Narration de Guillaume de Saint-Thierry.

Clairvaux, dans les temps de sa fondation, peut être comparé au mystérieux grain dont parle l'Évangile. Rien, en effet, ne fut plus faible, plus humble, plus chétif, que cette semence céleste, lorsqu'elle fut jetée dans le champ de l'Église. Elle végéta longtemps sans aucun développement; elle eut à lutter contre les orages et les tempêtes les plus violentes; mais le principe de vie qu'elle renfermait rendit l'œuvre de Dieu indestructible, et après avoir été profondément abaissée, humiliée, elle prit un soudain essor.

Les souffrances longues et cruelles des religieux furent enfin divulguées, et elles excitèrent la compassion publique. On vit arriver de divers côtés des secours imprévus, et Bernard eut bientôt à redouter les dangers d'une trop grande abondance

plus que les maux de la disette. Dans le temps même où les frères étaient encore stupéfaits de la voix surhumaine qui avait retenti dans l'église, il arriva au monastère deux hommes inconnus qui déposèrent aux pieds du saint abbé des offrandes considérables. Plusieurs voitures chargées de provisions arrivèrent peu après de la ville de Châlons; et le désert de Clairvaux, arrosé des sueurs de ces pieux cénobites et fécondé par leur travail, commença également à produire quelques ressources régulières et à subvenir aux nécessités les plus urgentes.

Bernard, tranquille désormais sur le soin des choses temporelles, et voyant fleurir dans ses enfants la paix et les vertus divines, put s'absenter du monastère et se rendre aux invitations fréquentes de l'évêque de Châlons, qui le chargeait de prêcher dans les églises de son diocèse. Ces missions exerçaient une irrésistible influence; les populations accouraient pour entendre l'homme de Dieu dont la parole puissante opérait des merveilles; des ecclésiastiques, aussi bien que des laïques illustres, non contents de réformer leur vie, s'attachèrent étroitement au jeune abbé et le suivirent à Clairvaux, pour embrasser la règle monastique. « Combien de gens savants, écrit « l'un des biographes de saint Bernard, combien « d'orateurs, que de nobles et de grands selon le « monde, que de philosophes ont passé des écoles

« et des académies du siècle à Clairvaux, pour s'a-
« donner à la méditation des choses célestes et
« pratiquer la morale divine [1] ! »

« Comme il agissait plutôt par la force de la foi que par l'esprit du monde, dit un autre écrivain du même temps, il rendait possibles beaucoup de choses qui ne semblaient guère plus faciles que de transporter des montagnes... La grâce se manifestait admirablement dans ses prédications, où il amollissait les cœurs les plus endurcis; à peine s'en retournait-il une seule fois sans avoir remporté quelque fruit de ses discours. Ainsi, faisant tous les jours de nouveaux progrès, tant par l'efficace de ses instructions que par l'exemple de sa sainteté; et les filets de la parole de Dieu étant jetés en toute occasion par ce serviteur fidèle qui prêchait au nom de Dieu, il s'y vint prendre un si grand nombre de poissons spirituels et raisonnables, que chaque prise semblait suffisante pour remplir la nacelle de Clairvaux. D'où il arriva en peu de temps, par le plus grand des miracles qu'il ait jamais faits de sa vie, que cet homme languissant et à demi mort, auquel il ne restait plus, pour ainsi dire, que la voix, rendit sa vallée tellement illustre, d'obscure qu'elle était auparavant, qu'elle mérita d'être appelée de nom et de fait *Claire-Vallée;* puisqu'en effet elle ré-

[1] Vit. Bern., lib. II; auct. Ernaldo, abb. Bonæ-Vallis. — Præfatio auctoris.

pandait, comme du plus haut sommet des vertus chrétiennes, une lumière et une clarté toute divine sur la face de la terre [1]. »

Parmi les nouveaux disciples, il faut particulièrement remarquer le savant Roger, qui devint dans la suite abbé de Trois-Fontaines; Humbert, le pieux Rainaud, Pierre de Toulouse, le bienheureux Odon, depuis sous-prieur de Clairvaux, et plusieurs chanoines de Châlons et d'Auxerre. Le célèbre Étienne de Vitry vint aussi se ranger sous la direction de saint Bernard, et entra au noviciat, au grand étonnement de tout le monde; mais il fut le seul de ces nouveaux moines qui ne persévéra point dans la voie de Dieu.

La grande âme de Bernard semblait se dilater à mesure que ses enfants augmentaient en nombre; et, se faisant tout à tous, il ne mit plus de bornes à sa sollicitude, jusqu'à ce qu'enfin, succombant aux fatigues, aux veilles, aux travaux excessifs, il demeura sans force, en proie à de violentes douleurs.

Depuis longtemps ses infirmités s'étaient aggravées d'une manière alarmante; et une fièvre lente et continuelle, jointe à sa rigoureuse abstinence, avait miné son corps. Mais, vers la fin de l'année 1116, la maladie se déclara avec des carac-

[1] Guill., lib. I, cap. 13.

tères si compliqués qu'on n'attendait plus que sa fin prochaine.

A cette triste nouvelle, l'évêque de Châlons, Guillaume de Champeaux, qui s'intéressait vivement à la conservation du saint abbé, accourut en toute hâte à Clairvaux. Il était persuadé qu'un régime plus doux, accompagné de repos et de ménagements, serait capable de ranimer une santé si précieuse; et, dans cette conviction, il avait demandé à genoux au chapitre de Cîteaux la permission de diriger la conduite de Bernard durant une année entière. Le chapitre, touché de la charité de l'humble prélat, plaça l'abbé de Clairvaux sous son obéissance particulière; et, en vertu de ce droit, Guillaume de Champeaux exigea que Bernard fût complétement déchargé, pendant une année, de tous les soins spirituels et temporels du monastère. Il lui fit construire une habitation isolée hors de l'enclos du cloître, et confia le malade à un médecin dont les ordonnances durent être rigoureusement exécutées. Malheureusement ce médecin, indigne de la réputation dont il jouissait, n'avait ni science ni conscience; et l'autorité pédante qu'il exerçait sur Bernard devint pour celui-ci une source de peines plus vives que les souffrances physiques. Durant dix ou douze mois que se prolongea cette sorte d'exil, Bernard supporta sans murmurer, sans se plaindre, le traitement brutal de cet empirique; et comme si

Dieu, content de son obéissance, voulait prouver que c'est lui qui ôte et rend la santé, selon qu'il est opportun, sans l'intermédiaire des hommes, et souvent malgré les hommes, Bernard reprit peu à peu quelque force et entra bientôt dans une heureuse convalescence. Un de ses plus fidèles amis, celui que nous avons déjà cité plusieurs fois, Guillaume de Saint-Thierry, vint rendre visite à Bernard durant cette retraite, et passa plusieurs jours auprès de lui, de manière à observer ses mœurs privées et intimes; il a retracé dans son journal les impressions des choses qui l'avaient frappé à Clairvaux; et ce tableau, naïf et touchant, est si propre à édifier le lecteur, que nous en présenterons ici la traduction fidèle, ne l'abrégeant que très-peu, de crainte d'en affaiblir l'intérêt [1].

[1] Le B. Guillaume, abbé de Saint-Thierry, était l'un des personnages les plus instruits de ce grand siècle, comme on le voit par ses ouvrages recueillis dans la Bibliothèque des Pères, et par l'estime particulière que lui témoigne saint Bernard dans ses épîtres. L'ouvrage qu'il adressa aux religieux de Montdieu, où il traite des avantages de la solitude, renferme les plus sublimes principes de la vie ascétique. Il fût tellement édifié de la sainteté de l'abbé de Clairvaux, que de son vivant même, il retraça les faits les plus remarquables de son histoire; mais cet écrit, interrompu par la mort de Guillaume, n'a malheureusement qu'un seul livre, et s'arrête avant l'époque où saint Bernard entra dans la vie publique. Plusieurs auteurs prétendent que Guillaume se démit de son abbaye pour embrasser la règle de Cîteaux. Ce fait ne nous paraît pas démontré; car, que tel ait été le désir de Guillaume, cela résulte sans doute de sa correspondance avec saint Bernard; mais on voit dans les mêmes épîtres que ce dernier s'est toujours opposé au projet de Guillaume. Voyez Bern., Epist. 79, 85 et 86. Idem. Bibl. Patr., tome XII; et Apolog. de grat. et lib. arb., in procemio. Saint Bernard

« Ce fut en ce temps que je commençai d'aller à Clairvaux, et de visiter le saint. Étant venu le voir avec un autre abbé, je le trouvai dans sa cellule qui était semblable aux loges qu'on assigne ordinairement aux lépreux sur les grandes routes. Il jouissait alors d'un parfait repos, étant déchargé de toute fonction, par le commandement de l'évêque et des abbés; vivant en Dieu, et comblé de joie comme s'il eût déjà goûté les délices du paradis. Lorsque je mis le pied dans cette chambre royale, et que je considérai quel était ce logement et celui qui y logeait, j'en atteste Dieu, je fus saisi d'autant de respect que si je me fusse approché de l'autel sacré. Je me sentis pénétré d'une si vive suavité en entrant en rapport avec cet homme, et je conçus un si ardent désir de demeurer avec lui, de partager sa pauvreté et sa simplicité, que si l'on m'eût donné le choix entre toutes sortes de conditions, je n'eusse rien demandé avec plus d'instance que de rester toujours avec l'homme de Dieu pour le servir.

« Après que, de son côté, il nous eut accueillis avec une gracieuse charité, nous lui demandâmes ce qu'il faisait et comment il vivait dans sa cellule. Il nous répondit avec ce sourire de bonté qui lui était habituel : Je suis bien, parfaitement bien ici; car auparavant des hommes raisonnables m'obéis-

dédia ce dernier écrit à Guillaume, comme un témoignage de sa tendre affection et de sa confiance.

saient, tandis que, par un juste jugement de Dieu, j'obéis maintenant à un homme sans raison ; ce qu'il disait d'un médecin arrogant qui s'était vanté de le guérir, et entre les mains duquel il avait été mis par l'évêque, par les abbés et par ses frères. Nous mangeâmes avec lui, et nous pensâmes qu'on dut traiter avec beaucoup de ménagement une santé dont le rétablissement était si nécessaire. Mais voyant que, par l'ordre du médecin, on lui présentait des aliments dont une personne bien portante et affamée voudrait à peine manger, nous en fûmes indignés, et il nous fallut faire effort pour nous maintenir dans la règle du silence, et pour nous abstenir de traiter ce médecin de sacrilége et d'homicide. Quant à l'homme de Dieu, il était indifférent à ces choses, ne pouvant plus même discerner physiquement la saveur des aliments, son estomac étant tout à fait gâté et privé de sentiment...

« Tel est l'état où je trouvai alors ce serviteur de Jésus-Christ, tel fut son genre de vie dans sa solitude; mais il n'était pas seul, parce que Dieu était avec lui, et qu'il jouissait de la compagnie et de la consolation des saints anges; ce qui a été constaté par des indices manifestes [1]. Car une nuit, priant avec une ferveur extraordinaire et répandant son âme devant Dieu, il entendit une

[1] Quod manifestis indiciis demonstratum est.

harmonie de voix, et s'étant légèrement endormi, il fut réveillé par un bruit qui était semblable à celui que ferait une grande troupe passant devant lui. Puis, les voix qu'il avait déjà entendues renouvelant leurs concerts, il sortit de sa cellule et suivit cette troupe qui s'éloignait. Il y avait près de là un lieu plein d'épines et de ronces fort épaisses; mais maintenant il est tout différent de ce qu'il était alors; là il aperçut deux chœurs disposés de côté et d'autre, qui alternaient leurs chants mélodieux et *délectaient le saint homme* [1]. Il ne comprit bien le mystère de cette vision que plusieurs années après; les bâtiments du monastère ayant été transportés en un lieu plus spacieux, et la chapelle ayant été bâtie précisément à l'endroit où il avait entendu ces voix angéliques.

« Je demeurai quelques jours avec ce grand saint, quoique je fusse indigne d'une telle faveur; et partout où je portais mes regards, j'étais saisi d'admiration, comme si je contemplais de

[1] Et vir sanctus delectabatur. — Gœrres, dans son intéressant ouvrage sur la Mystique chrétienne, énumère une foule de circonstances où des âmes pures entendirent les ravissantes harmonies d'une musique céleste. Saint Joseph de Cupertino, entre autres, demeura trois jours en extase après avoir été frappé de sons mélodieux qui semblaient venir du ciel. Il disait que la musique terrestre était propre à élever l'âme, quand elle est religieuse, et qu'alors elle pouvait la dilater jusqu'à un certain point; mais qu'on ne saurait comparer aux sons matériels qui retentissent aux oreilles, les sons de la musique divine qui émeuvent et ravissent les âmes. Rien ne peut exprimer, dit-il, la joie dont les saints sont enivrés par ces sublimes concerts. (Voy. Gœrres, Christliche Mystic., tome II, p. 91 et suiv.)

nouveaux cieux et une nouvelle terre, voyant des hommes de notre temps retracer en nos jours la vie si parfaite de nos premiers pères, les solitaires d'Égypte.

« Dès que l'on descendait de la montagne et qu'on entrait à Clairvaux, on reconnaissait Dieu de toutes parts; et la vallée muette publiait, par la simplicité et l'humilité des bâtiments, l'humilité et la simplicité de ceux qui les habitaient. Enfin, en pénétrant dans ces lieux si remplis d'hommes, et où personne n'était oisif, tous travaillant et s'appliquant à quelque ouvrage, on trouvait au milieu du jour un silence pareil à celui du milieu de la nuit, interrompu seulement par les travaux manuels et les voix qui chantaient les louanges de Dieu. L'harmonie de ce silence et l'ordre qu'il maintenait, offrait un spectacle tellement imposant, que les étrangers, même les mondains, frappés de respect, n'osaient plus, je ne dis pas proférer une parole méchante ou oiseuse, mais s'arrêter à une pensée qui ne fût sérieuse et digne de cette sainte retraite.

« Le désert où demeuraient les serviteurs de Dieu est environné d'une forêt sombre et épaisse, resserré entre deux montagnes voisines qui le pressent étroitement, de manière à lui donner en quelque sorte l'apparence d'une grotte profonde... Et bien qu'ils fussent en grand nombre, ils ne laissaient pas que d'être tous solitaires...; car,

tandis qu'un seul homme, quand il vit dans le trouble et le déréglement, contient en lui-même une troupe bruyante; ici, au contraire, par l'unité et le calme de l'esprit, tous ensemble conservent la solitude du cœur.

« Telle était cette illustre école de la sagesse chrétienne sous la conduite de l'abbé Bernard! Telle était la ferveur et la sainte discipline de sa *très-claire et très-chère vallée* [1], le serviteur de Dieu ayant bien réglé toutes choses et voué au Seigneur un tabernacle selon le modèle qui lui avait été montré sur la montagne, lorsqu'il était avec Dieu dans le désert de Cîteaux comme Moïse dans la nuée...

« Et plût au ciel que, s'accoutumant à être homme avec les hommes, il se fût montré aussi doux, aussi discret, aussi soigneux envers lui-même qu'il l'était envers les autres! Mais dès qu'il se vit affranchi de l'obéissance promise à l'évêque de Châlons pendant une année; comme un arc détendu retourne à son premier état, ou comme un torrent dégagé d'une digue reprend son cours en redoublant d'impétuosité, ainsi l'homme de Dieu revint, avec une nouvelle ardeur, à ses fatigues et à ses austérités, afin de se venger en quelque sorte de son repos forcé et pour se dédommager de l'interruption de sa pénitence [2]. »

[1] In ejus clarissima et carissima valle.

[2] Guillel., lib. I, cap. VII et VIII.

Ce fut au commencement de l'année 1118 que Bernard rentra dans ses fonctions abbatiales et combla les vœux de ses frères. Sa santé n'était point rétablie, et son corps, loin d'avoir recouvré des forces pendant sa longue réclusion, semblait plus exténué, plus décharné qu'auparavant. Mais son esprit, libéré en quelque sorte des liens matériels, se déployait avec d'autant plus de puissance : on ne concevait point que d'une forme si frêle il pût sortir une voix si retentissante, une si merveilleuse activité. A peine se retrouva-t-il dans sa charge, que la *claire-vallée* s'anima d'une nouvelle vie; la parole et les exemples du saint abbé communiquèrent aux religieux un zèle ardent de sanctification et de perfection spirituelle. « Il faut « nécessairement ou monter ou descendre, leur di- « sait-il, sur le chemin des vertus. Si l'on veut s'ar- « rêter, on tombe. Celui-là n'est pas bon, qui ne « veut pas devenir meilleur; et dès qu'on cesse de « croître en vertu, on cesse d'être vertueux [1]. » De nouveaux disciples, la plupart de noble extraction, venaient, presque chaque jour, se joindre aux anciens; des hommes qui avaient rempli dans le monde des rôles considérables, soit dans l'enseignement, soit dans les armées, changeaient, à Clairvaux, leurs biens périssables contre le trésor des souffrances évangéliques; et en même temps

[1] Epît. 91.

que le nombre des religieux augmentait d'une manière prodigieuse, leurs vertus, leur sainteté, leur vie angélique offraient de jour en jour un spectacle plus admirable.

Nous mettrons ici sous les yeux de nos lecteurs quelques passages d'une lettre qui complétera la description de Clairvaux et fera apprécier la sainte œuvre que Bernard fonda dans le désert. Cette lettre, remarquablement belle, conservée dans les annales de Cîteaux [1], a été écrite par le moine Pierre de Roya qui, après avoir renoncé aux grandeurs du monde, goûtait, sous la direction de saint Bernard, les plus pures jouissances de la piété.

« Quoique la maison de Clairvaux soit située « dans une vallée, elle a toutefois ses fondements « sur les montagnes saintes. C'est là que Dieu se « rend admirable et opère des choses extraordi- « naires à la gloire de son nom; c'est là que les « insensés recouvrent la sagesse; c'est là que « l'homme intérieur se renouvelle en même temps « que l'homme extérieur se détruit; là les super- « bes deviennent humbles, les riches se rendent « pauvres, les ignorants acquièrent la science, « et les ténèbres du péché se dissipent sous l'ac- « tion de la lumière. Là il n'y a qu'un cœur et « qu'une âme parmi la multitude d'hommes qui

[1] Biblioth. Patr. Cist., tom. I.

« se sont réunis de tant de pays différents. Ils y « goûtent sans cesse une joie spirituelle, dans l'es- « pérance de l'éternelle béatitude qu'ils pressentent « déjà en cette vie. On peut apercevoir, à leur « vigilance dans la prière, à leur recueillement et « à l'humble attitude de leur corps, quelle est « leur ferveur et la pureté d'âme avec laquelle ils « parlent à Dieu, et quelle est l'union intime qu'ils « contractent avec lui. Les longues pauses qu'ils « font dans l'office, au milieu de la nuit; la ma- « nière dont ils récitent les psaumes et méditent « les livres sacrés; le profond silence dans lequel « ils se tiennent pour écouter Dieu qui les ins- « truit au fond du cœur; tout cela témoigne assez « quelles douceurs ils ressentent. Mais qui ne les « admirerait quand ils s'exercent aux travaux des « mains? Car, lorsque toute la communauté se « rend au travail ou en revient, ils marchent avec « simplicité les uns après les autres, ainsi qu'une « armée rangée en bataille, couverts des armes de « l'humilité; ils sont serrés les uns contre les « autres par les liens de la paix et de la charité fra- « ternelle, qui est la joie des anges aussi bien que « la terreur des démons.

« L'Esprit-Saint les soutient tellement dans leurs « travaux par l'onction de sa grâce, qu'encore « qu'ils aient beaucoup de peines et de fatigues, « ils les supportent avec tant de patience qu'ils ne « semblent en éprouver aucune...

« Il y en a parmi eux qui autrefois tenaient dans « le monde un rang fort distingué et qui étaient « environnés d'éclat par l'éminence de leur savoir, « lesquels maintenant s'abaissent et s'humilient « d'autant plus profondément qu'ils étaient na- « guère plus élevés. Lorsque je les vois dans les « champs, la bêche à la main, maniant la four- « che et le râteau ; ou bien dans la forêt portant la « cognée ; lorsqu'alors je pense à ce qu'ils furent, « et à ce qu'ils sont présentement, ils me paraî- « traient, si j'en jugeais par les yeux de la chair, « des fous et des insensés, privés de la langue et « de la parole , et rien autre chose que l'op- « probre des hommes et la raillerie des peuples. « Mais lorsque je les considère des yeux de la foi, « je les regarde comme des hommes dont la vie « est cachée avec Dieu en Jésus-Christ, et qui ne « vivent que pour le ciel. C'est parmi eux que je « remarque un Godefroy de Péronne, un Guil- « laume de Saint-Omer, et tant d'autres grands « personnages que j'ai autrefois connus dans le « monde, et qui aujourd'hui ne laissent plus aper- « cevoir la moindre trace de leur ancien état; car « au lieu qu'autrefois ils portaient leur tête haute, « quoiqu'ils ne fussent alors que des sépulcres « pleins d'ossements de morts, ils sont à présent « des vases sacrés qui renferment le trésor de tou- « tes les vertus chrétiennes[1]. »

[1] Cette relation édifiante nous rappelle les impressions que nous avons

Telle fut la splendeur du monastère de Clairvaux, dès l'année 1118.

Vers la fin de cette même année, Bernard eut la douce consolation de voir son vieux père qui, par un mouvement de la grâce, vint se joindre à ses fils et partager leur destinée. Técelin prit l'habit religieux; et, sans vouloir se distinguer en aucune manière des autres moines, il pratiqua humblement les exercices de l'ordre, et termina peu de temps après sa noble carrière par la mort bienheureuse du juste.

Mais cette joie que le Seigneur venait d'accorder à Bernard et à ses heureux frères, fut suivie d'un événement qui navra son âme d'une profonde

éprouvées nous-même dans une maison de saint Bernard, au monastère des trappistes du mont des Olives, en Alsace, où nous eûmes le bonheur de faire une retraite. La vie angélique des disciples de saint Bernard paraîtrait presque fabuleuse à notre siècle, si de nos jours encore on n'en pouvait constater l'exacte vérité; et cette vérité nous porte à rendre témoignage de ce que nous avons vu, connu, admiré. Nous y joignons l'expression de notre gratitude, de notre profonde vénération pour le révérend Abbé et les dignes religieux de ce monastère qui nous ont accueilli avec tant de bonté et nous ont donné tant de sujets d'édification, que jamais nous n'en perdrons ni le fruit ni le souvenir.

Parmi les diverses réformes de Cîteaux qui se sont ramifiées à travers les siècles, celle de la Trappe est sans contredit la plus identique à l'esprit primitif de l'ordre de saint Benoît. Elle a eu pour instituteur le célèbre abbé de Rancé, mort en odeur de sainteté l'an 1700. C'est un spectacle touchant, et qui communique les plus vives émotions à tous les visiteurs, que cette assemblée de moines vénérables, soit qu'ils travaillent silencieusement dans les champs, soit qu'immobiles comme des statues dans les stalles de leur humble église, ils soupirent une grave psalmodie. Voilà des écoles où il serait bon d'apprendre à devenir chrétien!

affliction, et lui fournit l'occasion d'épancher dans une mémorable épître les torrents de la plus vive et de la plus suave charité. Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Histoire de Robert. — Lettre de saint Bernard. — Premiers monastères de la filiation de Clairvaux. — Chapitre général de l'ordre de Cîteaux.

Le jeune Robert [1], cousin de Bernard, avait été consacré à Dieu dès sa naissance, et ses parents l'avaient destiné et promis à l'abbaye de Cluny. Mais s'étant attaché à saint Bernard, et ayant en quelque sorte identifié son âme avec la sienne, il le suivit à Cîteaux, quoiqu'il n'eût pas atteint encore sa quatorzième année. Ne pouvant vivre séparé de lui, il obtint la faveur de demeurer dans le monastère, sans prendre l'habit et sans même être admis au nombre des novices, à cause de sa trop grande jeunesse. Ce fut deux ans plus tard, lors de la fondation de Clairvaux, qu'à force de prières et d'instances [2], Robert, à peine âgé de seize ans, prononça ses vœux solennels entre les

[1] Il était fils d'une dame de grande qualité, nommée Diane, sœur de la B. Élisabeth. (Voy. Ann. Cist., lib. I, cap. II, passim.)

[2] Quæsisti, petisti, pulsasti; sed pro tui adhuc teneritudine, te licet invito, dilatus es per biennium. (Ann. apud Mabill. lib. LXXII, n. 98.)

mains du saint abbé. Ce moine adolescent, modèle de pureté et de candeur, fleurissait comme le lis dans la vallée de bénédiction ; et les plus anciens religieux le comparaient à cet enfant évangélique que le Seigneur plaça au milieu des apôtres comme un type de la perfection chrétienne. Aussi était-il pour saint Bernard un objet de prédilection et de tendresse particulière.

Le choix que Robert avait fait de l'ordre de Cîteaux offensait depuis longtemps les religieux de Cluny, qui croyaient avoir des droits sur cet enfant. De plus, Robert était riche, et son héritage excitait la convoitise de ces moines dégénérés. Ils cherchèrent donc l'occasion de le gagner; et, pour mieux réussir, ils surprirent la confiance du Saint-Siége, et obtinrent un décret qui permit à Robert de passer de Clairvaux à Cluny. Abusant de ce titre, et profitant de l'absence de Bernard, les émissaires de l'abbé Pons de Cluny se rendirent auprès du jeune moine, lui persuadèrent que son père spirituel le tyrannisait par des excès d'austérités, et enfin ils réussirent à l'emmener avec eux, à l'insu de l'abbé de Clairvaux.

Qu'on juge de la douleur de Bernard! Que l'on se figure les angoisses de son cœur maternel, quand, à son retour au monastère, il chercha l'enfant de son cœur, l'enfant qu'on lui avait enlevé! Une mère seule est capable de comprendre de semblables déchirements.

Bernard demeura longtemps muet, se reprochant d'avoir découragé peut-être cette âme qui aurait eu besoin de plus d'indulgence.

Il ne s'adressa qu'à Dieu seul pendant près d'une année, et lui redemandait sans cesse, par ses gémissements et ses larmes, son enfant bien-aimé, son fils qu'il avait engendré à Jésus-Christ! Enfin, sortant un jour dans les champs avec le moine Godefroy, il ne put contenir dans son sein la plénitude de charité qui débordait comme une eau profonde. Il dit au moine d'écrire; il lui dicte cette admirable lettre, chaleureuse effusion d'une âme brûlante, et qui est regardée, à juste titre, comme un chef-d'œuvre de tendresse et d'éloquence [1]. Nous en traduisons ici les principaux passages.

« J'ai assez attendu, mon cher fils Robert, et « peut-être ai-je attendu trop longtemps que Dieu « daignât toucher ton cœur et le mien, en t'inspi- « rant le regret de ta faute et en me donnant la « consolation de ton repentir. Mais puisque mon « attente est vaine, je ne puis plus cacher ma tris- « tesse ni retenir ma douleur. C'est pourquoi, « tout méprisé que je suis, je viens rappeler celui

[1] La tradition rapporte que, durant que le saint dicta la lettre en plein air, il tomba une pluie battante, sans que Bernard voulût discontinuer, et sans que le papier en fût mouillé. Cette circonstance, jointe au caractère sublime de la lettre elle-même, fut regardée comme miraculeuse; et, dans la suite, on construisit un oratoire au lieu même où il était assis lorsqu'il dicta l'épître. (Voy. Hist. de Cît., vol. III. ch. VIII, p. 138.)

« qui me méprise, et je demande grâce à celui « qui devrait me demander grâce le premier. Une « affliction extrême ne délibère point, ne rougit « point, ne raisonne point, ne craint point de « s'avilir; elle ne suit ni conseil, ni règle, ni or- « dre, ni mesure : toutes les facultés de l'esprit « ne sont occupées que des moyens d'adoucir le « mal qu'on endure et de recouvrer le bien qui « peut vous rendre heureux. Tu me diras que tu « ne m'as point méprisé, que tu n'as offensé per- « sonne! Je le veux bien, j'en conviens. Mon des- « sein n'est pas de contester, mais de finir toutes « contestations. Oui, on doit rejeter les torts sur « celui qui persécute, et non pas sur celui qui « fuit la persécution. J'oublie le passé; je ne rap- « pelle point le motif et les circonstances de ce « qui s'est fait, je n'examine pas qui de nous deux « a sujet de se plaindre; j'en veux effacer jusqu'au « souvenir. Je ne parle que de ce qui m'afflige « uniquement, malheureux que je suis de ne plus « te voir, d'être privé de toi, de vivre sans toi! « toi pour qui la mort me serait une vie, et sans « lequel la vie m'est une mort [1]! Je ne demande « pas pourquoi tu es parti; je demande seulement « pourquoi tu n'es pas revenu. Reviens, je te prie, « et tout sera en paix; reviens, et je serai heu- « reux, et je chanterai avec allégresse : *Il était*

[1] Me miserum quod te careo, quod te non video, quod sine te vivo, pro quo mori, mihi vivere est; sine quo vivere, mori.

« *mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est* « *retrouvé*[1]! Je veux que ta sortie soit de ma faute; « oui, j'étais trop rigide, trop sévère; je ne mé- « nageais pas assez un jeune homme tendre et « délicat. Je pourrais peut-être alléguer pour ma « justification que je devais user de fermeté pour « réprimer les saillies d'une jeunesse bouillante, « pour former à la vertu un adolescent novice, « et l'habituer à la discipline, suivant ces avis de « l'Écriture: *Châtiez votre fils, et vous sauverez* « *son âme*[2]. *Le Seigneur corrige celui qu'il aime,* « *et châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses en-* « *fants*[3]. *Les châtiments d'un ami sont plus salu-* « *taires que les baisers d'un ennemi*[4]. Mais, encore « une fois, je consens à passer pour coupable!... « O mon fils! considère par quelle voie j'essaye « de te rappeler! Ce n'est pas en t'inspirant la « crainte d'un esclave, mais l'amour d'un fils qui « se jette avec confiance dans les bras de son père; « et au lieu d'employer la terreur et les menaces, « je ne me sers que de caresses et de prières pour « gagner ton âme et guérir ma douleur. D'autres « peut-être tenteraient une autre voie: ils croi- « raient devoir t'effrayer par l'image de ton péché,

[1] Mortuus fuerat, et revixit; perierat, et inventus est. (Luc., XV, 32.)

[2] Si percusseris eum virga, non morietur. (Prov., 23, 13.)

[3] Quem enim diligit Dominus castigat; flagellat autem omnem filium quem recipit. (Héb., 112, 6.)

[4] Meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis. (Prov., 27, 6.)

« par la crainte des jugements d'un Dieu vengeur.
« Ils te reprocheraient sans doute l'horrible apos-
« tasie qui t'a fait préférer un habit fin, une table
« délicate, une maison opulente, aux vêtements
« grossiers que tu portais, aux simples légumes
« que tu mangeais, à la pauvreté que tu avais
« embrassée. Mais, sachant que tu es plus acces-
« sible à l'amour qu'à la crainte, je n'ai pas cru
« opportun de presser celui qui s'avance de lui-
« même, d'épouvanter celui qui tremble déjà; de
« confondre celui qui est déjà confondu... Au
« reste, s'il est étrange qu'un jeune religieux,
« plein de retenue et de modestie, ait osé violer
« ses vœux et quitter le lieu de sa profession,
« contre la volonté de ses frères et le consente-
« ment de ses supérieurs, combien est-il plus
« étrange que David ait succombé malgré sa sain-
« teté, Salomon malgré sa sagesse, Samson mal-
« gré sa force! Est-il surprenant que celui qui eut
« le secret de corrompre nos premiers parents au
« sein du paradis, ait séduit un jeune homme
« au milieu d'un sombre désert? Encore n'a-t-il
« pas été séduit par la beauté, comme les vieil-
« lards de Babylone; suborné par l'avarice, comme
« Giezi; aveuglé par l'ambition, comme Julien l'A-
« postat. Il n'est tombé que pour s'être aban-
« donné à la lueur éblouissante d'une fausse vertu,
« et par les conseils de quelques hommes d'auto-
« rité. Hélas! un loup déguisé s'introduit auprès

« d'une pauvre brebis, qui ne le fuit pas, faute « de le connaître! Eh quoi, lui dit-il, Dieu se « plaît-il dans nos souffrances? l'Écriture com- « mande-t-elle d'abréger nos jours? Observances « ridicules de bêcher la terre, de couper du bois, « de porter du fumier! D'ailleurs, pourquoi Dieu « crée-t-il les viandes, s'il défend d'en user? Pour- « quoi nous donne-t-il un corps, s'il n'est pas per- « mis de le nourrir? Quel est l'homme sensé qui « haïsse sa propre chair? Tels furent les discours « spécieux qui frappèrent un jeune moine trop « crédule. Égaré par le séducteur, il se laisse me- « ner à Cluny. Là on lui coupe les cheveux, on le « rase, on le lave, on lui ôte ses habits grossiers « et usés; on lui en donne d'autres de grand prix, « et on le reçoit sans retard au nombre des reli- « gieux; on le place même au-dessus des autres, « on lui donne la préséance sur plusieurs vieil- « lards : toute la communauté l'applaudit, le flatte, « le félicite, et triomphe comme d'une victoire « dont elle possède le butin. O doux Jésus! que « n'a-t-on pas fait pour perdre une pauvre âme? « Et comment n'eût-elle pas été amollie par tant « de séductions, exaltée par tant de prévenances! « Pouvait-elle alors rentrer en elle-même, écouter « la conscience, connaître la vérité, demeurer « dans l'humilité?... Pauvre insensé! Qui donc t'a « ensorcelé jusqu'à te rendre sourd à mes paroles? « Pourquoi t'inquiéter des promesses qu'a faites

« autrefois ton père [1], dont tu n'es point respon-
« sable; et oublier les vœux prononcés par toi-
« même et dont tu rendras compte à Dieu? En
« vain on te flatterait d'être absous par la dispense
« de Rome : tu es lié par la parole de Dieu même.
« *Quiconque*, dit-il, *met la main à la charrue et*
« *regarde ensuite derrière soi, n'est point propre*
« *au royaume de Dieu...* Que si tu n'es sorti d'ici
« que pour mener une vie plus parfaite, plus aus-
« tère, demeure en assurance, et dis avec l'apôtre
« que tu oublies ce qui est derrière toi pour avan-
« cer vers le but de la félicité à laquelle Dieu nous
« destine. Mais si cela n'est pas, rougis et tremble;
« car n'est-ce pas regarder en arrière, n'est-ce pas
« être prévaricateur et apostat (souffre que je tran-
« che le mot), que de dégénérer de ton ancienne
« voie, soit par la table et les habits, soit par une
« manière de vivre oisive, dissipée, vagabonde
« et licencieuse? Je ne prétends pas t'intimider,
« mais t'instruire comme un fils que j'aime avec
« tendresse; car, aurais-tu plusieurs maîtres, tu
« n'as pourtant pas d'autre père que moi. Oui,
« qu'il me soit permis de le dire : c'est moi qui
« t'ai enfanté à la religion par mes leçons et mon
« exemple; c'est moi qui t'ai nourri de lait, prêt

[1] La promesse simple des parents n'engageait pas l'enfant; il fallait, selon la règle de Saint-Benoît, qu'ils en fissent l'oblation solennelle dans les formes prescrites, et alors on le revêtait de l'habit monastique. (Voy. Regul. S.-Bened., cap. LIX.)

« à te donner une nourriture plus forte, si tu « avais eu plus de force. Mais, hélas! tu t'es se- « vré toi-même avant le temps; et maintenant « j'appréhende que tout ce que j'ai gagné par ma « patience, fécondé par la parole, soutenu par la « prière, ne se perde et ne se dissipe! Et à quoi « suis-je réduit? Je déplore moins l'inutilité de « mes peines que le malheur d'un fils qui se perd; « je me plains de ce qu'un étranger me dérobe « la gloire de t'avoir formé sans qu'il ne lui en « coûte aucune douleur; malheureux comme cette « femme dont l'enfant fut enlevé pendant son som- « meil et mis par sa compagne à la place du sien « qu'elle avait étouffé! Tel est l'outrage qu'on m'a « fait en t'arrachant de mon sein; telle est la perte « que je pleure; tel est le bien que je redemande. « Et pourrais-je oublier mes propres entrailles? « Pourrais-je ne pas sentir les déchirements les plus « cruels, lorsqu'on me sépare de la moitié de moi- « même?... Allons! soldat de Jésus-Christ, lève- « toi, secoue ta poussière, retourne au combat, « et fais oublier par un redoublement de courage « la honte de ta défaite! Il y a beaucoup de com- « battants qui persévèrent jusqu'à la victoire; mais « il en est peu qui, après avoir lâché le pied, re- « tournent dans la mêlée. Puis donc que la rareté « donne du prix à toutes choses, quelle joie se- « rait-ce pour moi de te voir d'autant plus brave « qu'il en est peu qui en soient capables! Après

« cela, si tu manques de courage, d'où vient que « tu crains là où rien n'est à craindre, et que tu « ne crains pas là où il faudrait craindre tout? « Espères-tu par la fuite échapper à l'ennemi? Déjà « ta maison est investie; l'ennemi s'est saisi des « dehors; il monte à l'assaut, il pénètre jusqu'à « toi, et tu dors! Et tu te crois plus en assurance « tout seul qu'au milieu de ta compagnie; sans « armes que revêtu de ton armure? Réveille-toi, « hâte-toi, rejoins ceux que tu as quittés, et tu « seras invincible..... C'est Jésus-Christ qui combat « à notre tête; c'est lui qui nous crie : Ayez con- « fiance, j'ai vaincu le monde! Et si Dieu est pour « nous, qui sera contre nous? Oh! l'heureuse « guerre qu'on fait pour Jésus, avec Jésus! Là, ni « les blessures, ni les défaites, ni la mort, rien « enfin, hors une fuite honteuse, ne peut nous « ravir la victoire! On la perd en fuyant; on ne la « perd point en mourant. Heureux celui qui suc- « combe les armes à la main : il ne meurt que « pour être couronné! Malheureux celui qui aban- « donne en fuyant et la victoire et la couronne! « Plaise à Dieu, mon fils bien-aimé, de te pré- « server de ce désastre et d'ouvrir ton cœur à ma « parole. S'il en était autrement, hélas! cette let- « tre ne ferait qu'ajouter à ta funeste condam- « nation [1]! »

[1] S. Bern., Ep. I, ap. Mabil.—Malgré l'étendue de cette lettre, nous aurions souhaité, pour l'édification des lecteurs, la transcrire en entier; mais il fau-

Ces paroles vives et incisives ne produisirent point immédiatement leur effet. Elles ne parvinrent peut-être pas directemeut à Robert. Quoi qu'il en soit, saint Bernard les écrivit vers la fin de l'année 1118; et ce ne fut qu'en 1122 qu'il eut la consolation de voir revenir son jeune disciple, que Pierre le Vénérable, successeur de Pons, laissa retourner à Clairvaux dès la première année de son administration. Nous apprenons par une de ses lettres que non-seulement il lui tenait à cœur d'accomplir cet acte de justice; mais que, de plus, l'estime particulière qu'il professait pour saint Bernard le portait à lui envoyer encore plusieurs autres religieux de Cluny qui désiraient embrasser une vie plus parfaite [1]. Après son retour, Robert vécut soixante-cinq ans dans une régularité édifiante, selon le témoignage de Jean l'Ermite, auteur contemporain ; et, dans la suite, il fut choisi pour gouverner l'abbaye de Maison-Dieu, dans le diocèse de Besançon [2].

Depuis longtemps la vallée de Clairvaux n'était plus assez vaste pour contenir les fervents religieux qui se pressaient chaque jour en plus grand nombre autour de l'âme sainte et paternelle de Ber-

drait des volumes pour exhumer les trésors enfouis dans les œuvres de saint Bernard et des autres Pères de l'Église. Ce serait un beau travail que de remettre en vogue ces vieux livres qu'on ne lit plus : nous croyons qu'ils remplaceraient avantageusement ceux qu'on lit.

[1] Petr. Cluniac., lib. VI, ep. 35.

[2] Joan. Eremit., Vita s. Bern., lib. I, n. 5.

nard. Il devenait nécessaire de creuser des canaux à cette source surabondante, afin d'arroser les terres de l'Église et de propager au loin ses vertus.

Dès l'année 1118, Clairvaux donna naissance à deux maisons qui reproduisirent merveilleusement l'esprit et l'image de la maison-mère. La première fut établie, sur la demande de Guillaume de Champeaux, dans le diocèse de Châlons, et reçut le nom de Trois-Fontaines. Saint Bernard y envoya, selon la coutume de l'ordre, douze frères, et leur donna pour abbé l'illustre Roger, celui-là même qu'il avait converti à Châlons peu auparavant, et qui était généralement estimé par sa science et son humble piété. La seconde suivit toutes les phases de la fondation de Clairvaux. Bernard envoya le nombre ordinaire de moines chercher dans le diocèse d'Autun quelque lieu propre à leur établissement. Ils s'arrêtèrent à Fontenay, et y bâtirent, avec le secours des habitants, un sanctuaire à la gloire de Jésus crucifié. Le moine que l'abbé de Clairvaux mit à la tête de cette colonie fut Godefroy, l'un de ses premiers compagnons. Ce parfait disciple d'un si parfait maître, dit la chronique, établit à Fontenay une vie tellement conforme à celle de Clairvaux, qu'on n'y pouvait remarquer aucune différence; Fontenay, aussi bien que Clairvaux, mérita ce mot d'un grand pape[1] : c'est la merveille du monde.

[1] Innocent III.

Guillaume de Champeaux avait puissamment secondé Bernard dans toutes ses œuvres; il avait lui-même érigé près de Paris la célèbre abbaye des chanoines réguliers de Saint-Victor, où il enseigna longtemps avec éclat les sciences sacrées. Mais, à la fin de cette même année 1118, le prélat, rassasié de jours et de mérites, acheva heureusement sa course, et entra dans la joie du Seigneur.

Au commencement de l'année suivante, le saint abbé de Cîteaux, Étienne, convoqua dans son monastère tous les abbés de l'ordre, alors au nombre de douze. Cette assemblée, qu'on désigne dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de premier chapitre général de Cîteaux, donna une forme définitive aux constitutions, et régla, dans la grande *charte de charité*, les usages des monastères de la filiation de Cîteaux, afin de les transmettre purs et intègres à la postérité [1].

L'institution de ces chapitres, destinés à entretenir l'union et les liens de la fraternité entre les diverses maisons d'une même congrégation, parut si belle que les plus anciens ordres religieux l'imitèrent dans la suite, et acquirent par là une immense autorité. On vit des évêques, des papes, des rois et des empereurs solliciter leur assistance, et se mettre sous la protection de ces hommes

[1] Ce recueil volumineux et plein de détails intéressants porte le titre de *Livre des us*. Nous en avons trouvé un exemplaire au couvent des trappistes d'Oelenberg.

vénérables qu'on appelait les hautes colonnes de l'Église [1].

Bernard n'avait à cette époque que vingt-huit à vingt-neuf ans; mais sa sagesse et son expérience lui tenaient lieu de cheveux blancs; et sa parole prépondérante avait brillé d'une si vive lumière dans l'assemblée des vieillards, que désormais on l'écoutait, on le consultait comme l'oracle de Cîteaux.

Après donc qu'il fut de retour dans son monastère, il s'appliqua avec un nouveau zèle à l'avancement de ses frères; et, non content d'assurer la prospérité de son ordre, il conçut le dessein de travailler à la renaissance de l'ancien esprit monastique dans toute l'Église, et de rétablir partout la pureté des siècles primitifs. Renouveler le monde par la piété chrétienne, et, pour cela, former des hommes capables de servir d'instruments à l'Esprit saint, telle était sa pensée, tel était l'objet de ses vœux.

Mais tant d'efforts sans aucun repos ébranlèrent derechef sa frêle santé. Il fut obligé de se séparer une seconde fois de sa chère communauté, et de suspendre, pour un temps, son laborieux ministère. Cette séparation fut pour lui un sacrifice

[1] Les chartreux tinrent leur premier chapitre, à l'instar de Cîteaux, l'an 1151, sous le huitième prieur de la grande Chartreuse. Cluny imita cet usage en 1232 et 1290, selon la teneur des bulles de Grégoire IX et de Nicolas IV. « Statuimus ut generale capitulum apud Cluniacum celebretur ad instar Cisterciencis ordinis, etc., etc. »

douloureux; il voyait ses desseins, ses travaux, ses entreprises subitement arrêtés par une longue maladie; et laisser là tant d'œuvres commencées pour demeurer dans l'inaction, c'était pour lui une inconsolable peine. Toutefois la maladie même entra dans le conseil de la Providence et concourut à préparer un nouvel ordre de choses : du fond de la cellule où le saint moine gisait sur un triste grabat, on allait voir se déployer un centre d'activité dont la sphère, de jour en jour plus vaste, dut s'étendre graduellement aussi loin que l'Église.

CHAPITRE X.

Nouvelle maladie de saint Bernard. — Vision. — Fruits de sa retraite.

Les maladies sont pour les âmes vulgaires des causes d'affaissement et d'affadissement qui relâchent les ressorts de la vie spirituelle. Pour les âmes fortes, au contraire, ce sont des exercices de courage et de patience au moyen desquels le chrétien se surmonte lui-même, s'élève au dessus des exigences de la nature, et imite la douceur de Celui qui a souffert pour nous, *afin de nous laisser un exemple* [1].

Saint Bernard, contraint par ses cruelles infirmités de s'isoler encore une fois de ses frères et de s'abstenir de toute activité extérieure, entra, pour ainsi dire, dans l'esprit de cette situation forcée, et en pratiqua les devoirs avec une vertu mâle et magnanime.

[1] I Petr., 2, 21.

Se croyant inutile à tout, et comme frappé de stérilité, il renonça plus que jamais à lui-même, porta sa croix, et se prépara tranquillement à la mort, dont la pensée animait son espérance et le remplissait de joie. Mais plus la mort travaillait, pour ainsi dire, cet homme extraordinaire et le dépouillait de sa propre vie, plus l'esprit de Dieu redoublait et multipliait les forces surhumaines de son âme.

Un jour cependant ses maux devinrent excessifs; et, ne pouvant plus y résister, il appela deux frères et les pria d'aller à l'église pour demander à Dieu quelque soulagement. Les frères, émus de compassion, se prosternèrent devant l'autel et prièrent avec une grande effusion de larmes. Pendant ce temps, Bernard eut une vision qui le ravit hors de lui-même : la vierge Marie, accompagnée de saint Laurent et de saint Benoît, sous l'invocation desquels il avait consacré les deux autels latéraux de son église, apparurent au malade. « La sérénité de leur visage, dit Guillaume de Saint-Thierry, était comme une expression de la souveraine paix qui les inonde au ciel. Ils se manifestèrent d'une manière si distincte au serviteur de Dieu, que, dès leur entrée dans sa cellule, il les reconnut parfaitement. La vierge Marie, ainsi que les deux saints, touchèrent de leurs mains sacrées le corps de Bernard aux endroits où la douleur était la plus vive; et, par l'effet de ce saint attou-

chement, il se trouva subitement délivré de son mal; et la salive qui jusqu'alors n'avait cessé de couler de sa bouche comme un ruisseau intarissable, se sécha à l'instant même [1]. »

Bernard avait eu précédemment un songe qui déjà lui avait ôté la perspective d'une mort prochaine. Il s'était vu transporté sur les bords de la mer, attendant un vaisseau pour s'embarquer; mais le vaisseau, qui approchait sans cesse, faisait d'inutiles efforts pour aborder au rivage; il s'éloigna enfin avant que le malade eût pu y entrer. Ce songe, confirmé par une vision merveilleuse, sembla annoncer au saint que le temps de son départ de ce monde n'était pas encore venu. Néanmoins la faiblesse de sa constitution et son épuisement extrême ne lui permirent point de longtemps le ministère actif et l'administration de sa communauté. Il dut demeurer renfermé dans sa cellule, où la méditation des saintes Écritures et l'oraison continuelle le remplirent de plus en plus de lumière et de splendeur.

Ce fut à cette époque qu'il composa son *Traité sur les différents degrés de l'humilité et de l'orgueil* [2]; ouvrage qui devint pour lui une source de peines et d'amertumes.

Dans cette première de ses productions, saint Bernard ramenait la science dans une voie depuis

[1] Vit. s. Bern., LI, cap. XII, n. 58.

[2] Tract. de gradibus humilitatis et superbiæ.

longtemps obscurcie, en la rattachant aux bases de la vie intérieure, et en la fondant sur l'expérience ascétique, justifiée et confirmée par la parole divine.

L'humilité est son point de départ : elle est, selon lui, la condition pour acquérir la science de la vérité. Mais elle-même présuppose la connaissance de la vérité; car elle se forme de trois manières : par la connaissance de soi-même, par la connaissance du prochain, et par la connaissance de la vérité absolue. Ceci posé, il montre les rapports et les degrés réciproques de la science avec les degrés correspondants de l'humilité; d'où il déduit, avec une puissante force de logique, les douze degrés d'humilité de la règle de Saint-Benoît, qu'il met en regard avec autant de degrés d'orgueil.

Cet ouvrage, entrepris pour l'instruction des moines, fut immédiatement suivi d'un autre qui n'est qu'un recueil de quatre homélies, vulgairement connues sous le nom de *super missus est.* Bernard les intitula : *Louanges de Marie* [1]. L'humilité et la grandeur, la puissance et la miséricorde immense de celle qui est devenue la *Mère du Saint des saints et du Roi des rois* : c'était là un inépuisable sujet de méditations et de douces consolations pour saint Bernard. Son opuscule,

[1] De Laudibus Mariæ.

production d'un cœur aimant et tendre, ne put être goûté que des hommes de cœur. Aussi les savants qui se livraient exclusivement à l'étude de la dialectique l'accablèrent de censures. Nous lisons dans l'Histoire de Cîteaux le récit des attaques violentes auxquelles saint Bernard fut en butte. « Comme il se trouve toujours dans le « monde, dit l'historien, des gens qui n'ont nulle « autre affaire plus agréable que de mordre sur les « œuvres d'autrui et de s'en rendre les rigoureux « censeurs, il y eut des personnes qui condamnè- « rent ce traité (*de Gradibus humilitatis*)... Mais il « ne fut pas seulement exposé à la censure des « curieux; même des docteurs illustres et célè- « bres y trouvèrent à redire [1]. »

En effet, parmi ces docteurs se trouvait le savant Hugues de Saint-Victor, justement célèbre par son érudition et sa profonde piété. Mais celui-ci, à la différence des détracteurs obscurs, s'adressa directement à Bernard et lui demanda des explications sur certains passages difficiles à comprendre. Il fut aussi le seul auquel le saint répondit; car jusqu'alors il s'était renfermé dans un silence humble et constant. Mais, dans sa lettre à Hugues, il mit le sceau de l'humilité sur l'ouvrage même qui traitait de cette vertu, en rétractant un passage où il avait cité le sens

[1] Hist. de Cît., vol. III, p. 182-3.

d'une parole de l'Écriture en place du texte sacré. Il déclare de plus qu'en parlant des anges il avait émis une opinion qu'il n'avait pas trouvée dans les Pères. « Cependant, ajoute-t-il, bien que les « explications qu'on donne aux textes sacrés ne « soient point tirées des Pères, elles ne laissent pas « d'être licites, pourvu qu'elles ne soient pas con- « traires aux sentiments des Pères et aux règles de « la foi [1]. »

Non-seulement le saint ne répondait point aux attaques dirigées contre lui, mais il demandait grâce pour ceux qui s'étaient compromis eux-mêmes par leurs injustes récriminations. Il écrivit à ce sujet au pieux Herbert, abbé du chapitre de Saint-Étienne, à Dijon [2]. « Si le frère Jean, votre reli- « gieux, s'est avisé de parler de moi et d'écrire « contre moi d'une manière inconvenante et peu « charitable, il s'est fait plus de mal qu'il ne m'en a « fait; car, en écrivant de la sorte, il a plus contribué « à faire connaître la légèreté de son jugement qu'à « me faire passer pour un esprit léger. Au reste, « s'il a cherché à me nuire, je ne chercherai pas à « lui rendre le mal pour le mal. C'est pourquoi, « considérant ici mes propres devoirs plutôt que

[1] Epist. 77. In subscrip. ad Homil. super *missus est.* Voir aussi Hist. de Cît., vol. III, p. 182.

[2] Epist. 233.—Ce chapitre était composé de chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin. Nous n'avons trouvé aucune trace des écrits publiés en cette occasion contre saint Bernard.

« la faute qu'il a commise, je vous prie et vous « conjure humblement de pardonner à ce jeune « homme qui, en cette occasion, a suivi l'impul- « sion d'un vain sentiment de zèle, et non pas le « mouvement d'une mauvaise volonté. Or, en lui « pardonnant, recommandez-lui de ne plus écrire « ni disputer sur des choses qui semblent au- « dessus des lumières de son intelligence : car « il est évident que, dans son petit ouvrage, il « aurait fallu un jugement plus sain et une main « plus exercée. »

Malgré ces discussions, et peut-être même à cause de ces discussions, par lesquelles les ennemis de saint Bernard cherchaient à le déconsidérer aux yeux de l'Église, son nom acquit une plus grande célébrité; ses ouvrages se répandirent au loin et obtinrent bientôt l'assentiment universel. Beaucoup de monde voulurent connaître l'homme dont les écrits onctueux et lucides avaient excité des clameurs si injustes; et de là le grand nombre de visites qui, à dater de cette époque, se succédèrent à Clairvaux. On ne se lassait point d'admirer l'humble moine qui, si jeune encore, avait peuplé le désert d'une troupe nombreuse d'anges plutôt que d'hommes; et qui, du fond de sa retraite, projetait sur l'Église une si douce lumière. On le regardait dès lors comme un saint; on le citait comme le modèle de l'ordre monacal, comme la gloire du sacerdoce, comme

le marteau des hérétiques[1]. Toujours malade et hors d'état de monter en chaire, il vivait séquestré dans la même cellule que l'évêque de Châlons lui avait fait construire autrefois; et là, profondément occupé des vérités éternelles, il était pourtant accessible à tout le monde, et accueillait sans distinction, avec une cordialité sereine et affectueuse, tous ceux qui accouraient pour le voir et le consulter sur toute espèce d'affaires. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne reçût des hôtes nouveaux ou des lettres qui demandaient de longues réponses. Souvent il gémissait en secret de cette multiplicité de soins qui ne lui laissaient plus de repos[2]. Mais il se rappelait aussi que l'amour divin ne pouvait ni ne devait rester oisif, et que, sacrifier son repos à la paix du prochain, c'était encore servir Dieu et imiter Jésus-Christ : « La charité, qui est la règle de « Dieu, disait-il, doit être préférée à la règle de « saint Benoît[3]. »

Cette charité sincère, jointe à une complète abnégation de lui-même et à une rare capacité pour dénouer les affaires les plus compliquées, lui attirait une foule de personnages considérables

[1] Henriquez. Annal. Cist.

[2] Convenerat enim multitudo magna fere ex omni natione quæ sub cœlo erat. Me oportet omnibus respondere, etc. (S. Bern., Ep. ad. Petr. Clun., 389. — Vid. Guill. de Th., p. 1101, 1102.)

[3] De præcep., cap. IV.

qui le prenaient pour arbitre de leurs différends. Les ecclésiastiques et les laïques venaient également le consulter; bientôt les princes et les prélats, les rois eux-mêmes recoururent aux oracles de l'homme de Dieu, dont la lumière commençait à poindre comme l'aurore quand elle éclate au matin. Tout ce qui était juste, utile, légitime, avait accès auprès de lui, enflammait son zèle, provoquait un dévouement sans bornes; et, dès qu'il s'était chargé d'une cause, de quelque peu d'importance qu'elle fût, il la prenait à cœur et la poursuivait avec une infatigable activité. C'était surtout envers les pécheurs qu'il exerçait son ardente charité. Il les pressait, comme saint Paul, à temps et à contre-temps, par les sollicitations les plus ingénieuses de la tendresse, par les plus vives représentations de la vérité. Mais aussi, quand il se trouvait aux prises avec l'arbitraire, ou qu'il soutenait les droits de l'innocence et de la justice, il devenait inflexible comme un roc, et sa volonté demeurait ferme comme une colonne inébranlable. Il l'avoue lui-même dans une de ses lettres : « La voie de la tendresse, dit-il, « est celle qui m'est habituelle;... mais lorsque « les hommes abusent de la douceur et que « l'huile des remontrances charitables se répand « inutilement sur eux, il faut se servir de remè- « des plus vigoureux et employer la force du « vin;... que, si les adversaires de la vérité et de la

« justice ont le front dur, il faut l'avoir plus dur « qu'eux, parce qu'il n'y a rien de dur qui ne le « cède à ce qui est plus dur; et que Dieu lui-« même, parlant au prophète Ézéchiel, lui promet « qu'il lui donnera un front plus dur que celui « de ses ennemis[1]... »

La fermeté du serviteur de Dieu, inséparable d'ailleurs de la vraie charité, produisit dès ce temps de nombreux résultats. Nous n'en citerons ici que deux exemples tirés de ses lettres :

Le comte de Champagne, Thibauld, prince juste et vertueux, avait, par suite de faux rapports, ordonné la confiscation des terres de l'un de ses vassaux; et, sans vouloir entendre de justification, il le bannit et le réduisit à une telle misère que sa femme et ses enfants durent mendier leur pain. Ce malheureux, nommé Humbert, avait vainement épuisé toutes les tentatives pour apaiser le prince; il vint enfin à Clairvaux et supplia le saint abbé de s'intéresser à son sort. Bernard, touché de compassion, pria d'abord deux prélats d'écrire en son nom au comte de Champagne en faveur de Humbert; mais comme leur lettre n'obtint point de succès, il écrivit lui-même en ces termes : « Je suis sensible à l'intérêt que vous « avez pris à ma maladie, parce que l'amour que « vous avez pour Dieu vous l'a inspiré. Cependant « j'ai lieu d'être surpris de ce que, aimant Dieu et

[1] Epist. 232 —Vid. etiam serm. in Cant. 44; et de Consid., lib. IV, cap. 3.

« m'aimant pour Dieu, vous me refusiez une grâce « que Dieu m'avait inspiré de solliciter.

« Certes, si je vous avais demandé de l'or, ou « de l'argent, ou quelque autre faveur de ce genre, « vous ne m'auriez point refusé, puisque tant de « fois vous m'en avez prodigué. Pourquoi donc « me jugez-vous indigne d'une grâce que je solli- « cite moins dans mon intérêt que dans le vôtre?... « Ignorez-vous cette menace que Dieu vous fait : « *Le temps viendra où je jugerai les justices?* A « plus forte raison les injustices. Ne craignez-vous « pas ce qui est écrit : *Vous serez mesuré à la me- « sure dont vous aurez mesuré les autres?* Doutez- « vous qu'il ne soit plus facile à Dieu de dépouiller « un prince qu'il n'est facile à un prince de dé- « pouiller son sujet [1]?... »

Cette lettre, dont nous ne citons qu'un seul passage, produisit un effet immédiat. Le comte de Champagne examina l'affaire de son vassal, et rendit une ordonnance qui le rétablit dans ses droits et ses biens. Mais plusieurs conseillers du prince, intéressés à maintenir la première sentence, suscitèrent des entraves à la réhabilitation de Humbert. Alors saint Bernard lui écrivit de nouveau : «... Quel est le conseiller infidèle qui « a essayé d'ébranler, par ses lâches conseils, l'in- « vincible fermeté de votre âme? Quel qu'il soit, « c'est un faux ami, un traître, un dangereux

[1] S. Bern. Ep. 27.

« courtisan qui sacrifie votre gloire à sa passion...
« Je vous conjure, par la miséricorde de Dieu,
« d'empêcher que l'impie ne se prévale de l'afflic-
« tion du pauvre, et veuillez ordonner qu'on res-
« titue sans retard à la femme et aux enfants de
« Humbert les biens qu'ils ont droit d'hériter [1]... »

L'affaire était à peine terminée, que l'abbé de Clairvaux, dans une autre circonstance, fit encore une fois entendre la vérité au comte de Champagne. Le prince avait rendu des ordonnances très-sévères pour réprimer les abus des duels judiciaires; et les ordonnances, encore imbues des préjugés du moyen âge, frappaient surtout les victimes de ces intolérables combats. C'est de quoi saint Bernard se plaint au comte Thibauld :
« Il y a quelque temps déjà que, dans un duel
« qui eut lieu en présence du prévôt de Bar, ce-
« lui qui succomba fut condamné, par votre sen-
« tence, à perdre les yeux. Mais, comme s'il n'é-
« tait pas assez malheureux de sa défaite et d'être
« privé de la vue, vos officiers se sont encore em-
« parés de ses terres. Il est de votre justice et de
« votre charité de lui laisser de quoi entretenir
« une vie triste et languissante : la faute du père
« ne doit point retomber sur les enfants, ni leur
« ôter les biens qu'il possédait [2]... »

La franchise de Bernard et la sainte hardiesse

[1] Ep. 38.
[2] Id. 39.

avec laquelle il élevait sa voix en faveur de la justice étaient d'ailleurs accompagnées d'une douceur si profonde, d'un si parfait désintéressement, que sa parole semblait promulguer la volonté du Très-Haut. Le jeune abbé avait conservé, de son éducation première, une noblesse exquise de ton et de bonnes manières, et une délicatesse de langage qui, s'ajoutant aux dons de l'esprit, captivaient spontanément les âmes. Chacun de ses regards, chacun de ses mouvements répandait autour de sa personne la grâce, la bienveillance, la vie céleste; et chacune de ses paroles portait un fruit. « Il avait toujours, dit un ancien écrivain, des consolations pour les affligés, des secours pour les opprimés, des conseils pour les esprits inquiets, des ressources pour les nécessités pressantes, un baume pour toutes les maladies[1]. »

Tant de vertus et de qualités précieuses, consacrées à Dieu et au service de l'Église, ne purent demeurer cachées : elles éclatèrent plus vivement de jour en jour; et, à l'époque où nous arrivons, on voit briller le nom de saint Bernard qui apparaît comme un astre bienfaisant à l'horizon de son siècle. Sa correspondance constate les relations qui se formaient entre lui et les principaux personnages de son temps, non-seulement en France, mais en Italie, en Allemagne, en Portu-

[1] Gaudf., 1145.

gal et jusqu'en Asie. Le monastère de Clairvaux était devenu la terre sainte où la curiosité aussi bien que la piété attiraient une foule d'étrangers illustres : on venait contempler au sein de la France les anciennes merveilles du désert. Outre ce spectacle d'édification, on parlait aussi de plusieurs miracles opérés par le serviteur de Dieu. Il était notoire qu'un enfant des environs de Clairvaux lui avait été présenté dans un état de souffrance extrême : son bras était paralysé, sa main desséchée. Bernard pria, fit le signe de la croix sur l'enfant, et le rendit à sa mère parfaitement rétabli [1]. Une guérison non moins extraordinaire fut celle du riche Humbert, celui qui plus tard se fit religieux et devint le premier abbé du monastère d'Igny, au diocèse de Reims. Cet homme, auquel Bernard portait une affection particulière, était si malade d'épilepsie, qu'il en tombait jusqu'à sept fois par jour. Le saint pria pour celui qu'il aimait. Dès ce moment Humbert est guéri et n'éprouva plus une seule attaque de ce mal jusqu'à la fin de sa vie [2]. On rapporte encore que, se trouvant à Foigny, au diocèse de Laon, le jour où l'on célébrait la dédicace de la nouvelle église du monastère qu'il avait fondé [3], cette église fut remplie

[1] Guill. de S. Th., cap. IX, p. 1097.

[2] Ex manuscript., ed. Horst. — Voir aussi Guill. de S. Th., cap. IX, p. 1097. Voir encore Sermo de Humberto in Op. S. Bern.

[3] En l'année 1121.

d'une si incroyable quantité de mouches, que leur agitation et leur bourdonnement troublèrent les offices; et, comme on ne savait aucun moyen de s'en délivrer, Bernard s'écria : *Excommunico eas!* Le lendemain on les trouva mortes; et leur nombre était si grand qu'elles noircissaient le pavé; il fallut des pelles pour les jeter hors de l'église. A quoi un chroniqueur ajoute que « ce miracle fut si connu et si célèbre que *la malédiction des mouches de Foigny* passa en proverbe parmi les peuples d'alentour, attendu que de toutes parts on était venu assister à la dédicace de cette église[1]. »

Un jour, plusieurs chevaliers, se rendant à un tournoi, prirent le chemin de Clairvaux et demandèrent un gîte au monastère. C'était vers la fin du carême; et le saint abbé, tout en prodiguant à ses hôtes les devoirs de l'hospitalité, ne leur cacha point la peine vive qu'il ressentait en voyant de jeunes chrétiens animés de dispositions si frivoles à l'époque la plus sérieuse de l'année, alors que l'Église gémit dans la retraite et la pénitence. « Je vous demande une trêve, leur dit-il, jusqu'a« près la sainte quarantaine. » Mais les chevaliers, impatients de paraître au tournoi, ne purent se résoudre à déférer à cette juste invitation. « En ce cas, « leur dit saint Bernard, je demanderai cette grâce

[1] Guill., cap. x, n. 32.

« à Dieu, et j'ai la ferme confiance que je l'obtien-« drai. » Puis il leur fit servir à boire, bénit la coupe, et leur dit : « Buvez à la santé de vos « âmes! » Ils burent, et bientôt après prirent congé du saint. Mais à peine eurent-ils fait quelque chemin, que leur conscience se troubla, et ils se communiquèrent l'un à l'autre les émotions qu'ils éprouvaient et les étranges anxiétés de leur esprit. Ce qu'ils avaient vu à Clairvaux, ce qu'ils avaient entendu absorbait tout leur être; des larmes de regrets et d'attendrissement mouillaient leurs yeux, quand ils comparaient la vanité de leur vie avec la vie grave et digne des vrais chrétiens. Tous, d'un commun accord, retournent sur leurs pas; et, enflammés d'un saint désir, ils se dépouillent de leurs armures, déposent leurs riches vêtements et se prosternent aux pieds de Bernard pour se consacrer à Dieu. « Ils vouèrent le reste de leur vie aux exercices tranquilles de la guerre spirituelle des enfants de Jésus-Christ. Quelques-uns d'entre eux, ajoute le biographe, combattent encore aujourd'hui pour le service de Dieu; plusieurs autres règnent déjà avec Jésus-Christ au ciel, ayant été délivrés en ce monde des liens de leurs corps mortels[1]. »

[1] Guill., XI, n. 55, p. 1099.

CHAPITRE XI.

Travaux de saint Bernard. — Ses relations avec les Chartreux. — Voyage à Grenoble et à Paris. — État des monastères; services qu'ils rendent.

Doux et humble au milieu des respects qui l'environnaient, simple, calme, patient au milieu des affaires et des soins multipliés qui absorbaient son temps, Bernard, à mesure qu'il vit grandir sa sphère d'activité, se concentrait davantage dans son for intérieur, et entretenait avec plus de vigilance la communication incessante et vivante de son âme avec Dieu. L'amour, comme un feu dévorant et lumineux, neutralisait en lui les dangereuses influences d'une popularité toujours croissante, en même temps qu'il donnait à sa parole une force et une clarté onctueuse. Ses disciples, comme de féconds oliviers, peuplaient la vallée de Clairvaux et produisaient leurs fruits dans la paix. Bientôt, malgré les agrandissements successifs des bâtiments, le monastère ne suffisait plus à la multi-

tude des nouveaux moines dont le nombre s'éleva jusqu'à sept cents [1]. Il fallut même que les plus anciens se tinssent hors de l'église; les novices seuls y trouvaient place pendant les offices. Une si prodigieuse bénédiction dut nécessairement porter au loin la semence des vertus. De tous côtés d'ailleurs on demandait des religieux formés à l'école de saint Bernard; et les provinces s'estimaient heureuses quand elles obtenaient quelques-uns de ces hommes riches en Dieu et doués d'une grâce attractive, qui font descendre les dons du ciel et les répandent avec abondance sur la terre. Déjà Paris, Châlons, Mayence, Liége, plusieurs villes en Flandre, en Allemagne, en Italie, dans la Guienne, possédaient des maisons issues de Clairvaux; et, dès l'année 1122, Bernard voyagea dans ces différentes contreés pour y fonder des colonies et les lier entre elles par les liens sacrés de la fraternité chrétienne. On ne peut lire sans émotion les sages avis qu'il donnait aux abbés des nouveaux monastères, et les recommandations tendres et touchantes qu'il répétait sans cesse aux supérieurs : « Que ceux qui prétendent « inspirer de la crainte plutôt que de veiller « avec amour sur leurs inférieurs prêtent l'o- « reille aux paroles du psalmiste : *Instruisez- « vous, juges de la terre* [2]*!* Apprenez que vous

[1] Gaufr., Vit. S. Bern., lib. v, n. 20.

[2] Ps. 2.

« devez être les mères et non les seigneurs de « vos subordonnés. Étudiez-vous à vous rendre « plus aimables que redoutables ; et si quelque- « fois il est nécessaire de punir, que votre sévé- « rité soit paternelle, et non cruelle et tyrannique. « Montrez-vous mères en caressant, pères en cor- « rigeant ; renoncez à la dureté, retardez les châ- « timents, ouvrez votre sein maternel ; que ce sein « soit rempli de lait et non d'humeurs. Pourquoi « appesantir votre joug sur ceux dont vous devez « au contraire alléger le fardeau ? Pourquoi le « petit enfant mordu d'un serpent appréhen- « derait-il le médecin, au lieu de recourir à lui « avec une confiance toute filiale ? *Mes frères*, dit « l'apôtre, *si quelqu'un se trouve impliqué dans quel- « que péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez « soin de le relever dans un esprit de douceur, cha- « cun de vous faisant réflexion sur soi-même et crai- « gnant d'être tenté comme lui.* » Et de plus, ajoute « un prophète : « Si l'impie meurt dans son ini- « quité, par votre faute, vous serez responsable de « son âme, *et je vous redemanderai son sang*[1]. »

Sa sollicitude, loin d'abattre sa frêle existence, semblait au contraire le remplir de forces toujours nouvelles. Il était devenu le centre et l'âme de l'ordre de Cîteaux ; et, pour nous servir des expressions de l'un de ses anciens biographes,

[1] Cant. cant. serm. 23. — Ad Gal., cap. VI. — Ezech., cap. III.

ainsi que les fleuves retournent à la mer d'où ils sont sortis, de même tout ce qui arrivait d'heureux ou de malheureux à ses enfants lui revenait sans cesse par les lettres qu'il en recevait et par les avis qu'il s'empressait de leur transmettre.

Mais, outre ces travaux, outre ces voyages et la vaste correspondance qu'il entretenait avec les maisons de son ordre, avec les prélats qui réclamaient ses conseils, avec les savants qui lui soumettaient leurs doutes, avec une foule de personnes qui lui ouvraient leur conscience, il trouvait encore moyen d'écrire longuement à ses amis, et de leur envoyer des traités qu'il composait pour nourrir leur piété.

C'est dans ces écrits, fruits spontanés des inspirations de son cœur, qu'il faut surtout étudier l'esprit intérieur de saint Bernard. Nous citerons ici la célèbre lettre qu'il adressa en 1122 aux religieux de la grande Chartreuse, près de Grenoble; on y admirera sa douce sérénité au milieu des occupations les plus assujettissantes, et la hauteur sublime à laquelle il s'élève sur les ailes de la contemplation. L'étendue de cette lettre nous force de l'abréger.

« Frère Bernard de Clairvaux souhaite le salut « éternel à ses très-vénérables pères et très-chers « amis, Guignes, prieur de la Chartreuse, et les « saints religieux de sa communauté.

« Votre lettre m'a donné d'autant plus de joie

« que je souhaitais depuis longtemps d'en recevoir.
« A mesure que je la lisais, j'ai senti dans mon âme « un feu qui s'allumait et qui m'a paru un rayon « de celui que le Seigneur a apporté sur la terre.
« Oh! quel doit être le feu de la charité divine « dont Dieu consume vos cœurs, puisque les étin- « celles qui en jaillissent sont si ardentes!... Soyez « bénis du Seigneur d'avoir eu la bonté de m'écrire « les premiers et de m'encourager à vous écrire à « mon tour! Je n'aurais jamais osé commencer, « quelque grande envie que j'en eusse. J'appréhen- « dais de troubler votre saint repos, de suspendre « vos secrets entretiens avec Dieu, d'interrompre ce « perpétuel et sacré silence qui vous environne, de « distraire enfin, par d'inutiles paroles, des oreilles « toujours attentives à la voix du ciel... Mais la cha- « rité est plus hardie que moi; elle est la mère des « plus tendres amitiés; et quand elle frappe à la « porte, on ne doit point craindre l'importunité...
« Que je suis heureux d'avoir visité en passant vos « chères montagnes d'où je tire un si grand se- « cours!... Oui, je compterai parmi mes jours les « plus solennels, et je ferai une éternelle mémoire « de ce jour où je fus introduit dans vos cœurs...»

Après ces doux préliminaires, le saint abbé parle de l'amour divin et des différents degrés par lesquels on s'y élève :

« Dieu est amour, dit saint Jean [1]. L'amour est

[1] Jean., I, IV, 16.

« cette loi éternelle qui a créé l'univers, qui le « gouverne et le règle par sa sagesse. Et rien n'est « sans loi, pas même cette loi suprême dont « je parle, qui, toute incréée qu'elle est, reçoit « pourtant sa loi d'elle-même. Mais l'esclave et le « mercenaire se font une loi différente de la loi « du Seigneur : celui-là n'aime point Dieu, et ce- « lui-ci aime autre chose plus que Dieu. L'un et « l'autre se sont fait une loi particulière, mais ils « n'ont pu la rendre indépendante de l'ordre im- « muable que la loi éternelle a établi. Ils imitent « ou parodient, en quelque façon, le Créateur, en « se servant de loi à eux-mêmes et en prenant leur « volonté propre pour règle de conduite. Mais ce « joug est pesant, insupportable : car c'est un effet « de la loi divine que tout homme qui refuse de « s'y soumettre devient son propre tyran ; et en « secouant le joug de la divine charité, on tombe « nécessairement sous le poids accablant de sa « propre volonté... Cependant, comme nous som- « mes charnels et nés de la concupiscence, il est « inévitable que notre amour commence par la « chair ; mais s'il est conduit par l'ordre et rectifié « par la grâce, il s'élèvera par divers degrés et « progrès jusqu'à la perfection de l'esprit... Ainsi, « l'homme commence à aimer pour lui-même, « parce qu'il est charnel et ne goûte rien hors de « lui. Ensuite, voyant qu'il ne peut se soutenir « seul, il est poussé à recourir à Dieu, à le cher-

« cher par la foi; et il l'aime comme un bien qui « lui est nécessaire. Dans ce second degré, il aime « Dieu, à la vérité; mais il l'aime pour soi-même, « et non encore pour Dieu. Enfin, pressé par ses « propres besoins, il continue à rechercher Dieu; « il s'en occupe dans ses pensées, dans ses médi- « tations, dans ses lectures, dans la pratique de « l'obéissance, en sorte que ce commerce et cette « familiarité, si j'ose parler ainsi, lui apprend à « mieux connaître Dieu, et par conséquent à le « trouver aimable. Il goûte combien le Seigneur « est doux, et c'est là le passage au troisième de- « gré, où l'on aime Dieu, non plus par rapport à « soi, mais pour lui-même..... Le quatrième degré « arrivera sans doute quand le serviteur fidèle sera « introduit dans la joie de son Dieu et enivré de « ses chastes délices. Alors cette sainte ivresse le « plongera dans un entier oubli de lui-même, et il « ne sera plus qu'un même esprit avec Dieu [1]. »

Saint Bernard ne se contenta point d'entretenir par le commerce épistolaire les sentiments d'amour et d'estime qu'il portait aux religieux de la Chartreuse. Cet ordre avait pris naissance peu d'années avant celui de Cîteaux [2]; et tous deux, menant un genre de vie analogue, s'étaient déve-

[1] Op. S. Bern., Epit. 11. Cette lettre fut adressée à Guignes, cinquième général de l'ordre des Chartreux, qui mourut en 1137, c'est-à-dire cinquante-trois ans après la fondation de cet ordre.

[2] En 1084.

loppés dans la solitude, au milieu des souffrances et des persécutions. C'est pourquoi saint Bernard portait un attachement particulier aux disciples de saint Bruno; et, vers la fin de l'année 1123, ne pouvant résister aux sollicitations dont il était l'objet, il profita d'un voyage que les intérêts de son ordre l'obligeaient à faire, pour se rendre à Grenoble, où l'évêque saint Hugues, qui gouvernait le diocèse, le reçut comme un envoyé du ciel. Ce prélat, vénérable par sa sainteté autant que par son extrême vieillesse, se prosterna devant l'abbé de Clairvaux, qui alors était dans la trente-deuxième année de son âge, « et ces deux enfants de lumière, rapporte l'annaliste, s'unirent de telle sorte qu'ils ne formèrent plus dans la suite qu'un cœur et qu'une âme, s'étant liés et attachés par les liens indissolubles de la charité de Jésus-Christ. Il éprouvèrent tous deux les sentiments de la reine de Saba dans le jugement qu'elle fit de Salomon : chacun d'eux étant ravi de trouver beaucoup plus que ce que la renommée avait publié de l'un et de l'autre [1]. »

Le serviteur de Dieu, accompagné de plusieurs moines, ne tarda point à gravir les rochers et les sauvages montagnes sur la cime desquelles les Chartreux avaient planté leur croix et déployé leurs tentes. Sa visite y causa une impression de joie si profonde qu'aujourd'hui encore elle subsiste : le

[1] Guill., lib. III, cap. II. — Hist. de Cît., vol. III, ch. VII, p. 251.

souvenir en est resté tout vivant, et les siècles n'ont pu en effacer les traces [1].

Cependant, à l'occasion de cette mémorable visite, la chronique rapporte une anecdote intéressante. Il y eut un chartreux (c'était, dit-on, le prieur même du monastère) qui se montra scandalisé à la vue du brillant équipage de saint Bernard. Celui-ci, en effet, arriva sur un cheval magnifiquement caparaçonné; ce qui avait péniblement affecté le bon religieux, qui ne comprenait pas un si grand luxe dans un moine qui passait pour un saint et faisait profession de pauvreté. Le chartreux, ne pouvant dissimuler son sentiment, s'en ouvrit à un moine de la compagnie de Bernard, et lui confessa franchement sa pensée. Mais le saint abbé de Clairvaux, ayant appris la chose, demanda aussitôt à voir l'équipage sur lequel il était venu, avouant avec ingénuité qu'il n'y avait fait aucune attention, et qu'il l'avait accepté pour sa route tel qu'un moine de Cluny le lui avait prêté. Cette naïve explication,

[1] Lors d'un voyage que nous eûmes le bonheur de faire récemment à la grande Chartreuse, près de Grenoble, nous avons pu constater ce fait, et il est impossible de passer quelques jours dans cette édifiante communauté sans entendre parler de saint Bernard et des détails qui se rapportent à sa visite. On dirait que ces pieux solitaires sont aussi élevés au-dessus du temps qu'ils le sont au-dessus de l'espace; et que les moines qui aujourd'hui encore accueillent les hôtes avec une charité si affectueuse, sont les mêmes qui reçurent saint Bernard au douzième siècle. Il y a dans l'Église certains hommes et certaines choses qui ne changent pas : ils semblent participer à l'immutabilité de l'éternité.

qui montre à quel point le serviteur de Dieu avait mortifié ses sens, réjouit grandement les pieux cénobites, et fut pour eux un sujet d'édification.

Dans le même temps, au commencement de l'année 1123, Bernard fit son premier voyage à Paris où l'appelaient les affaires de son ordre. A peine arrivé dans la capitale du royaume, où son nom jouissait d'une haute réputation, on le pressa d'entrer dans les écoles de philosophie et de théologie pour y tenir un discours. Il se rendit à cette invitation; et devant parler devant une nombreuse assemblée, il se prépara avec soin, et prononça une savante dissertation sur les plus subtiles questions de philosophie. Mais, ayant achevé son discours, et l'auditoire demeurant froid et impassible, saint Bernard se retira triste et confus; il s'enferma dans un oratoire où il gémit devant Dieu et versa des larmes. Le lendemain, Bernard se présenta dans la même école; « mais cette fois, rapporte l'Exorde de Cîteaux, le Saint-Esprit parla par sa bouche et conduisit sa langue; et le discours admirable qu'il prononça fit une sensation telle que plusieurs ecclésiastiques, vivement touchés, se mirent sous sa direction et le suivirent à Clairvaux pour y servir Dieu sous sa conduite [1]. »

[1] Ann. Cist., tom. I, p. 142, n. 3, 4, 5.

Bernard, chargé de ces précieuses dépouilles, revint à Clairvaux, où il reprit aussitôt le gouvernement du monastère, et s'appliqua, par l'exemple et par la prédication quotidienne, à l'instruction de ses frères et à leur perfectionnement dans la voie des saints. Mais les soins spirituels auxquels il se livrait avec un zèle sans bornes ne l'empêchèrent point de pourvoir aussi aux besoins matériels du pays dans des circonstances malheureuses. Une longue sécheresse, suivie d'une terrible disette, désolait depuis quelque temps la Bourgogne; et le fléau s'étant appesanti sur le reste de la France, les peuples, toujours cruels quand la faim les presse, s'agitaient sans frein et proféraient des menaces. Dans ce triste état de choses, Dieu sembla renouveler à Clairvaux le prodige qu'il avait fait éclater autrefois en Égypte. Clairvaux, grâce à la prévoyance du saint abbé, devint comme le grenier d'abondance de toute la Bourgogne; et nous lisons que Bernard adopta jusqu'à trois mille pauvres qu'il marqua d'un signe particulier (*accepit sub signaculo*), s'engageant à les nourrir aussi longtemps que durerait la famine [1]. Cet exemple fut imité par les monastères des environs, et procura des ressources extraordinaires à la province.

[1] Joan. Eremit. Vit. Bern., lib. II, n. 6, apud Mabillon, t. II. Voy. aussi Hist. de Cît., vol. III, chap. X.

Il n'y a pas très-longtemps qu'un fait semblable s'est passé en Suisse,

Tel était le noble usage des richesses que l'économie et la piété chrétienne faisaient affluer dans les monastères. La religion, qui se donne tout à tous, administrait la fortune publique, durant la minorité des peuples; elle rendait en usufruit ce qu'elle stabilisait en capitaux; elle recevait le superflu du riche pour satisfaire aux besoins du pauvre; et ainsi, grâce aux institutions monastiques, la plaie de la mendicité n'était pas, dans les temps de foi et de ferveur, ce qu'elle est devenue de nos jours.

D'ailleurs, ce n'était là, pour ainsi dire, qu'une partie accessoire des bienfaits que la société en retirait. Sans parler des ressources morales et matérielles que ces institutions procuraient au pays par le défrichement des terres incultes, par une sage répartition des aumônes, par l'impulsion donnée à l'agriculture, aux arts utiles, à la science, à tous les genres de travaux, et surtout par l'esprit civilisateur qu'elles répandaient sur les populations qui s'aggloméraient successivement autour des couvents, comme autour de foyers d'où

et nous en avons entendu le récit naïf sur les lieux mêmes. On sait que les couvents de capucins ne vivent que d'aumônes, et que, dans les moments de détresse, quand ils manquent du nécessaire, ils sonnent leur cloche d'alarme qui n'en appelle jamais inutilement à la charité publique. Or, à l'époque de la famine, en 1816, pendant que le village de Dornach, près de Bâle, se trouvait dépourvu de toute subsistance, la cloche du couvent attira de tous les côtés des secours si abondants que les capucins furent à même de nourrir tout le village et une foule de pauvres des environs. C'est ce que témoigne encore aujourd'hui une population reconnaissante.

jaillissaient la vie et la bénédiction, nous ne voulons rappeler ici qu'un seul avantage, parce qu'il touche à une question débattue de nos temps, et qui nous fournira l'occasion de rapporter un trait gracieux de la vie de saint Bernard.

Les monastères, si dignes de notre admiration, exerçaient particulièrement une heureuse influence sur le système pénitentiaire. Ils étaient, dans la vérité du terme, des maisons de *correction* où les criminels n'étaient pas seulement séquestrés pour les empêcher de nuire, mais pour les soumettre à l'action vivifiante de la religion qui seule corrige les mœurs en transformant les cœurs. De là la facilité avec laquelle on accordait aux moines la grâce d'un condamné, à la condition qu'ils le retiendraient dans leur couvent et en répondraient devant la société. Saint Bernard aimait ces œuvres de miséricorde, et en obtenait souvent des résultats admirables. Un jour qu'il se rendait auprès du comte de Champagne, il rencontra sur son chemin le triste cortége qui menait un malfaiteur au dernier supplice. Bernard, ému de pitié, se précipite au milieu de la foule, et s'empare de la corde à laquelle était attaché le coupable. « Confiez-moi cet homme, dit-il, je veux le pendre de mes propres mains! » Et ne lâchant prise, il le conduisit lui-même par la corde jusque dans le palais du comte de Champagne. A cette vue, le prince effrayé s'écrie : « Hé-

las, révérend père, que faites-vous là? Vous ne savez pas que c'est un infâme scélérat qui a déjà mille fois mérité l'enfer. Voudriez-vous donc sauver un diable? » Mais Bernard répliqua doucement : « Non, prince; je ne veux pas réclamer l'impunité de cet homme. Au contraire; car vous alliez lui faire expier ses crimes par une mort subite; pour moi, je demande que ce supplice dure toute sa vie, et que, jusqu'à la fin de ses jours, il subisse les tourments de la croix! » Le prince garda le silence. Alors saint Bernard se dépouilla de sa tunique, en revêtit le condamné et l'emmena au monastère de Clairvaux, *où ce loup cruel fut changé en agneau*, dit la chronique : il s'appelait *Constantinus*, *et mérita bien ce nom;* car il persévéra dans la pratique de la pénitence pendant plus de trente années, et mourut enfin, à Clairvaux même, d'une mort édifiante [1].

De pareilles conversions n'étaient point rares; et les ordres monastiques, qui civilisèrent le monde moderne, offraient dans les éléments qui les composaient le merveilleux mélange de tout ce que la société renfermait de plus brillant et de plus hideux, de plus pur et de plus ignoble. Les couvents étaient les asiles sacrés, les cités de refuge où se retiraient ceux que le monde repoussait, aussi bien que ceux qui repoussaient le monde;

[1] Voy. Herbert, De miraculis, lib. II, cap. xv, apud Mabillon, Op. S. Bern., t. II, p. 1219.

tous ensemble s'ensevelissaient dans la mort, pour revivre d'une nouvelle vie, réalisant de cette sorte la parole du prophète : *Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira*[1].

[1] Isaï, XI, 5.

CHAPITRE XII.

Zèle de saint Bernard pour la réforme des mœurs cléricales et monastiques.

Cependant le mal, dans toutes les institutions humaines, est à côté du bien; l'un contribue à la manifestation de l'autre; le bien, en ce monde, s'élabore dans le mal; et le mal s'accumule à mesure que le bien s'en sépare. De même que dans le travail digestif, le plus pur des aliments se dégage des substances grossières et se mêle à la vie pure, laissant à la terre ce qui est terrestre; ainsi l'œuvre du christianisme, dans sa voie purgative, sépare les éléments divers qui entrent dans sa composition interne; et tandis que les âmes purifiées s'élèvent vers le ciel, le monde s'empare des formes mortes et des corps sans esprit.

De là les vicissitudes des ordres monastiques et du clergé; de là les alternatives de gloire et d'abaissement de l'Église; de là encore la nécessité

des rénovations périodiques qui changent la face des institutions religieuses et sociales.

Malgré les puissants efforts que, depuis Grégoire VII, les souverains pontifes n'avaient cessé de faire pour hâter une régénération si désirée, l'Église gémissait toujours sur des abus invétérés. La simonie déconsidérait le clergé; et l'ambition, la turbulence, les richesses accumulées depuis des siècles, avaient fait perdre aux anciens ordres monastiques leur esprit de piété et leur splendeur spirituelle.

Nous l'avons dit : l'ordre opulent de Cluny, dont les maisons se trouvaient partout, offrait dans le XII[e] siècle le spectacle de cette décadence; et comme cet ordre était devenu en quelque sorte la pépinière des prélats et des grands dignitaires de l'Église, le luxe accompagnait les moines jusque sur le trône épiscopal.

Un tel état de choses excitait depuis longtemps les murmures du peuple et les gémissements des hommes de bien. Mais les tentatives d'une réforme échouaient contre la résistance de ceux qui ne voulaient point l'opérer, de crainte d'être obligés de la subir. Il en résulta une funeste ostentation de richesses et de passions vénales qui semblaient triompher, tandis que les humbles vertus restèrent ignorées et devinrent même un objet de sarcasme pour les moines dégénérés.

Saint Bernard avait, dans plusieurs occasions,

élevé sa voix puissante pour le rétablissement de l'antique discipline. Tantôt avec un esprit de douceur, tantôt avec le fouet d'une implacable sévérité, il poursuivait, menaçait, pressait, conjurait ceux dont l'inconduite était notoire; et déjà il avait obtenu des succès partiels, des réformes locales, et plusieurs conversions qui présageaient une ère nouvelle.

La lettre qu'on va lire montre les encouragements qu'il donnait à ceux qui se prêtaient aux rénovations réclamées par les besoins du temps; et elle renferme en outre des enseignements qui ne s'adressent pas moins aux chrétiens du monde qu'à ceux qui vivent dans la solitude.

« Au révérend et vénérable père Guérin, abbé du monastère de Sainte-Marie des Alpes, et à tous les religieux de ce monastère, frère Bernard, leur dévoué serviteur, souhaite qu'ils fassent de plus en plus des progrès dans les voies de la perfection.

« Je vois en vous, mon vénérable père, l'accomplissement d'un oracle que je me rappelle avoir lu dans la sainte Écriture : *Lorsque l'homme sera à la fin de ses travaux et de ses recherches, il trouvera qu'il ne fait que de commencer*[1]. Il semblait que votre grand âge et vos longs travaux exigeassent du repos, et que maintenant vous jouissiez du fruit de vos peines; mais, semblable à un

[1] Ecclésiast. XVIII.

soldat de Jésus-Christ nouvellement enrôlé sous les étendards de la croix, vous vous disposez à une nouvelle campagne; vous cherchez de nouveaux ennemis à combattre, et vous provoquez, vous forcez, quoique épuisé de fatigues et accablé sous le poids des années, l'antique ennemi que vous avez si souvent battu, à revenir sur le champ de bataille!

« En effet, contre la coutume et les usages de vos prédécesseurs, vous renoncez généreusement et saintement aux bénéfices; vous détruisez ces synagogues de Satan, je veux dire ces cellules particulières dans lesquelles trois ou quatre moines se retiraient pour y vivre, la plupart du temps, selon leur volonté propre, sans règle et sans discipline; vous interdisez aux femmes l'entrée de votre monastère, et vous faites refleurir avec un zèle ardent les pieux exercices de la vie monastique. Mais que va faire le premier père de tous les pécheurs? Ah! il verra ces merveilles; il en sera irrité, il grincera les dents et séchera de colère. Pour vous, révérend père, le cœur rempli des douceurs d'une consolation toute céleste, vous chanterez à la gloire de Dieu : *Seigneur, ceux qui vous craignent me contempleront et seront comblés de joie; car ils sauront que ce n'est point en vain que j'ai mis en vous et en vos promesses toute mon espérance* [1]. Ah! qui pourrait craindre qu'un

[1] Ps. CXVIII.

homme qui résiste si fortement au poids des années pût être vaincu par le démon, son ennemi? Son courage intrépide l'élève au-dessus des infirmités de l'âge; son corps peut bien perdre de sa vigueur, son sang se refroidir dans ses veines, et ses membres devenir roides et débiles; mais son âme brûle toujours d'une céleste flamme, et son cœur est toujours plein de chaleur et de force pour accomplir ses pieuses pensées. Tout cela ne doit étonner personne; car pourquoi épargner une pauvre et vieille masure, quand on se bâtit un magnifique palais dans l'éternité? Le saint vieillard dit avec l'Apôtre : *Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera pas faite de la main des hommes, et qui durera éternellement*[1]. Mais quelqu'un objectera peut-être que, si cet homme vient à mourir avant d'avoir mis la perfection à son édifice spirituel, que deviendra-t-il? car il n'est pas encore parfait, puisqu'il lui reste encore bien des choses à faire. Voici notre réponse, et nous la donnons avec une pleine assurance : nous disons avec le Sage : *Ayant été en peu de temps consommé dans la vertu, il a rempli le cours d'une longue vie*[2]. Oh! qu'elles sont énergiques ces paroles! elles embrassent tout. En effet, celui

[1] II Cor., V.
[2] Sag. IV.

qui entre dans la maison de l'éternité bienheureuse n'a-t-il pas parcouru, non quelques siècles, mais tous les siècles? La durée de sa félicité ne doit point se mesurer sur la brièveté de sa vie, ni sur le cours rapide et circonscrit de quelques années, mais sur l'ardeur et la vivacité de ses bons désirs, et sur sa volonté ferme et constante d'avancer de plus en plus dans la vertu. C'est pourquoi la persévérance, durant une vie courte, lui obtient ce que la brièveté du temps lui refuse. Or, comme il aurait constamment fait le bien, si la vie lui eût été prolongée, ainsi cette bonne volonté supplée au temps qui lui a manqué. Voilà pourquoi nous lisons dans nos livres sacrés : *La charité ne finira jamais*[1]. Et ailleurs : *La constance et la patience du pauvre ne seront pas frustrées pour toujours de leur espérance*[2]. Et encore : *La crainte du Seigneur est toute sainte, et subsiste dans les siècles des siècles*[3]. Ainsi l'homme juste, à l'exemple de saint Paul, ne croit jamais avoir atteint le but où il tend; il ne dit jamais : c'est assez; il est au contraire toujours dévoré de la faim et de la soif de la justice; de sorte que, s'il vivait éternellement, éternellement il s'efforcerait, autant qu'il en serait capable, de se rendre plus saint et plus pur, et marcherait de

[1] II Cor., XIII.
[2] Ps. IX.
[3] Ps. XVIII.

toutes ses forces de vertu en vertu. Il ne ressemble en rien au mercenaire : ce n'est point pendant une année ni pour un temps quelconque qu'il s'attache au service de Dieu, mais pour toujours. Écoutez comme il parle de lui-même : *Je n'oublierai jamais vos ordonnances pleines de justice ; car c'est par elles, ô mon Dieu, que vous m'avez donné la vie. J'ai donc porté mon cœur à accomplir éternellement vos justes préceptes, à cause de la récompense que vous y avez attachée*[1]. Vous le voyez, ce n'est pas momentanément, mais éternellement, que le juste veut pratiquer le bien. Aussi le psalmiste ajoute-t-il : *Sa justice demeure dans l'éternité*[2]. La faim que le juste éprouve pour une justice éternelle mérite donc d'être éternellement rassasiée.

« Eh! certes, comment pourrait-il arriver que la brièveté de la vie pût nuire à la vertu qui aurait toujours été constamment pratiquée? Empêche-t-elle qu'on n'impute éternellement aux réprouvés leur obstination dans le mal? Le péché qu'ils ont commis dans le temps n'est puni d'un supplice éternel qu'à cause de leur inflexible et constante volonté à persévérer à le commettre; de sorte que les mauvaises dispositions de leur cœur rendent éternel ce qui n'est que temporel et passager dans l'action. Et cela est si vrai que s'il était

[1] Ps. CXVIII.
[2] Ps. CXI.

donné à ces pécheurs de vivre toujours, ils ne cesseraient jamais de faire le mal; je vais plus loin, et je dis qu'ils voudraient vivre éternellement pour pouvoir pécher éternellement. Ainsi, dans un sens contraire, nous pouvons leur appliquer ces paroles : *Ayant peu vécu, ils ont rempli le cours d'une longue vie* [1]. Au reste, ayant été immuablement dans la volonté de pécher toujours, n'ont-ils pas mérité de subir un châtiment éternel? Concluons de toutes ces vérités que la perfection consiste essentiellement dans le désir de l'acquérir et dans les efforts constants qu'on fait pour y arriver.

« Or, si le désir de la perfection est une possession anticipée de la perfection même, ne pas avoir ce désir c'est renoncer à la perfection. Qui donc, après cela, oserait dire : C'est assez pour moi, je ne veux pas devenir meilleur que mes pères. Quoi! vous ne voulez pas, ô homme! faire des progrès dans la vertu! Vous voulez donc retourner en arrière? Non, répondrez-vous : je ne veux ni l'un ni l'autre. Mais quelle est donc votre prétention? Je veux, direz-vous, demeurer tel que je suis : car je suis loin de dégénérer; mais je ne me sens aucun désir de me rendre meilleur. Or, vous aspirez à une chose impossible; car, soyez de bonne foi, quelle est ici-bas la chose qui ne change

[1] Sag. IV.

point? N'est-ce pas surtout de l'homme qu'il est écrit : *Il disparaît comme une ombre ; vous ne le voyez jamais dans le même état*[1]. Lorsque le créateur de l'homme, l'auteur de l'univers, parut sur la terre et qu'il conversa avec les hommes, le vit-on subsister dans le même état? La sainte Écriture nous dit de lui qu'il allait d'un lieu à un autre, faisant du bien partout, et guérissant ceux qui étaient sous la puissance du démon[2]. Remarquez qu'il allait d'un lieu en un autre, non point sans faire du bien, non point avec indifférence et lenteur, mais avec zèle et dévouement, selon cette parole : *Il marche avec ardeur pour avancer comme un géant dans sa voie*[3]. Si donc nous voulons marcher avec Jésus-Christ et parvenir où il est arrivé, il faut que nous avancions comme lui; car à quoi nous servirait-il de marcher après lui, si nous n'arrivions pas avec lui? C'est à ce sujet que saint Paul nous adresse cette exhortation : *Courez de telle sorte que vous puissiez arriver à votre but*[4]. Ne donnez donc, ô chrétiens, à votre course spirituelle d'autres bornes que celles que Jésus-Christ a mises à sa propre course sur la terre. » *Il a été obéissant*, dit l'apôtre, *jusqu'à sa mort*[5]. » Ainsi, quelque course que vous ayez faite pendant votre vie,

[1] Job XIV.
[2] Act. X.
[3] Ps. XVIII.
[4] Cor. IX.
[5] Philip. II.

si vous ne courez pas jusqu'au but, vous n'obtiendrez pas le prix de la course : Jésus-Christ lui-même est ce prix et cette récompense. Or, si vous vous arrêtez pendant qu'il continue de marcher, vous ne vous approcherez jamais de lui, mais vous vous en éloignerez. Dès lors il faut craindre cette menace de David : *Ils périront, Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous* [1]. Par conséquent, si c'est pratiquer la perfection que de courir dans la pratique du bien, c'est renoncer à la perfection que de cesser d'avancer dans les sentiers de la vertu. Ainsi, ne vouloir pas avancer c'est reculer, c'est retourner en arrière....

« Jacob vit une échelle, et sur cette échelle une multitude d'anges; mais aucun de ces esprits célestes ne s'arrêtaient dans leur chemin; tous, au contraire, étaient en mouvement; les uns montaient, les autres descendaient [2]. Or, c'est là un enseignement pour notre vie mortelle, où il n'y a point de milieu entre gagner et perdre, entre avancer et reculer, monter et descendre. Comme nous voyons que nécessairement nos corps augmentent ou diminuent successivement, de même il est nécessaire que notre âme croisse ou diminue en vertu. Néanmoins il existe une différence essentielle entre la cause qui produit l'augmentation et la diminution dans nos corps, et celle qui

[1] Ps. LXXII.
[2] Genès. XXVIII.

produit ces deux états dans nos esprits; car nous voyons ordinairement que, lorsque le corps est robuste, gras et bien nourri, l'esprit est débile, faible et paresseux. C'est ce que l'Apôtre nous fait entendre, quand il nous dit : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. Je prendrai donc plaisir à me glorifier dans mes infirmités et dans mes faiblesses, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi.*

«Mais à quoi bon prouver par des autorités ce que nous avons sous les yeux? N'êtes-vous pas vous-même, mon révérend père, une preuve vivante de cette vérité? Tandis que l'homme corporel et extérieur se détruit en vous, l'homme intérieur et spirituel se renouvelle de jour en jour. Eh! n'est-ce pas de cet heureux renouvellement que naît et se fortifie en vous la sainte ardeur qui vous pousse à réformer votre monastère? C'est ainsi que le chrétien trouve dans son cœur une riche mine de bonnes œuvres; c'est ainsi qu'il est comparé à l'arbre qui porte avec abondance de bons fruits. Oh! que les premiers fruits que vous portez sont excellents! Mais quel est l'arbre qui les porte? C'est une volonté droite et pure d'intention. Oui, elle seule a été capable de vous faire entreprendre avec tant de zèle la réforme de votre monastère et le rétablissement des règles de votre ordre. Une source qui n'est pas pure ne donne pas une eau pure; de même,

un cœur qui n'est pas pur ne saurait former une aussi grande entreprise.

« Heureux enfants, suivez donc avec courage votre père ; soyez fidèlement ses imitateurs, comme il est lui-même l'imitateur de Jésus-Christ, et dites-lui : *Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums* [1], car vraiment il est la bonne odeur de Jésus-Christ. Combien ne devez-vous pas sentir la douce et vivifiante odeur de cet homme, vous qui l'approchez de si près, puisqu'il en vient jusqu'à nous un si délicieux parfum, puisqu'elle ranime en nous aussi la ferveur et la dévotion ! Mais, que dis-je, cette odeur n'a-t-elle pas pénétré jusqu'aux cieux ? et les esprits célestes, en la mêlant à leur encens, ne chantent-ils pas avec de nouveaux transports ce cantique : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une vapeur légère d'aromates, de myrrhe et de toutes sortes de baumes odoriférants ?* Et cet autre : *Vos plants forment en vous un jardin délicieux, plein de fleurs, de grenades et de toutes espèces de fruits* [2] *!*

« Ah ! il n'y a qu'un envieux qui puisse fermer les oreilles à ces chants de joie et d'allégresse ; et il faudrait avoir le cœur bien desséché pour ne pas sentir une odeur si suave et si agréable. Mais, en

[1] Cant. I.
[2] Cant. III et IV.

ajoutant ces derniers mots, je ne prétends faire allusion à personne [1]. »

Ainsi parlait l'homme de Dieu. C'est par des exhortations suaves et pleines de charité qu'il insinuait la vertu dans les esprits et qu'il encourageait ceux qui entraient dans ses desseins et mettaient courageusement la main à l'œuvre.

La sollicitude de saint Bernard s'étendait d'ailleurs sur tous les éléments de la vie religieuse. La pureté des mœurs, la régularité de la discipline, la pratique des vertus évangéliques, étaient sans doute l'objet de ses plus pressantes recommandations; mais le service extérieur des autels, les saints exercices du culte, la majesté du temple, les respects dus à la maison de Dieu, ne lui tenaient pas moins à cœur, et il s'en occupait avec une incroyable vigilance. Le culte, à ses yeux, était un langage ; et les diverses parties qui le constituent, les chants, les pompes, les cérémonies sacrées, ne devaient être que les caractères ou les lettres alphabétiques de ce divin langage, expressions vivantes du dogme et des mystères. Dans plus d'une occasion nous verrons ce grand saint s'élever contre la tendance de ceux qui tantôt étouffaient l'esprit sous la forme, tantôt, par un abus contraire, rejetaient les formes et chassaient l'esprit.

Ainsi, sans exiler la musique loin du sanctuaire,

[1] Epist. 253.

il ne voulait pas qu'elle excitât les sens, ni que les accords des organes matériels nuisissent à l'harmonie de la prière. Il s'explique merveilleusement à ce sujet : « Je désirerais, écrit-il aux religieux du monastère de Montier, je désirerais que les paroles de nos hymnes fissent briller la vérité, la justice et l'humilité; qu'elles tendissent à réformer les mœurs, à crucifier la nature corrompue, à inspirer la dévotion, à encourager la vertu. Quant à la musique qui accompagne le chant, il faut que ses modulations soient graves et douces à la fois; elles ne doivent caresser l'oreille que pour apporter plus agréablement la piété au cœur. Alors la mélodie donne de la force aux paroles qu'elle chante; elle inspire la paix à une âme qui aime la paix; elle se confond avec la prière, sans étouffer le sens que les mots expriment. Car on se fait un tort plus considérable qu'on ne le pense, lorsque le chant fait perdre le sens des paroles, et qu'on est plus occupé de la variété des tons que de la vérité renfermée dans les sons [1]. »

Bernard, toujours poussé par son zèle qui lui venait d'en haut, employait tour à tour les plus instantes sollicitations ou les accents d'une sévère justice. Il semblait exécuter littéralement la mission que saint Paul avait donnée à son disciple Timo-

[1] Epist. 391.

thée : *Pressez les hommes à temps et à contre-temps ; reprenez, suppliez, menacez, sans jamais vous lasser de les tolérer et de les instruire* [1].

Ce zèle courageux et vraiment apostolique se manifesta d'une manière plus particulière à l'égard des moines de Cluny. Cluny tombait de plus en plus dans une indolente langueur ; et cette célèbre congrégation, pour laquelle l'odeur de sainteté des moines de Clairvaux était une odeur de mort, faisait une sourde guerre à Bernard, et répandait contre lui et contre les siens les accusations les plus étranges. De tels procédés n'étaient point approuvés par le nouvel abbé de Cluny, Pierre le Vénérable ; mais celui-ci, bien qu'il fût l'ami de saint Bernard, ne put empêcher une scission publique devenue inévitable. Une circonstance particulière la fit éclater, et força l'abbé de Clairvaux de dévoiler, à la face de toute l'Église, les turpitudes de ceux de Cluny. Il le fit avec un courage qui étonna d'autant plus que jusqu'alors personne n'avait osé attaquer de front un ordre dont la puissance était généralement redoutée.

La défection de deux moines qui avaient quitté Clairvaux pour s'affilier à Cluny fournit à ce dernier ordre l'occasion d'exhaler de noires calomnies ; ils accusèrent ceux de Clairvaux de se conduire en pharisiens plutôt qu'en vrais chré-

[1] II Ad. Tim., IV, 2.

tiens, de rendre impraticable la règle de saint Benoît, de traiter avec orgueil les religieux des ordres anciens. L'abbé de Clairvaux, vivement sollicité par Guillaume de Saint-Thierry, prit donc le parti de mettre cette affaire à jour. Il publia sa réponse et l'adressa à ce même Guillaume, son ami, sous le titre d'*Apologie* [1].

[1] Apologia ad quemdam amicum nostrum.

CHAPITRE XIII.

Suite du précédent. — Saint Bernard s'élève contre les déréglements de l'ordre de Cluny. — Conversion de Hombeline. — Mort de Gauldry.

Saint Bernard, dans son ouvrage sur les moines de Cluny, fait une si vive peinture des mœurs du siècle, que nous croyons devoir en extraire ici les passages les plus saillants.

Il commence par disculper ses religieux des reproches dont on les accablait.

« Que nous servirait, dit-il, d'être austères dans « notre manière de vivre, simples dans nos habits, « mortifiés par le travail des mains, par les jeûnes « et les veilles, si, par une vanité pharisaïque, « nous méprisions les autres?... A moins peut-être « que nous ne fassions nos œuvres pour être vus « des hommes! Mais le Sauveur dit qu'alors nous « aurions reçu notre récompense en ce monde. « Ah! si nous espérions seulement en Jésus-Christ « pour cette vie, comme dit saint Paul, ne se« rions-nous pas les plus misérables des hommes? « Et n'est-ce pas espérer en Jésus-Christ pour cette

« vie seulement que de ne chercher qu'une gloire « temporelle dans le service de Jésus-Christ? Nous « sommes bien malheureux si, nous donnant tant « de peine pour n'être pas comme les autres hom- « mes, nous nous mettons en état de recevoir une « moindre récompense; ou plutôt de recevoir de « plus grands châtiments que les autres. Ne pou- « vions-nous donc point trouver de voie plus douce « qui nous menât en enfer, que d'y aller parmi les « épines et les croix de la pénitence?... Malheur, « oui malheur aux pauvres qui sont orgueilleux, « à ceux qui portent la croix de Jésus-Christ et « qui ne suivent pas Jésus-Christ; à ceux qui par- « ticipent à ses souffrances et n'imitent point son « humilité... Et cette humilité, ils la perdent quand « ils médisent de leurs frères, parce qu'ils s'élèvent « dans leur propre estime, et perdent la charité en « rabaissant les autres [1]. »

Il signale ensuite les principaux désordres des monastères dégénérés, et les nombreuses infractions de l'ancienne discipline [2].

« ... Comment des abus si criants ont-ils pu se « glisser dans les monastères? Comment se fait-il « que parmi les religieux on trouve une si déplo- « rable intempérance dans la nourriture, un si « excessif luxe dans les habits, les couvertures de « lits, les équipages, les chevaux, la structure des

[1] Apol., cap. I.
[2] Apol., cap. VII.

« bâtiments? Et, chose incroyable! plus ces excès « se font avec conscience, avec volupté, avec « abondance, plus on dit qu'il y a de l'ordre dans « ces maisons, et que la religion y est florissante! « L'économie y passe pour de l'avarice, la sobriété « pour de la rusticité, le silence pour de la mélan« colie : au contraire, le relâchement s'appelle dis« crétion, la profusion libéralité; les entretiens « oiseux y passent pour de la civilité; les risées et les « railleries pour de la gaieté... Et lorsqu'on se per« met des choses superflues, on dit que c'est de la « charité! Mais cette charité fausse détruit la cha« rité véritable; cette discrétion ruine la discré« tion... Et, en effet, qu'est-ce qu'une charité qui « aime la chair et néglige l'esprit? qu'est-ce qu'une « discrétion qui donne tout au corps et rien à « l'âme?... Non, je le dis encore, ce n'est ni de la « charité ni de la discrétion, mais de l'impru« dence, que de nourrir les passions, les sensua« lités, la concupiscence, et de ne travailler point « à cultiver les vertus [1]. »

Après ces préliminaires, le saint entre dans plus de détails :

« Qui aurait jamais cru, aux beaux jours de « la vie monastique, que la ferveur primitive « eût dû tomber en de tels relâchements? Oh! « quelle différence entre ces religieux et ceux

[1] Apol., cap. XI.

« du temps de saint Antoine! Lorsqu'ils se ren« daient parfois des visites de charité, ils recevaient « réciproquement avec tant d'avidité le pain de « l'âme, qu'oubliant les nécessités du corps, ils pas« saient des journées entières sans manger. C'était « assurément garder l'ordre véritable que de don« ner les premiers soins à l'âme... Mais aujourd'hui « personne ne réclame, personne ne donne le pain « céleste. Il n'est plus question des Écritures et du « salut des âmes; les entretiens se passent en ba« gatelles, en ris, en discours inutiles [1]....

« Pendant que l'on traîne en longueur ces con« versations frivoles, les mets se succèdent; et pour « se dédommager de l'abstinence de la viande, on « sert de *grands corps de poissons qui paraissent* « *sur la table à doubles rangs* [2]. Êtes-vous rassasié « des premiers, on vous présente les seconds; et « vous oubliez d'avoir goûté les précédents; car l'a« dresse du cuisinier consiste à les assaisonner de « telle sorte, par des sauces diversifiées selon les « espèces de poisson, que les premiers n'empêchent « pas qu'on ne mange des autres, de façon qu'après « avoir dévoré quatre ou cinq plats, l'estomac est « rempli sans que le rassasiement diminue l'ap« pétit [3]...

[1] Nihil de Scripturis, nihil de salute agitur animarum; sed nugæ, et risus, et verba proferuntur in ventum.

[2] Grandia piscium corpora duplicantur.

[3] Nec satietas minuat appetitum.

« Les ragoûts toujours nouveaux séduisent le « palais au point que l'on recommence toujours « comme si l'on était toujours à jeun. Le ventre, « qui n'a pas d'yeux, ne voit pas qu'il se charge, et « la variété empêche la satiété... Qui pourrait dire « seulement, pour ne parler des autres choses, « en combien de façons on apprête les œufs? « On les tourne, on les retourne, on les délaye, on « les durcit, on les hache, on les frit, on les rôtit, « on les fricasse, on les farcit...

« Quant à boire de l'eau pure, qu'en dirai-je, « puisqu'on n'en met pas même dans le vin? « Aussitôt que nous sommes moines, nous sen- « tons des faiblesses d'estomac, et nous ne négli- « geons pas le conseil de l'apôtre sur l'usage du « vin; mais nous oublions qu'il permet seulement « d'en boire *un peu*... En outre, les jours de fête, « on ne se contente pas du vin naturel : on achète « des vins plus précieux, et on les préfère parce « qu'ils viennent de l'étranger et qu'ils sont mélan- « gés avec des liqueurs et des poudres qui les ren- « dent plus agréables... »

Le saint stigmatise avec la même énergie le luxe des habits et les futiles inventions de l'oisiveté. Il continue en ces termes [1] :

« Nous nous répandons au dehors; et, laissant « là les véritables et éternels biens du royaume

[1] Cap. x.

« de Dieu qui est en nous, nous cherchons hors de « nous de vains amusements et des apparences « de consolations dans les choses passagères; et « c'est ainsi que nous perdons non-seulement l'es- « prit de notre ancienne piété, mais même la forme « et l'extérieur. Car nos habits, au lieu d'être des « marques d'humilité, servent de modèle au faste « et au luxe. A peine nos provinces fournissent- « elles des étoffes assez riches à notre gré. Le sol- « dat et le moine partagent ensemble une même « pièce de drap, pour se faire, celui-là un habit « de guerre, l'autre un habit de cloître. Les plus « illustres personnages, les rois eux-mêmes, n'au- « raient point honte de se vêtir des étoffes dont « les religieux se servent aujourd'hui. Vous me di- « rez peut-être que la religion n'est point dans « l'habit, mais dans le cœur. Cela est vrai... Mais « ce qui paraît au dehors procède, selon l'Évan- « gile, du dedans. Lors donc que le cœur est vain, « la vanité se montre au dehors, et la mollesse de « l'habit fait connaître la faiblesse de l'esprit. On « ne prendrait pas tant de peine à parer le corps, « si on s'appliquait plus sérieusement à orner l'âme « de vertus célestes...

« Mais ce qui semble plus étonnant encore, c'est « de voir, après les menaces de l'Écriture qui dé- « clare les pasteurs responsables de la perte des bre- « bis, c'est de voir, dis-je, que les abbés ne laissent « pas de souffrir tant de désordres. Serait-ce peut-

« être, si j'ose parler ouvertement, que nul ne re-
« prend en autrui ce qu'il peut reprendre en soi-
« même... Oui, je le dirai, et je parlerai haute-
« ment, quoiqu'on m'accuse de présomption.
« Comment la lumière du monde s'est-elle obscur-
« cie? Comment le sel de la terre s'est-il affadi?
« Ceux dont la vie nous devrait servir de modèle
« sont des exemples de faste et de vanité par leurs
« actions; et, aveuglés eux-mêmes, ils conduisent
« des aveugles! Car enfin, et je passe ici sous si-
« lence mille autres griefs, comment font-ils con-
« naître l'humilité de leur profession, quand ils mar-
« chent avec tant de pompe et d'éclat; quand le
« monde les voit environnés d'un cortége si brillant
« de valets et d'un train qui suffirait à deux évêques?
« J'ai vu moi-même un de ces abbés qui avait plus
« de soixante chevaux à sa suite: on les prendrait
« pour des souverains; mais certes point pour des
« conducteurs d'âmes! »

Le saint ne fait grâce à aucun des abus qui déshonoraient de son temps les anciens monastères; il indique des remèdes, et termine ainsi:

« Je sais qu'en reprenant les déréglements, j'of-
« fense les personnes déréglées. Néanmoins il peut
« se faire que, par la volonté de Dieu, plusieurs
« de ceux-là même que je crains d'avoir choqués
« ne le soient pas, et que ma franchise leur plaise.
« Mais, pour cela, il faut qu'ils cessent d'être ce
« qu'ils étaient... Je loue tout ce qui est louable,

« et je rends hautement justice à ce qui est juste. « Que, s'il y a des choses dignes de correction, je « vous les signale, à vous et à mes autres amis, « afin qu'elles soient réformées. Ce n'est pas là « l'office d'un homme qui vous veut du mal, mais « le zèle de celui qui vous attire au bien : *Hoc non « est detractio, sed attractio* [1]. »

On conçoit quelles clameurs cette publication dut soulever. C'était, pour ainsi dire, attaquer le monde entier, rapporte l'annaliste, que de s'en prendre à ces moines *dont le nombre égalait une armée immense* [2]; et il fallait que saint Bernard eût la conscience de sa mission pour les affronter, sans craindre de blesser ni ses amis, ni ses ennemis. En effet, la courageuse initiative du saint abbé eut un succès inattendu; il persuada à tous qu'il était suscité particulièrement pour rendre à l'état monastique sa pureté primitive et pour purger l'Église des abus qui la ternissaient. Peu de temps après, ainsi que le constatent les annales d'Orderic, les abbés de l'ordre de Cluny se réunirent en assemblée générale, à l'effet d'aviser aux moyens de corriger les vices et de remédier aux maux. De notables améliorations furent adoptées; et des conversions nombreuses dont nous aurons à parler plus tard suivirent ces mesures efficaces.

Il y avait d'ailleurs dans les maisons de Cluny

[1] Cap. XII.

[2] Henriquez, Ann. Cist. 1121.

beaucoup d'âmes pieuses qui approuvaient les efforts de saint Bernard, et confirmaient hautement ses assertions. Celui qui se trouvait alors à la tête de l'ordre, Pierre le Vénérable, déplorait lui-même trop vivement l'étendue du mal pour se formaliser du zèle de l'abbé de Clairvaux. Aussi, et on aime à constater ces actes édifiants de l'esprit chrétien, au plus fort des démêlés de Cluny et de Clairvaux, les deux chefs de ces maisons, dignes l'un de l'autre par la noblesse de leur cœur, se montrèrent constamment unis par la plus affectueuse amitié. Dans le temps même où les récriminations étaient les plus violentes, ils s'écrivaient pour se consoler de leurs peines; et l'on pourra juger à quel point ces deux grands hommes s'aimaient, par le passage suivant d'une lettre de Pierre le Vénérable: « Si cela m'était donné, mon cher Bernard, et si Dieu le voulait, j'aimerais mieux vous être uni par les liens les plus forts que de régner sur l'univers; car ne doit-on pas préférer à tous les biens de la terre le bonheur de demeurer avec vous? Non-seulement les hommes, mais les anges en feraient leurs délices.... En fait de lettres, je n'en ai jamais reçu de plus agréable que celle que vous venez de m'écrire. Sitôt qu'on me l'a remise, mon cœur fut saisi; et quoiqu'il se sentît animé déjà d'une grande ardeur pour vous, il devint encore plus chaud, à la lecture de ces pages d'où volaient dans

mon cœur les vives étincelles du votre [1]..... »

Ces choses se passèrent vers l'année 1124.

Mais, avant de poursuivre le cours du temps, disons encore deux faits qui regardent la vie intime de saint Bernard. On n'a pas oublié Hombeline, sa sœur, qui vivait dans le train du siècle, au milieu des vanités et des plaisirs. Cette noble dame, au bruit de la réputation de son frère, vint un jour en grand équipage pour lui rendre visite. Elle s'arrête à la porte du monastère, et demande à parler au révérend abbé de Clairvaux. Celui-ci, abhorrant le luxe qu'elle étalait dans son équipage, ne peut se résoudre à la voir; et ses frères, à son exemple, refusent de lui parler. Alors Hombeline, touchée au vif, exhale hautement sa douleur : « Je sais que je suis une pécheresse, s'écrie-t-elle en fondant en larmes; je sais que je « suis une pécheresse; mais Jésus-Christ n'est-il « pas mort pour les personnes qui me ressem- « blent? Si mon frère méprise ma chair, que le « serviteur de Dieu ne méprise pas mon âme! « Qu'il vienne, qu'il ordonne, qu'il commande! et « je lui obéirai, et je ferai ce qu'il me dira [2]! »

A ces touchantes exclamations, la porte du monastère s'ouvre, et Bernard se présente, accompagné de ses frères. Il eut avec Hombeline un

[1] Petr. Clun. Epist. 20. Voy. Mabillon, Ann., lib. LXVIII, p. 931.

[2] Veniat, præcipiat; quicquid præceperit, facere parata sum. (Guill. cap. VII, n. 30.)

entretien grave, la réconcilia avec Dieu, et lui donna pour règle de vie la règle que sa mère elle-même avait gardée dans l'état du mariage. Hombeline, saisie de respect et pleine d'allégresse, s'en retourna toute changée par la puissance de la grâce; et, dans la suite, se trouvant dégagée de ses liens, elle prit le voile religieux et mourut en odeur de sainteté [1].

Cette conversion, au témoignage des historiens, causa une sensation vive parmi les dames du monde, et servit d'exemple à plusieurs d'entre elles. Mais la joie qu'en éprouva saint Bernard fut atténuée par la perte de Gauldry, son oncle, le premier de ses compagnons, qui mourut en cette même année à Clairvaux. Les circonstances de sa mort offrent des particularités intéressantes. Nous laisserons parler un auteur contemporain.

« Après que Gauldry eut vécu quelques années dans Clairvaux avec une grande ferveur d'esprit et un zèle ardent pour la pratique de toutes sortes de vertus, il passa de cette vie à une plus heureuse. Or, environ une heure avant son trépas, il fut subitement troublé; il frémit, et tout son corps s'agita d'une manière effrayante. Après cela, il

[1] Vit. 2ª S. Bern., auctore Alano. (Cap. VII, p. 1261.) Elle avait été mariée, selon quelques auteurs, au frère de la duchesse de Lorraine. (Voy. Ann. Cist., tom. I, p. 140, n. 1, 2.) Le jour de sa mort est mentionné dans le ménologe de Cîteaux, à la date du 21 août 1141.

redevint calme et mourut doucement avec un visage serein et tranquille.

« Le Seigneur ne voulut pas que le saint abbé, qui était en peine de cet accident, ignorât quelle en avait été la cause. Gauldry lui apparut la nuit en songe, et lorsqu'il l'interrogea touchant l'état où il se trouvait, il lui répondit qu'il était parfaitement heureux. Et le saint lui demandant quel avait été le sujet de cette horrible agitation avant sa mort, Gauldry lui répondit qu'en ce même moment deux démons l'avaient voulu précipiter dans une espèce de puits d'une épouvantable profondeur; mais que saint Pierre étant venu à son secours, les démons avaient quitté prise, et que depuis lors il n'avait plus ressenti aucun trouble [1]. »

Les apparitions de religieux, après leur mort, n'étaient point rares; et l'historien de Cîteaux en rapporte plusieurs exemples, sur lesquels nous aurons peut-être l'occasion de revenir [2].

[1] Guill., lib. III, n. 2.

[2] Hist. de Cît., vol. III, ch. VIII, et passim.

CHAPITRE XIV.

Conversions éclatantes. — Suger, abbé de Saint-Denis. — Henri, archevêque de Sens. — Étienne, évêque de Paris. — Démêlés de ce dernier avec le roi Louis le Gros.

La vérité, comme la lumière, blesse l'œil faible, et provoque au premier abord un mouvement de répulsion; mais, bien qu'elle puisse être entravée dans sa manifestation solennelle, rien ne saurait éteindre sa clarté ni empêcher son triomphe définitif dans le monde.

Ainsi, l'*Apologie* de saint Bernard avait excité partout une réaction violente; mais, en même temps, elle réveilla plus d'une conscience, et déposa dans les âmes des paroles graves et fécondes, qui, après la première effervescence, produisirent des effets salutaires.

Une des conversions dues à cet écrit, et dont l'éclat procura une grande édification à l'Église, fut celle de l'illustre Suger, abbé de Saint-Denis et ministre de Louis le Gros. Suger, au

comble des faveurs, déployait dans son abbaye le faste et les richesses que le roi lui avait prodiguées. Son monastère, au grand scandale de la religion, était, selon l'expression des historiens, *une maison de plaisance plutôt qu'une maison de prière*[1]. « Je ne l'ai pas vu de mes yeux, disait saint Bernard, mais j'ai ouï raconter que le cloître était encombré de soldats, rempli d'intrigants et de plaideurs; que tout y retentissait du bruit tumultueux des affaires, et que les femmes même y entraient librement. Je le demande, comment s'occuper des choses de Dieu, au milieu d'un tel déréglement[2]? » Ces désordres s'étaient insensiblement enracinés dans le monastère, à force de concessions faites à l'esprit du monde; et du temps de Suger, la célèbre abbaye était considérée en quelque sorte comme un lieu de plaisir où le roi et ses courtisans venaient faire de longs et brillants séjours.

Les joyeux moines de Saint-Denis s'étaient depuis longtemps accoutumés à ce genre de vie, et n'avaient conservé de leur ancienne vocation que les bienséances et les formes extérieures. Mais Suger, au milieu de tant de prestiges, n'était ni heureux ni tranquille. Son âme droite, bien qu'étourdie par l'ensorcellement des affaires et des préoccupations mondaines, s'ouvrait cependant

[1] Hist. de Cît., vol. III, ch. IX, p. 244.
[2] S. Bern., Epist. 78 ad Sug.

à la voix de la vérité, et possédait encore le sens profond de la dignité chrétienne: Il avait entendu parler diversement de la fameuse Apologie, et enfin il en prit connaissance lui-même [1]. A cette lecture, un rayon de grâce le touche et le fait tressaillir; il rougit de honte; il prend aussitôt la résolution de réformer son monastère et de se réformer lui-même. Les moines, qui s'étaient relâchés à son exemple, se raniment à sa parole; la maison prend bientôt un nouvel aspect, et le monde est étonné d'une conversion si soudaine.

Mais saint Bernard, à la vue de ce changement et de l'influence qu'un tel exemple devait exercer sur une foule d'autres congrégations de France, ne put contenir dans son cœur les élans de sa joie. Il écrit à Suger, le félicite, et compare ses succès à ceux d'un général d'armée. « Quand le vaillant « capitaine, dit-il, s'aperçoit que ses gens reculent, « et que le fer de l'ennemi les taille en pièces, il « aime mieux mourir avec eux que de leur survivre « avec honte, quoiqu'il pût fuir le danger. C'est « pour cela qu'il demeure ferme dans la mêlée, « attaquant avec vigueur et courant au milieu des « rangs, affrontant les périls de la mort pour ef- « frayer l'ennemi; et de la voix et de l'épée il en- « flamme les siens. Il s'oppose à celui qui frappe, « il défend celui qui va périr; en un mot, désespé-

[1] Mabil., Ann., lib. LXXV, n. 90.

« rant de les sauver tous, il veut mourir pour chacun. Mais, tandis qu'il s'efforce d'arrêter les progrès du vainqueur, pendant qu'il relève ceux qui « tombent et rallie ceux qui fuient, souvent il arrive « que sa valeur produit, contre toute attente, une « révolution heureuse. A son tour, il dissipe les « forces des ennemis ; il triomphe quand ceux-ci « allaient vaincre ; et ses guerriers, dont la défaite « semblait certaine, se reposent avec joie au sein « de la victoire..... Oui, ce changement extraordinaire est l'œuvre du Très-Haut ! Le ciel se réjouit « de la conversion d'un seul pécheur; combien plus « de la conversion d'une maison tout entière, et « d'une maison telle que la vôtre !... Le Sauveur « s'indigne contre ceux qui d'une maison de prière « font une caverne de voleurs ; il bénira l'homme « qui rend à Dieu sa première demeure, qui fait « d'un arsenal un ciel, et d'une école de Satan une « école de Jésus-Christ [1]... »

La parole vigoureuse de Bernard ne retentissait pas seulement dans les cloîtres : elle émut aussi le haut clergé séculier, et ramena plusieurs évêques mondains dans la voie apostolique.

Henri, archevêque de Sens, fut le premier qui ouvrit son âme au saint moine de Clairvaux. Résolu de mettre fin à un genre de vie indigne d'un prélat, mais trop répandu au dehors pour com-

[1]. S. Bern. ad Sug., Epist. 78.

prendre toute l'étendue des obligations pastorales, il écrivit à Bernard pour lui demander des instructions sur les devoirs de l'épiscopat. Cette demande effraya l'humilité du serviteur de Dieu. « Qui suis-« je, s'écria-t-il, pour oser instruire un évêque? Et « comment oserai-je lui résister? La même raison « me porte à accorder et à refuser; il y a du danger « des deux côtés, mais il y en aurait plus sans doute « à désobéir [1]. »

Le saint envoya donc à l'archevêque de Sens, sous la forme d'une lettre, un traité sur les devoirs des évêques [2]. Il renferme des vérités et des détails de mœurs pleins d'intérêt. Nous en présenterons ici la rapide analyse avec quelques extraits.

La lettre commence par un parallèle entre les bons et les mauvais pasteurs. L'ambition et la cupidité, d'où résulte la simonie, sont les deux plaies qui s'attachent au corps de l'Église. Après avoir développé cette proposition, il s'adresse à l'archevêque lui-même : « Pour vous, pontife du Très-« Haut, à qui voulez-vous plaire? Au monde ou à « Dieu? Si c'est au monde, pourquoi êtes-vous « prêtre? Si c'est à Dieu, pourquoi êtes-vous « mondain? On ne peut servir deux maîtres à la « fois. Vouloir être l'ami du monde, c'est se dé-

[1] Id., Epist. 42.

[2] Cette lettre, placée par les éditeurs au nombre des opuscules de saint Bernard, est intitulée : *De officio episcoporum*. In op. Bern. apud Mabill., tom. I, p. 468.

« clarer ennemi de Dieu. Si je plaisais aux hom-
« mes, dit l'apôtre, je ne serais point serviteur de « Jésus-Christ.... Car enfin, si le prêtre est pasteur, « si le peuple est troupeau, est-il raisonnable « qu'on ne remarque entre eux aucune différence? « Si mon pasteur m'imite, moi qui suis une de « ses brebis, s'il marche courbé, le visage abaissé, « les yeux tournés vers la terre, cherchant à rem- « plir son ventre, tandis que son âme languit « affamée, en quoi se distingue-t-il ?.... Convient-il « au pasteur d'assouvir ses appétits comme un « animal sans raison, de ramper dans la boue, « de s'attacher à la terre, au lieu de vivre selon « l'esprit, et de chercher, de goûter les choses « du ciel?.... Les pauvres murmurent.... Vos che- « vaux, disent-ils, marchent tout brillants de pier- « reries, et nous allons pieds nus; vos mulets sont « richement caparaçonnés, ornés de boucles, de « chaînettes, de sonnettes, de bandelettes allon- « gées, resplendissantes de clous d'or et d'une in- « finité de pierres précieuses; et, après cela, on « refuse à son prochain de quoi couvrir sa nudité! « Dites-nous, pontife, que fait l'or, je ne dis pas « dans les temples, mais sur les harnais de vos « chevaux? Quand je me tairais sur ces désordres, « la misère des pauvres les proclamerait. »

Bernard insiste sur ce déplorable emploi des biens du clergé; et, après en avoir montré les conséquences, il en indique la source, qui est l'am-

bition de ceux qui aspirent aux premières places.

« Aujourd'hui, dit-il, parce qu'on envisage l'hon-« neur et non le fardeau, on a honte dans l'Église « d'être simple clerc; chacun veut monter aux « postes les plus éminents. De jeunes hommes « encore imberbes, qui n'ont pour tout mérite « que leur naissance, se poussent aux plus hautes « dignités ecclésiastiques; ils échappent à la férule « pour commander aux prêtres, plus contents de « se soustraire à la verge que d'occuper des places « d'honneur, et plus flattés de n'avoir plus de « maîtres que d'être devenus maîtres eux-mêmes [1].

« Ambition démesurée! avarice insatiable! Alors « même qu'on est parvenu aux premières places, « soit par le talent, soit par l'argent, soit par la « prérogative de la chair et du sang, qui ne pos-« séderont point le royaume de Dieu, on n'est « pas satisfait; on brûle du désir de multiplier les « bénéfices et d'en acquérir de plus honorables. « Est-on doyen, prévôt, archidiacre? occupe-t-on « quelque autre dignité de cette nature? Ce n'est « pas assez; on se met en mouvement pour en « cumuler plusieurs; puis on s'en dépouillera vo-« lontiers si on peut devenir évêque. Du moins « alors on demeurera tranquille? Non, d'évêque « on veut devenir archevêque.... »

[1] Scholares pueri et impuberes adolescentuli ob sanguinis dignitatem promoventur ad ecclesiasticas dignitates, et de sub ferula transferuntur ad principandum presbyteris; lætiores interim quod virgas evaserint, quam

Il signale ensuite ces mêmes dignitaires allant à Rome, briguant les honneurs, après avoir amassé des richesses, et cherchant à éblouir le monde par le faux éclat de la gloire humaine. Il compare cette satisfaction fugitive à la gloire véritable, à celle qui sied au vrai pontife : « gloire toute inté« rieure et cachée, elle ne fascine pas les yeux, « mais n'en est pas moins majestueuse ; elle ne « flatte pas le goût, mais n'en est pas moins sentie ; « elle n'enfle pas la superbe, mais n'en est pas « moins sublime. » La chasteté, la charité sincère, l'humilité du cœur, la simplicité de la colombe, une foi vive et forte, la tendresse et la vigilance pastorale, telles sont les qualités évangéliques sur lesquelles saint Bernard insiste et qu'il recommande aux pontifes : « en sorte, dit-il, qu'un évê« que, dans tous ses discours et dans ses actions, « n'ait en vue que la gloire de Dieu et le bien de « ses frères. Alors il deviendra, selon la significa« tion même du nom de pontife, un *pont*, une « voie de communication entre le ciel et la terre, « faisant l'office de médiateur, et présentant à Dieu « les vœux du peuple, au peuple les grâces de « Dieu... [1] »

La conversion de l'archevêque de Sens et celle de l'abbé Suger augmentèrent prodigieusement la

quod meruerint principatum ; nec tam illis blanditur adeptum, quam ademptum magisterium.

[1] Opusc. De off. episc., n. 25, cap. VII.

renommée de saint Bernard; et dès lors il eut à se défendre contre les honneurs qu'on lui offrait de toutes parts. La ville de Châlons, puis celle de Langres, dont les siéges se trouvaient vacants, le demandèrent pour évêque, et firent de nombreuses tentatives pour vaincre sa résolution de n'accepter aucune dignité dans l'Église. Plus tard, il fut proclamé archevêque de Reims, par l'élection du clergé et les acclamations des fidèles; mais il refusa constamment ce poste redoutable, et même il fut obligé de recourir à l'autorité de Rome pour n'être point contraint de céder aux vœux persévérants d'une si noble Église [1].

Une mission d'un autre genre, plus analogue à sa vocation extraordinaire, présenta bientôt un nouvel aliment au zèle de l'homme de Dieu.

L'évêque de Paris, Étienne de Senlis, homme de cour et ami particulier du roi, avait été touché des discours et des écrits de saint Bernard; mais les exemples de Suger et de l'archevêque de Sens avaient produit sur son âme une impression si vive que, mettant un terme à ses longues hésitations, il quitta la cour pour ne s'occuper désormais que du soin de son troupeau. Cette retraite inopinée blessa le roi Louis VI, qui aimait Étienne et le comblait de faveurs pour le retenir auprès de sa personne. Le prince, d'un caractère impérieux et irascible, ne pouvant souffrir la contradiction,

[1] Gaudf., Vit. S. Bern., lib. III, cap. 3.

changea en haine l'amitié qu'il avait portée au prélat; et depuis lors il lui suscitait de perpétuelles entraves et le persécutait avec une violence toujours croissante. Quelques clercs que l'évêque avait mécontentés par le rétablissement d'une discipline plus rigoureuse contribuèrent à indisposer le roi contre lui, et réussirent, à force d'intrigues et de faux rapports, à faire traduire leur évêque devant la justice séculière, qui le dépouilla de ses biens [1]. Jusque-là le prélat avait supporté les mauvais traitements avec une patience inaltérable; mais il ne crut pas devoir abandonner les biens de son église à l'arbitraire du pouvoir temporel. Donc, après avoir vainement employé les remontrances et la menace, il jeta un interdit sur la personne du roi, et se retira à Sens auprès de son métropolitain. Les deux prélats se rendirent ensemble à Cîteaux, où se tenait alors le grand chapitre des abbés de l'ordre. Ils exposèrent leurs griefs à cette vénérable assemblée, et demandèrent assistance et protection contre les usurpations du roi de France. Le chapitre examina mûrement la cause de l'évêque de Paris et en reconnut la justice. En conséquence, on décida qu'une lettre, écrite au nom de tous les abbés de l'ordre, serait adressée au roi, et qu'elle lui serait

[1] Voy. Baronius ad ann. 1127, et Mabillon, idem. Ce dernier cite quelques autorités d'après lesquelles les mécontents auraient poussé leur animosité jusqu'à attenter à la vie de l'évêque de Paris.

présentée par saint Bernard et Hugues de Pontigny.

Saint Bernard rédigea cette adresse, dont voici les termes :

« Étienne, abbé de Cîteaux, et le chapitre général des abbés et religieux de la même congrégation, souhaitent au très-illustre Louis, roi de France, la santé et la paix en Jésus-Christ.

« Le Roi des anges et des hommes vous a donné un royaume sur la terre, et vous en a promis un autre dans le ciel, si vous régnez équitablement ici-bas. Nous le souhaitons, et nous le demandons pour vous. Mais pourquoi résistez-vous aujourd'hui à l'effet de nos prières, vous qui les recherchiez autrefois avec un si humble empressement ? A quel titre lèverons-nous nos mains vers l'époux de l'Église, quand vous la contristez avec tant de témérité et sans aucun sujet ? L'Église se voit attaquée par le prince qui naguère fut son défenseur. Dès lors, songez-vous quel est Celui que vous outragez ? Ce n'est pas l'évêque de Paris, mais c'est le souverain du ciel et de la terre, le Dieu terrible qui donne et ôte la vie ; Celui qui, en un mot, déclare que mépriser ses ministres c'est le mépriser lui-même...

« Nous vous conseillons et vous conjurons, par les relations de charité fraternelle que vous avez voulu établir entre nous (relations que vous

violez en cette rencontre), de faire cesser au plus tôt un si grand scandale. Que si nous avons le malheur de ne pas être écoutés, si vous rejetez les avis de ceux qui sont vos frères et qui tous les jours offrent leurs prières pour vous, pour vos enfants, pour votre royaume, sachez que notre bassesse, toute impuissante qu'elle est, n'oubliera pas les intérêts de l'Église et de son ministre, le vénérable évêque de Paris, notre père et notre ami qui implore de pauvres religieux contre un roi puissant, et nous prie, par le droit de fraternité qui existe entre nous, d'écrire au Pape à son sujet. Avant de le faire, nous avons jugé convenable de nous adresser directement à Votre Excellence...

« Si Dieu vous inspire de suivre nos conseils et d'accepter notre médiation pour vous réconcilier avec votre évêque, ou, pour mieux dire, avec Dieu même, nous serons prêts à toute espèce de fatigues et à nous rendre où il vous plaira, pourvu que nous obtenions ce résultat. Que, si nos démarches ne sont point accueillies, nous saurons néanmoins assister notre ami et nous rendre utiles au pontife du Seigneur [1]. »

Il fallait, dit un historien moderne, que la sainteté de ces religieux eût fait sur l'esprit du roi une sensation bien vive, pour qu'une lettre écrite

[1] Epist. 45, in op. s. Bern. apud Mab.

avec tant de liberté ne l'irritât pas. Mais, au contraire, il fut touché de leurs prières et de leur fermeté, et de plus il s'alarma de l'excommunication dont on l'avait menacé [1]. Il craignait que le pape ne confirmât cet anathème, ce qui donna tout d'abord à l'objet de la députation une heureuse issue; et le roi promit de rendre à Étienne le patrimoine mis en séquestre. Cependant cette bonne disposition dura peu et n'eut point d'efficacité; car le pape ayant levé l'interdit, Étienne se vit derechef en butte aux injustes ressentiments du monarque. Celui-ci, croyant n'avoir rien à se reprocher dans une affaire où le pape n'avait rien condamné [2], ne donna plus aucune suite à ses promesses et aux instances des abbés de Cîteaux. Saint Bernard et Hugues de Pontigny informèrent le pape de cet état de choses. Ils ne craignirent point de lui écrire que *l'honneur de l'Église avait été lésé sous le pontificat d'Honorius* [3]. « Déjà, lui disent-ils, l'humilité ou plutôt « la fermeté de l'épiscopat avait fléchi la colère du « roi, lorsque l'autorité du Souverain Pontife a

[1] Villefort, liv. II, p. 111. Cet historien est d'accord avec l'annaliste de Cîteaux; mais d'autres auteurs plus anciens rapportent le même fait d'une manière différente. D'après eux, saint Bernard et les autres députés auraient été mal reçus par le roi. Quas litteras S. Bernardus cum Hugone Pontiniacensi, multisque aliis prælatis, Ludovico supplex offerens, repulsam indigne passus est. (Voy. Mabillon, not. in Bern. litt., p. 21, n. 52.)

[2] C'est l'opinion qu'énonce l'annaliste de Cîteaux, Henriquez, ann. 1127.

[3] Tristes vidimus, tristes et loquimur : honorem Ecclesiæ, Honorii tempore non minimè læsum.

« abattu le courage des évêques... Votre bref, « ajoutent-ils dans une autre lettre, est non-seu« lement cause qu'on retient ce qu'on a pris, mais « encore qu'on est plus hardi à piller ce qui « reste [1]. »

L'obstination du roi lui devint funeste. Saint Bernard l'avait vainement et à plusieurs reprises exhorté à la paix : « Vous avez méprisé le Dieu terrible en méprisant les supplications des pontifes, lui dit-il un jour avec la hardiesse d'un prophète. Eh bien ! attendez-vous au châtiment que votre crime mérite : votre aîné vous sera enlevé ; il mourra d'une mort précoce. »

Cette prédiction fut suivie de l'événement. Philippe, l'héritier présomptif de Louis VI, qui avait déjà reçu l'onction royale, et qui était pour son père et pour la France un objet d'amour et de justes espérances, mourut à la suite d'une chute de cheval, en l'année 1131 [2].

Le malheureux roi demeura consterné ; mais la paix fut rendue à l'église de Paris.

Voici comment Suger lui-même raconte ce fu-

[1] Hoc denique litteris vestris factum est, ut male ablata pejus teneantur, et reliqua passim in dies rapiantur, etc. (Epist. S. B., 46 et 47, apud Mabill., p. 54.)

[2] Erat autem Philippus jam unctus in regem, magnæ omninò spei adolescens, et patri (quod ex abundanti est dicere) omninò carissimus... Non post multùm temporis, miserabilem satis obitum filii sui Philippi ipse et tota Francia deploravit. (Fragmenta ex 3ª Vit. S. Bern., auctore Gaudfrido, n. 5, p. 1292.

neste accident dans la *Vie de Louis le Gros* : « Deux ans après, dit l'abbé de Saint-Denis, le jeune prince, qui avait alors environ seize ans, se promenait un jour à cheval dans un faubourg de la ville de Paris (rue du Martroy-Saint-Jean, près de la Grève). Tout à coup un détestable pourceau se jette sur le chemin du coursier ; celui-ci s'abat rudement, brise contre une borne son noble cavalier, et l'étouffe sous le poids de son corps. On s'empressa de relever le tendre enfant à demi mort, et de le transporter dans une maison voisine. A l'entrée de la nuit il rendit l'âme! Ce jour-là précisément on avait convoqué l'armée pour une expédition. Aussi tous les guerriers qui apprirent la triste nouvelle, de même que les habitants de la ville, furent pénétrés de douleur, et poussèrent des sanglots et des gémissements. Quant au désespoir du père, de la mère et de leurs amis, nul ne saurait l'exprimer [1]. »

[1] Sugerius, Vita Lud., 6.

CHAPITRE XV.

Suite du précédent. — Conversion de la duchesse de Lorraine ; de Béatrix ; d'Ermengarde, comtesse de Bretagne. — La vierge Sophie. — Le prince Henri de France. — Amédée, prince d'Allemagne.

La chrétienté, comme l'ancien peuple de Dieu, a ses époques désolantes où les rois et les peuples, et les ministres sacrés eux-mêmes, semblent enveloppés de vices *comme d'un vêtement*, dit le prophète. Les serviteurs infidèles avaient depuis longtemps ouvert aux passions les portes du sanctuaire; l'avarice était devenue l'idole du siècle ; les princes lui sacrifiaient l'honneur et la justice ; et les peuples, trop souples aux impulsions funestes, suivaient leur exemple, tout en murmurant contre eux. De tels maux durent, en se développant, produire les inévitables scandales dont parle l'apôtre, et nous les verrons bientôt ravager le champ de l'Église.

Mais en même temps que l'iniquité monte au comble de sa mesure, les vertus du ciel descen-

dent dans les âmes d'élite; et la grâce, qui ne tarit jamais, prépare d'avance de zélés auxiliaires destinés à combattre le mal et à lui opposer une digue insurmontable.

Déjà l'esprit monastique, régénéré dans l'ordre de Cîteaux, a réveillé l'esprit sacerdotal. Les membres les plus éminents du clergé séculier travailleront désormais à transmettre jusqu'aux derniers degrés de la hiérarchie l'étincelle sacrée qu'ils ont reçue de plus haut. De la bouche des prêtres, la parole vivifiante se répandra sur la multitude et lui communiquera un esprit nouveau. Mais ici l'action est double : il faut à la fois qu'elle descende des sommités du corps social et du haut de la chaire chrétienne : les peuples ne se rendent à la vérité que lorsque, à la parole qui l'annonce, se joint l'autorité de l'exemple. Or, l'action que l'esprit monastique a exercée sur le sacerdoce, l'esprit sacerdotal doit la transmettre aux principaux organes de la vie sociale. C'est surtout par la femme que la piété exerce un grand empire, et répand dans la société sa mystérieuse influence. Nous l'avons dit ailleurs : la femme est un des plus puissants instruments dont se sert la Providence pour adoucir les voies de la civilisation chrétienne : elle porte en elle les germes de l'avenir moral des peuples; et là où elle méconnaîtrait cette haute mission, nulle société ne serait possible [1].

[1] « Dans toute l'histoire évangélique, dit M. de Maistre, les femmes

Remarquons la marche de l'œuvre providentielle. Un simple moine, transformé par l'Esprit de Dieu, renouvelle l'esprit monastique. Cette réforme, imperceptible à son point de départ, se dilate dans le monde et soulève contre elle les passions qu'elle veut abattre; les âmes fortes se rallient et forment un camp compacte pour s'opposer au camp du monde; les sentinelles avancées se réveillent les unes les autres; les chefs sont prêts à combattre; mais les masses ne sont point encore excitées. Il faut que l'action divine passe des pontifes aux rois et des rois aux peuples : ce sont des femmes d'un rang éminent qui serviront d'intermédiaires, en présentant à l'Église des organes de la grâce divine, et au monde des modèles de vertus.

Adélaïde, duchesse de Lorraine, devint une des premières conquêtes de saint Bernard. Cette illustre dame, au rapport de Guillaume de Saint-Thierry, vit le serviteur de Dieu en songe, et se mit sous sa direction, après avoir changé de vie; car auparavant elle était possédée de l'amour du monde; *et aujourd'hui elle confesse que l'homme de Dieu l'a délivrée de sept horribles démons* [1]. Il

« jouent un rôle très-remarquable, et dans toutes les conquêtes célèbres du « christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours « on voit figurer une femme... » (Soirées de Saint-Pétersbourg, ch. II.)

[1] Ducissa Lotharingiæ (Athelais nomine), femina nobilis, sed non tam nobiliter victitans... usque hodiè se esse de quâ septem dæmonia ejecerit, gloriatur. (Vit. S. Bern., l. I, cap. XIV, p. 1104, n. 68.)

existe peu de documents sur ses relations avec son directeur; mais ce qui nous reste des lettres de ce dernier nous montre l'heureuse influence qu'il exerçait en faveur de la paix et de la justice. « Je rends grâce, lui écrit-il, de l'affec-
« tion que vous témoignez aux serviteurs de
« Dieu; car lorsqu'on voit la moindre étincelle
« de la céleste charité allumée dans un cœur de
« chair, où régnaient auparavant les enflures des
« grandeurs et des passions, on peut croire cer-
« tainement que c'est un don divin, et non une
« vertu humaine..... Je vous prie, ajoute-t-il en
« terminant, de saluer de ma part le duc votre
« mari, et je vous exhorte tous deux, pour l'a-
« mour de Dieu, à céder le château au sujet du-
« quel vous faites des préparatifs de guerre, si
« vous reconnaissez que vos prétentions sont mal
« fondées. Souvenez-vous qu'il est écrit : *Que sert-*
« *il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient*
« *à perdre son âme* [1] ? »

Une autre noble dame, sur laquelle l'histoire fournit peu de renseignements, semble concourir, aussi bien que la duchesse de Lorraine, aux desseins et aux œuvres du serviteur de Dieu. La lettre suivante constate la part qu'elle y prenait : « Vous désirez
« savoir, écrit saint Bernard à la pieuse Béatrix,
« quel est l'état de ma santé, le résultat de mon

[1] S. Bern., Epist. 120.

« voyage et l'établissement nouveau que je viens « de faire. Pour vous répondre en peu de mots, « je vous dirai que nos religieux ont passé d'un « désert sauvage dans un séjour agréable et pourvu « de toutes choses nécessaires... Je les ai laissés « fort contents; et pour ce qui me concerne, je « suis arrivé ici en bonne santé; mais, depuis mon « retour, j'ai eu la fièvre intermittente qui m'a mis « à l'extrémité. Dieu m'a rendu la santé en peu de « temps, et à l'heure qu'il est je me porte mieux « qu'auparavant [1]. »

Les encouragements et la tendre sollicitude qu'il prodigue aux âmes qu'il a ramenées dans la voie de Dieu se manifestent dans d'autres lettres d'une manière admirable : « Certainement, écrit-il « à une personne de qualité dont on ignore le nom, « certainement il n'est de joie profonde et vraie « que celle dont Dieu est la source intarissable; « et toute autre joie comparée à celle-là n'est que « tristesse..... Je vous en prends à témoin vous- « même; l'Esprit-Saint ne vous l'a-t-il pas dit avant « moi au fond de votre cœur? Eût-il été possible « humainement qu'une jeune femme comme vous, « riche, gracieuse, noble, s'élevât au-dessus de « son âge et de son sexe, méprisât ce qui flatte les « sens et la vanité, si une force invisible ne vous « eût soutenue, et si des plaisirs plus doux ne vous

[1] Epist. ad Beatric., 118.

« eussent dégoûtée des choses de ce monde[1]?....»

Mais parmi les âmes intérieures avec lesquelles Bernard entretenait des communications fréquentes et ferventes, celle qui paraît lui avoir été plus particulièrement attachée, c'est Ermengarde, comtesse de Bretagne. Les lettres qu'il lui adresse prouvent l'unité d'esprit qui existait entre eux ; et l'on y peut admirer les effets les plus touchants de la tendresse pastorale qui, sous son enveloppe austère, animait le cœur du saint moine.

Ermengarde, femme d'un mérite éminent, avait quelque temps végété dans la voie tiède et vulgaire où l'esprit du monde et l'esprit de piété s'allient pour se tolérer l'un l'autre, et se concèdent réciproquement leurs droits pour contenter, autant que possible, la grâce et la nature. Mais une âme forte ne saurait longtemps respirer au sein d'une atmosphère si nauséabonde. Ermengarde éprouvait des désirs et des besoins du cœur auxquels le monde ne pouvait répondre. Déjà elle s'était adressée au cardinal de Vendôme et avait suivi ses conseils[2]; mais il lui fallait un saint pour la conduire dans les voies sublimes de la sainteté. Dieu lui envoya Bernard : c'était l'homme choisi entre mille, comme dit l'Écriture, qui dût l'élever au-dessus de ce monde et lui indiquer la route de la céleste patrie.

[1] S. Bern., Epist. 114.

[2] Vid. Epist. Godf. Vendom., lib. v, epist. 3 et 24.

Voici quelques extraits de deux lettres, les seules qui aient été conservées; elles nous feront pressentir quelle union chaste et vivante l'Esprit Saint peut former entre les âmes saintes.

« Bernard, abbé de Clairvaux, salue sa fille « bien-aimée en Jésus-Christ, Ermengarde, ci- « devant comtesse de Bretagne, et présentement « humble servante de Dieu; et lui témoigne qu'il « a pour elle tous les sentiments d'une affection « pure et chrétienne.

« Que ne puis-je vous rendre mon esprit aussi « visible que ce papier, et vous faire lire dans « mon cœur les sentiments d'amour que le Sei- « gneur m'inspire et le zèle qu'il me donne pour « votre âme! Certes vous reconnaîtriez que nulle « langue et nulle plume ne sauraient les exprimer. « Je suis près de vous en esprit, quoique absent « de corps. Il est vrai que je ne puis vous montrer « mon cœur; mais s'il m'est impossible de le ma- « nifester entièrement, il dépend de vous cepen- « dant de le comprendre; vous n'avez qu'à entrer « dans le vôtre pour y trouver le mien, et m'at- « tribuer autant d'amour pour vous que vous sen- « tez en avoir pour moi. L'humble modestie ne « vous permet pas de croire que vous m'aimez « plus que je ne vous aime; et vous devez au con- « traire penser que le même Dieu qui vous porte « à m'aimer et à vous conduire d'après mes con- « seils me donne une ardeur égale pour répondre

« à cette affection, et un tendre intérêt pour vous « servir. Comprenez donc de quelle sorte vous « m'avez retenu près de vous lors de mon dé- « part; car, pour moi, je puis dire, selon la vé- « rité, que je ne vous ai point quittée en vous « quittant, et que je vous retrouve partout où je « suis. Voilà ce que j'ai cru pouvoir vous écrire « en peu de mots, étant encore en chemin. Mais « j'espère vous écrire plus longuement quand j'au- « rai plus de loisir, et que Dieu m'en facilitera les « moyens [1]. »

Une seconde lettre exprime, encore plus que la précédente, l'harmonieux langage de l'amour spirituel.

« Mon cœur, écrit saint Bernard, est au com- « ble de sa joie en apprenant la paix du vôtre. Je « suis heureux lorsque je sais que vous êtes heu- « reuse, et votre tranquillité fait la mienne. Cette « paix que vous goûtez ne procède, en aucune ma- « nière, ni de la chair ni du sang. Vous avez renoncé « aux grandeurs pour vivre dans l'humilité; aux « avantages d'une naissance illustre pour mener « une vie obscure et cachée; aux richesses pour « embrasser la pauvreté; enfin, vous vous êtes se- « vrée des douceurs de votre patrie, des consola- « tions d'un frère et d'un fils. Après cela, n'est-il « pas visible que la joie de votre âme est un don

[1] S. Bern., Epist. 116.

« de l'Esprit-Saint? Il y avait longtemps que la « crainte de Dieu vous avait fait concevoir l'esprit « de salut; mais vous l'avez enfanté dans ces der- « niers temps, et l'amour a banni la crainte. Oh! « que j'aimerais à vous entretenir de vive voix sur « ce sujet, au lieu de vous écrire! En vérité, je me « fâche contre mes occupations qui m'empêchent « si souvent de vous aller voir; et je me réjouis « quand j'aperçois des circonstances qui me pro- « curent ce bonheur. Elles sont rares, j'en con- « viens; mais cette rareté même me les rend d'au- « tant plus chères et précieuses. J'espère toutefois « qu'une occasion se présentera incessamment, et « d'avance je goûte les douceurs de notre entre- « vue [1]. »

Nous lisons que la comtesse Ermengarde, cette fille si intime du cœur de Bernard, devint célèbre par ses œuvres de piété et par les abondantes aumônes qu'elle versait dans le sein des pauvres. Elle contribua puissamment à l'extension de l'ordre de Cîteaux, et fit bâtir dans ses domaines un vaste monastère à l'une des colonies de Clairvaux [2]. C'était là que son saint directeur aimait à prendre quelque repos dans ses courses apostoliques.

Plusieurs autres âmes d'élite des divers rangs de la société embrassèrent, à la voix de saint Bernard,

[1] S. Bern., Epist. 117.
[2] Vit. S. Bern., lib. I, cap. IX, n. 32.

les conseils de la perfection chrétienne. Quelques-unes, retenues dans le monde par des liens légitimes, l'édifièrent de leurs douces vertus et répandaient sur la société comme un reflet céleste; d'autres, plus heureuses, et libres de tout engagement, rompaient avec le monde pour se vouer à Dieu seul, et entraînaient à leur suite plusieurs âmes captives.

Parmi ces dernières, nous ne citerons que la vierge Sophie, à cause de l'intérêt particulier que saint Bernard lui témoigne. On ne connaît point de détails sur sa vie, et l'on ignore l'origine de ses rapports avec l'abbé de Clairvaux : la plupart des merveilles de grâce, opérées dans le mystère, aiment le mystère et demeurent inconnues aux hommes; l'histoire ne raconte que les actions d'éclat; mais les humbles vertus qui parfument le champ de l'Église échappent à ses investigations. La lettre à Sophie renferme de trop utiles enseignements pour que nous puissions la passer sous silence. En voici quelques fragments :

« Vous êtes bien heureuse de vous distinguer de « ceux de votre rang, et de vous élever au-dessus « d'eux par le désir de la solide gloire et par le « généreux mépris d'une gloire factice, plus il- « lustre par cette distinction que par la noblesse « de votre naissance... Que, si les filles du monde, « parées comme des édifices et des palais, vous « poursuivent de leurs railleries, répondez-leur :

« *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Répondez-« leur : *Mon temps n'est pas encore venu, tandis « que le vôtre est toujours prêt*. Répondez-leur : « *Ma gloire est cachée avec Jésus-Christ en Dieu; « et lorsque Jésus-Christ, qui est ma gloire, appa-« raîtra dans sa gloire, j'apparaîtrai aussi dans ma « gloire avec lui*..... Au reste, le fard, la pourpre, « les ornements, peuvent avoir de la beauté, mais « ils ne la donnent pas; car la beauté qu'on prend « avec l'habit et que l'on quitte en le quittant est « la beauté de l'habit, mais non la beauté de la « personne. Laissez donc les autres filles emprun-« ter une beauté étrangère, quand elles se trou-« vent dépourvues de celle qui leur était propre. « Elles montrent bien qu'elles sont privées de la « beauté intérieure et véritable, par cela même « qu'elles se parent avec tant de soin pour plaire à « des insensés. Quant à vous, ma fille, jugez indi-« gne de vous une beauté qui provient de quelques « peaux de bête ou du travail des vers. La véritable « beauté de chaque chose est celle qui réside en « elle-même et qui ne dépend point d'une matière « séparée d'elle. La pudeur, la modestie, le si-« lence, l'humilité, tels sont les ornements d'une « vierge chrétienne..... Oh! qu'une chaste pudeur « répand de grâces sur le visage! et combien ces « charmes sont plus aimables que les perles et les « pierreries! Pour vous, vos trésors ne sont point « attachés au corps qui se flétrit et se corrompt;

« car ils tiennent à l'âme, et ils participeront à son « immortalité [1]. »

L'exemple de ces grandes âmes et leur vaste influence propagèrent l'esprit de piété, comme l'étincelle électrique, dans tous les rangs de la société; les trônes aussi bien que les hameaux portèrent des fruits de grâce. Un fils du roi Louis le Gros [2], le prince Henri, vint à Clairvaux pour voir saint Bernard, et pendant qu'il conversait avec l'homme de Dieu, il se sentit touché d'un si ardent désir de demeurer avec lui, d'embrasser son genre de vie, qu'il congédia sa nombreuse suite, et déclara, au grand étonnement du monde, qu'il ne quitterait plus le monastère. Bernard, avant de l'admettre au noviciat, le soumit à des épreuves longues et humiliantes; il l'employa aux travaux les plus durs, et même à l'office de la cuisine; mais le prince persévéra dans ces exercices, et devint un des plus humbles moines de Clairvaux. Ce ne fut que longtemps après, et malgré ses vives résistances, qu'il accepta l'évêché de Beauvais; et plus tard il monta sur le siége de Reims, où il rendit d'immenses services à l'Église [3].

[1] S. Bern., Epist. 113.

[2] Louis le Gros avait eu, outre Philippe qui venait de mourir, six fils : Louis le Jeune, qui lui succéda; Henri, qui devint moine de Clairvaux; Robert, comte de Dreux; Pierre, seigneur de Courtenay; Philippe, qui reçut les ordres sacrés, et une fille nommée Constance.

[3] Stephani Parisiens. Commentar. in Regul. S. Benedict., cap. xxxv. In

A ces glorieuses conquêtes ajoutons encore celle d'Amédée, jeune prince d'Allemagne et proche parent de l'empereur. Ce dernier étant mort, Amédée se dégoûta des grandeurs fugitives et se dépouilla des insignes de ses dignités pour se retirer à Clairvaux. Il y demeura toute sa vie parmi les simples moines qu'il édifia par ses douces qualités [1].

Du reste, il serait impossible de citer tous les grands exemples d'abnégation, d'humilité et de vertus généreuses qui se renouvelaient chaque jour, et se provoquaient les uns les autres, sous l'irrésistible influence de l'abbé de Clairvaux. Celui-ci, obligé, pour les soins de son ordre, de faire de fréquents voyages, semait sur sa route la semence du ciel, et récoltait, dans les greniers de Clairvaux, une moisson riche et précieuse. « Si l'on voulait rapporter toutes ces choses de vive voix ou par écrit, dit un historien, on risquerait d'exciter l'incrédulité de ceux qui n'ont point le sens des choses saintes. »

Ann. ord. Bened., tome VI, p. 700. Voy. aussi Recueil des hist. de France, t. XII, p. 91.

[1] Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. IX, p. 247. On rapporte aussi à cette même époque la conversion du célèbre Othon, fils du duc d'Autriche, plus connu sous le nom d'Othon de Friesingen. Ce prince, petit-fils de l'empereur Henri et allié de presque toutes les maisons régnantes, étant venu faire une retraite à Morimond, monastère de l'ordre de Cîteaux, il y ressentit un attrait si puissant pour la vie religieuse, qu'il prononça ses vœux ainsi que quinze de ses compagnons. Dans la suite, il devint évêque de Friesingen et prit, comme nous le verrons, une part très-active aux affaires de son siècle. (Voy. Manriq. Ann. Cist., 1126.)

Cependant si la piété renaissait dans le monde et germait, pour ainsi dire, sous les pas de l'homme apostolique, qu'on juge des fruits divins qu'elle produisit à Clairvaux même, et des merveilles dont ce monastère dut offrir le spectacle ! Bernard, comme une brillante lumière, éclairait cette vaste solitude, et la fécondait par sa parole, par son regard, par son amour, par sa seule présence. Il faudrait un livre spécial pour retracer l'histoire de cette admirable réunion d'hommes qui tous ensemble gravissaient les hauteurs sublimes de la perfection chrétienne. Bornons-nous à quelques simples traits qui se rapportent aux frères convers de Clairvaux ; ce sont les plus obscurs et les moins connus, mais non pas les moins édifiants, et nous aimons à les mettre en évidence.

Il y avait à Clairvaux, raconte l'annaliste de l'ordre [1], un frère convers d'une grande vertu et d'une obéissance extrême, lequel avait appris à l'école du Saint-Esprit à être doux et humble de cœur. Chacun rendait de lui ce témoignage que jamais on ne l'avait vu s'abandonner à l'impatience ou à l'humeur, quelque injure qu'on lui fît; au contraire, il priait pour ceux qui l'accusaient, et avait pris l'habitude de dire au moins une fois le *Pater* pour chacun de ceux qui le

[1] Exord., dist. 4, cap. x.

proclamaient, justement ou injustement, à la coulpe. Un jour, ayant été envoyé dehors pour quelques affaires, il se trouva obligé de passer seul dans une forêt isolée; et lorsqu'il y pensait le moins, il fut assailli d'une troupe de voleurs qui lui prirent son cheval et le dépouillèrent complétement. Les voleurs l'ayant ensuite laissé là, il se prosterna devant Dieu pour le supplier de leur pardonner ce péché. Or, il arriva que l'un d'eux, curieux de voir ce que faisait le pauvre frère, après avoir été mis dans un état si déplorable, s'approcha avec précaution et le considéra de loin. Mais comme il le vit en prières, il s'en retourna au plus tôt vers ses compagnons et leur dit, en se frappant la poitrine : « Malheur à nous, misérables et damnés que nous sommes, nous méritons la mort, car nous avons traité si mal un saint homme : c'est un moine de Clairvaux. » Les voleurs n'eurent pas plutôt entendu ces paroles, qu'ils furent touchés de componction; et revenant aussitôt sur leurs pas, ils trouvèrent le religieux prosterné et priant pour eux. Ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient pris et lui demandèrent pardon de leur faute.

Un autre convers, homme simple et *prompt à obéir*, avait la charge des bœufs, dans une des fermes de Clairvaux. Or, raconte le même chroniqueur [1], ce religieux vit un jour Jésus-Christ qui

[1] Exord., dist. 4, cap. XVIII.

l'assistait dans son travail. De ce moment, embrasé du désir de mourir et de rejoindre *celui qui marche avec les âmes simples*, il tomba malade, et le septième jour, étant à l'agonie, saint Bernard le visita pour lui dire un dernier adieu *comme à un enfant chéri et bien-aimé qui s'en allait en sa céleste patrie;* et après avoir reçu la bénédiction paternelle, le frère rendit avec sérénité son dernier soupir, et saint Bernard témoigna *que Dieu avait véritablement marché avec lui.*

Au nombre de ces humbles frères, il s'en trouvait encore un dont la vie et la mort furent souvent citées par le saint abbé lui-même [1]. C'était un religieux qui, durant plusieurs années, souffrait les maux les plus cuisants avec une invincible patience; un ulcère dévorait ses chairs et avait déjà atteint les os. Mais jamais aucune plainte n'était sortie de sa bouche, et lorsque enfin il sembla sur le point de s'éteindre, sa vigueur tout à coup se ranima, « et le malade, comme enivré d'un vin céleste, se mit à entonner des hymnes et des chants de triomphe; et d'une voix forte et sonore, il rendit des actions de grâces à Dieu. Ainsi cet homme purifié expira, ne cessant de chanter qu'en cessant de vivre, achevant dans la Jérusalem céleste les cantiques d'allégresse qu'il avait commencés sur la terre [2]. »

[1] Idem, dist. 4, cap. XVI.
[2] Loc. cit.

Cependant saint Bernard, également excédé de soins et de fatigues, retomba malade. Forcé de s'isoler dans son ancienne cellule, il envoya prier Guillaume de Saint-Thierry de venir auprès de lui. C'était son ami intime, le confident de ses pensées; lui aussi était malade, mais il vint à Clairvaux; tous deux avaient besoin de se voir, de se soutenir, de souffrir ensemble.

Guillaume a laissé par écrit les impressions qu'il éprouva lors de cette visite; et grâce à sa naïve chronique, nous pourrons assister, en quelque sorte, à la conversation familière de ces deux grands hommes.

CHAPITRE XVI.

Guillaume de Saint-Thierry raconte ce qui se passa lors de son séjour à Clairvaux. — Traité de saint Bernard sur la *grâce et le libre arbitre*. — Le saint est appelé au concile de Troyes.

« J'étais malade dans notre maison de Reims, raconte le B. Guillaume de Saint-Thierry, et la maladie commençait à m'épuiser entièrement, lorsque Bernard m'envoya son frère Gérard, d'heureuse mémoire, et me manda à Clairvaux où il m'assurait que je guérirais ou mourrais bientôt. Je reçus comme de Dieu la faveur qu'il m'accordait de mourir chez lui, ou de vivre quelque temps en sa compagnie, et je ne sais laquelle des deux choses j'eusse préférée. J'y allai promptement, et toutefois avec beaucoup de peines et d'efforts. Lorsque je fus arrivé, je ressentis l'effet des promesses du saint abbé, et j'avoue que ce fut en la manière que je désirais; car je fus guéri de ma grande et douloureuse maladie; mais

les forces ne me revinrent que lentement. Mon Dieu, que je tirais d'avantages de cette faiblesse! Car Bernard se trouvant lui-même malade pendant que j'étais à Clairvaux, ses infirmités lui laissèrent le loisir de me secourir dans mes besoins; en sorte que, souffrants l'un et l'autre, nous demeurions ensemble tout le long du jour, nous entretenant de la médecine spirituelle et des remèdes contre les langueurs de l'âme.

« Il m'expliquait alors plusieurs choses du Cantique des cantiques; mais il ne m'en découvrait que le sens moral et pratique, sans me parler des mystères plus profonds qui sont renfermés dans ce livre sacré, parce que je le désirais ainsi et l'en avais supplié. Et de peur que ce que j'entendais ne s'échappât de ma mémoire, je l'écrivais tous les jours autant que Dieu me l'imprimait dans l'esprit et que je m'en pouvais souvenir. Il me communiquait avec une bonté non pareille et une entière liberté les lumières qu'il avait reçues de la grâce et celles qu'il avait acquises par l'expérience; et il s'efforçait de me faire comprendre beaucoup de choses que j'ignorais et qu'on ne peut connaître que par la pratique du divin amour[1].

[1] Le sublime livre du Cantique ne saurait être goûté que par ceux qui ont quelque expérience du mystère d'amour. Saint Bernard donne la clef de ce mystère dans les paroles suivantes : « Il faut moins considérer les « expressions du *Cantique des cantiques* que les affections. L'amour y « parle partout; et si quelqu'un veut avoir l'intelligence de ce que nous « disons, il faut qu'il aime. En vain celui qui n'aime point s'approchera

« Or, le dimanche de la Septuagésime étant proche, je me trouvais le soir du samedi précédent assez bien pour pouvoir me lever tout seul de mon lit et marcher dans la maison. Je me disposais le même jour à m'en retourner dans notre abbaye. Mais le saint, ayant appris ma résolution, m'empêcha de l'exécuter et me défendit expressément d'y penser jusqu'à la Quinquagésime. Je me soumis avec d'autant moins de peine à cet ordre, que ma volonté me le rendait agréable et que ma faiblesse semblait le rendre nécessaire. Or, quand je voulus, après la Septuagésime, m'abstenir de viande, en ayant mangé jusqu'alors selon que Bernard me l'avait commandé, il me le défendit encore et ne voulut jamais y consentir. En ceci, je ne crus pas devoir acquiescer à son sentiment, et je ne voulus écouter ni son ordre ni ses prières. Nous nous séparâmes donc le samedi soir, lui s'en allant au chœur sans dire mot, et moi dans mon lit.

« Incontinent après que je fus couché, la vio-

« pour écouter ou pour lire ; parce que cet entretien, tout de feu, ne sera « jamais compris d'un cœur de glace... Ce doux colloque, dit-il ailleurs, « exige des oreilles chastes, et lorsque vous pensez aux deux amants dont « il est question, ne vous représentez pas un homme et une femme, mais le « Verbe et l'âme, ou bien Jésus-Christ et l'Église, ce qui revient au même, « sinon que l'Église ne marque pas une âme seule, mais l'union ou plutôt « l'unité de plusieurs âmes. » (In Cant. cantic., serm. 79 et 61.) Nous reviendrons plus tard sur les magnifiques commentaires que saint Bernard donna sur ce livre sacré.

lence du mal me reprit avec une force extraordinaire; et je souffris si cruellement toute la nuit, que la douleur surmonta tout ce que je pouvais avoir de résignation et de patience; en sorte que, désespérant de ma vie, je ne pensais pas que j'irais jusqu'au lendemain pour voir au moins encore une fois le grand serviteur de Dieu. Après avoir passé la nuit entière dans ces angoisses, j'envoyai de grand matin pour le supplier de venir auprès de moi. Il vint aussitôt, mais avec le visage sévère d'un homme qui fait une réprimande, et non pas avec cette compassion douce et charitable qu'il avait coutume de me témoigner. Il me dit toutefois en souriant : « Eh bien, que mangerez-vous aujourd'hui ? » Et moi qui savais, avant qu'il me parlât, que ma désobéissance du jour précédent était la véritable cause du redoublement de mon mal, je lui répondis : « Je mangerai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. « Reposez-vous donc, dit-il, vous ne mourrez pas encore. » Et il s'en alla. Que dirai-je de plus? A l'heure même je fus délivré de mon infirmité[1]. Il ne me resta qu'une lassitude qui m'empêcha de me lever ce jour-là; car les maux que j'avais endurés étaient extrêmes, et je ne me rappelle pas d'en avoir jamais éprouvé de semblables. Mais le lendemain j'étais parfaitement remis, et mes forces étant revenues

[1] Et quid dicam? Confestim et omnis dolor abiit.

aussi ; je m'en retournai peu de jours après dans mon monastère, avec la bénédiction et les bonnes grâces de mon hôte [1]. »

Saint Bernard profita des courts instants de relâche que ses souffrances avaient nécessités, pour écrire un traité sur *la grâce et le libre arbitre.* Voici quelle en fut l'occasion. Il s'entretenait un jour avec ses frères sur les merveilleux effets de la grâce, et ajoutait, avec l'accent de la reconnaissance, que la grâce l'avait prévenu dans le bien, que c'était elle qui donnait au bien son commencement, son progrès et sa perfection. A ces paroles, l'un des auditeurs lui dit : « Si c'est la grâce qui fait tout, quelle sera notre récompense, où sont nos mérites, où est notre espérance [2] ?

Saint Bernard répondit avec saint Paul : « Dieu nous a sauvés par sa miséricorde, et non par les œuvres de justice que nous avons faites : » *Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit* (Tit., III, 5). Eh quoi ! continua-t-il, pensiez-vous être l'auteur de vos mérites et vous sauver par votre justice propre, vous qui ne pouvez pas seulement prononcer le nom de Jésus sans la grâce du Saint-Esprit ? Avez-vous oublié la parole de celui qui a dit : Vous ne pouvez rien faire sans moi (Jean, XV,

[1] Guill., lib. I, cap. XII, p. 1100, n. 59 et 60.

[2] Ubi ergo, ais, sunt merita nostra, aut ubi est spes nostra? Vid. Boll. ad XX Aug., t. IV, cap. I, p. 603.

5); et ailleurs : Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde [1]. Vous demandez ce que devient alors le libre arbire ? Ma réponse sera courte : *Il fait son salut.* »

Le saint docteur jugea convenable de traiter avec plus de maturité une question si délicate; et il écrivit le remarquable ouvrage dont nous allons rendre un compte succinct [2].

D'abord il établit, avec saint Augustin, que toute bonne action suppose la coopération de la volonté humaine avec la grâce divine; et qu'ainsi l'œuvre du salut ne peut s'accomplir qu'avec le concours de ces deux choses : la grâce et la liberté; la grâce qui donne, et la liberté qui reçoit, qui admet, qui acquiesce, qui consent; en sorte que *faire son salut,* c'est consentir à la grâce; « *consentire enim salvari est.* » Il n'y a donc que la volonté, ou le consentement *libre* et non *forcé* de la volonté qui puisse rendre l'homme heureux ou malheureux, selon qu'il s'applique au bien ou au mal. C'est pourquoi ce consentement est appelé avec beaucoup de sens *le libre arbitre,* tant à cause de la li-

[1] Rom. IX, 16.

[2] *Tractatus de grat. et lib. arbitrio.* Il n'entre pas dans notre plan d'analyser d'une manière complète tous les ouvrages de saint Bernard ; ce serait un travail qui grossirait trop cette histoire, et qui, d'ailleurs, pourra se faire plus utilement dans un livre à part ; mais si nous insistons sur le Traité *de la grâce,* c'est qu'il résume la doctrine catholique sur plusieurs points étrangement interprétés par les chrétiens dissidents.

berté que l'homme ne peut perdre (*ob voluntatis inamissibilem libertatem*) qu'à cause du jugement qui l'accompagne toujours. Ce consentement est essentiellement libre à cause de la volonté; et il est juge de lui-même à cause de l'exercice de la raison. « Comment, en effet, poursuit saint Bernard, pourrait-on avec justice imputer le bien ou « le mal à celui qui ne serait pas libre, puisque la « force majeure sert d'excuse légitime à l'un et à « l'autre? Or, il est certain que là où il y a nécessité, il n'y a point de liberté; que, s'il n'y a point « de liberté, il n'y a point non plus de mérite, ni « par conséquent de jugement. Toute action qui « n'est point faite avec la liberté d'un consentement « volontaire est destituée de mérite.... De là vient « que les actions des fous, des enfants et de ceux « qui dorment, ne sont réputées ni bonnes ni « mauvaises, parce que n'ayant pas l'usage de leur « raison, ils n'ont pas non plus de lumière pour « l'exercice de leur jugement, ni par conséquent de « leur liberté[1]. »

Après avoir nettement défini la liberté et les différents états où elle se trouve, saint Bernard l'envisage dans ses rapports avec la grâce. Il montre que la volonté ne peut s'exercer que par le simple acte du vouloir; mais que, pour donner son vouloir à tel objet ou à tel autre, elle a besoin de

[1] Tract., n. 5.

la grâce. « Car je ne dis pas, ajoute-t-il, que par la « liberté nous ayons le vouloir du bien ou le vou- « loir du mal; je dis seulement que nous avons le « simple vouloir; car le vouloir du bien est un don, « et le vouloir du mal est une faute; mais le simple « acte du vouloir est précisément ce par quoi nous « sommes capables de bien et de mal. Ainsi, par « nous-mêmes, nous voulons; mais par la grâce « nous voulons le bien [1]. »

« C'est la grâce seule, dit-il plus loin, qui excite « le libre arbitre en lui inspirant la bonne pensée; « qui le perfectionne en changeant son affection; « qui le fortifie pour que le bien commencé puisse « s'accomplir; qui le soutient, de peur qu'il ne dé- « faille. Or, dans toutes ces opérations, la grâce « agit de telle sorte que, dans le commencement, « elle prévient la volonté; et qu'ensuite elle l'ac- « compagne toujours. L'un et l'autre concourent à « la perfection de l'œuvre qui a été commencée par « la grâce, de manière qu'elles opèrent simultané- « ment, et non l'une après l'autre; la grâce ne fait « pas une partie, et la liberté une autre; mais cha- « cune, par un seul et même acte, fait l'œuvre tout « entière [2]. »

Saint Bernard continue, autant que ces hautes

[1] Ex ipso nobis est velle; ex ipsa bonum velle, n. 17.

[2] Ita tamen quod a sola gratia cœptum est, pariter ab utroque perficitur; ut mixtim, non singillatim; simul, non vicissim, per singulos profectus operentur.... n. 47.

questions le comportent, à déterminer les rapports et les points de contact de la liberté et de la grâce; puis, partant de ces prémisses, il en déduit toute la doctrine de la justification. « O homme, « dit-il, tu ne pouvais te créer, quand tu n'existais « pas; pécheur, tu ne pouvais te justifier; mort, « tu ne pouvais te ressusciter. Il n'y a que celui qui « ignore la justice de Dieu, en voulant établir la « sienne propre, qui puisse douter de ces vérités. « Et qui donc ignore la justice de Dieu? C'est celui « qui s'attribue d'autres mérites que les mérites « provenant de la grâce [1]. »

« Après cela, on demande ce qui constitue nos « mérites? Je réponds que le concours de notre « volonté avec la grâce qui nous justifie nous est « imputé à mérite. La régénération, la réparation « (*reformatio*) de notre intérieur ne pouvant se « faire qu'avec l'acquiescement de notre liberté, cet « acquiescement, ce consentement constitue nos « seuls mérites [2]. Ainsi nos mérites, ce sont les « jeûnes, les veilles, la continence, les œuvres de « miséricorde et toutes les autres pratiques de « vertu par lesquelles notre homme intérieur se « renouvelle de jour en jour, à mesure que nos « intentions courbées vers la terre se redressent

[1] Quis est qui ignorat Dei justitiam? Qui seipsum justificat. Quis est qui seipsum justificat? Qui merita sibi aliunde quàm a gratia præsumit.

[2] Sola, quæ nobiscum quodammodo fit propter consensum voluntarium in merita nobis reputabitur reformatio.

« vers le ciel ; à mesure que nos affections languis-« santes se purifient par l'amour des choses spiri-« tuelles ; et que notre mémoire, souillée par le « souvenir des péchés passés, s'épure dans la sainte « joie que lui donnent les bonnes actions. Ces trois « choses contribuent principalement au renouvel-« lement de l'homme intérieur : la droiture de l'in-« tention, la pureté des affections, le souvenir des « bonnes œuvres. Mais comme c'est l'Esprit-Saint « qui opère en nous ces dispositions, elles sont des « dons de Dieu ; et, d'une autre part, comme elles « exigent le consentement et le concours de notre « volonté, elles nous sont imputées à mérite [1]... En « un mot, pour conclure avec saint Paul : ce sont « ceux qu'il justifie, et non pas ceux qu'il a trou-« vés justes, que Dieu glorifie dans le ciel. (Rom., « VIII, 30.) »

Telle est la substance de l'ouvrage de saint Bernard, ouvrage que les Bollandistes appellent le livre d'or [2]. Les questions les plus subtiles et les plus compliquées de la théologie y sont expliquées avec onction et clarté ; la grâce et ses diverses opérations, sa force, ses effets, son influence sur l'homme ; la volonté humaine, sa liberté, sa puissance primitive, son impuissance et son état de faiblesse depuis le péché d'origine ; l'accord de

[1] Quia verò cum nostræ voluntatis assensu, nostra sunt merita... n. 51.

[2] Libellus sanè totus aureus. Vid. Mabill., Ann., lib. LXXV, n. 60.

la liberté avec la grâce; les dons de Dieu et les mérites des hommes, la justification par Jésus-Christ, tous ces différents points, développés selon les principes immuables de l'Église, présentent sous la plume de saint Bernard la vérité toujours ancienne sous une forme nouvelle : *nove, non nova* [1].

Saint Bernard, encore malade, avait à peine repris ses fonctions abbatiales, auxquelles son amour le portait incessamment, qu'il fut convoqué à un concile qui dut s'ouvrir à Troyes au commencement de l'année 1128. Les affaires litigieuses de l'évêque de Paris et différentes autres sollicitudes de l'église de France avaient déterminé le pape Honorius à réunir les prélats français, sous la présidence de son légat, le cardinal Mathieu, évêque d'Albano.

Le cardinal voulut que l'abbé de Clairvaux assistât au concile, et lui écrivit pour le presser de s'y rendre. Mais Bernard s'était proposé de ne plus sortir de sa solitude, et de ne point s'occuper,

[1] Il semble que le saint concile de Trente ait eu sous les yeux l'ouvrage de l'abbé de Clairvaux, quand il exposa la doctrine de la justification; car il le reproduit presque textuellement, et c'est cet admirable accord qui caractérise l'Église catholique : la continuité du même esprit dans la perpétuité du corps enseignant est le témoignage le plus puissant de la vérité. « Nous exposons, dit le concile de Trente, la saine et vraie doctrine de la « justification, telle qu'elle est émanée du soleil de justice, Jésus-Christ, « l'auteur et le consommateur de notre foi, telle que les apôtres nous l'ont « laissée et que l'Église catholique l'a toujours tenue et gardée, par l'inspi« ration de l'Esprit-Saint. » (Voy. Conc. Trid., session VI.)

sans urgence, des affaires qui lui semblaient en dehors de sa vocation. Ses continuelles infirmités lui donnaient d'ailleurs le droit de se récuser; et, dans cette disposition, il écrivit au légat apostolique et lui fit connaître son état et ses sentiments. Voici quelques passages de cette lettre que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter. « J'ai « été prêt, dit-il, à vous obéir; mais mon corps « n'a pas suivi mon esprit; et ma chair, brûlée par « les ardeurs d'une fièvre continuelle, épuisée de « sueurs, n'a pu se rendre aux exigences de l'es- « prit qui est prompt. Que mes amis jugent si cette « excuse est légitime, eux qui se servent des liens « de l'obéissance que j'ai vouée à mes supérieurs, « pour m'arracher si souvent de mon cloître et me « rejeter dans le monde... C'est, disent-ils, une af- « faire importante qui nous oblige à vous appeler. « Mais pourquoi donc jeter les yeux sur moi? Ces « affaires sont ou faciles ou difficiles. Si elles sont « faciles, on les fera bien sans moi; difficiles, je « n'en viendrai pas à bout,... à moins qu'on ne s'i- « magine peut-être que je suis plus capable qu'un « autre! En ce cas, comment se fait-il, ô mon Dieu, « que je sois le seul pour lequel vous vous soyez « jamais trompé, en mettant sous le boisseau une « lampe qu'il fallait placer sur le chandelier? Ou, « pour parler plus clairement, pourquoi m'avez- « vous fait moine? Pourquoi avez-vous caché dans « le secret de votre maison un homme qui était

« nécessaire au monde? Mais je m'aperçois qu'en « me plaignant de la sorte, je prends un peu d'hu- « meur. Je vous déclare donc, Révérend père, que, « malgré ma répugnance, je mè soumettrai tran- « quillement aux ordres que vous me donnerez, « laissant à votre discrétion le soin de m'épar- « gner [1]. »

Néanmoins ni ses souffrances, ni son besoin de retraite, ni se sréclamations instantes, ne purent le dispenser de se rendre au concile. Il en reçut l'invitation formelle, et dès lors l'obéissance l'emporta sur toutes les considérations. Il partit pour Troyes, au milieu de l'hiver, et alla prendre sa place dans la vénérable assemblée. Ce fut sous son inspiration que le concile régla les différends de l'église de France, et promulgua plusieurs canons sur la réforme des mœurs cléricales. Ces réglements, qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous, sont vantés par les historiens du temps, à cause de l'énergie et de la sagesse de leurs dispositions [2].

Lé concile était sur le point de terminer ses travaux lorsqu'un mémorable incident vint prolonger ses séances et donner à sa mission une importance nouvelle.

[1] Epist. 25.
[2] Ann. Cist., t. I, p. 184. Le concile s'ouvrit le 13 janvier 1128.

CHAPITRE XVII.

Institution des Templiers. — Retour de saint Bernard à Clairvaux. — Humiliations qu'il éprouve. — Ses travaux et ses prédications quotidiennes.

A chaque âge de la chrétienté de nouveaux besoins naissent, un nouvel esprit se manifeste. L'Église, comme une mère prévoyante, pourvoit à ces besoins et les sanctifie. Sa puissance d'amour ne dort jamais; sans cesse elle enfante, elle crée, elle offre des ressources nouvelles aux nouvelles exigences; et l'on ne saurait signaler, parmi les diverses nécessités qui ont agité les hommes et les siècles, nulle pensée, nulle tendance, nulle infortune, nul besoin qui n'ait trouvé dans le sein de l'Église son véhicule, son remède, son baume, sa forme, l'objet correspondant au désir de l'époque.

Au commencement du douzième siècle, la récente conquête de Jérusalem avait allumé dans le

monde un enthousiasme à la fois religieux et guerrier. Les guerres saintes n'étaient elles-mêmes que le développement et la mise en œuvre, pour ainsi dire, d'une idée sublime qui dut produire ce que le sceptre de Charlemagne et la politique de ses successeurs avaient préparé de longue main, à savoir la fusion des divers peuples qui constituaient la chrétienté. Cette idée ne se dévoilait point alors dans toute sa clarté; mais elle planait sur le saint sépulcre où elle servait de point de ralliement aux peuples chrétiens. Elle leur présenta à tous un même but; et pour l'atteindre, tous les rangs se confondirent; le prince comme le prêtre, le chevalier comme le simple bourgeois, faisaient cause commune sous la bannière de la croix.

De là le caractère et l'esprit général de cette époque, esprit qui est toujours analogue à l'objet auquel il s'attache et au but qu'il poursuit. Ce but avait deux faces; il était à la fois terrestre et divin : la Jérusalem de la terre faisait un appel à ceux qui aspiraient à la Jérusalem du ciel; et ces deux pensées confondues provoquaient les larmes de la piété et la valeur du guerrier. Les religieux s'animèrent d'un zèle chevaleresque; les chevaliers s'enflammèrent d'un zèle religieux; le soldat se fit moine, dans la perspective de la céleste Sion; le moine se fit soldat pour la délivrance de la Sion terrestre; les deux glaives s'allièrent ensemble

pour combattre dans la même cause; et cette alliance, contractée d'abord dans les esprits, dut inévitablement passer dans les mœurs et se constituer dans la société. De là les Ordres à la fois monastiques et militaires, dont l'Église s'empara dès leur naissance, pour les légitimer et leur communiquer, avec sa haute sanction, une direction supérieure et la séve vitale.

Déjà les Hospitaliers, plus connus sous le nom de Chevaliers de Malte, avaient reproduit, immédiatement après la première croisade, l'antique ordre de Saint-Lazare dont les débris n'avaient jamais cessé de subsister à Jérusalem pour soigner les malades et protéger les pèlerins. Mais il fallait à la Terre-Sainte une milice spéciale, plus fortement organisée, pour opposer un rempart durable aux infidèles, pour veiller à la sûreté des routes, pour faciliter les communications et guider les pèlerins qui, de tous les points du monde, convergeaient vers le glorieux sépulcre du Christ.

Plusieurs chevaliers francs, de la compagnie de Godefroy de Bouillon, s'étaient associés, dans ce noble but, vers l'an 1118; et, comme ils avaient obtenu du roi de Jérusalem une habitation sur l'emplacement de l'ancien temple, on les désigna dès lors sous le nom de Chevaliers du Temple (*Milites Templi*). Ils vivaient en communauté, soumis à une discipline militaire, sous le commandement de Hugues de Paganis, leur premier

grand maître. Ils avaient pour devise cette parole du psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam !*

Cependant, depuis dix ans que cette association s'était formée, elle ne comptait encore que neuf membres, et ce petit noyau d'hommes dévoués n'avait pu ni se développer ni se recruter [1]. Enfin, vers l'année 1128, ils vinrent à Rome, avec des lettres du patriarche de Jérusalem, pour demander au pape une règle de vie et cette puissante impulsion romaine sans laquelle rien ne se fonde ni ne prospère dans l'Église. Honorius comprit l'importance d'une institution si adaptée aux besoins de son temps, et chargea les évêques français assemblés à Troyes de l'examiner et de lui donner une forme définitive. En conséquence, Hugues de Paganis, à la tête des Templiers, se présenta au concile, avec les lettres du souverain pontife; et plein d'un chaleureux zèle, il exposa les vues qui l'animaient. L'Église, disait-il, avait assez de boulevards contre ses ennemis invisibles et contre la malice des puissances spirituelles; mais elle manquait d'une assistance particulière contre ses ennemis visibles, surtout en Orient, où les Infidèles rendaient les lieux saints presque inaccessibles. Il ajouta qu'après s'être longtemps éprouvés, ses compagnons se croyaient assez forts

[1] Guill. de Tyr., liv. XII, ch. VII.

pour se vouer à une mission si glorieuse, et que le temps viendrait où le monde entier jouirait des bienfaits de leur institution.

Ces paroles et ces promesses excitèrent la sympathie des Pères du concile; tous applaudirent aux généreux projets de Hugues, et ils chargèrent l'abbé de Clairvaux de la rédaction des statuts de l'Ordre. Saint Bernard, quoique malade et impatient de retourner dans sa cellule, sentit renaître ses forces pour accomplir l'œuvre qui lui était dévolue; il entra dans l'esprit qui animait les Templiers, et leur donna une règle où respiraient l'ardeur belliqueuse et la ferveur monacale. Cette règle se résume dans la formule du serment que les chevaliers prononçaient au moment de leur profession [1].

Nous la transcrivons ici comme un monument historique qui appartient à la mémoire de saint Bernard.

« Je jure que je défendrai par mes paroles, par « mes armes, par toutes les voies qui me seront « possibles, et par la perte même de ma vie, les « mystères de la foi, les sept sacrements, les qua- « torze articles de foi, le Symbole des apôtres, et

[1] La constitution que saint Bernard composa pour les chevaliers du Temple se trouve insérée dans la Chronique de Cîteaux, du moine Aubert Miré, qui l'a extraite du manuscrit conservé anciennement dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris. Elle est trop étendue pour trouver place dans cet ouvrage.

« celui de saint Athanase, l'Ancien et le Nouveau « Testament, avec les explications des saints Pères, « reçues par l'Église, l'unité de la nature divine et « la trinité des personnes en Dieu, la virginité de « la vierge Marie, avant et après avoir mis son fils « au monde.

« De plus, je promets obéissance au grand « maître de l'ordre, et soumission, selon les sta- « tuts de notre bienheureux père Bernard. J'irai « combattre outre-mer, toutes les fois qu'il y aura « nécessité. Je ne fuirai jamais devant trois infi- « dèles, quand même je serais seul. J'observerai « une chasteté perpétuelle. J'assisterai, par mes « paroles, mes armes et mes actions, les personnes « religieuses, et principalement les abbés et les « religieux de l'ordre de Cîteaux, comme étant « nos frères et nos amis particuliers, avec lesquels « nous avons une association spéciale. En témoi- « gnage de quoi je jure volontairement que je « garderai tous ces engagements. Ainsi que Dieu « me soit en aide et ses saints évangiles [1]. »

On voit par cet acte, aussi bien que par plusieurs autres documents [2], combien les Templiers avaient de vénération et de reconnaissance pour celui qu'ils regardaient comme leur père et leur protecteur. « Allez, leur disait saint Bernard, allez, « braves chevaliers! Chassez d'un cœur intrépide

[1] Ann. Cist., t. I, p. 187, n. 24.

[2] Voy. Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. xv.

« les ennemis de la croix de Jésus-Christ, bien sûrs « que ni la mort ni la vie ne pourront vous sé« parer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ. « En tous périls et en toutes conjonctures répétez « ces paroles de l'apôtre : Vivants ou morts, nous « sommes à Dieu! Vainqueurs ou martyrs, ré« jouissez-vous, vous êtes au Seigneur [1]! »

Dans un opuscule qu'il publia quelque temps après, Bernard fait l'éloge des soldats de la nouvelle milice et décrit avec complaisance leurs mœurs et leur genre de vie. Il vante leur obéissance qui est telle, dit-il, que nul d'entre eux ne se remue que par l'ordre de celui qui commande; ils reçoivent de lui la nourriture et le vêtement; ils vivent en commun, sans femmes et sans enfants; et afin que rien ne les arrête dans la voie de la perfection évangélique, nul d'entre eux ne possède rien en propre, et leur application principale est de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Jamais ils ne demeurent oisifs; car quand ils ne sont point à la guerre, *ce qui leur arrive rarement*, dit saint Bernard [2], ils s'occupent à raccommoder leurs armes ou leurs vêtements, de peur de manger indignement leur pain. Toute faute est punie, parole légère, action inutile, rire

[1] Exhort. ad mil. templ., cap. I. In Mabill., t. I. Cet ouvrage a aussi pour titre : *Liber de Laude novæ militiæ ad milites templi.* On y trouve dans les derniers chapitres des explications très-ingénieuses sur les noms mystiques des lieux saints.

[2] Lib. cit., cap. IV.

immodéré. La chasse leur est interdite; les vaines chansons, les échecs, les jeux de dés et autres amusements mondains, sont bannis de leur société..... Mais à l'approche des combats, couverts extérieurement des armes de fer *non dorées*, et intérieurement des armes de la foi, ils sont hardis comme des lions, et fondent sur les ennemis sans craindre ni leur nombre ni leur barbarie [1].

On se demande, après avoir lu ce magnifique témoignage, comment une institution si pure dans son origine a pu arriver à une fin si rapide et si déplorable? Le fait est qu'elle n'avait pas encore atteint un siècle d'existence, que déjà les Templiers, enrichis par les droits et les abus de la guerre, étaient devenus odieux à tout le monde. Un auteur anglais du douzième siècle, écrivain de beaucoup de sens et de sagacité, se plaignait hautement des malversations et de l'avidité sacrilége que déjà de son temps on reprochait aux chevaliers du Temple. Ils embrassaient la prêtrise et les fonctions canoniales uniquement pour s'approprier les bénéfices qui en dépendaient; en sorte, dit l'écrivain cité, « que ceux qui font profession « de verser le sang humain sont assez osés pour administrer aux fidèles le sang de Jésus-Christ [2] »

[1] Idem, n. 7.

[2] Quomodo milites templi sanguinem Christi fidelibus ministrare possunt quorum ferè professio est humanum sanguinem fundere! Joh. Salisbury, Policrat, lib. VII, cap. XXI.

A cet abus criant des choses saintes, les Templiers auraient-ils encore joint le grossier alliage des hérésies orientales avec la doctrine chrétienne? C'est ce qui semble résulter des faits qui ont éclaté deux siècles plus tard. Mais les énergiques protestations du dernier grand maître, à son moment suprême, laisseront toujours un voile obscur sur cette page de l'histoire [1].

Or, les prélats du concile de Troyes, après avoir approuvé les statuts de l'ordre nouveau, se séparèrent, contents de leur ouvrage et heureux de revenir dans leurs foyers. Saint Bernard, plus que tous les autres, avait soupiré après sa chère solitude. « Ayez pitié de moi, écrivait-il « à quelques fervents religieux, ayez pitié de moi, « vous qui avez le bonheur de servir Dieu dans un « asile inviolable et loin du tumulte des affaires. « Pour moi, misérable que je suis, condamné à « des travaux continuels, je me vois comme un « petit oiseau sans plumes, presque toujours « hors de son nid, exposé aux orages et à la tem- « pête [2]. »

En effet, un orage assez violent le menaçait et avait déjà commencé à gronder sur sa tête à l'occasion de certaines mesures prises dans le con-

[1] L'ordre des Templiers, fondé en 1128, fut aboli en 1311, par le pape Clément V. L'existence légale des Templiers n'embrassa donc en tout qu'une période de cent-quatre-vingt-trois ans.

[2] In op. S. Bern., Epist. 12.

cile; d'injustes récriminations le poursuivirent jusque dans sa cellule. Plusieurs ecclésiastiques, dont les intérêts avaient été lésés, accusèrent l'abbé de Clairvaux d'avoir provoqué des rigueurs intempestives; ils réveillèrent les griefs anciens et y joignirent de nouveaux reproches; de telle sorte que plaintes, répétées sans examen, et portées de bouche en bouche, devinrent générales; et quelques évêques, alarmés de la puissance d'un simple moine, le dénoncèrent à Rome, où le collége des cardinaux tout entier le blâma ouvertement. Le Pape lui-même, inquiet de ces murmures, chargea son chancelier, le célèbre cardinal Haimeric, de faire des remontrances à saint Bernard.

Le cardinal lui écrivit, en conséquence, une lettre sévère. Il lui reprocha de se mêler de trop choses qui ne sont point du ressort d'un moine, et lui conseilla de demeurer à l'avenir dans son monastère. « Il y a dans l'Église, lui dit-il, plusieurs « professions; et de même que tout est en paix « quand chacun reste à sa place et dans son rang, « de même tout se confond et se désorganise « quand on dépasse les bornes de son état..... Il « ne faut pas, ajoute-t-il avec ironie, que les grenouilles criardes et importunes sortent de leurs « marais pour troubler le saint-siége et les cardinaux [1]. »

[1] Ann. Cist., Manriquez, 1129.

Saint Bernard reçut cette lettre avec humilité; mais il y répondit avec une sainte hardiesse :

« Jusques à quand la vérité se fera-t-elle haïr, « même dans la bouche du pauvre? Et faut-il que « la misère elle-même soit en butte à la jalousie! « Je ne sais si je dois me plaindre ou me féliciter « d'être regardé comme un homme dangereux « parce que j'ai parlé selon la vérité, parce que j'ai « agi selon la justice... Qu'y a-t-il donc dans ma con- « duite qui ait pu choquer vos confrères?... »

Ici le saint entre dans de longs détails sur les divers actes du concile auxquels il avait pris part. Il continue en ces termes : « Si j'ai quelque tort, « c'est d'assister à ces assemblées, moi qui suis né « pour l'obscurité d'un cloître et qui, étant moine, « dois exprimer par mes mœurs ce que je suis par « ma profession. J'y ai assisté, j'en conviens; mais « on m'y avait appelé et même entraîné. Si plu- « sieurs ont été choqués de ma présence, j'en ai « été choqué non moins qu'eux. Du reste, je ne « vois personne qui, mieux que vous, pourrait « m'épargner à l'avenir ces sortes d'affaires; vous « en avez le pouvoir et la volonté. Dès lors, je vous « en conjure, faites en sorte que nous soyons con- « tents l'un et l'autre : vous, en maintenant les « choses dans l'ordre; moi, en veillant au salut de « mon âme. Qu'on défende donc aux grenouilles « importunes de sortir de leurs trous, de quitter « leurs marécages! qu'on ne les entende plus dans

« les assemblées! qu'aucune nécessité ni autorité « ne les contraigne désormais de s'ingérer dans les « affaires du monde! Peut-être sera-ce le moyen « de mettre fin aux accusations d'orgueil et d'am« bition dont je suis l'objet.... Si donc, par votre « autorité, je puis obtenir la grâce de rester dans « mon cloître, je vivrai en paix et j'y laisserai les « autres [1]... »

Le cardinal Haimeric fut touché d'un langage à la fois si ferme et si modeste; il ouvrit les yeux à la vérité, et rendit à saint Bernard la justice qui lui était due. Les autres cardinaux, mieux éclairés, et, à leur exemple, un grand nombre de prélats, réparèrent leurs torts par des procédés contraires et par de nombreux témoignages d'honneur. D'ailleurs les accusations qu'on avait si légèrement accueillies tombèrent d'elles-mêmes, quand la vérité se fit jour. Autant saint Bernard avait été abreuvé d'humiliations, autant on exalta son désintéressement et son intelligence : telle est la destinée des hommes de Dieu, ils voguent comme la barque du pêcheur sur la mer profonde, tantôt menacés d'être engloutis sous les flots, tantôt élevés par les vagues jusqu'à la cime des cieux! La réputation de saint Bernard ne brillait jamais d'un éclat plus pur qu'après qu'elle avait passé par les épreuves des humiliations. Cha-

[1] S. Bern., Epist. 48.

cun s'empressait, en quelque sorte, de le dédommager de ses peines, et l'on regrettait hautement les injustes préventions qu'on avait suscitées contre un homme qu'on vénérait comme un saint.

Du reste, pendant que le monde s'occupait de lui d'une manière si diverse, le serviteur de Dieu, retiré dans son cloître, ignorait ce qui se passait dans le monde. Il était tout adonné à la vie contemplative et à l'instruction de ses frères. « Le « cloître, disait-il, est un vrai paradis. Oh! que « c'est une chose douce et précieuse de voir des « frères habiter ensemble dans une parfaite con- « corde, et vivre en commun dans l'union étroite « du cœur et de l'esprit [1] !..... Pour nous, disait-il « encore, qui avons renoncé aux grandeurs pour « vivre abjects et inconnus dans la maison du « Seigneur, demeurons à notre poste ; et ce poste, « c'est l'abaissement, c'est l'humilité, l'obéissance, « la pauvreté volontaire, la paix et la joie dans « le Saint-Esprit. Notre partage, c'est de demeu- « rer soumis à la discipline et aux observances, « c'est d'aimer la retraite et le silence, de nous « exercer aux veilles, aux jeûnes, à la prière, au « travail des mains ; c'est, par-dessus tout cela, « de nous aimer les uns les autres, parce que la « charité est la plus excellente de toutes les vertus [2]. »

[1] Serm. 42.
[2] Epist. 142.

La dernière moitié de l'année 1128 et presque toute l'année suivante s'écoulèrent au milieu de ces saints exercices. Bernard, las et dégoûté des affaires publiques, auxquelles il avait dû prendre malgré lui une part active, s'était fortement proposé de ne plus sortir de son monastère, sans nécessité absolue.

« Ma résolution est prise, écrivait-il au chance« lier de l'Église romaine : je ne quitterai plus le « cloître, à moins que les affaires de notre congré« gation ne m'y obligent ou que j'en reçoive l'ordre « formel de l'autorité supérieure [1]. » Toutefois sa profonde retraite ne put l'affranchir d'une foule d'occupations que ses amis lui attiraient. Sa cellule était comme un sanctuaire où l'on venait consulter l'oracle. Les théologiens, les savants, des personnages éminents lui soumettaient les questions controversées dans les écoles, ou bien lui envoyaient leurs ouvrages avant de les exposer aux périls de la publicité. Bernard entretenait donc une vaste correspondance; et, ce qu'il y eut d'admirable à cette époque, selon la remarque de Baronius, c'était l'étroite amitié et le doux commerce de lettres qui liait ensemble tous les hommes de talent : c'est que la foi faisait la base de leur science. Parmi les savants qui étaient en relation suivie avec saint Bernard, citons Pierre

[1] Epist. 48.

le Vénérable, auteur de divers traités théologiques et de poésies sacrées; saint Norbert, fondateur de l'ordre des chanoines réguliers, célèbres dans la suite sous le nom de Prémontrés. Richard de Saint-Victor envoie au saint abbé de Clairvaux un écrit sur la Trinité, pour lui en demander son sentiment[1]; un autre religieux du couvent de Saint-Victor de Paris, Hugues, surnommé l'Augustin de son siècle (*secundus ab Augustino in scientia dictus*[2]), consulte saint Bernard sur plusieurs cas de conscience. Pierre, cardinal-diacre de l'Église romaine, sollicite quelques écrits d'édification. Saint Bernard lui répond : « Je n'ai « fait, ce me semble, aucun ouvrage de piété qui « soit digne de votre Excellence. Plusieurs reli« gieux, il est vrai, ont recueilli des lambeaux de « sermons, au moment même où je les prononçais; vous pourrez vous les procurer pour vous « faire passer l'envie de les lire[3]. » Quant aux questions proposées par Hugues de Saint-Victor, elles sont peu intéressantes par elles-mêmes, mais elles indiquent la tendance et les progrès de la dialectique dans les écoles. Saint Bernard y répondit par un long traité où il fonde son opinion sur celle de saint Ambroise et de saint Augustin,

[1] La lettre d'envoi de Richard est remarquable par son style humble et affectueux. « Quæris a me, mi Bernarde, quid mihi videatur, etc., etc. »

[2] In op. S. Bern., Tract. ad Hug.

[3] Epist. 16.

qu'il appelle les deux grandes colonnes de l'Église [1].

Dans tous les écrits du saint Docteur, aussi bien que dans ses paroles, on retrouve à la fois la simplicité et la sublimité de la vérité. Il n'en pouvait être autrement dans un homme dont la vie n'était que l'expression de la vérité même. Mais le feu qui rayonnait à travers son œil ardent, qui animait ses lettres, qui brillait dans son style, ne projetait jamais une plus vive lumière que lorsqu'il interprétait les textes sacrés. Sa parole exprimait la substance même de l'Écriture; il avait retiré de la lettre sacrée, ainsi qu'il le dit lui-même, une nourriture substantielle et fortifiante, *comme on retire le grain de la paille, l'amande de l'écorce, le miel de la cire, la moelle de l'os* [2]. Il commença, à l'époque où nous sommes arrivés, l'explication du *Cantique des cantiques*, dans ses prédications quotidiennes; mais rien ne saurait rendre l'effet que ces sermons produisirent sur la vaste assemblée des moines de Clairvaux. Son éloquence, au rapport de ses contemporains, se distinguait autant par la profondeur de l'idée que par l'éclat de la forme, en sorte que ceux qui recevaient cette parole brûlante croyaient entendre, non pas un homme, mais un ange du ciel. Son

[1] Tract. ad Hug., cap. II, n. 8.

[2] Ergo vero, quemadmodum accepi a Domino, in profundo sacri eloqui gremio spiritum mihi scrutabor et vitam... quidni eruam dulce ac salutare epulum spiritus de sterili et insipida littera, tanquam granum de palea, de testa nucleum, de osse medullam?... (In Cant. cantic., serm. 73.)

organe, quoique délicat, était tellement flexible, qu'il semblait rendre des sons mélodieux, tantôt suaves et doux, tantôt sévères et terribles, selon l'esprit et la touche qui faisait vibrer les fibres de son âme. Nous l'avons dit, malgré la faiblesse de son tempérament, il prêchait tous les jours : toujours il prêchait d'abondance [1], et ce qui nous reste de ses discours est dû aux soins des moines qui écrivaient à mesure qu'il parlait. Ces résumés incomplets ne sauraient reproduire la prédication vivante ; néanmoins, le recueil des sermons sur le Cantique des cantiques passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de saint Bernard. La vie mystique du cœur et les divins mystères de l'amour y sont exposés avec une délicatesse et une grâce si parfaite, qu'à la lecture de ces pages ardentes il semble que l'Esprit-Saint en sorte, et saisisse l'âme tout entière. D'ailleurs, saint Bernard ne voulait pas que chacun pût lire indifféremment le livre de Salomon. Les mystères de l'union avec Dieu, sous les voiles d'une alliance nuptiale, ne sauraient être goûtés, disait-il, que par les âmes chastes et les cœurs aimants : « car, comme c'est en vain que « la lumière frappe les yeux fermés, ainsi l'homme « animal, selon la parole de l'apôtre, ne com« prend pas ce qui est de l'esprit de Dieu : l'Esprit-

[1] Cela résulte d'une foule d'endroits de ses lettres et de ses sermons. Voyez, entre autres, le commencement et la fin des sermons 1, 3, 16, 36, 37, etc., in Cant. cant.

« Saint, qui est la source de la sagesse, s'éloigne « de ceux dont la vie est impure [1]. »

Le séjour de dix-huit mois que Bernard fit au milieu de ses religieux avait porté le monastère au plus haut point de sa perfection. La sainteté, comme aux beaux jours de la primitive Église, fleurissait admirablement dans cette nombreuse assemblée d'enfants de Dieu; et le saint abbé lui-même avait retrouvé dans les exercices paisibles et réguliers de la vie ascétique la joie de l'esprit et la force du corps.

Mais un cours si doux et si tranquille de la vie n'est point le partage des héros chrétiens. Il fallut bientôt interrompre les prédications quotidiennes, suspendre l'interprétation des sacrés cantiques, et sortir du paradis de la solitude pour reparaître sur la haute mer du monde. Le vaisseau de saint Pierre, en butte à la tempête, se débattait depuis longtemps au milieu des éléments déchaînés contre lui. Dans ces graves conjonctures, tous les hommes de cœur, que la Providence avait formés dans le mystère, furent appelés à prendre une part plus directe à la chose publique. L'existence de saint Bernard se rattache désormais à la vie de son siècle; il lui donne lumière, direction et mouvement : c'est une ère nouvelle qui commence.

[1] In Cant., 1.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE
DE SAINT BERNARD.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

VIE POLITIQUE DE SAINT BERNARD,

DEPUIS LE SCHISME DE ROME JUSQU'AUX DÉBATS SOULEVÉS PAR LES HÉRÉTIQUES.

(1130—1140.)

CHAPITRE XVIII.

État des affaires publiques au douzième siècle.

La grande question sociale née avec le christianisme et qui s'est reproduite, sous diverses formes, à toutes les époques de l'histoire de l'Église, est celle de déterminer les rapports compliqués de la puissance spirituelle avec la puissance temporelle. Cette question apparaît surtout au moyen âge. Charlemagne et Othon le Grand l'avaient, sinon résolue, du moins nettement posée. L'un et l'au-

tre de ces princes reçurent la couronne impériale des mains du Pontife; et, en retour, les papes eux-mêmes prenaient la tiare avec l'agrément de l'empereur. De cette manière se sont établis la dépendance réciproque et les points de contact des deux puissances, dont l'une, placée au sommet de la société politique, a mission de gouverner les choses de la terre; et l'autre, au faîte de la société chrétienne, est chargée de présider au gouvernement des esprits : un double nœud dut sceller leur mutuelle alliance; le royaume de Dieu devant fonder et sanctionner les royaumes de la terre, et ceux-ci devant concourir, selon les expressions de saint Grégoire, à l'édification de l'empire du ciel.

Mais une telle harmonie, fondée en principe et ingénieuse dans son application à la théorie sociale, n'est pas facile à réaliser, à maintenir dans la pratique. Elle ne serait possible qu'autant que les deux centres d'autorité, à la fois unis et distincts, comme l'âme et le cœur, obéiraient à une même loi et l'accompliraient dans les limites de leur sphère. Or, les limites entre ces deux ordres de choses, entre la sphère physique et la sphère spirituelle, ne sauraient pas mieux être déterminées dans la société que dans l'individu. Le corps et l'âme, bien que chacun de ces termes se développe d'après des lois particulières, vivent d'une vie une et commune; ensemble ils constituent

la personnalité de l'homme comme de la société, et il n'est pas plus possible de les identifier que de les séparer : leur identification mènerait à la confusion des substances, c'est-à-dire au panthéisme; leur séparation entraînerait la mort. Il existe entre eux des rapports multipliés, nécessaires, perpétuels; et si ces rapports sont discordants, si le corps et l'esprit, si le principe céleste et le principe terrestre, dans l'individu comme dans la société, sont en opposition et en révolte, cela tient à l'état actuel de l'homme et au bouleversement originel de la nature humaine. De là l'insoluble difficulté d'une thèse qu'on retrouve au fond de toutes les révolutions politiques et religieuses.

Les empereurs d'Allemagne, dépositaires de la puissance temporelle en Occident, ne restèrent point fidèles à la mission que Charlemagne avait reçue de la Providence. Appliquant à leur propre grandeur la haute position que les souverains Pontifes leur avaient faite dans l'intérêt de la chrétienté tout entière, ils s'arrogèrent sur la papauté des droits insoutenables, et prétendirent en faire l'instrument de leur ambition personnelle. Cette rupture de l'équilibre entre les deux pouvoirs rendait une réaction inévitable. Grégoire VII, fort de sa conscience et doué d'une prodigieuse énergie, donna le signal de l'affranchissement, et entreprit, avec une persévérance qui se perpétua dans

ses successeurs, l'œuvre difficile de dégager l'Église du joug de l'Empire.

De là les mémorables débats connus dans l'histoire sous le nom de *guerres des investitures*. Il s'agissait de trancher, par la racine, les abus que le cours des années et les mœurs des nations barbares avaient introduits dans la discipline de l'Église, abus qui se légitimaient en quelque sorte sous le patronage de la puissance temporelle. Les princes, appuyés sur les injustes prétentions des empereurs, s'étaient graduellement emparés du privilége de nommer les évêques; puis de les investir de leurs fonctions, par la crosse et l'anneau, signes de la juridiction épiscopale. Il advint de ce privilége que les évêchés tombèrent souvent entre des mains indignes; on vit des souverains qui les vendaient au plus offrant, ou les décernaient à titre de récompense à des courtisans avides. De là les clameurs que le siècle fait entendre contre les mœurs du sacerdoce et des princes de l'Église; l'épiscopat était tombé dans une déconsidération alarmante; et un grand nombre de mercenaires, ingérés dans les plus augustes fonctions de l'autel, paralysaient l'action de la religion. A différentes époques, l'Église avait protesté contre les causes de ces déplorables abus. Déjà, dans le VIIIe et dans le IXe siècle, les conciles de Nicée et de Constantinople [1] avaient formellement défendu l'investi-

[1] Voy. Conc. Nic., ann. 787, et Constantinop., ann. 869.

ture des évêques par les autorités laïques. Mais ces défenses, dépourvues d'une sanction suffisante, demeurèrent sans effet. Les empereurs d'Allemagne, jaloux d'une prérogative qui était pour eux une source d'influence et de richesses, tentèrent de subjuguer, jusqu'à Grégoire VII, les papes aussi bien que les évêques et les abbés des monastères. Saint Grégoire VII ne crut pouvoir secouer ce joug qu'en tournant énergiquement contre les prétentions de l'empereur toutes les forces réunies du pouvoir spirituel. C'est alors qu'on vit l'admirable Pontife ressaisir sa légitime suprématie et rendre au saint-siége ses droits inaliénables. Le Pape, en condamnant les investitures, n'entendait pas seulement prohiber la cérémonie féodale de la remise de l'anneau et de la crosse; mais il revendiquait hautement la liberté des élections et l'indépendance du sacerdoce. Purifier l'Église en la délivrant, par les armes de l'excommunication, des mercenaires et des pasteurs indignes; la sanctifier en rétablissant l'antique discipline et les mœurs sacerdotales, telle fut la sainte pensée de Grégoire VII; et il en poursuivit la réalisation avec une vigueur toute apostolique, malgré l'opposition formidable des princes ambitieux et d'un clergé cupide. L'équivoque qui semble avoir envenimé ces longues querelles provenait de la double attribution des évêques, qui, d'un côté, administraient les choses spirituelles, et, de l'autre,

possédaient en fiefs les terres de l'Empire. Les princes soutenaient, avec quelque apparence de justice, que les prélats, en prenant possession des villes, des châteaux, des domaines de la couronne, devaient, en leur qualité de vassaux, prêter serment entre les mains du souverain, et recevoir de lui, non pas la juridictien épiscopale, mais l'investiture du fief par la crosse et l'anneau. Le pape, en contestant cette forme d'investiture, attaquait surtout le droit abusif qui s'y trouvait impliqué, en ce sens que les princes donnaient cette investiture à des sujets non encore consacrés; et ainsi ils forçaient, en quelque sorte, la consécration des hommes qui avaient reçu d'avance les insignes de l'épiscopat. Des deux côtés les prétentions se justifiaient par des titres et des antécédents; et les historiens qui ont cherché à jeter de l'odieux sur l'exigence inflexible des Papes n'ont point regardé au fond du débat et au résultat qui en fut le terme. Sans doute que de nos jours la question semble facile à résoudre, en admettant le sacrifice que les évêques auraient pu faire de leurs possessions temporelles. Mais la situation des choses au moyen âge ne doit point être considérée sous le point de vue de la politique moderne. Il y a pour l'Église des nécessités qui changent avec les temps et les phases de l'humanité. Sa haute mission pour la civilisation des peuples et leur salut éternel exige une indépendance qui

souvent n'est possible que sous certaines conditions sociales. Et si, même de nos jours, tous les bons esprits reconnaissent l'urgence de conserver au siége de Rome des États indépendants qui garantissent son impartialité, et une position élevée qui le rende inaccessible aux influences contradictoires de la politique, on conçoit qu'au moyen âge, au milieu des vicissitudes sociales, de la fluctuation des peuples, et des guerres sans cesse renaissantes, il était opportun, nécessaire, que les évêques eussent de même une position digne, stable, permanente, pour consolider la chrétienté sur le sol mouvant de l'Europe.

Peut-être aussi la réunion momentanée des deux puissances entre les mêmes mains, à l'époque de la formation des États modernes, a-t-elle procuré à la société des avantages dont la postérite ne tient point assez compte. Il a fallu, en ces temps ténébreux, un contact immédiat des deux centres, non, comme on le dit vulgairement, pour soumettre l'État à l'Église, de même qu'on soumet le corps à l'âme; mais pour les mettre en communication, en union vivante, pour les féconder en quelque sorte l'un par l'autre, pour greffer les hommes nouveaux sur l'antique trône du catholicisme, afin que la séve chrétienne pénètre les éléments païens et barbares, et qu'une vie homogène circule dans les divers membres des sociétés modernes qui, en définitive, composent à la fois l'État et l'Église.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait incontestable que les États européens reçurent de l'Église leur constitution, leur organisation, leurs lois fondamentales. Ce sont les Papes, ce sont les évêques, ce sont les ordres monastiques qui, par les ressources immenses dont ils disposaient, ont ouvert les écoles et fondé les institutions d'où la civilisation est sortie : la hiérarchie catholique a servi de modèle et de sanction aux lois, aux administrations et aux formes gouvernementales. Et assurément si, à la possession des biens matériels, il ne s'était rattaché, aux yeux des évêques, une idée de mission supérieure, de charité, de justice rigoureuse, de politique sacrée, ils n'eussent point résisté jusqu'au sang pour les conserver et maintenir leurs droits. Nous ne prétendons point justifier ici l'avarice et la cupidité; nous voulons nous rendre compte des faits de l'histoire; et quand nous voyons un saint Grégoire, un saint Anselme, un saint Thomas de Cantorbéry, et tant d'autres grands hommes de la même période, combattre pour des biens terrestres, tout en foulant ces biens à leurs pieds; mourir plutôt que d'abandonner les possessions périssables de leurs églises, tout en vivant dans la plus extrême pauvreté, nous disons avec assurance que dans ce fait il y a une divine pensée. Cela nous explique la persistance des Papes à arracher aux princes le droit des investitures, sans leur céder néanmoins les

droits temporels des évêques. La lutte fut longue et sanglante; mais au milieu des confuses questions qu'elle souleva, elle eut un résultat net, décisif, et donna l'essor à la civilisation européenne. La liberté religieuse, réclamée par l'Église, fit germer la liberté politique; et immédiatement après les combats de la Papauté contre l'Empire pour l'affranchissement de l'Église, commence l'ère de l'affranchissement des communes. Au douzième siècle toutes ces idées mûrissent, et une rénovation générale, profonde, s'opère dans la société, au milieu de l'affaissement de tous les pouvoirs.

Nous ne reproduirons point ici la relation des guerres des deux Henri; les schismes, les humiliations, les effrayantes vicissitudes que Rome et l'Empire germanique éprouvèrent tour à tour. Au point où nous prenons l'histoire, la grande contestation au sujet des investitures se trouvait momentanément apaisée. En l'année 1122, le Pape et l'Empereur conclurent, à Worms, le fameux concordat par lequel l'indépendance de l'Église fut reconnue. Henri V, épuisé par ses propres victoires, et reconnaissant enfin l'impuissance de la force matérielle contre le pouvoir de l'Église, consentit à se démettre du droit d'investir les prélats par la crosse et l'anneau; il s'obligea de rendre aux évêques les biens ecclésiastiques, de respecter la liberté des élections, et d'assister en particulier

les Pontifes de Rome. Le pape Callixte II, de son côté, accorda au prince une légitime influence sur les élections, en excluant d'avance la simonie et la contrainte; il souscrivit à ce que l'évêque nommé ne reçût l'investiture des biens temporels que par le sceptre, non plus comme auparavant, avant la consécration épiscopale, mais six mois après le sacre. Ainsi s'était terminée, par ce mémorable traité, une lutte meurtrière qui avait duré cinquante-six ans, et que cinq Papes, depuis Grégoire VII, avaient soutenue avec une infatigable persévérance.

Cependant, si les puissances belligérantes déposaient les armes, la guerre n'en continuait pas moins dans les esprits : l'impulsion était donnée. L'idée d'affranchissement, qui d'abord planait entre l'Église et l'Empire, se reproduisit sous mille formes, dans chaque province, dans chaque église; et de toutes parts l'esprit s'insurgeait contre l'autorité matérielle. En Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, le mot d'affranchissement se répétait, comme de nos jours le mot de liberté, sans qu'on pût assigner une définition, une limite précise au progrès que réclamait l'esprit du siècle et qui poussait la société dans des voies nouvelles. Nous verrons plus tard la coïncidence de ce mouvement social avec l'essor que prit, au douzième siècle, le développement de la raison humaine : l'idée de la liberté avait été con-

çue; et le temps de sa gestation, si on peut parler ainsi, ne fut ni moins critique ni moins périlleux que le travail de son enfantement.

Ce qui, à l'époque où nous sommes arrivés dans notre histoire, compliqua singulièrement la situation des choses, ce furent deux schismes qui éclatèrent presque à la fois, l'un à Rome, l'autre en Allemagne. En Allemagne, l'empereur Henri V venait de mourir [1]. Les princes, assemblés à Mayence pour lui donner un successeur, se trouvaient en face de deux prétendants; l'un, Frédéric de Souabe, plus connu sous le nom de Hohenstauffen, petit-fils de Henri IV, et neveu du dernier empereur, semblait avoir des droits légitimes à la couronne; mais son compétiteur, Lothaire de Saxe, avait l'avantage de s'être abstenu de combattre dans les rangs des adversaires du Pape; c'était un prince déjà avancé en âge, moins vaillant que le duc de Souabe, moins propre que lui à rallier les différents États de l'Empire; mais, favorisé par les électeurs ecclésiastiques, il obtint la couronne au détriment des Hohenstauffen [2]. Frédéric ne se soumit à cette élection qu'en prenant ses réserves, les armes à la main; mais Conrad, son frère, se décora lui-même du titre de

[1] Ann. 1125.

[2] Voy. Othon de Frising, lib. I, cap. XVI. Cet auteur contemporain fait un grand éloge de Lothaire; il l'appelle *Vir ex probitatis industria omni honore dignus*.

roi, et se mit en mesure de le disputer à Lothaire. Il passa les Alpes, et se rendit en Italie où les deux Henri avaient laissé de nombreux partisans. Cette contrée était alors en proie à la plus complète anarchie. Les guerres, dont l'Italie avait été le principal champ de bataille, avaient morcelé son territoire en même temps qu'elles avaient multiplié les partis; chaque petit État, chaque ville, pour ainsi dire, aspirait à se constituer à part, et toutes ensemble songeaient à se détacher de l'Allemagne pour fonder leur indépendance. Milan, plus que les autres, enflée par le succès de ses armes, travaillait à ranger sous son autorité tout le nord de l'Italie, afin d'en composer un royaume homogène dont elle voulait être la capitale [1]. Il ne lui manquait qu'un homme pour réaliser ses vastes espérances, et elle crut le trouver en Conrad de Hohenstauffen. Aussi ce prince reçut à Milan un accueil d'enthousiasme; l'archevêque Anselme lui posa la couronne de fer sur la tête, et toute la Lombardie le salua roi d'Italie. Les villes les plus considérables s'ouvrirent à son approche; et déjà Conrad concevait l'espoir de se faire couronner empereur à Rome, lorsqu'il apprit en route que le pape Honorius s'était prononcé en faveur de son compétiteur. L'excommunication de Conrad, ainsi que celle de l'archevê-

[1] C'est l'opinion de l'historien Luden. *Geschichte des teutschen Volkes, vol.* X, buch. XXI, cap. II. Il l'appuie sur des faits positifs.

que Anselme qui l'avait couronné de sa propre autorité, suivirent de près la reconnaissance de Lothaire; et cette nouvelle, dont les foudroyantes conséquences avaient déjà été expérimentées sous les règnes précédents, arrêta le nouveau roi dans le cours de ses triomphes et paralysa ses projets. Il se retira dans une ville obscure, où il vivait depuis quelque temps, sans donner d'ombrage à Lothaire, lorsqu'un autre schisme ralluma son ambition, et menaça la chrétienté tout entière des calamités d'une guerre de religion.

Le 14 février de l'année 1130, mourut le pape Honorius. Longtemps avant cette mort si redoutée, le riche et puissant cardinal Pierre de Léon avait brigué les suffrages d'un grand nombre de cardinaux pour assurer son élévation sur le Siége apostolique. Il était petit-fils d'un juif converti qui avait pris le nom du pape Léon IX auquel sa famille avait rendu des services. L'influence que cette famille exerçait à Rome depuis plusieurs générations, et les vertus apparentes dont se décorait le cardinal Pierre, lui avaient gagné une foule de partisans. Pierre avait fait ses études à Paris; il s'y était distingué par un esprit vif et de brillantes qualités. Sa vertu, à cette époque, semble avoir été solide; car, renonçant aux pompes du siècle, il rechercha les conseils de saint Bernard et, bientôt après, il se fit moine de Cluny [1];

[1] Nous avons rapporté dans un chapitre précédent la demande que le

mais rappelé à Rome par le pape Callixte II, et promu au cardinalat, il fut chargé de plusieurs légations importantes qui enflèrent sa vanité et lui fournirent en même temps les moyens d'augmenter une fortune déjà colossale.

La saine partie du collége des cardinaux appréhendait vivement une élection qui aurait pu derechef rendre à la puissance temporelle une funeste prépondérance; et dans la prévision des intrigues dont ils connurent la trame, ils se réunirent, quoique en minorité, avant que la mort du Pape fût publiée, et ils élurent d'une voix unanime le cardinal Grégoire, prélat d'un caractère ferme et d'une vie irréprochable, sous le nom d'Innocent II [1]. Cette élection s'était faite en secret; une grande partie des cardinaux n'y avait point assisté; les formes ordinaires n'avaient pu être observées. Aussi, à peine fut-elle connue, que les cardinaux du parti de Pierre de Léon la déclarèrent nulle; et, se réunissant immédiatement au

cardinal Pierre fit à saint Bernard, pour obtenir de pieuses instructions. Saint Bernard lui avait écrit plusieurs lettres pleines de témoignages d'estime. On les trouve dans la collection de Mabillon. Au reste, l'histoire de Pierre de Léon a été écrite diversement par plusieurs biographes contemporains. La plus complète, et peut-être la plus impartiale, est celle de *Mauriniac, Chron.*, lib. c. — Baronius, ann. 1130, contient aussi de précieux renseignements.

[1] Malgré les clameurs que l'élection d'Innocent souleva parmi les adhérents d'Anaclet, on ne trouve dans leurs écrits aucun reproche, aucune récrimination contre la personne d'Innocent. On attaqua son élection, mais on respecta généralement son caractère.

nombre de trente ; dans l'église de Saint-Marc, ils proclamèrent Pape celui qui de longue main avait captivé les suffrages des princes et du peuple romain. Pierre prit le nom d'Anaclet II, aux acclamations de la multitude, et reçut la tiare dans la basilique de Saint-Pierre. Pendant ce temps, l'évêque d'Ostie consacra Innocent II et lui remit les insignes pontificaux; mais les adhérents de l'un et de l'autre Pape en étant venus aux mains, les troupes romaines, soudoyées par Anaclet, marchèrent contre Innocent; et celui-ci, pour échapper aux fureurs du peuple, se réfugia dans la forteresse de la puissante maison des Frangipanes qui s'était déclarée en sa faveur.

Ce schisme plongea la turbulente Rome dans une vive anxiété, et l'on en redoutait les terribles effets dans le monde chrétien. Anaclet se trouvait maître de Rome. Les principales villes d'Italie, celles surtout qui s'étaient attachées au sort des Hohenstauffen, Milan, Capoue, Bénévent, se déclarèrent successivement pour lui. Les Normands de la Sicile l'acceptèrent, et s'engagèrent même à le défendre, tandis qu'Innocent, n'ayant pour partisans à Rome qu'un petit nombre de fidèles, se trouva bloqué dans le fort avec les cardinaux qui l'avaient élu, n'attendant que de Dieu seul le secours dont l'Église avait besoin dans ces circonstances critiques. Déjà Anaclet avait écrit à Lothaire, au roi de France, et aux autres princes

chrétiens pour leur annoncer son exaltation sur le trône pontifical, et les informer du schisme qui désolait le Saint-Siége. A ces lettres, il en joignit une autre pour les évêques français, où il fait un éloge remarquable de l'église de France. « Cette « église, dit-il, ne s'est jamais laissé surprendre « par l'erreur; jamais la contagion du schisme ne « l'a déshonorée ni flétrie. Toujours fidèle et sin« cèrement attachée à Dieu, elle s'est appliquée à « rester en harmonie et en union avec l'Église « romaine, et s'est fait une loi d'en relever la « gloire par de continuels témoignages de soumis« sion [1]. » Anaclet, plein de sécurité, après avoir satisfait à toutes les formes, attendait avec une vive impatience la réponse des puissances chrétiennes.

Cependant le pape Innocent ne se croyait plus en sûreté à Rome. Enfermé depuis le mois de février, il trouva moyen de s'échapper après les fêtes de Pâques qui, en cette année 1130, tombèrent au mois de mars. Il s'embarqua secrètement sur le Tibre, avec ses cardinaux, et parvint, après une heureuse navigation, à Pise, d'où il passa à Gênes, et de là il se rendit en France. Des légats apostoliques annoncèrent au roi son arrivée, et lui firent le tableau de la situation de

[1] Cette lettre et les autres actes d'Anaclet se trouvent dans les annales de Baronius, ann. 1130.

Rome [1]. Mais ni le roi ni son ministre Suger ne surent quel parti prendre dans ces difficiles conjonctures. Tout acte en faveur de l'un ou de l'autre Pape pouvait avoir une portée immense, et il n'était guère possible de reconnaître la justice et le droit au milieu des clameurs et des prétentions qui se croisaient en tous sens dans la chrétienté. Louis VI ne voulut point s'en rapporter à lui-même; et avant de se prononcer, il crut devoir soumettre le conflit aux investigations d'un concile national. Il convoqua, à cet effet, dans la ville d'Étampes, les évêques, les prélats et les abbés du royaume. Mais l'homme sur lequel les yeux de l'Église étaient fixés depuis longtemps, l'homme sur le front duquel brillait l'auréole de la sainteté, et qui, à Rome comme en France, était vénéré comme l'oracle de Dieu, cet homme ne pouvait être dispensé de paraître au concile. Le roi lui-même lui écrivit une lettre pressante pour l'engager à se rendre à Étampes, et plusieurs évêques des plus influents joignirent leurs instances à celles du monarque pour déterminer l'humble moine à sortir de sa retraite [2].

Saint Bernard ne balança point à la vue des périls de l'Église. Il vint à Étampes, où se trou-

[1] Præmissi in Gallias fuerunt nuntii qui gallicanæ Ecclesiæ intimarent negotii veritatem, etc. (Vit. Bern., lib. II, cap. I.)

[2] Specialiter ab ipso rege Francorum et præcipuis quibusque pontificibus accersitus. (Ernold. Vit. S. Bern., lib. XXI, cap. VI, n. 3, p. 1108.)

vaient le roi, les évêques et les princes, en grand nombre, qui l'accueillirent comme un ange du ciel. Tous, après avoir célébré un jeûne solennel, prirent séance, et convinrent d'un commun accord de remettre la solution de cette grave question à l'homme dont la parole était aux yeux de tous le témoignage de la volonté divine. Saint Bernard, rapportent les historiens du concile [1], n'accepta qu'avec tremblement la redoutable mission qu'une assemblée si auguste lui déférait. Il n'osa refuser; il examina avec impartialité les titres des deux élections, la qualité des électeurs, le mérite des élus; il parla lui seul au nom de tous; tous l'écoutèrent comme l'organe du Saint-Esprit. Bientôt il proclama qu'Innocent II était le véritable Pape et le chef suprême de l'Église. Alors l'assemblée tout entière se leva et confirma par ses acclamations le choix de saint Bernard et les droits du Pontife légitime.

[1] Concilium Stampense. Mansi, XXI, col. 441, 444. — Suger. Vita Lud., p. 317.

CHAPITRE XIX.

Suites du schisme de Rome. — Saint Bernard fait reconnaître Innocent II par les principales puissances chrétiennes. — L'antipape Anaclet fonde le royaume de Sicile.

Le saint moine de Clairvaux, sans autre force que celle qui lui avait été donnée d'en haut, a brisé d'un seul mot le nuage qui enveloppait la chrétienté. A l'exemple du divin Maître, il a commandé aux flots et à la tempête, et nulle puissance ne résistera à la voix de l'envoyé de Dieu. C'est ainsi que dans les plus sombres jours de l'Église, il part toujours de quelque point de l'horizon des jets de lumière qui éclatent dans les ténèbres et tracent les destinées humaines. Désormais saint Bernard, fort de sa mission, instruira les rois et les pasteurs, et du souffle de sa parole il dissipera les vaines pensées des ennemis de Dieu.

Déjà le roi de France a reconnu le chef de l'Église. Suger, son fidèle ministre, et plusieurs illustres prélats se rendirent auprès d'Innocent II pour lui apporter les hommages de leur souverain. Celui-ci vint bientôt en personne auprès du Pontife. Accompagné de la reine sa femme, de ses fils, et d'un nombreux cortége de princes et de prélats au milieu desquels s'effaçait l'humble Bernard, Louis VI alla jusqu'au petit bourg de Saint-Benoît-sur-Loire, où il attendit Innocent II à son passage; et là, *se conduisant en prince vraiment fidèle*, dit l'historien, *il abaissa sa tête couronnée devant le successeur de Pierre, et se prosterna à ses pieds* [1]. Plusieurs affaires concernant l'église de France furent réglées dans cette entrevue, et le roi promit au Pontife de lui donner, en toutes occasions, des preuves effectives de son attachement.

Depuis l'issue du concile d'Étampes, on attendait de jour en jour les résolutions des rois d'Allemagne et d'Angleterre. Ce dernier surtout flottait dans une incertitude que prolongeaient les avis opposés des évêques anglais. Les plus influents d'entre eux penchaient pour Anaclet; soit qu'ils eussent été captivés par les prévenances de celui-ci, soit qu'ils craignissent le caractère ferme et

[1] Sugerius, vita Ludovici VI. L. C. Rex... nobilem et diademate coronatum verticem, tanquam ad sepulcrum Petri, inclinans, pedibus ejus procumbit.

inflexible dont Innocent avait donné des preuves sous le pontificat de son prédécesseur [1]. Quoi qu'il en soit, on crut, dans ces graves conjonctures, devoir envoyer saint Bernard auprès de Henri Ier pour éclairer sa conscience et le gagner à la cause qui avait prévalu en France. Cette mission eut un plein succès. Le roi d'Angleterre n'attribuant son irrésolution qu'à des motifs de conscience, saint Bernard lui dit avec la hardiesse d'un apôtre : « Vous balancez de reconnaître le pape Innocent par la crainte de pécher. Eh bien! inquiétez-vous des autres péchés dont vous aurez « à répondre; pour celui-ci, je m'en charge devant « Dieu, et j'en répondrai pour vous [2]. »

Ces paroles étonnèrent le roi et mirent fin à ses perplexités. Il se hâta de reconnaître Innocent II; et de plus, docile aux conseils du saint abbé de Clairvaux, il alla trouver le Pontife à Chartres, le combla de présents, et lui promit obédience, tant en son nom qu'en celui des sujets de son royaume [3].

Le roi de Germanie, Lothaire, ne tarda point à suivre l'exemple de la France et de l'Angleterre; et dans une assemblée de prélats allemands con-

[1] Sug. vit. Lud. VI. — On ne connait pas les vrais motifs de l'opposition de ces évêques. Les historiens anglais exposent le fait sans l'expliquer. Voy. Lingard, Hist. d'Anglet., vol. II, ch. III, p. 188.

[2] Vita 2a S. Bern, lib. II, p. 1109. « Cogita, inquit, quomodo de aliis peccatis tuis respondeas Deo; istud mihi relinque, in me sit hoc peccatum. »

[3] Ord. Vit., lib. XIII. Idibus januarii.

voquée à Würzbourg, Innocent II fut proclamé Pape légitime. L'Espagne également se soumit à Innocent ; et successivement les autres princes chrétiens, grâce à l'active entremise de saint Bernard, neutralisèrent les effets du schisme, en reconnaissant tous le même pontife. « J'ai engagé « les rois, écrivit en cette occasion saint Bernard, « à dissiper les conseils des méchants ; je les ai « engagés à exterminer toute puissance qui tenterait à s'élever au-dessus de la science de Dieu. « Notre travail a réussi. Les rois d'Allemagne, de « France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne, de « Jérusalem, appuient la cause du pape Innocent. « Le peuple et le clergé de ces royaumes le re- « connaissent pour leur père et leur chef : ils con- « courent ensemble à conserver l'union d'un même « esprit dans le lien de la paix [1]. »

Cependant le parti d'Anaclet ne s'était pas laissé intimider par ces imposantes défaites. Il comptait dans plusieurs contrées, et surtout parmi le haut clergé, de zélés auxiliaires qui recouraient à tous les moyens pour soutenir leur cause et la faire triompher, malgré les maux auxquels l'Église était en proie. Le représentant des schismatiques en France était l'ancien légat du pape Honorius, Gérard, évêque d'Angoulême, lequel n'ayant pas été maintenu dans sa nonciature par le pape Inno-

[1] Epist. 125, ad Godfr. Ler.

cent, à cause de sa conduite répréhensible, s'attacha, par esprit d'opposition, à l'antipape qui lui rendit le titre de légat. Toute la province d'Aquitaine se trouvait opprimée par cet évêque et par le duc Guillaume, qui agissait d'après les inspirations de ce dernier. Quiconque ne reconnaissait pas Pierre de Léon pour pape, était en butte à des persécutions cruelles : des évêques furent chassés de leurs siéges ; d'autres condamnés au bannissement ou à des amendes excessives. « Ce « vieillard perfide, dit un historien du temps, « avait jeté les semences de la discorde dans la « province de Bourdeaux. Comme l'ancien serpent, « il harcelait le prince par de perfides suggestions, « et lui insufflait l'esprit de superbe et de ré- « volte [1]. »

Le schisme, appuyé sur la violence et la séduction, envahissait le Midi pendant qu'il était repoussé du Nord, et menaçait de briser l'unité catholique dans les provinces sur lesquelles le duc d'Aquitaine exerçait son despotique empire. Bordeaux, Tours, Auch, et les plus belles contrées comprises entre les Pyrénées et la Loire et bornées par l'Océan, se trouvaient alors sous la juridiction que s'arrogeait le légat de l'antipape.

La sollicitude de saint Bernard, pressée comme celle de l'apôtre des nations, par le soin de toutes

[1] 2ª Vita S. Bern., lib. II, cap. VI, n. 32, 33.

les églises, s'alarma de cet imminent danger. Il eût voulu se transporter aussitôt sur les lieux mêmes de la discorde, pour l'étouffer à sa naissance et confondre ses fauteurs; mais, retenu auprès de la personne du Pontife pour des affaires non moins importantes, il adressa aux évêques d'Aquitaine une admirable épître où il établit le véritable état des choses et discute les motifs qui ont validé l'élection d'Innocent II. Cette épître est trop longue pour la rapporter en entier; nous n'en citerons que les passages les plus propres à éclairçir ce point de notre histoire.

« La vertu s'acquiert dans la paix, s'éprouve « dans l'adversité, éclate dans la victoire. Voici le « temps, mes très-révérends pères, de signaler la « vôtre. L'épée qui menace tout le corps de l'É« glise est suspendue sur vos têtes; plus elle est « près de vous, plus elle est à craindre, plus les « coups sont dangereux et mortels. Qu'elle est « vaine et insensée la passion de ce vieillard qui « déshonore ses cheveux blancs et son sacerdoce « pour un titre éphémère, pour une domination « qui lui échappe! Quel crime abominable de rou« vrir par un schisme le côté du Sauveur d'où s'é« coulèrent le sang et l'eau qui unissent tous les « peuples dans une même foi! Peut-on les diviser « sans être l'ennemi de sa croix et le complice de « sa mort! O passion violente! Je l'ai déjà dit, et « lui-même ne le désavoue pas; il eut l'impudence

« de faire des tentatives auprès du Pape légitime « pour obtenir l'objet de son ambition ; et alors « seulement, piqué du refus, il se tourna vers le « schismatique. Et c'est de cette main sacrilége « qu'il tient un pouvoir dont il use aujourd'hui « pour percer le côté du Sauveur et pour déchirer « l'Église ! Mais un jour il verra celui qu'il a percé...

« Quoi qu'il en soit, il faut que l'oracle du « Saint-Esprit s'accomplisse : le scandale arrivera, « mais *malheur à celui par qui il arrive !* Et quel « est le misérable auteur du scandale, sinon celui « qui, nonobstant l'élection canonique du chef « de l'Église, s'est emparé du lieu saint, non pas « à cause que ce lieu est saint, mais parce qu'il est « éminent... La prétendue élection dont il se pré« vaut, ou plutôt la faction qui l'a élu, n'a servi « que de prétexte à sa malignité...

« En effet, la règle fondamentale du droit ca« non, en cette matière, est qu'après une pre« mière élection il ne peut y en avoir une seconde. « Une première avait été faite ; donc la seconde « est nulle. Dans la supposition même qu'il eût « manqué à la première quelques-unes des forma« lités prescrites, comme les défenseurs du schisme « le prétendent, fallait-il procéder à une seconde « élection sans avoir examiné les défauts de la pre« mière, sans l'avoir cassée par un jugement au« thentique? Au reste, il y a deux chefs de contes« tations. L'un regarde le mérite personnel des

« compétiteurs ; l'autre concerne la forme de leur « élection. Pour ce qui est de la personne, afin « qu'on ne me croie ni médisant ni flatteur, je « ne dirai que ce qu'on dit partout et ce qu'on « ne saurait nier, c'est que le Pape est d'une vie « et d'une réputation au-dessus de la médisance, « tandis que son concurrent n'est pas même à « l'abri des langues de ses propres amis. Et quant « aux formalités des deux élections, celle d'Inno- « cent est la première à l'égard du temps, la plus « pure à l'égard de ceux qui l'ont élu, la plus ca- « nonique selon les règles de la raison. Pour ce « qui regarde la priorité, personne ne la conteste, « et l'élection a été faite par la plus saine partie « des cardinaux, évêques, prêtres et diacres aux- « quels appartient le droit de nommer le Pape. « Ainsi, suivant les anciennes constitutions, le « nombre des suffrages a été assez grand pour ren- « dre cette élection valide. De plus, Innocent n'a- « t-il pas été consacré par l'évêque d'Ostie à qui ce « privilége est réservé? Si donc il y a plus de vertu « dans la personne élue, plus d'intégrité dans « les électeurs, plus d'ordre et de légalité dans les « formes de l'élection, par quelle opiniâtreté fa- « tale s'efforcent-ils d'en substituer une autre con- « tre toutes les règles de la justice, contre la vo- « lonté des hommes de bien, contre le vœu de « toute l'Europe[1]?... »

[1] Bern. Epist. 126.

Cette énergique déclaration dissipa les doutes et ranima le courage des évêques auxquels elle fut adressée; mais le duc d'Aquitaine et son perfide conseiller paralysèrent leurs tentatives pour le rétablissement de la paix et de l'unité. Les désordres allèrent en croissant dans ces malheureuses contrées, et saint Bernard, consumé de zèle pour la maison de Dieu, souffrait d'être forcé d'ajourner le voyage d'Aquitaine où l'appelaient tous les fidèles opprimés. Un autre voyage lui avait été imposé par Innocent : il dut accompagner le Pontife lui-même en Allemagne.

Innocent II, depuis qu'il se vit reconnu par les grandes puissances de la catholicité, tournait incessamment ses regards vers Rome, et n'aspirait plus qu'à s'asseoir sur le siége de saint Pierre. Or, de tous les princes chrétiens, le roi d'Allemagne se trouvait le plus personnellement intéressé à ouvrir au Pontife légitime les portes de la capitale du monde; car c'était là, dans l'antique métropole de la chrétienté, qu'à l'exemple de Charlemagne, il devait recevoir la couronne impériale. Innocent s'était donc adressé à Lothaire pour lui demander une entrevue, afin de se concerter avec lui sur les moyens de traverser l'Italie et de se rendre maître de Rome. La conférence fut fixée au mois d'octobre de cette même année [1], dans la ville de Liége. Lothaire s'y rendit avec les princi-

[1] 1130.

paux seigneurs de l'empire et une suite nombreuse d'hommes d'armes pour y attendre le Pape. Celui-ci arriva peu de jours après, accompagné de saint Bernard et d'un pompeux cortége de cardinaux et de prélats romains. Il fit son entrée dans la ville au milieu d'un immense concours de monde et d'une bruyante manifestation de la piété populaire. Le roi d'Allemagne semblait, en cette occasion, prendre à tâche de prouver au peuple la parfaite réconciliation de la papauté et de l'empire. Il marchait humblement, à pied, à côté du Pape, *tenant d'une main la bride du cheval blanc que montait Innocent; et de l'autre écartant, à l'aide d'une baguette, la foule qui se pressait sur son passage*[1]. Le dimanche suivant, le Pontife célébra solennellement le saint sacrifice en présence du roi et de sa famille, et de part et d'autre on se fit de nouvelles protestations de concorde et d'attachement.

Mais ces démonstrations ostensibles avaient été données d'une manière trop éclatante, trop affectée peut-être, pour ne pas laisser planer dans les esprits quelque vague inquiétude. Le désintéressement n'était point la vertu de Lothaire; et s'il accordait au Pape une armée pour le conduire à Rome, ce ne pouvait être qu'à des conditions dont

[1] Sugerius, Vita Lud. VI, lib. c. « Lotharius... humillime se ipsum stra« torem offerens, pedes per medium sanctæ processionis ad eum festinat, « alia manu virgam ad defendendum, alia frenum albi equi accipiens, etc. »

on redoutait d'avance l'exagération. En effet, les pressentiments de la cour romaine ne tardèrent point à se justifier; mais la réalité dépassa les craintes qu'on avait conçues. Lothaire, après avoir promis au Pape le secours de ses armes, réclama impérieusement le privilége des investitures tel que ses prédécesseurs l'avaient exercé, avant le concordat de Worms. Il pensa que la position précaire du Pape donnerait une heureuse issue à cette demande intempestive: il se trompa. Lothaire oubliait que la papauté jamais ne rétrograde, et que si elle tolère parfois, avec une longue patience, des abus qu'entraîne le cours des âges, elle maintient, avec une persévérance non moins longue, les réformes utiles que le temps amène. Innocent demeura inflexible malgré les menaces et la colère du roi; mais la position était périlleuse, et les prélats romains, frappés de stupeur, tremblaient de voir le Souverain Pontife sans défense au milieu d'une ville germanique environnée d'une forte armée. Le souvenir des outrages que Henri V avait fait subir aux Papes et aux cardinaux était encore trop récent pour ne point soulever de terribles appréhensions, et l'on se crut dans un piége mille fois plus redoutable que les dangers auxquels on avait échappé à Rome [1].

[1] Ernaldi, Vita 2ᵃ S. Bern., cap. I, n. 5, p. 1109. « Ad quod verbum (in« vestituræ) expavere et expalluere Romani, graviùs sese apud Leodium « arbitrati periculum offendisse, quam declinaverint Romæ. »

Cet orage toutefois n'éclata point : saint Bernard était là pour le conjurer. Plein d'une sainte audace, il s'opposa comme un mur d'airain aux injustes prétentions de la couronne, et les combattit avec le glaive de son irrésistible éloquence[1]. Il rappela à Lothaire les engagements antérieurs et les promesses auxquelles il devait son élévation sur le trône; il lui fit comprendre que si l'Église, en ce moment, avait besoin du bras de l'Empire, l'Empire de son côté n'avait pas moins besoin du secours de l'Église. Lothaire garda le silence; il consentit à ne point donner suite à sa réclamation, mais il en témoigna son humeur en rompant les négociations relatives à la campagne d'Italie.

Il est vrai qu'au milieu des embarras graves où l'Empire se trouvait engagé, la prise de Rome n'était pas chose facile. L'antipape avait déployé une grande activité durant les voyages d'Innocent, et s'était ménagé de nombreuses ressources. Maître de Rome, dont il avait augmenté les forces et les défenses, il pouvait compter encore sur le nord de l'Italie dont les populations lui étaient dévouées; et, dans le sud, un événement remarquable sembla consolider sa puissance.

On se rappelle que les Normands de la haute Italie avaient été les premiers à reconnaître l'élec-

[1] Sicut murum se opposuit abbas sanctus; audacter enim resistens regi, verbum malignum mirâ libertate redarguit... (Ernald, loco cit.)

tion d'Anaclet. Ces peuples hardis, trop à l'étroit dans la belle province qu'ils avaient arrachée à la France, s'étaient fixés dans la Calabre et la Pouille, sous la conduite de Guillaume Bras-de-Fer et de Humfroy, fils de Tancrède de Hauteville. Mais en 1061, le Normand Robert Guiscard et le duc Roger, n'ayant plus d'ennemis à combattre, n'aspiraient qu'à ériger en royaume leurs vastes conquêtes de l'Italie et de la Sicile. Il était réservé à Roger II, fils du dernier, d'accomplir ce dessein. Jamais jusqu'alors la Sicile n'avait eu, pour ainsi dire, une existence nationale; jamais elle n'avait obéi à un seul maître; et pendant une longue suite de siècles, elle avait été tour à tour envahie et possédée par des peuples étrangers [1]. Le duc Ro-

[1] Depuis les temps fabuleux, il n'est presque pas un peuple célèbre qui n'ait abordé les côtes de la Sicile et n'y ait laissé des traces durables. De là l'intérêt historique et les traits originaux que présente encore aujourd'hui cette contrée, dont la diversité et l'infinie variété forme une espèce d'assemblage mosaïque digne d'être étudié, à cause de ses contrastes. « Le « voyageur, dit un judicieux écrivain qui a parcouru ce pays, y trouvera « des ruines et des souvenirs; mais la réalité vivante ne saurait jamais le « satisfaire. Il y verra des vestiges de toutes les époques; il y reconnaîtra « l'empreinte des diverses nations qui l'ont successivement dominé; il lira « son histoire dans ses monuments, livre immense où toutes les époques « sont représentées par un temple, une basilique ou un fort; il passera des « informes constructions cyclopéennes et phéniciennes aux temples dori- « ques élevés par les colonies grecques, aux arènes des Romains, aux cas- « tels mauresques, aux chapelles des Normands et aux sombres donjons de « la féodalité; et à côté des pompeux débris d'une gloire anéantie, le spec- « tacle de la plus affreuse misère... » (Voyage en Sicile, par le baron Th. Ren. de Bussière, Lettre I, p. 18.)

ger II, après la défaite entière des Sarrasins, songea donc à réunir sous son sceptre ses possessions d'Italie ainsi que les riches provinces de l'ancienne Trinacrie; et, selon l'esprit du temps, il s'adressa au Pape pour obtenir la couronne avec le titre de roi. Le moment du schisme lui parut favorable pour conclure, sans conditions onéreuses, cette grande affaire qui, sous le pape Honorius, avait déjà été entamée sans succès. Les sages lenteurs que le Pontife défunt avait opposées à l'empressement de Roger, et qui avaient été nécessitées par la politique de l'Empire, entrèrent sans doute pour beaucoup dans la détermination des Normands en faveur d'Anaclet. Quoi qu'il en soit, celui-ci promit la sanction pontificale à l'érection du royaume de Sicile et d'Italie, moyennant l'engagement formel de Roger de prêter main-forte contre les entreprises d'Innocent. L'acte authentique fut dressé; et l'on prétend, d'après quelques documents trouvés dans les papiers de Roger, que, pour lier plus étroitement le nouveau royaume de Sicile à la cause du Saint-Siége, le pape schismatique lui promit le patriciat de Rome, et peut-être même la couronne de l'empire d'Allemagne [1]. A

[1] Cette opinion a été émise par le savant historien de l'Allemagne, Henri Luden, vol. X, n. 30, p. 566. Il la fonde sur le passage suivant d'un privilége octroyé au roi Roger : « In quibus Petrus Leonis *ipsam Romam* et « ab indè usque Siciliam totam ei terram concesserat, et advocatum romanæ « Ecclesiæ et *patricium Romanorum* et regem illum statuerat. » (Cod. Udalrici, sub n. 360.)

la suite de ce traité, dès l'année 1130, aux fêtes de Noël, le duc Roger II se rendit à Palerme, où, après avoir reçu la couronne des mains d'un cardinal légat de l'antipape, il prit le titre de *roi de Sicile par la grâce de Dieu;* titre qui lui fut confirmé dans la suite par le Pape légitime.

On conçoit à quel point cet événement compliqua les affaires de l'Église et de l'Empire. Anaclet venait d'établir en quelque sorte une solidarité d'existence entre sa cause et celle du nouveau royaume. Il trouvait en Roger un défenseur puissant et doublement intéressé au triomphe de l'antipape, en ce qu'il avait à craindre à la fois les ressentiments de Lothaire et les succès d'Innocent. De plus, les prétentions de Conrad de Hohenstauffen s'étaient réveillées à la mort du pape Honorius. Ses nombreux partisans d'Italie se déclarèrent pour Anaclet, par cela seul qu'Innocent II avait été reconnu par Lothaire. Aussi l'archevêque de Milan, Anselme, celui-là même qui avait couronné Conrad, entraîna dans le schisme la Lombardie, et détermina les Milanais à prendre les armes pour repousser toute tentative de Lothaire en faveur d'Innocent. Soutenus par les Normands et les Siciliens, ils étaient résolus à défendre l'accès de Rome.

Ces divers incidents unirent forcément les intérêts du roi d'Allemagne à ceux du Pape légitime; et bien qu'ils fussent brouillés, ils durent s'en-

tendre sur les moyens d'agir de concert. Tous deux avaient les mêmes ennemis à combattre; tous deux étaient compromis par la ligue des schismatiques et des mécontents de l'Empire; tous deux se trouvaient en face d'un schisme dont le siége était en Italie et qui servait de point de ralliement à tous les partis. Une guerre devenait inévitable. Cependant le faible Lothaire ne pouvait s'y résoudre; et blessé de la conduite du Pape au sujet des investitures, il le laissa partir sans donner suite à l'objet principal de la conférence de Liége.

Innocent quitta l'Allemagne, mécontent de Lothaire, mais heureux d'échapper au piége, et d'avoir résisté à des prétentions qui eussent de nouveau troublé la sécurité des églises. Il revint en France, laissant mûrir les événements, persuadé que la force des choses amènerait nécessairement la campagne d'Italie.

Mais saint Bernard, après de vives sollicitations, obtint la permission de retourner à Clairvaux pour se remettre de ses fatigues, et satisfaire aux vœux ardents de ses frères.

Il y était à peine arrivé, qu'il reçut la visite de l'évêque de Paris. Ce prélat, profondément affligé, venait lui faire le récit d'un attentat qui avait consterné la capitale et qui réclamait des mesures énergiques.

CHAPITRE XX.

Assassinat d'un moine. Saint Bernard poursuit les auteurs de ce meurtre. — Il reçoit à Clairvaux la visite du pape Innocent II. — Mission en Aquitaine. — Histoire du duc Guillaume. — Concile de Reims.

Les réformes successives que l'évêque de Paris avait introduites dans son diocèse, provoquaient depuis longtemps le murmure des ecclésiastiques mondains. Un funeste esprit de jalousie fomentait la discorde entre les pasteurs; et les pieux desseins du prélat se trouvaient entravés, en toutes occasions, par les tracasseries de quelques membres de son propre clergé. Mais ces embarras ne ralentirent pas son zèle, et ne brisèrent point sa fermeté. Il avait auprès de sa personne un vénérable moine, le prieur du monastère de Saint-Victor de Paris, nommé Thomas, qui lui servait de guide spirituel et lui prêtait l'appui de son expérience pour la réalisation de ses sages pensées. Ce religieux,

plein de douceur et d'instruction, jouissait d'une confiance méritée; et à ce titre, il avait assumé sur sa tête les ressentiments que les réformes avaient soulevés.

Parmi ceux qui se signalaient par une implacable opposition, se trouvait le chanoine Thibaut Nautier, archidiacre de l'église de Paris. Ses intrigues et ses malversations avaient plus d'une fois éveillé la vigilance du prieur de Saint-Victor; et sa haute position, dont il abusait, l'avait seule mis à l'abri des poursuites. Thibaut méditait une vengeance; et pour l'assouvir, il ne craignit point d'armer ses propres neveux. Un jour donc que l'évêque, accompagné de Thomas, revenait d'une visite diocésaine, ils furent attaqués aux portes de Paris par les neveux de l'archidiacre; et Thomas, frappé de plusieurs coups mortels, tomba sur le sein de son évêque qui le tenait embrassé pour le défendre; il expira en pardonnant à ses meurtriers. Ceux-ci prirent la fuite, et leur oncle eut le courage de solliciter leur absolution auprès du Pape lui-même. C'est alors qu'Étienne, accablé de douleur, vint à Clairvaux pour réclamer l'intervention de saint Bernard auprès d'Innocent. Mais il faut entendre de sa propre bouche le récit de ce forfait. Voici en quels termes simples et touchants il en informe le Pape, dans une lettre datée de Clairvaux :

« Le docte Thomas[1], prieur de Saint-Victor, re-

« ligieux d'une grande piété, s'était mis en chemin « par mes ordres, un jour de dimanche, ainsi que « plusieurs autres moines. Il travaillait à l'œuvre « de Dieu dans un esprit de charité, lorsqu'il fut « cruellement massacré dans mon propre sein et « entre mes bras, devenant ainsi la victime de ses « devoirs et de l'obéissance... Les sanglots dont « mes paroles sont entrecoupées en disent plus « que tout ce que je pourrais vous écrire. Il suffit « de vous rapporter simplement ce qui est arrivé « pour faire sentir à votre cœur paternel le poids « de mon affliction... Hélas! je n'ai plus ni force « ni lumière; j'ai tout perdu en perdant celui que « je pleure; j'ai le titre d'évêque, mais c'est lui qui « en remplissait les fonctions; il en refusait les « honneurs, mais il en portait le fardeau... Si « Thibaut Nautier a recours à votre Béatitude, « qu'elle daigne lui faire connaître que Dieu a « exaucé la voix de mes larmes; ses neveux ont été « les instruments du crime; c'est lui qui en est l'au- « teur et sans doute l'instigateur. Que votre Béa- « titude n'ajoute donc aucune foi à ses rapports « jusqu'à ce qu'elle soit instruite à fond de la « vérité [1]. »

Bernard, embrasé de zèle, écrivit à Innocent sur le même sujet; et dans ses paroles éclate

[1] Cette lettre, écrite sans doute sous l'inspiration de saint Bernard, se trouve dans la collection des épîtres de ce dernier, p. 495, n. 159. Éd. Mabill.

l'éloquence d'une sainte indignation : « La bête « cruelle qui a dévoré Joseph, afin d'échapper aux « poursuites de nos chiens fidèles, s'est, dit-on, « réfugiée auprès de vous, très-saint Père. Quel « excès de folie! un meurtrier errant, vagabond, « effrayé, court là où il a le plus à craindre! Quoi! « prend-il le siége de la justice pour une caverne « de voleurs? Quoi! la bouche encore fumante du « sang que tu as versé, tu oses paraître sous les « yeux du père, après avoir tué l'enfant sur le sein « de sa mère? Que s'il vient demander pénitence, « il ne faut point le repousser, sans doute. Mais « s'il ne demande qu'une audience, donnez-la-lui, « saint Père, oui, donnez-la-lui; mais donnez-la « comme Moïse la donna aux idolâtres, comme « Phinées aux fornificateurs, comme Matathias aux « juifs infidèles; ou plutôt, pour vous rappeler « l'exemple de votre prédécesseur, recevez-le « comme Pierre reçut Ananie et Saphire [1]. »

La chaleur que mit saint Bernard à réclamer le châtiment du coupable, n'avait pas seulement pour objet la répression d'un crime; mais, saisissant toutes les occasions de déraciner l'ivraie du champ de l'Église, il provoqua des mesures vigoureuses pour assurer le triomphe de la justice. Nous avons trouvé peu de documents sur les suites de cette affaire; mais ce qui en montre la gravité,

[1] S. Bern. Epist. 158.

c'est que plusieurs prélats se réunirent à l'abbé de Clairvaux, afin d'aviser ensemble aux moyens de réprimer la licence d'une partie du clergé et d'opposer une nouvelle digue aux passions qui affligeaient l'Église. Le Pape sanctionna les décrets de cette assemblée, et ajouta même des dispositions plus sévères à celles qui avaient été arrêtées [1].

Cependant, vers ce même temps, le Souverain Pontife, accompagné des prélats romains, vint solennellement à Clairvaux pour contempler de ses propres yeux les merveilles qu'on lui avait rapportées de ce temple vivant de la majesté divine. L'annaliste de Cîteaux parle de cette visite dans son naïf langage :

« Les pauvres de Jésus-Christ reçurent le Pontife « avec une extrême affection. Ils n'allèrent point « au-devant de lui, ornés de pourpre et de soie, « ni avec des livres d'église couverts d'or et d'ar-« gent, mais tout simplement, vêtus de leurs gros « draps, portant une croix de bois, et témoignant « leur joie, non point par les fanfares des bruyantes « trompettes, ni par les cris d'une jubilation tu-« multueuse, mais par les suaves et modestes « chants des hymnes sacrés. Les évêques pleu-« raient ; le Pape aussi versait des larmes ; tous ad-« miraient la douce gravité et l'attitude humble et

[1] Hist. de Cit., vol. III, liv. IV, ch. V. — Voyez aussi la lettre 152 de S. Bern. touchant les reproches adressés au clergé.

« mortifiée de cette troupe de saints moines... La « magnificence de la réception qu'ils firent au chef « de l'Église ne consistait pas en de grands ban- « quets, mais en de grandes vertus. Le pain, au « lieu d'être de pure fleur de froment, était de fa- « rine dont le son n'avait point été tiré; il y avait « du *petit vin au lieu de vin doux* [1]; des herbes « au lieu de chair, et l'on servait des légumes pour « tenir lieu de toutes espèces de viandes. Mais si, « par hasard, il se trouvait quelque poisson, on « le plaça devant le seigneur Pape, pour être vu « plutôt que pour être mangé [2]. »

Innocent, après avoir passé plusieurs jours dans cette vénérable solitude, se remit en route et continua ses visites dans les principales églises et abbayes de France, excitant partout la reconnaissance des peuples pour les bénédictions qu'il répandait sur les cités. A Paris, il reçut un accueil magnifique. Les juifs eux-mêmes, dit le chroniqueur, vinrent au-devant de lui, pleins d'allégresse, et lui offrirent un rouleau de la loi, couvert d'un voile. Le Pape les accueillit avec intérêt, et leur dit, en acceptant leur présent : *Auferat Deus omnipotens velamen a cordibus vestris* [3] ! Il

[1] *Sapa pro careno.* Le mot *sapa* signifie plutôt un jus d'herbes que du vin; d'où peut-être vient notre mot *soupe*. On le traduit aussi par *petit vin*.

[2] Si fortè piscis inventus est, domino papæ appositus est, et aspectu non usu, in commune profecit. (Ernald., cap. 1, n. 6, p. 1109.)

[3] Que le Tout-Puissant ôte le voile de vos cœurs.

séjourna, durant les fêtes de Pâques, à l'abbaye de Saint-Denis, où il célébra l'office du vendredi et du samedi saint, *veillant toute la nuit, et portant en tête la tiare en broderie avec un cercle d'or*[1].

La visite que le Souverain Pontife avait faite à Clairvaux ne tarda point à produire ses fruits. Deux choses importantes avaient été décidées : le départ de saint Bernard pour l'Aquitaine, et la convocation d'un concile général à Reims.

Cette mission, confiée au saint abbé de Clairvaux et à Josselin, évêque de Soissons, était périlleuse et délicate. La riche Aquitaine, qui s'étendait alors depuis les frontières de la Picardie jusqu'aux montagnes de Navarre, obéissait au jeune prince Guillaume dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent; mais son histoire est assez remarquable pour exiger quelques détails.

Guillaume X, qui, dans la suite, devint le beau-père des rois de France et d'Angleterre, et le grand-père de Richard Cœur-de-Lion, appartenait à l'illustre maison des comtes de Poitou qui s'arrogeaient le titre de ducs d'Aquitaine. Il avait été élevé au milieu des pompes d'une cour splendide, et montra dès son bas âge un caractère indomptable et une funeste inclination au mal. Mais, devenu maître de lui-même et des États de son père, par la mort précoce de Guillaume IX, il se voyait,

[1] Sugerius, Vit. Lud. Grossi, p. 519.

jeune encore, l'un des plus puissants feudataires de la France, et l'un des princes les plus riches de son temps. Homme brillant et prodigue, avec les formes d'un athlète et la taille d'un géant, *bon chevalier d'armes*, dit un vieux écrivain, il réunissait dans sa personne la beauté et la force, et se montrait *à tout venant* redoutable et séduisant. « A peine, dit une chronique, se contentait-il en un seul repas de ce qui aurait suffi à huit personnes robustes et dans la force de l'âge. Il ne pouvait vivre sans guerroyer; et lorsque ses provinces étaient en paix, il marchait néanmoins toujours armé, obligeant ses vassaux, bon gré, mal gré, de se battre les uns contre les autres. Ainsi c'était un autre Nemrod par sa passion de batailler; un autre dieu Bel par la quantité de viandes qu'il mangeait; un autre roi Hérode par ses crimes et ses incestes : car il retint durant trois ans, par la violence, la femme de son propre frère, et se vantait, comme les gens de Sodome, de ses rapines et de ses forfaits [1]. »

Tel était le chef du parti schismatique en Aquitaine; tel était l'homme vers lequel on jugea convenable de députer saint Bernard.

Mais ce qui rendait cette mission plus difficile encore, c'était le crédit illimité dont Gérard jouissait auprès du prince ; sans doute à cause de la tolérance avec laquelle il couvrait les scandales de

[1] Chron. S. Maxentii., p. 408. — Ann. Cist., t. I, p. 208. n. 1, 2 et seq.

Guillaume. Toutefois ces terribles obstacles n'arrêtèrent point le zèle de l'abbé de Clairvaux. Il arriva, vers le milieu de l'année 1131, sur les terres du duc d'Aquitaine, et descendit, avec l'évêque de Soissons, dans un monastère de son ordre, à Chatelliers, près de Poitiers. Là, sans perdre un moment, il avise aux moyens d'obtenir une entrevue avec le souverain. Il dédaigne les voies obliques; et se confiant en la toute-puissance de la grâce, il va droit au but, et envoie un message au prince pour le prier de se rendre à Chatelliers. Cette démarche hardie étonne les religieux eux-mêmes. Mais Guillaume n'a pas plus tôt lu la lettre d'invitation, qu'à la surprise de tout le monde, il se dirige seul vers le monastère, et demeure sept journées entières auprès de l'homme de Dieu. Chose admirable! le cœur de ce prince, comme le métal exposé aux rayons du soleil, devint brûlant, et semblait se fondre sous l'action vivifiante de la parole apostolique; il ne quitta le saint qu'après lui avoir promis avec serment de réparer ses désordres et de faire pénitence.

Ce n'était pourtant pas encore le moment du triomphe définitif de la grâce. Guillaume, à peine rentré dans son palais, se refroidit, manqua de courage et prêta trop facilement l'oreille aux perfides discours de l'évêque d'Angoulême. Celui-ci réussit à le détourner des résolutions salutaires que saint Bernard lui avait suggérées; et, comme il

arrive d'ordinaire, son dernier état devint pire que le premier. Il se livra de nouveau à ses passions avec d'autant plus de fureur qu'il cherchait à s'étourdir et à refermer la blessure que la parole du saint, comme une flèche ardente, avait faite à son cœur; et pour étouffer le remords, il s'abandonna plus que jamais au délire du crime. Le schisme dès lors se crut vainqueur et ne mit plus de bornes à ses violences. Gérard se fit adjuger l'archevêché de Bordeaux qui était vacant, et retint en même temps l'évêché d'Angoulême; en outre, peu satisfait tant qu'il voyait en Aquitaine un seul évêque orthodoxe, il fit chasser du siége épiscopal le vénérable évêque de Poitiers, le dernier de ceux de la province qui étaient demeurés fermes dans la foi et fidèles au Pape légitime.

Bernard, appelé au concile de Reims, n'avait pu rester en Aquitaine pour mener à bonne fin l'œuvre commencée. Sa présence dans les domaines de Guillaume avait d'ailleurs inspiré de si vives inquiétudes aux affidés de Gérard, qu'on épiait toutes ses démarches; et l'on en était venu jusqu'à le menacer de mort, s'il sortait de son monastère. Il fallait à ce torrent de passions un certain temps pour s'écouler. Saint Bernard le comprit; et remettant à la Providence le soin de disposer les esprits et les occasions favorables, il s'éloigna de la terre du schisme, et se rendit à Reims pour obéir aux ordres du Souverain Pontife.

Ce fut après un intervalle de quatre années que l'abbé de Clairvaux aperçut, à différentes indications providentielles, l'issue des affaires d'Aquitaine.

Il se trouvait alors en Bretagne, sur les terres de la comtesse Ermengarde, pour la fondation d'un nouveau monastère[1]. Le légat du pape Innocent vint l'y rejoindre; et tous deux, prenant congé de cette digne fille du serviteur de Dieu, se rendirent en Aquitaine[2]. Ils firent savoir au duc Guillaume qu'ils avaient entrepris ce voyage pour se concerter avec lui sur les moyens de rendre la paix à l'Église et de remédier aux fléaux qui la dévastaient. On lui persuada qu'il ne devait pas refuser une audience à l'homme de Dieu qui était venu de si loin pour la solliciter, et que, par son entremise, on parviendrait peut-être à pacifier les esprits. Le point essentiel était d'obtenir une conférence. Cette conférence eut lieu. Saint Bernard représenta au duc les effets désastreux des divisions et des schismes dans l'Église catholique; il déplora le malheur de ceux qui déchirent la sainte unité que le Christ a voulu établir entre tous les hommes; et employant tour à tour la prière et la menace, avec cette force qui lui assujettissait instantanément les cœurs, il exhorta Guillaume à mettre fin

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. XIX.

[2] Ann. Cist., t. I, p. 294, n. 7, 8 et seq.

à la révolte et à rendre obédience au pape Innocent. Guillaume, de nouveau troublé et profondément ému, ne voulut cependant adhérer qu'en partie aux conseils de la paix. Il promit l'obédience au Pape légitime, mais sans consentir au rétablissement des évêques dépossédés de leurs siéges; il ne pouvait s'y résoudre, disait-il, parce qu'il avait juré de ne se réconcilier jamais avec eux [1].

Bernard ne se contenta point d'une demi-victoire. *Il cessa d'agir en homme*, dit un biographe, et laissa agir Dieu lui-même. Le jour donc où la conférence dut être reprise, il officiait à l'autel, lorsque tout à coup il s'arrête au milieu de la célébration des saints mystères; il pose la divine hostie sur la patène; puis, le visage en feu et l'œil étincelant de lumière, il descend les marches du sanctuaire, et se dirige d'un pas ferme vers le prince interdit: « Nous avons longtemps usé de prières, « lui dit-il, et vous nous avez méprisé; plusieurs « serviteurs de Dieu se sont joints à nous pour unir « leurs supplications aux nôtres, et vous n'en avez « point tenu compte. Voici maintenant le Fils de « la Vierge qui vient à toi, celui que tu persécutes, « le chef et le seigneur de l'Église, le juge au nom « duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et « dans les enfers!.... C'est entre ses mains, entre « les mains du juge vengeur des crimes que tom-

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. XX.

« bera l'âme qui t'anime. Le mépriseras-tu aussi ? « Traiteras-tu le Maître comme tu as traité les ser- « viteurs [1] ? »

Saint Bernard se tait; la foule atterrée garde le silence; les larmes et la perplexité des assistants témoignent de leur frayeur; chacun attend avec angoisse l'issue d'une action inouïe qui semblait présager une manifestation soudaine de la puissance de Dieu. Guillaume, épouvanté, ne peut proférer un seul mot; ses genoux tremblent et fléchissent; il tombe à terre, et ses gardes l'ayant relevé, il tombe encore et pousse des cris effrayants.

Alors le serviteur de Dieu le touche, lui commande, par un signe, de se tenir debout, et reprend la parole : « Allez, lui dit-il d'une voix calme « et solennelle, allez présentement vous réconci- « lier avec l'évêque de Poitiers que vous avez « chassé de son siége; donnez-lui le baiser de paix « en gage d'une alliance nouvelle; conduisez-le « vous-même dans son église, et rendez-lui autant « d'honneurs que vous lui avez prodigué d'injures: « rappelez à l'unité catholique ceux que la dis- « corde et le schisme en ont séparés, et devenez « docile à Innocent comme au Pontife que Dieu a « placé sur la chaire de saint Pierre [2]. »

Le duc, vaincu par la force de l'Esprit-Saint qui

[1] Ernald. Vit. S. Bern., lib. II, cap. VI, n. 38, p. 1122.
[2] Id., loc. cit., n° 3. 1122.

jaillissait de la bouche, du regard, du geste sublime de l'homme de Dieu, n'était plus en ce moment qu'un instrument passif de la volonté divine. Il va et vient; il exécute à l'instant même et ponctuellement tout ce qui lui est ordonné; il se réconcilie avec l'évêque de Poitiers, lui donne le baiser de paix, le conduit dans son église, rend hommage au pape Innocent, et reparaît ensuite à l'église où saint Bernard achève de célébrer le sacrifice.

Au milieu de l'admiration et de la joie publique que cet événement avait causées, un seul homme résistait encore à la grâce de Dieu; c'était Gérard. Plus endurci que jamais dans son opiniâtreté, il n'attendait que le départ de saint Bernard pour renouer ses coupables intrigues; mais son heure avait sonné. Une mort subite l'enleva sans lui laisser le temps de reconnaître son égarement : ses neveux, qu'il avait enrichis des biens de l'Église, le trouvèrent un matin expirant dans son lit, horriblement enflé, dans l'attitude d'un forcené qui maudit et blasphème [1].

Quant à Guillaume, le rayon d'en haut qui l'avait renversé opérait en lui le merveilleux phénomène d'une complète transformation. Ce n'était plus le même homme depuis que la lumière divine avait triomphé de ses ténèbres. Abîmé dans la con-

[1] Ernald. Vit. S. Bern., lib. II, n. 39, p. 1123.

templation de cette lumière qu'il avait si longtemps méconnue, déchiré de remords, abreuvé de larmes et affamé de pénitence, il résolut de finir, dans les expiations d'une sainte mort, les jours de sa vie terrestre; et, renonçant généreusement aux richesses, à la puissance et aux honneurs, il s'enfonça dans une solitude, où sa vie, semblable à un torrent qui s'écoule dans les cavités de la terre, disparut aux yeux des hommes sans laisser aucune trace que les historiens eussent pu recueillir[1].

Guillaume n'était âgé que trente-huit ans. Mais avant de s'éloigner pour toujours de ses domaines, voulant régler l'héritage de ses vastes États, il manda auprès de lui l'évêque de Poitiers, le même qu'il avait naguère si cruellement outragé et qui maintenant avait acquis toute son estime. Il lui remit son testament, que l'annaliste de Cîteaux nous a conservé en entier. Ce document appartient à l'histoire de saint Bernard, mais son étendue ne nous permet d'en extraire que les parties les plus intéressantes :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité qui « est un seul Dieu! Voici le testament que je fais, « moi, Guillaume, avec la grâce de Dieu, en la « présence de Guillaume, évêque de Poitiers, en

[1] Quelques chroniqueurs rapportent qu'il mourut à Compostelle, en Espagne, le vendredi saint, 9 avril 1137. (Voyez Chron. Gaufredi Vosiensis, p. 425, 435. Voir aussi l'Art de vérifier les dates, p. 718.)

« l'honneur du Sauveur du monde, des saints « martyrs, de tous les confesseurs, des vierges, et « surtout de la Vierge Marie. Étant touché de la « douleur que me causent les péchés innombra-« bles que j'ai commis par la suggestion du dé-« mon, avec une audace incroyable; et pénétré « de la crainte du dernier jugement; considérant « d'ailleurs que les biens dont nous jouissons ici-« bas s'évanouissent entre nos mains comme la « fumée qui se dissipe en l'air; que nous ne « pouvons presque point passer une heure sans « pécher; que le temps de notre vie est très-court; « que les choses dont nous nous imaginons être « les maîtres sont fort caduques et périssables, et « qu'elles ne laissent que des peines et des in-« quiétudes; je m'abandonne entre les mains de « Jésus-Christ, que je veux suivre en renonçant à « tout pour son amour. Je mets mes filles sous la « protection de monseigneur le roi; et quant à « Éléonore, je la lui donne en mariage, si mes « barons l'ont agréable; et je lui lègue l'Aquitaine « et le Poitou [1]. »

Ainsi, ce magnifique prince qui commandait en souverain à toute la France occidentale, donne à son siècle l'admirable exemple d'une édifiante conversion! Et en même temps il lègue au fils du roi, au jeune Louis VII, avec sa fille Éléonore, des

[1] Ann. Cist., t. I, p. 305, n. 4.

États plus considérables que ceux de la couronne de France! Ces deux grands faits, dont saint Bernard fut le premier moteur, s'accomplirent en l'année 1136 [1].

Mais, pour reprendre l'ordre chronologique des événements, il faut se rappeler que l'abbé de Clairvaux, après son premier voyage en Aquitaine, s'était rendu au concile de Reims, qui avait été fixé au mois d'octobre de l'année 1131. Tous les évêques de France, ceux d'Angleterre, d'Espagne, des Pays-Bas, et un grand nombre de prélats allemands, composèrent, sous la présidence du Pape lui-même, cette auguste assemblée. Aux princes de l'Église vinrent encore se joindre le roi et les plus illustres seigneurs du royaume. « Car, dit l'abbé Suger, nous appréhen« dions que les continuelles défaillances du roi ne « nous l'enlevassent soudainement; et comme il « nous honorait de sa confiance, nous lui con« seillâmes de faire couronner son jeune fils, le « prince Louis, pour éviter et prévenir les contes-

[1] On sait qu'Éléonore, trop célèbre par ses aventures en Orient, à l'époque de la croisade, quitta Louis VII pour monter avec Henri II, fils de Geoffroy Plantagenet, sur le trône d'Angleterre auquel elle apporta sa dot, c'est-à-dire près du tiers de la France. Henri II, à la suite de cette restitution probe, mais impolitique, se trouva roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou, de Poitou, de Touraine et du Maine. Suger s'était opposé de toutes ses forces à ce fatal divorce, qui démembra la monarchie, introduisit l'ennemi dans le cœur du pays, et fomenta les grandes guerres que l'Angleterre fit à la France avec des Français.

« tations qui pouvaient naître dans la suite à ce « sujet. Il suivit notre conseil, et se rendit à Reims, « accompagné de son fils, de la reine et des grands « du royaume[1]. »

Le roi Louis le Gros, raconte un autre écrivain du temps, s'étant présenté dans la vénérable assemblée, monta sur la tribune où siégeait le Pape, et lui baisa les pieds; puis, ayant pris place à côté de lui, il parla en termes touchants de la mort de son fils aîné, Philippe; et son discours tira des larmes de tous les yeux. Le Pape lui répondit, et l'exhorta à élever ses pensées vers le Roi des rois, et à se soumettre à ses jugements: « Il a pris, dit- « il, votre fils aîné dans l'innocence pour le faire « régner dès à présent dans le ciel, vous laissant « d'autres fils pour régner ici-bas après vous. « Donc, c'est plutôt vous, seigneur, qui devez « nous consoler; car, pour nous, nous sommes « des exilés; et, certes, l'hospitalité généreuse que « vous nous avez témoignée vous attirera une ré- « compense éternelle[2]. »

Après ces préliminaires, le Pape procéda au couronnement du jeune roi Louis VII, « l'oignant « avec l'huile dont saint Remi avait oint le roi « Clovis à son baptême, et qu'il avait reçue de la « main d'un ange[3]. »

[1] Sugerius. Vit. Lud. Grossi, p. 318.
[2] Chron. Maurin. p. 378.
[3] Idem.

Les sessions du concile durèrent quinze jours; et, grâce à l'activité de saint Bernard, auquel le Pape et les prélats confièrent la solution de presque toutes les affaires [1], des canons d'une haute importance pour l'État et pour l'Église furent promulgués.

Ces canons, au nombre de dix-sept, répétés presque tous dans le second concile général de Latran, se rattachaient au vaste système conçu par Grégoire VII, et aux réformes commencées sous ce grand pontife. Les mœurs du clergé et des fidèles devinrent l'objet des plus sages réglements; et la manière d'administrer les choses saintes, aussi bien que les affaires publiques, les droits de la guerre, le négoce et les relations civiles furent déterminés dans ce concile, selon les règles de la modération chrétienne [2].

[1] Ernaldi Vit. S. Bern., lib. II, cap. I, n. 5, p. 1109.

[2] Voir les actes du 2e conc. gén. de Latran, dup. I, p. 744.

Au sujet des conciles que le pape Innocent présida durant ses voyages, le professeur Néandre de Berlin rend aux Souverains Pontifes un hommage que nous aimons à constater dans la bouche d'un protestant. Nous traduisons mot à mot : « C'est une chose belle, dit-il, que de voir les Papes, même « quand ils sont expulsés de leur siége et obligés de combattre pour y « rentrer, de les voir toujours attentifs aux besoins moraux et religieux « des peuples. Leurs voyages, fréquemment nécessités par les troubles de « Rome, tournaient à l'avantage des États qu'ils parcouraient, en ce qu'ils « apprenaient à mieux connaître la situation des églises et des populations, « et donnaient, par leur présence, plus de poids et d'autorité aux synodes « appelés à remédier aux maux. » (Neand. Bern. und sein Zeitalter, p. 107, note 12.

L'abbé Fleury, au contraire, dans son Histoire ecclésiastique (vol. XIV,

L'assemblée, après avoir fait pour l'état moral des peuples tout ce que les malheurs du temps rendaient possible, termina ses délibérations, et allait se séparer, quand une nouvelle heureuse vint combler de joie le Pape et les cardinaux. Le vénérable Norbert, archevêque de Magdebourg, arriva à Reims, et présenta au Pontife, en plein concile, des lettres du roi de Germanie par lesquelles Lothaire renouvelait son hommage, et annonçait qu'il était prêt à ouvrir la campagne d'Italie avec les forces réunies de son empire.

liv. LXVIII, p. 425), énonce cette mesquine proposition, à propos des voyages d'Innocent II : « Le pape continua de visiter les églises de France ; « suppléant à ses besoins de leur abondance ; ce qui leur fut une grande « charge. » Je voudrais lui répondre avec Jésus-Christ : Pauperes semper habetis vobiscum ; me autem non semper habetis (Joan. XII, 8).

Ce sont les petites hostilités de ce genre contre les Papes, dont fourmille l'histoire de Fleury, qui en rendent la lecture si peu édifiante.

CHAPITRE XXI.

Expédition de Lothaire en Italie. — Saint Bernard rend la paix aux républiques italiennes et réconcilie les Hohenstauffen avec Lothaire. — Concile de Pise.

La situation critique des affaires en Allemagne était loin de justifier les pompeux engagements de Lothaire. De tous côtés surgissaient des obstacles à la campagne d'Italie, et les embarras étaient tels, que plus d'une fois Lothaire dut renoncer à ses projets ou les ajourner à d'autres temps. Il avait à combattre à la fois l'inertie des princes de l'Empire, peu disposés à lui prêter le secours de leurs armes, et ses propres répugnances qu'il nourrissait secrètement contre le Pontife romain. Son élévation au trône était due sans doute aux suffrages des princes; mais il n'avait point conquis leur estime; et quand il réclama leur concours pour la pacification de l'Italie, tous, enfer-

més dans leurs villes et mécontents de la décadence de l'empire germanique, désapprouvèrent une entreprise qu'ils regardaient comme inopportune et au-dessus des forces de Lothaire. Le plus redoutable de ces princes, Frédéric de Hohenstauffen, frère de Conrad qui s'était fait couronner roi d'Italie, avait pris une attitude menaçante à la suite des rigueurs dont il avait été l'objet, et il ne semblait désirer le départ de Lothaire que pour rallier autour de lui ses nombreux partisans.

Cependant, malgré tant de difficultés, Lothaire persista dans sa résolution. Il comprit que la couronne impériale pourrait seule affermir en Allemagne son autorité chancelante, et relever, aux yeux des princes eux-mêmes, la majesté du trône. Cette couronne, il avait besoin de la recevoir à Rome de la main du Pape. Il poursuivit donc son plan, et, se confiant à la Providence, il s'exposa aux chances d'une périlleuse expédition.

Ce fut avec des efforts inouïs, qu'à défaut du contingent de ses vassaux, il parvint à rassembler une petite armée de quinze cents à deux mille hommes [1], et encore son départ s'annonça-t-il sous de fâcheux auspices; car, à peine arrivés dans la ville d'Augsbourg, qui était dévouée à la cause

[1] Plusieurs chroniqueurs, en parlant de cette armée, emploient les mots de *parvo exercitu* ou *manu non magna*; un seul d'entr'eux rapporte *imperatorem revera duo tantum millia militum secum duxisse*. Voy. Chron. Beneventani ad ann. 1133.

des Hohenstauffen, les bourgeois accueillirent avec mépris les troupes royales; de sanglantes querelles s'ensuivirent, et bientôt cette antique cité devint presque tout entière la proie des flammes [1]. Lothaire se hâta de quitter avec ses troupes la ville embrasée, et continua sa marche, nonobstant les nouveaux embarras que cette catastrophe lui avait suscités.

Sur ces longues entrefaites, Innocent II et saint Bernard s'étaient rendus en Italie où ils attendaient, selon qu'il avait été convenu, l'armée qui devait leur ouvrir le chemin de Rome. Ils n'étaient pas restés inactifs dans ces malheureuses contrées depuis si longtemps en butte aux tristes réactions du schisme et de l'anarchie. Leur arrivée soudaine, jointe à la nouvelle de l'expédition de Lothaire, fit une vive impression sur les Italiens; et tandis que les adhérents de Conrad et d'Anaclet se maintenaient dans une réserve prudente, pour attendre sans se compromettre l'issue des événements, ceux d'Innocent et de Lothaire reprirent courage et ranimèrent leurs espérances [2].

Cet état de choses semblait providentiellement amené pour faciliter le rétablissement de l'union

[1] Annal. ann. 1132. Civitas fere tota conflagravit, et multi tam gladiis quàm flammis perierunt.

[2] Muratorii annali ad ann. 1132, 1133. Cet annaliste donne les détails les plus circonstanciés des campagnes de Lothaire en Italie, et de la situation des différents partis. Voy. t. VI, p. 437, 448.

catholique dans la chrétienté; et saint Bernard fut l'instrument dont Dieu se servit pour accomplir ce grand ouvrage. Dans les principales villes de la haute Italie où il séjourna successivement, il prêcha la paix et s'efforça de réconcilier les peuples acharnés les uns contre les autres. Parmi ces peuples, ceux de Pise et de Gênes se signalaient par leur implacable animosité. Aux anciennes rivalités de ces deux puissances maritimes s'étaient ajoutés des griefs nouveaux, et presque chaque jour elles s'attaquaient à l'improviste avec le fer et le feu, ne respectant aucuns droits de la guerre, n'épargnant ni les prisonniers ni les propriétés. Milan, Pavie, Crémone, Plaisance, la plupart des villes de la Lombardie, subissaient les funestes effets des guerres civiles, envenimées par les dissensions religieuses.

Le saint abbé de Clairvaux apparaît, par l'ordre du Pontife, au milieu de ces champs de bataille. Il annonce la paix au sein de la guerre, et sa parole, comme un rayon de lumière, triomphe des nuages les plus ténébreux. A sa voix les Génois, encore ivres de leurs succès, déposent les armes; ils affranchissent leurs esclaves, délivrent les prisonniers, et acceptent un traité de paix que le saint leur présente. Pise, non moins touchée des prédications du serviteur de Dieu, renonce aux représailles et se prête à toutes les conditions d'une réconciliation sincère. D'autres

villes suivent ces généreux exemples, et sur les pas de saint Bernard, selon les expressions du prophète, les vallées se comblent, les montagnes s'abaissent, les voies s'aplanissent et les chemins tortueux s'alignent et se redressent. L'homme de Dieu avait gagné les cœurs de ces peuples, et de tous ils ne voulait faire qu'un seul cœur. Telle était sa constante pensée; et dans tous ses travaux, dans toutes ses missions, quel qu'en fût l'objet, il ne songeait qu'à unir les chrétiens par les liens vivants de la charité, appliquant, autant que possible, à la constitution sociale, les lois de l'Évangile, sous lesquelles fleurissaient les républiques monacales. La charité : tel était le texte intarissable de ses discours; et par la divine magie de ce mot évangélique, il renversait les villes et captivait les peuples. Ceux-ci se montraient aussi avides de l'entendre qu'il était lui-même pressé de les nourrir; il ne prenait point de repos : le matin, le soir, et jusque bien avant dans la nuit, il était sans cesse appliqué à la prédication ou absorbé par des conférences particulières; il se faisait tout à tous, comme l'apôtre des nations, et tous se donnaient à lui. Les fruits de cette mission pacifique dépassèrent ce qu'on pourrait en dire; l'admiration qu'il excita parmi les Génois fut telle que l'archevêque lui-même offrit de se démettre de sa charge pour léguer son siége à saint Bernard; mais l'humble moine ne se laissa fléchir ni par les vœux du peuple

ni par les instances du pasteur [1]. Rien ne sera plus capable de faire apprécier les merveilleux changements opérés dans ces républiques que les paroles mêmes de saint Bernard, extraites de ses lettres.

« Aux consuls, aux magistrats, à tous les ci« toyens de la ville de Gênes.

« Oh! que de consolations j'ai goûtées, leur dit« il, dans le peu de temps que j'ai demeuré parmi « vous! Peuple fidèle, jamais je ne t'oublierai [2]! « Je vous annonçai la parole divine, et le matin et « le soir vous accouriez pour l'entendre. J'ap« portai la paix, et comme vous êtes des enfants de « paix, la paix s'est reposée sur vous. Je répan« dais la semence, et comme cette semence est « tombée sur une bonne terre, elle a produit jus« qu'au centuple. Je restai peu de temps, parce « que j'étais pressé; mais je n'ai trouvé ni entraves « ni retardements; j'eus le bonheur de semer et « de moissonner presqu'en un même jour; et pour

[1] C'était la seconde fois qu'il refusait l'archevêché de Gênes. Voy. Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. VIII, p. 357.

[2] L'affection des Génois pour saint Bernard s'est transmise d'âge en âge; et cette belle parole : « *Peuple fidèle, jamais je ne t'oublierai*, » est restée gravée dans leur mémoire, et s'est vérifiée dans la suite des temps. L'annaliste de Cîteaux (p. 241, n. 6) rapporte qu'en 1625, époque où vivait cet auteur, la république de Gênes fut ravagée par le duc de Savoie, et la ville était sur le point d'être prise d'assaut. Dans cette extrémité, les habitants, se rappelant la promesse de saint Bernard, lui firent un vœu solennel; et leur confiance ne fut point déçue. La veille même de sa fête une flotte espagnole vint inopinément les délivrer, et sauva la république de sa ruine. C'est pour reconnaître une si visible intervention que Gênes se plaça sous le patronage de saint Bernard, et lui voua un culte filial.

« fruit de ma mission, je pus rapporter aux exilés « l'espérance, aux esclaves la liberté, aux ennemis « la terreur, aux schismatiques la confusion, la « gloire à l'Église et la joie au monde chrétien!..... « Que me reste-t-il maintenant, mes bien-aimés, « sinon à vous animer à la persévérance? Cette « vertu couronne toutes les autres vertus et carac- « térise les héros. Sans elle, le guerrier ne peut « triompher; c'est elle qui le fait grandir et monter « à la gloire. Elle est la sœur de la patience et la « fille de la magnanimité; elle est l'amie de la paix, « la compagne des saintes affections, le lien de la « concorde, le gage de la perfection. En un mot, « pour avoir part au salut, c'est peu de commen- « cer, il faut poursuivre, il faut persévérer jusqu'à » la fin [1]!... »

Il répond à Pierre, évêque de Pavie, qui l'avait comblé de louanges : « Le fruit de la bonne se- « mence qu'on sème dans une bonne terre appar- « tient à Celui qui fournit la semence, qui rend la « terre féconde, qui fait croître l'épi et mûrir le « fruit. Dans tout cela, qu'y a-t-il que je puisse « m'attribuer? Malheur à moi, si j'usurpe la gloire « de Jésus-Christ! C'est lui, et non pas moi qui « change les cœurs. La beauté d'une écriture n'est « pas l'ouvrage de la plume, mais de la main qui « la conduit; et tout ce que je dois avouer, c'est

[1] Op. s. Bern. in Mab., epist. 129.

« que ma langue a servi de plume à un habile écri-
« vain..... J'ai ouvert ma bouche; mais vous, digne
« prélat, vous avez ouvert votre cœur; et puisque
« vous avez travaillé mieux que moi, vous en serez
« plus récompensé[1]. »

Il écrit à Innocent II pour lui rendre compte de ces faits; et dans sa lettre, comme dans les précédentes, respire une céleste humilité.

« Une adversité continuelle, lui dit-il, nous jet-
« terait dans l'abattement; une prospérité toujours
« égale nous enflerait d'orgueil. Aussi la Sagesse
« divine a si bien réglé toutes choses, qu'elle a
« fait de notre vie une alternative perpétuelle de
« biens et de maux; en sorte que les maux, au
« lieu de nous abattre, servent à nous faire mieux
« apprécier les biens qui leur succèdent; et la vue
« de ces biens qu'on espère adoucit les maux qu'on
« subit. Rendons grâces à Dieu d'avoir essuyé nos
« larmes et versé de l'huile sur nos plaies[2]..... »

Nous abrégeons à regret la correspondance édifiante qui contient les précieux documents de cette phase de la vie de saint Bernard. Ses travaux apostoliques en Lombardie renversèrent, mieux que ne l'eût fait une nombreuse armée, les obstacles qui arrêtaient Lothaire de l'autre côté des Alpes. Ce ne fut qu'au printemps de l'année 1133 que les troupes allemandes débouchèrent en Italie, éton-

[1] S. Bernard, epist. 135.
[2] Id., 136.

nées de ne trouver point d'ennemis à combattre.

Néanmoins l'exiguité de cette armée contrastait à un tel point avec la grandeur de l'entreprise, qu'elle excita la risée des Italiens; et bien que les partis se tinssent dans une prudente expectative, nul ne présageait un heureux succès à Lothaire. Le saint lui-même faillit manquer de confiance; et pendant qu'on délibérait sur les moyens de mener l'expédition à terme, il écrivit au roi d'Angleterre pour lui recommander la cause d'Innocent II, et le conjurer d'envoyer du secours pour renforcer les troupes germaniques.

Sa lettre est courte, mais pleine d'énergie. « Je viens vous dire tout simplement que nous sommes aux portes de Rome et sur le point d'y entrer. La justice est pour nous; mais cette justice, vous le savez, n'est pas du goût de tout le monde. Sans doute, nous avons Dieu qui combat avec nous, et déjà nos troupes font trembler les ennemis; mais il nous faut du secours pour subsister. Je n'en dirai pas davantage pour vous faire connaître ce que vous devez faire, afin de compléter votre ouvrage et d'affermir dans son siége un Pontife que vous avez reconnu et auquel vous avez témoigné tant d'honneur et de magnificence [1]. »

[1] Epist. 138. — Cette lettre fut adressée à Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant. Henri, malgré son attachement sincère au pape Innocent, ne se trouva pas en mesure de lui envoyer des troupes.

Toutefois la pacification des principales villes de la haute Italie avait singulièrement aplani les voies; et il ne restait plus que Roger, le nouveau roi de Sicile, qui pouvait inspirer des craintes sérieuses aux amis de Lothaire. Ces craintes s'évanouirent à leur tour, et la démarche faite auprès du roi d'Angleterre devint inutile.

Roger qui non-seulement avait pris la couronne de la Sicile, mais qui s'intitulait encore roi d'Italie [1], avait à se défendre contre trop d'ennemis personnels pour songer, en cette circonstance, à tenir ses engagements avec l'antipape. La royauté dont se décorait la maison normande blessait au vif les maisons princières d'Italie; et leur mécontentement, attisé par la conduite brutale de Roger lui-même, soulevait contre lui de formidables tempêtes. Il avait sans succès employé ses forces à rétablir son autorité en Italie; et, à la suite d'un échec, il fut contraint de s'en retourner en Sicile pour réparer ses pertes. Cette conjoncture, si favorable à la cause d'Innocent II, permit à Lothaire de continuer sa marche, et il vint camper près des portes de Rome. Les romains, frappés de stupeur et destitués de secours, ne purent songer à se défendre. Dans leur perplexité, ils écoutèrent les conseils de la prudence, qui leur commandait de gagner du temps et d'entrer en voie

[1] Dès son couronnement, Roger avait mis sur tous ses actes les titres de *Rogerius Dei gratia Siciliæ et Italiæ rex*.

d'accommodement. A cet effet, ils envoyèrent à Lothaire des négociateurs pacifiques, chargés de désarmer sa vengeance et de lui offrir l'entrée de leur ville. C'était tout ce que Lothaire demandait. Il n'avait pas la prétention, avec sa poignée de soldats, de demeurer maître de Rome, et ne portait point à Innocent un intérêt assez consciencieux pour l'y rétablir d'une manière solide. Ce qui lui importait, c'était la couronne impériale; et cette couronne, il l'obtint.

Le 29 août de l'année 1133 [1], Lothaire entra dans Rome sans nulle opposition. Il concentra ses troupes sur le mont Aventin, tandis que le Pape prit sa demeure dans le palais de Latran. Les villes de Pise et de Gênes lui envoyèrent quelques auxiliaires par mer, et Rome resta tranquille spectatrice de cette insolite invasion.

Quant à l'antipape, il ne s'était point exposé aux hasards d'une résistance. Retiré dans la forteresse de Saint-Ange avec ses affidés, et maître du quartier de Saint-Pierre, qu'il avait entouré de fortifications et de barricades, il se tenait retranché dans sa tour, sans rien entreprendre contre un ennemi d'ailleurs trop faible pour l'attaquer.

Cependant, à cause de ces entraves, le cou-

[1] Cette date ne coïncide pas avec celle que donne Otton de Frisingen. Il faudrait, d'après cet historien, la fixer à la fin du mois de mai. L'erreur est peut-être du fait d'un copiste, car il y a beaucoup de divergences sur ce point chronologique, tandis qu'il n'y en a aucune dans les diverses relations des historiens concernant les faits eux-mêmes.

ronnement ne put avoir lieu dans la basilique du prince des apôtres. Ce fut dans l'antique métropole de Saint-Jean de Latran que s'effectua cette cérémonie si laborieusement recherchée, si visiblement favorisée par la Providence [1]. Elle se fit sans appareil; mais, une fois accomplie, elle changea la situation de l'Église et de l'Empire.

En effet, par cet acte solennel, les deux puissances se trouvèrent de nouveau consolidées à la face du monde. Le Pontife, en posant la couronne sur la tête de Lothaire, consacrait ses propres prérogatives par celles qu'il conférait à l'Empereur; et celui-ci, en reparaissant sur le trône d'Allemagne avec la double consécration de la religion et de la victoire, rendait à l'Empire son appui véritable et son ancienne splendeur.

Anaclet comprit toute l'étendue de l'échec que sa cause venait d'éprouver. Il manifesta l'intention d'entrer en négociation avec l'Empereur; et celui-ci, d'accord avec le Pape, lui députa saint Bernard et l'archevêque saint Norbert [2]. Mais ces deux serviteurs de Dieu trouvèrent l'antipape si profondément endurci dans son orgueil, que bientôt ils renoncèrent à leurs tentatives de concilia-

[1] Otton de Frisingen fixe le couronnement à la date du 4 juin 1133. (Voy. Chron., lib. VII, cap. XVIII.)

[2] S. Norbert, en sa qualité d'archevêque de Magdebourg, remplissait les fonctions de chancelier du royaume d'Italie, durant la vacance du siége de Cologne auquel ce titre était attaché. C'est en cette qualité qu'il dut accompagner Lothaire à Rome.

tion. « Les schismatiques, sans égard pour les faits « accomplis, écrit l'abbé de Clairvaux, demandent « qu'on décide dans un concile lequel des deux est « le successeur légitime de saint Pierre, Innocent « ou Anaclet. Mais ce n'est là qu'une défaite ma« ligne. Dieu lui-même a décidé ce qu'ils préten« dent juger après coup. Il n'est pas de conseil au« dessus du conseil de Dieu; sa parole court avec « vitesse, et c'est elle qui a réuni les rois et les peu« ples sous l'obéissance du pape Innocent. Qui « oserait en appeler de son jugement?... Dieu a ma« nifesté sa justice : elle éclate dans un jour si lu« mineux qu'il faut être aveugle pour n'en point « être frappé. Mais, pour des aveugles, lumière et « ténèbres sont même chose [1]... » . . . .

Le saint repoussa donc avec indignation les subterfuges des schismatiques; et, peu de jours après le couronnement, toutes négociations étant rompues, Lothaire quitta Rome avec ses troupes, et se hâta de repasser les Alpes pour faire valoir, aux yeux des princes de l'Empire, les glorieux avantages qu'il venait de conquérir. Il se trouva le 8 septembre à Wurtzbourg [2], où les souverains d'Allemagne, étonnés des succès presque miraculeux de sa courageuse entreprise, l'environnèrent de leurs hommages. La fortune étant attachée à ses armes, tous exaltèrent sa valeur; et ses enne-

[1] Mab. Op. s. Bern., Epist. 126.
[2] H. Luden, Geschichte d. teutchen Volks, b. x, lib. xxi, cap. v, p. 94.

mis les plus implacables n'osèrent troubler ce concert de louanges.

Mais en Italie les choses se passèrent autrement. La retraite précipitée de Lothaire avait laissé Rome dans la situation la plus alarmante. Les partis, livrés à eux-mêmes, étaient prêts à en venir aux mains, et Anaclet, plus intraitable qu'auparavant, sortait de la forteresse *comme un lion furieux*, dit un chroniqueur, *ne respirant que menace et vengeance* [1]. Innocent, bien que soutenu par les auxiliaires de Gênes et de Pise, et par la plus saine partie des Romains, ne voulut point que sa présence à Rome fût une occasion de désordre; et pour éviter l'effusion du sang, il quitta la ville et se retira à Pise, où il fixa provisoirement le siége apostolique.

Sur ces entrefaites, le vigilant Pontife, qui toujours avait retenu saint Bernard auprès de sa personne, apprit que Lothaire tenait sa cour à Bamberg, où il devait recevoir, en sa nouvelle qualité d'empereur, le serment de fidelité des grands vassaux d'Allemagne. Dans cette assemblée brillante, un grand acte de réconciliation devait s'accomplir. Les fiers Hohenstauffen, dont la rébellion avait causé tant de maux à l'Empire, Frédéric et Conrad, s'étaient rapprochés de Lothaire, et demandaient à rentrer en grâce. Lothaire les avait ac-

[1] Ann. Cist., I, p. 249.

cueillis; mais il attachait à son pardon des conditions dures. Pour humilier l'orgueil de cette maison souveraine, il exigeait que les deux frères vinssent en habits de pénitents, en présence des princes et des grands de l'Empire, se prosterner au pied du trône. A ce prix, l'Empereur promettait de leur rendre sa faveur, et de leur restituer les domaines dont il les avait dépouillés. Les deux princes, issus du sang des anciens empereurs, éprouvèrent une invincible répugnance à donner cette satisfaction à leur ennemi vainqueur; l'un et l'autre reculèrent au moment même où Lothaire, assis sur son trône et environné de tout l'éclat de sa grandeur, attendait la prestation de leur hommage.

Ce fut alors que saint Bernard, envoyé par le souverain Pontife à l'assemblée de Bamberg, se présenta, au nom du Dieu de paix, au milieu de ces princes intraitables. Il parle, et nul ne résiste à l'onction de ses discours; toute aigreur disparaît, les ressentiments s'évanouissent, et le saint moine opère la réconciliation solennelle des Hohenstauffen avec l'Empereur [1]. Celui-ci leur rend les états de la Souabe, et obtient en retour la promesse d'un concours efficace pour une nouvelle expédition en Italie. En stipulant ces conditions, saint Bernard entrevit les glorieux avantages qui en résulteraient

[1] Voy. Otton Frising. in chron., lib. VII, cap. XIX.

pour l'Eglise ; car outre l'appréhension que causait aux schismatiques l'expédition projetée, ils perdaient en Conrad leur chef politique, et Anaclet n'avait plus que Roger de Sicile pour protecteur.

Ce dernier, durant l'absence de l'abbé de Clairvaux, avait jugé le moment favorable pour entreprendre quelque chose en faveur de l'antipape, auquel il devait sa couronne. Il essaya d'abord de corrompre les Pisans, et leur fit tour à tour des menaces et des promesses. Mais, à la nouvelle de ces tentatives, Bernard se hâte de revenir en Italie ; sa sollicitude alarmée le devance, et peu de jours avant son arrivée les Pisans reçoivent sa lettre toute brûlante de zèle apostolique : « Aux consuls, aux « sénateurs, à tous les citoyens de la ville de Pise... « Vous avez été particulièrement choisis de Dieu « pour être son héritage. Le Seigneur a fait de Pise « une nouvelle Rome, le siége du chef de l'Église, « Ce choix n'est pas l'effet du hasard ou de la po- « litique : c'est un ordre du ciel, une faveur spé- « ciale de Dieu. Comme il aime ceux dont il est « aimé, il a inspiré à Innocent, son vicaire, de « demeurer parmi vous, afin de vous combler de « bénédictions... Vous êtes aussi intrépides que le « tyran de Sicile est violent : vous demeurerez in- » flexibles à ses menaces, insensibles à ses pré- « sents, inébranlables contre ses artifices. Peuple « heureux ! Je vous congratule des grâces dont le

« Seigneur vous favorise. Quelle ville ne serait « jalouse de votre bonheur ? Veillez donc avec soin « sur le dépôt qui vous est confié. Respectez votre « père et le père commun des chrétiens... J'en dis « assez pour un peuple sage et clairvoyant [1]. »

Cette lettre consola les Pisans et les fortifia dans leur constance. Bientôt après ils revirent au milieu d'eux le saint lui-même, qui se trouvait de retour auprès du Pape, au commencement de l'année 1134. Un nouveau concile avait été fixé à Pise pour cette époque.

Mais ce n'était pas sans peine que l'homme de Dieu avait pu arriver jusqu'à Pise. Sur sa route, les populations l'arrêtèrent pour l'entendre, pour le voir, pour recueillir des bénédictions de sa présence. Les Milanais surtout recouraient à son intervention et à ses conseils. Abandonnés de Conrad, qu'ils avaient reconnu pour roi, et encouragés par l'exemple des républiques voisines, il aspiraient à se réconcilier avec le Pape, et à se soumettre à Lothaire. C'est à saint Bernard qu'ils confièrent leur cause ; mais la proximité du concile le força d'ajourner son voyage à Milan, et il leur écrivit la lettre suivante : « Vous m'exprimez par votre « message les sentiments d'estime que vous me por- « tez. Comme je n'ai rien qui me les fasse mériter, « je m'assure que c'est Dieu qui vous les inspire. « Je suis touché des bontés d'une ville puissante et

[1] Mab. in Op. s. Bern., epist. 130.

« illustre, et je les apprécie surtout dans un temps « où elle manifeste le vœu de renoncer au schisme « et de rentrer dans le sein de l'Église-mère... « Après tout, s'il m'est honorable, à moi vil et « abject, d'être choisi par une ville fameuse pour « être l'arbitre de la paix qu'elle recherche, j'ose « dire aussi qu'il est de son avantage de profiter « de cette médiation.... Je vais donc en diligence « assister au concile; puis je reviendrai au milieu « de vous, et je vérifierai si je possède auprès de « vous le crédit dont vous me flattez. Et s'il est « tel, je prie Dieu, qui en est l'auteur, de lui « donner un succès favorable [1]. »

Cependant l'ouverture du concile fut retardée pour des raisons que l'histoire n'a point éclaircies. Une mésintelligence éclata entre Innocent II et le roi de France; et ce dernier empêcha les évêques de se rendre à Pise. De mutuelles exigences accumulèrent les obstacles : il fallut que saint Bernard levât le conflit. « Les empires et les souverains qui « les gouvernent, écrivit-il à Louis le Gros, ne « prospèrent qu'autant qu'ils se tiennent subor-« donnés à la puissance de Dieu. Pourquoi donc « Votre Excellence résiste-t-elle à l'élu du Sei-« gneur, à celui qu'elle a reconnu pour son père, « à celui qui est le Samuel de son fils [2]? A l'heure

[1] Mab. Op. s. Bern., epist. 133.

[2] Allusion au sacre de Louis le Jeune, fils de Louis VI, qui reçut l'onction royale des mains d'Innocent II.

« qu'il est, souffrez que le dernier de vos sujets « par sa condition, et non point par sa fidélité, « vous déclare qu'il ne vous est point avantageux « de mettre des entraves à un bien nécessaire. J'ai « de fortes raisons pour le dire à Votre Excellence, « et je les rapporterais ici, si je ne savais qu'un « simple avertissement suffit à l'homme sage. Du « reste, si vous êtes mal satisfait de la conduite « rigoureuse du Saint-Siége à votre égard, les « agents français qui assisteront au concile tra- « vailleront à faire révoquer ce qui est révocable... « De mon côté, je ne m'y épargnerai pas, si j'ai « quelque influence [1]. »

Le simple avertissement que saint Bernard donna au roi de France eut son effet. Les évêques français vinrent se réunir à un grand nombre de prélats de tout l'Occident, et l'assemblée s'ouvrit en l'année 1134, sous la présidence du Souverain Pontife [2]. L'objet principal du concile était d'affermir l'autorité du Saint-Siége et de travailler à l'extirpation des abus qui, après tant de réformes, renaissaient toujours sur le chemin. Les organes de l'Église, comme autrefois les prophètes de Jérusalem, ne se lassaient point de faire entendre aux rois et aux peuples les sévères accents de la vérité. C'était à force de persévérance, à force de répéter les mêmes vérités, de renouveler les mêmes actes,

[1] Mab. Op. s. Bern., I, epist. 255.

[2] Tom. X. Conc, p. 990. Quant à la date précise de ce concile, nous ne la trouvons mentionnée dans aucun auteur du temps.

qu'ils finissaient par assurer le triomphe de la justice sur les déréglements des passions humaines ; et peu à peu les dictées de la religion pénétraient dans les lois et les mœurs sociales.

Le concile de Pise ajouta un nouveau poids aux canons qui avaient été promulgués l'année précédente à Reims ; et ce fut le troisième, sans compter celui de Troyes, où prévalurent les conseils de saint Bernard. « Le saint abbé assistait à toutes les délibérations, rapporte un savant moine qui lui-même avait été présent au concile. Il était révéré de tout le monde ; et sans cesse la porte de son logis était assiégée d'ecclésiastiques qui attendaient pour lui parler. Non pas que le faste et la vanité le rendissent de difficile accès ; mais la multitude de ceux qui lui voulaient parler empêchait qu'on ne le pût aisément. Lorsque les uns sortaient, d'autres entraient ; en sorte que cet homme humble, qui ne s'attribuait aucun honneur, semblait n'être pas seulement appelé à une partie du soin des affaires, mais à la plénitude de la puissance. Ce qui se passa dans le concile serait trop long à détailler : le plus important fut l'excommunication de Pierre de Léon, et la dégradation perpétuelle et irrévocable de ceux de son parti ; décret qui a été observé, et qui est demeuré en vigueur jusqu'à ce jour [1]. »

[1] Ernald. abbat. Bonæ-vallis. De vit. s. Bern., lib. II, cap. II, n. 8, p. 1110.

Après la conclusion du concile, le Pape envoya Bernard à Milan pour ramener la ville rebelle à l'obéissance du Saint-Siége et de l'Empereur.

Mais comment suivre l'infatigable apôtre dans cette nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui? Comment raconter tous les faits, toutes les étonnantes merveilles qui signalèrent son apparition dans la capitale de la Lombardie?

O puissance de la parole des saints! Partout où elle éclate, elle frappe, elle brise, elle ouvre les cœurs; les larmes coulent, les inimitiés cessent, les injustices se réparent, la piété renaît, et avec elle refleurissent les sentiments nobles et généreux, l'ordre, la paix et la prospérité! Rien ne résiste à sa force divine, et tout plie, tout cède, tout s'abaisse devant l'homme extraordinaire qui allume sur la terre le feu du ciel.

Laissons parler les auteurs du temps; nous craindrions d'affaiblir leurs récits en altérant leur pieux langage.

CHAPITRE XXII.

Travaux de saint Bernard à Milan. — Miracles. — Épanchements de son âme.

L'antique église de Milan, comme l'une des sept églises dont parle l'Apocalypse, avait des reproches graves à se faire : *elle se croyait vivante, et elle était morte*[1]; car elle avait rompu le lien sacré qui l'attachait à l'Église-mère et au foyer central de la vivante unité. Devenue indocile par les suggestions d'un orgueilleux prélat, et non contente du rang illustre que de tout temps elle occupait dans la catholicité, elle visait à l'indépendance, convoitait la primauté et sacrifiait à son ambition les saintes lois de la hiérarchie chrétienne. Un premier égarement l'avait détournée du Pape légitime; et ce schisme funeste, la précipitant plus bas à mesure qu'elle s'enflait davan-

[1] Nomen habes quod vivas, et mortuus es. (Apoc., III, 1.)

tage, l'engagea dans la politique humaine dont elle dut épouser les intérêts et subir les complications et les vicissitudes.

L'archevêque Anselme n'avait tenu aucun compte de l'excommunication que deux Papes prononcèrent contre lui. Il avait, un des premiers, reconnu Anaclet; et, enhardi par les succès que Conrad obtint en Italie, il excita les Milanais à soutenir les prétentions de l'antipape et à combattre pour les droits de Conrad. De là était résultée une collision à la fois politique et religieuse qui fit de Milan le rempart le plus puissant du parti d'Anaclet. Tous les mécontents, tous les ennemis d'Innocent et de Lothaire, trouvaient auprès d'Anselme une protection assurée et augmentaient de leur nombre les forces dont il disposait.

Mais, parvenue à son plus haut degré d'exaltation, la cause du schisme commença rapidement à décroître. Les schismatiques se virent successivement dépouillés de leurs ressources et de leurs espérances; et quand ils apprirent le triomphe des armes germaniques, le couronnement de Lothaire, la soumission de Conrad, et surtout la pacification que saint Bernard avait opérée dans les villes voisines, ils se tournèrent contre Anselme et lui reprochèrent les maux dont ils se voyaient menacés. L'infidèle archevêque dut se soustraire aux ressentiments de son clergé en résignant les insignes de la juridiction pastorale

entre les mains d'un évêque de la métropole; et celui-ci profita de la disposition favorable des esprits pour préparer les voies à saint Bernard.

Ce fut dans ces circonstances heureuses que le saint moine, accompagné de deux cardinaux et du vénérable évêque de Chartres, arriva en Lombardie. « Ils étaient à peine descendus des Apennins, rapportent les auteurs du temps, que tout Milan se leva pour aller au devant de l'homme de Dieu; les nobles, les bourgeois, les uns à cheval, les autres à pied, les riches, les pauvres, quittèrent leurs habitations comme s'ils eussent déserté la ville; et marchant par troupes, ils allaient à la rencontre du serviteur de Jésus-Christ avec une incroyable révérence[1]. Tous, transportés de joie à son aspect, s'estimaient heureux d'entendre le son de sa voix. Ils lui baisaient les pieds, et bien qu'il s'en défendît autant que possible, il ne put les empêcher en aucune façon de se jeter à ses genoux et de se prosterner devant lui. Ils arrachaient les fils de ses vêtements pour servir de remèdes à leurs maladies, persuadés que toutes les choses qu'il avait touchées étaient saintes et pouvaient contribuer à leur sanctification.

« La foule qui le précédait, comme celle qui la suivait, faisait retentir l'air de cris de joie et d'ac-

[1] Incredibili reverentiâ virum Dei suscipiunt. — Nous laissons à la traduction sa teinte originale, et sauf quelques abréviations de peu d'importance, nous n'ôtons rien à la fidélité du texte.

clamations vives et continuelles, jusqu'à son entrée dans la ville où, après avoir été longtemps retenu par la presse, il atteignit enfin au logis honorable qu'on lui avait préparé.

« Mais quand on en vint à traiter publiquement de l'affaire pour laquelle le serviteur de Dieu et les cardinaux s'étaient rendus à Milan, la ville entière, oubliant ses rancunes et ses prétentions anciennes, se soumit de telle sorte au saint abbé qu'on pouvait à juste titre lui appliquer ces vers d'un poëte :

> Quand il parle, tout cède et se rend à sa voix.
> Nul ne peut, nul ne veut s'opposer à ses lois [1].

« La paix bientôt est cimentée, l'église est réconciliée, et par un traité solennel, la concorde est rétablie entre les peuples divisés. Mais ces affaires n'étaient pas terminées encore, qu'il en survint d'autres, d'un autre genre.

« Le démon exerçant sa rage dans quelques énergumènes, on déploya l'étendard de Jésus-Christ; et au commandement de l'homme de Dieu, effrayés et tremblants, les mauvais esprits s'enfuirent des demeures qu'ils possédaient, étant chassés par une force et une puissance supérieures. C'était un nouvel emploi de ce saint légat, qui n'avait point reçu d'ordre de la cour romaine à

[1] *Jussa sequi, tam velle mihi, quam posse necesse est.*

cet égard, mais qui, d'après les lois divines et les règles de la foi, produisait, en témoignage de sa mission, des lettres écrites avec le sang de Jésus-Christ et scellées du sceau de la croix, dont la figure et le caractère font fléchir toutes les puissances de la terre et des enfers.

« On n'a point ouï parler en nos jours d'une foi pareille à celle de ce grand peuple, ni d'une vertu comparable à celle de ce grand saint. Entre eux il n'y avait qu'une humble et religieuse contestation, le saint attribuant la gloire des miracles à la foi vive du peuple, et le peuple reportant cette gloire à l'éminente sainteté du serviteur de Dieu; tous ayant la ferme créance qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait.

« Dans cette assurance, ils lui amenèrent, entre autres, une femme que tout le monde connaissait et qu'un esprit impur tourmentait depuis sept ans. Ils le supplièrent de délivrer cette malheureuse et de commander au démon de sortir de son corps. Le saint homme se met en prière; il reçoit une vertu du ciel, commande au nom de Jésus-Christ, et cette femme, subitement guérie, recouvre le repos et la paix[1].

« Une autre fois, on lui amena, en présence d'un grand nombre de personnes, à l'église de Saint-Ambroise, une dame fort âgée et d'une haute dis-

[1] Ernald., lib. II, cap. II, n. 8, 9, 10 et seq.

tinction. Le démon qui la possédait depuis longtemps l'avait tellement suffoquée, qu'ayant perdu l'usage de la vue, de l'ouïe et de la parole, grinçant les dents et dressant la langue comme la trompe d'un éléphant, elle semblait plutôt un monstre qu'une femme. Ses traits hideux, son aspect effrayant, son haleine épouvantable, attestaient l'impureté de l'esprit qui obsédait son corps [1].

« Après que le serviteur de Dieu l'eut considérée, il connut que le diable lui était profondément attaché et incorporé [2], et qu'il ne sortirait pas facilement d'une maison dont il était depuis si longtemps le maître.

« C'est pourquoi, se tournant vers le peuple qui remplissait l'église, il recommanda qu'on priât Dieu avec ferveur; et, environné des ecclésiastiques et des religieux qui se tenaient près de lui au bas de l'autel, il ordonna de faire avancer cette femme et de la tenir d'une main ferme. La misérable résistait; poussée par une force surhumaine et diabolique, elle se débattait avec d'horribles convulsions au milieu de ceux qui la gardaient, leur donnant des coups, et frappant du pied le serviteur de Dieu lui-même, qui demeura calme et doux, sans s'inquiéter de l'au-

[1] Inhabitatoris Satanæ colluvia testabantur.

[2] Novit inhærentem ei et inesceratum diabolum.

dace du démon [1]. Il monta humblement à l'autel et commença la célébration du saint sacrifice.

« Mais toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie sacrée, il se tournait vers la femme et lui appliquait la vertu du même signe; et chaque fois l'ennemi témoignait qu'il ressentait l'aiguillon de cette arme puissante par un redoublement de fureur, par la peine et la rage qu'il manifestait.

« L'Oraison dominicale étant achevée, Bernard descend les degrés de l'autel pour combattre plus directement l'ennemi de Dieu. Il tient entre ses mains vénérables le calice et la patène sur laquelle reposait la sainte hostie; il les élève sur la tête de la femme; puis il parle en ces termes :

« Esprit malin, voici ton juge, voici le Tout-Puissant [2]. Résiste maintenant, si tu le peux; résiste si tu l'oses, à Celui qui, devant mourir pour notre salut, a dit en termes positifs : Le temps est venu où le prince de ce monde sera chassé de son empire! Voici le corps sacré qui a été formé dans le sein d'une vierge, qui a été étendu sur le bois de la croix, qui a été posé dans le sépulcre, qui est ressucité des morts, qui est monté au ciel, à la vue de ses disciples! C'est par la puissance ter-

[1] Illa... ipsum abbatem pede percussit; quem diaboli ausum mansuete ille contempsit.

[2] Adest, inique spiritus, Judex tuus; adest summa potestas. Jam resiste, si potes...

rible de cette adorable Majesté que je t'ordonne, esprit infernal, de sortir du corps de la servante de Dieu et de ne jamais y rentrer!

« Le démon, forcé malgré lui d'obéir et de lâcher prise, manifesta, dans les courts moments qui lui restaient, toute la violence de sa fureur, et tourmenta sa victime avec une nouvelle atrocité [1]. Mais le saint prêtre, retournant à l'autel, acheva la fraction de l'hostie salutaire, et donna la paix au diacre pour qu'il la transmît au peuple, et dans le même instant la paix et la santé furent rendues à cette femme. C'est ainsi que Satan montra, non par son témoignage libre, mais par sa fuite forcée, quelle est la vertu et l'efficacité des divins mystères!

« La femme qui venait de recouvrer l'usage de sa raison et de ses sens rendit à Dieu de publiques actions de grâce; et, regardant l'abbé de Clairvaux comme son libérateur, elle se jeta à ses pieds..... Grande était la clameur qui retentissait dans l'église; les fidèles de tout âge, de tout sexe, exprimaient leur admiration par des cris et des chants d'allégresse; les cloches sonnaient, le Seigneur était béni d'une voix unanime, et la ville entière, transportée d'amour pour saint Bernard, lui rendait, s'il est permis de le dire, des

[1] ... Ut eam atrociùs afflictaret, tam magnam iram, quàm modicum tempus habens.

honneurs qui étaient au-dessus de la condition d'un mortel [1].

« Le bruit de ce qui se passait à Milan se répandit partout, et la réputation de l'homme de Dieu courait par toute l'Italie; partout on publiait qu'il s'était élevé un grand prophète, puissant en œuvres et en paroles, qui guérissait les malades et délivrait les énergumènes par la vertu du saint nom de Jésus-Christ.

« Mais la foule qui se tenait depuis le matin jusqu'au soir devant sa porte l'incommodant fort, à cause de la grande presse qui l'assiégeait, il se mettait aux fenêtres de sa maison, et de là élevait ses mains et bénissait le peuple. Il était venu beaucoup de monde des villes et des bourgades voisines; tous, les étrangers aussi bien que les habitants, couraient sans cesse sur les pas de l'homme de Dieu, le suivant partout, avides de l'entendre, de le voir, d'être témoins de ses merveilles [2].

« Un jour, se trouvant dans une vaste salle, entouré d'une multitude de personnes qui se pressaient autour de lui, un homme d'une mise recherchée et d'un extérieur honorable fit de singuliers efforts pour l'approcher, sans pouvoir y réussir. Alors, se mettant sur ses pieds et ses mains, tantôt rampant à terre, tantôt grimpant

[1] ... Et servum Dei suprà hominem, si dici fas est, liquefacta caritate civitas veneratur. (Ernald., loc. sup., n. 13, 14, p. 1112.)

[2] Ernald., loc. sup., n. 5, p. 1113.

par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant lui, il parvint à fendre la foule, tomba aux genoux du saint, et les couvrit de baisers. Le vénérable Rainald, qui se tenait là tout près (et c'est de lui-même que je tiens ce fait), sachant la peine que de pareilles démonstrations causaient à Bernard, voulut mettre fin à cette scène; mais l'homme, toujours prosterné, se tourna vers lui, et lui dit à haute voix : « Laissez-moi, laissez-moi contempler et toucher le serviteur de Dieu, cet homme vraiment apostolique; car je vous le dis et je vous l'atteste dans la foi chrétienne, j'ai vu cet apôtre au milieu des apôtres de Jésus-Christ [1]. Rainald, frappé d'admiration, eût désiré de connaître plus à fond cette vision, mais le respect que lui imposait la présence de saint Bernard ne lui permit pas d'en demander davantage. On conçoit quelle impression cet incident dut laisser à la multitude [2]. »

« Le saint, dit un autre chroniqueur, *ne trouvait plus de repos, parce que tous ceux qui étaient en peine cherchaient leur repos dans son labeur et dans sa lassitude.* Ceux qui sortaient de chez lui rencontraient d'autres visiteurs qui le venaient voir, et c'était une succession non interrompue de

[1] Dimitte me, dimitte me videre et tangere hominem proximum Deo, et verè apostolicum virum, quia vidi illum inter apostolos Christi. (Ern. loc. cit.)

[2] Herbert, lib. II, cap. XVIII.

gens qui lui demandaient des grâces. Il rendit la santé à une foule de personnes : aux uns, en leur donnant à boire de l'eau bénite; aux autres, par son seul attouchement; et dans la même ville, en présence de divers témoins, il obtint du Père des lumières la puissance de rendre la vue à des aveugles, en faisant sur eux le signe de la croix [1].

« Parmi le grand nombre de personnes qui arrivaient de diverses contrées à Milan, un noble chevalier vint présenter au serviteur de Dieu une petite fille qu'il tenait entre ses bras, laquelle avait tellement en horreur la clarté du jour, qu'encore qu'elle avait constamment ses paupières fermées, elle ne laissait pas de mettre les mains sur ses yeux; de peur que la moindre lueur ne la troublât. La lumière la blessait comme si on lui ouvrait le cerveau, et lui arrachait des cris affreux. Bernard bénit cette petite fille, et, faisant le signe de la croix sur elle, la renvoya plus tranquille; mais pendant qu'on la reportait à la maison, elle ouvrit d'elle-même les yeux, et s'en alla à pied sans avoir besoin d'appui [2]. »

Cependant, au milieu des honneurs inouïs dont il était comblé, ce grand homme, objet d'une vénération peut-être sans exemple; cet homme qui commandait aux rois et aux peuples, et qui por-

[1] Lib. II, Ern., n. 18, p. 1114. — Excerptus ex mag. Exord. Cist., lib. VII.

[2] Idem, n. 20, p. 1115. Et pedes sine vectore ipsa revertitur.

tait à lui seul le poids de tout son siècle, ne s'éleva jamais au-dessus de la simplicité de sa condition, et demeurait comme mort et immobile sur la mouvante scène qu'il animait. Certes, si quelque chose pouvait être plus admirable que ses œuvres, c'était l'humilité profonde avec laquelle il exerça cette sorte de toute-puissance que Dieu lui avait conférée pour l'édification de l'Église. Il semblait complétement inaccessible à la gloire, aux honneurs, aux respects dont les témoignages lui arrivaient de toutes parts, sourd et indifférent au bruit des applaudissements du monde. Il ressentait d'ailleurs sans cesse dans sa chair des souffrances aiguës; il les chérissait, parce que sans cesse elles lui rappelaient la commune destinée des mortels, et qu'il savait, par l'expérience du grand apôtre, que la vertu se perfectionne dans les infirmités. Mais son âme, encore plus que son corps, gémissait de l'étrange existence que les circonstances lui avaient faite. Il soupirait après le repos du cloître; et son plus grand sacrifice était l'obligation de vivre en dehors de l'asile de paix qu'il s'était formé dans le désert. « Ma vie, dit-il dans « une de ses lettres, a quelque chose de mons- « trueux; ma conscience est perpétuellement alar- « mée. Je suis je ne sais quelle chimère de mon « siècle, ni clerc, ni laïque, portant l'habit d'un « moine, et n'en gardant pas les observances [1]. »

[1] In Mab., epist. 250.

Du reste, pour donner une idée moins imparfaite de l'intérieur de cette belle âme, citons ici la lettre qu'il écrivit aux religieux de Clairvaux. Quelle que soit son étendue, nous n'oserions la réduire; car c'est dans ces intimes épanchements, dans cette effusion spontanée des plus suaves et des plus tendres sentiments, que l'âme se montre à découvert.

« Je souffre d'être séparé de vous, et je ne serai « consolé que lorsque je me trouverai au milieu « de vous. N'êtes-vous pas, en effet, ma seule « consolation que j'aie ici-bas, pendant les tristes « jours de mon pèlerinage? En quelque endroit « que j'aille, j'y porte le souvenir de mes enfants; « mais plus le souvenir est doux, plus l'absence « est amère. Hélas! faut-il que mon exil soit si long! « Je ne parle pas de l'exil qui nous retient tous « loin de la vraie patrie, mais de l'exil qui me sé- « pare de vous. Oh! que c'est une chose triste et « rude que d'être si longtemps assujetti à l'empire « de la vanité qui s'étend sur toute créature; d'être « enfermé dans l'horrible prison d'un corps de « boue; dans les liens de la mort et du péché, « privé de la vue de Jésus-Christ, en proie à « une infinité de misères! Dieu ne m'avait pas « donné d'autre consolation que de me montrer en « vous son temple vivant, jusqu'à ce que lui-même « se manifestât plus pleinement dans sa gloire. Il « me semblait que de ce temple il me serait plus

« aisé de passer à cet autre temple, objet des soupirs du psalmiste : *Je ne demande qu'une grâce au Seigneur, qui est de demeurer toute ma vie dans sa sainte maison, de voir son temple et de jouir des délices qu'on y goûte* [1].

« Que dirai-je, hélas! Combien de fois cette consolation m'a-t-elle été ôtée? C'est la troisième fois, si je ne me trompe, qu'on m'arrache à mes entrailles. Mes enfants ont été sevrés avant le temps; je n'ai pu les nourrir après leur avoir donné naissance. Forcé d'abandonner mes plus chers intérêts pour soigner ceux d'autrui, je ne sais ce qui m'afflige davantage, ou d'être enlevé aux uns, ou d'être livré aux autres. O doux Jésus! mes jours se consumeront-ils donc ainsi dans la tristesse et la langueur? Il m'est plus utile de mourir que de vivre; mais je voudrais mourir dans les bras de mes frères, de mes compagnons, de mes intimes amis; j'y trouverais plus de douceur, plus de secours, plus de sûreté. J'ose même dire, Seigneur, qu'il est de votre bonté de me laisser un peu respirer avant que je sorte du monde. Permettez à mes enfants de fermer les yeux de leur père, quelque indigne que je sois de porter ce nom; qu'ils l'assistent à sa mort, qu'ils recueillent ses derniers soupirs; qu'ils le

[1] Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus. (Psal. XXVI.)

« consolent en ce passage; que par leurs vœux ils « élèvent son âme, si vous l'en jugez digne, jus- « qu'au séjour des bienheureux; qu'ils enterrent « enfin un pauvre au milieu de ses frères pauvres. « Si j'ai trouvé grâce devant vous, je vous conjure « de m'accorder cette faveur, et de l'accorder aux « prières et aux mérites de ces mêmes frères, à « qui je désire être réuni dans le tombeau. Cepen- « dant, que votre volonté s'accomplisse, et non pas « la mienne; car je ne veux ni vivre ni mourir « pour moi.

« Mais, ô mes bien-aimés, puisque je vous ai « fait part de mes peines, il faut aussi que je vous « dise ce qui me console. En premier lieu, j'ose « présumer que mes travaux et mes fatigues n'ont « point eu d'autre mobile que celui pour qui « toutes choses doivent subsister. Soit que je le « veuille ou non, je dois ma vie à celui qui a donné « la sienne pour moi; et je l'ai vouée au juge mi- « séricordieux qui saura me dédommager de ce « que je souffre pour lui. Si je le sers malgré moi, « j'aurais beau exécuter ses ordres, je n'en serais « pas moins un serviteur infidèle; mais si je le sers « de bon cœur, j'en aurai de la gloire. Voilà, « mes chers frères, la première considération qui « adoucit mes amertumes. La seconde est que Dieu « favorise mes faibles travaux d'un heureux suc- « cès, et ne me rend pas tout à fait inutile à son « Église. Je l'ai éprouvé dans plus d'une rencontre,

« et vous en avez appris quelque chose. Je vous « dirais même, pour votre consolation, s'il n'y « avait quelque orgueil à le dire, combien cette « fois-ci l'Église a été efficacement servie par un « instrument aussi méprisable que je suis; mais il « vaut mieux que ces choses parviennent à votre « connaissance par une autre bouche.

« A l'heure qu'il est, les pressantes sollicitations « de l'Empereur, un ordre exprès du Pape, les ins- « tances de l'Église et des princes chrétiens, m'en- « traînent dans la Pouille, malgré moi, contre « mon inclination, tout malade et languissant que « je suis, portant en tous lieux sur mon visage les « visibles traces d'une mort prochaine. Priez pour « la paix de l'Église; priez aussi pour ma santé; priez « pour que j'obtienne la jouissance de vous re- « voir, de vivre et de mourir dans vos bras, et « méritez pour moi cette grâce par la sainteté de « votre vie. Mes langueurs m'ont à peine laissé un « moment de relâche pour dicter cette lettre, et « je ne l'ai fait qu'avec beaucoup de larmes et de « sanglots. C'est Beaudoin, notre très-cher frère, « qui m'a prêté sa main pour vous écrire... Priez « pour le Pape, qui me témoigne, ainsi qu'à toute « notre congrégation, une tendresse vraiment pa- « ternelle; priez pour son chancelier, qui a pour « moi des entrailles de mère; priez pour ceux qui « sont avec lui, pour Luc, Chrysogone et Yves, « qui me regardent comme leur propre frère. Les

« religieux Bruno et Gérard, qui sont avec moi, « vous saluent, et se recommandent instamment à « vos prières [1]. »

Chose admirable! Ce grand saint, depuis son entrée dans la carrière monastique, était toujours à la veille de mourir, et chacune de ses actions semblait être le dernier effort d'une vie expirante. Languissant et presque éteint, c'est pourtant ce corps fragile que la Providence employait à son gré, et que le souffle divin faisait mouvoir, miraculeusement en quelque sorte, pour régler les destinées de l'Église et des empires!

Malgré ses cruelles infirmités, saint Bernard eut à se défendre à Milan, comme à Gênes, comme à Reims, contre les vœux d'une population entière qui le conjurait d'accepter la charge pastorale.

Un jour, tous les fidèles, les magistrats et le clergé en tête, vinrent processionnellement jusqu'à sa demeure, pour le conduire forcément au siége archiépiscopal. Dans cette conjoncture, la résistance n'était presque pas possible. Il cherche un expédient. « Demain, leur dit-il, je monterai à cheval et m'abandonnerai à la Providence. Si le cheval me porte hors de vos murailles, je me regarderai comme libre de tout engagement; mais s'il reste dans l'enceinte de la ville, je serai votre archevêque. »

[1] Mab. in op. s. Bern., epist. 144.

Le lendemain, en effet, il monte à cheval; et, partant au galop, il s'éloigne en toute hâte des murs de Milan [1].

[1] Ann. Cist., p. 265, n. 7. — Landulp. junior, chron.

CHAPITRE XXIII.

Continuation du séjour de saint Bernard en Lombardie. — Nouveaux miracles. — Mort de saint Étienne, fondateur de l'ordre de Cîteaux. — Mort de saint Norbert.

Les miracles sont les éclatants indices de la sainteté; ils rappellent la puissance que l'homme reçut dès l'origine sur la nature, à laquelle il dut commander au nom de son Créateur. Cette puissance, cette haute prérogative, est un don céleste qui peut être accordé aux enfants des hommes, quand ils sont rentrés dans leurs rapports primitifs avec Dieu; car tous, en vertu de la parole créatrice, portent en eux la force qui dompte les éléments, domine les créatures et commande à la terre [1]. Mais cette force est latente, dégénérée, enchaînée; et le noble chef de la création, le roi

[1] Omnis enim natura bestiarum, et volucrum et serpentium, et ceterorum, domantur et domita sunt a natura humana. (Jacob. Epist. cath., cap. III, 7.)

déchu des existences de ce monde, est tombé, par la catastrophe originelle, au niveau des créatures qu'il était appelé à gouverner, et dans la dépendance de celles-là même qu'il avait mission d'affranchir. De là, comme parle saint Paul, le gémissement de toutes les existences terrestres qui soupirent après leur délivrance, et attendent la manifestation des enfants de Dieu [1]; de là l'œuvre laborieuse de libération et de purification que l'homme doit accomplir sur cette terre; et, à mesure qu'il se relève lui-même et se réharmonise avec son éternel principe, il recouvre, avec les dons de Dieu, ses glorieuses prérogatives, et rentre dans la participation de la toute-puissance divine.

O sublime destinée de l'homme! Dès que l'amour divin renaît dans son âme, il retrouve dans cet amour toute science, toute vertu, toute puissance! Le sceptre de la royauté lui est rendu; et, couronné d'une auréole de lumière, il exerce, avec une pleine et invincible autorité, les fonctions éminentes de Pontife et d'ambassadeur du Très-Haut.

Tel saint Bernard : le monde lui obéit, et les esprits de ce monde tremblent à sa parole. Les anges

[1] Nam exspectatio creaturæ, revelationem filiorum Dei exspectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe; quià et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhùc. (Rom., VIII.)

eux-mêmes, ceux qui sont tombés avec le prince de l'orgueil, rendent témoignage à sa sainteté, et le redoutent comme l'un des juges qui viendront, avec le souverain juge, promulguer la sentence du dernier jour.

Les biographes contemporains de saint Bernard rapportent une foule de faits qui attestent cette autorité suprême. Nous ne pouvons les mentionner tous; nous nous bornerons à deux exemples, qui feront sourire peut-être quelque lecteur incrédule, à cause du contraste de ces faits avec les opinions modernes; mais cette considération ne nous arrêtera jamais. A quoi d'ailleurs se réduirait la science, s'il fallait en élaguer ce qui dépasse la raison humaine?

Bernard venait d'échapper avec peine aux instances des Milanais, qui l'eussent forcé en quelque sorte de monter sur le siége archiépiscopal; mais, en s'éloignant de Milan, il n'avait pu éviter les démonstrations de respect et de reconnaissance qui partout éclataient sur son passage. Il était à peine arrivé à Pavie, que sa maison fut assiégée de monde; le bruit de ses miracles avait rempli toute l'Italie, et de tous côtés on accourait pour lui présenter des malades. Sa bénédiction, sa prière, sa seule présence opérait des merveilles; mais surtout les énergumènes, à sa parole, recouvraient l'usage de leur esprit et de leur liberté.

Parmi ces derniers, se trouvait une femme pos-

sédée, dont la guérison est rapportée avec quelques détails curieux. « Le mari de cette femme, raconte un vieux historien, l'avait amenée aux pieds du saint. Aussitôt le démon fit parler cette infortunée en termes dédaigneux de l'abbé de Clairvaux; et elle s'écria d'un ton moqueur : Ce mangeur de racines et de choux ne me chassera pas de ma chienne [1]. Il proféra d'autres paroles semblables, blasphémant l'homme de Dieu, afin de l'irriter et de le déconsidérer devant le peuple. Mais le saint connaissait l'artifice de Satan, et *se moquait du moqueur*. Il voulut que la possédée fût conduite à l'église patronale de Pavie, dédiée à saint Syrus, afin de laisser au glorieux martyr la gloire de cette guérison. Or, le démon, continuant ses moqueries, dit encore : Syrulus ne me chassera pas, et Bernardulus ne me chassera pas non plus. — Le saint lui répondit : Ce ne sera ni Syrus ni Bernard qui te chassera; ce sera le Seigneur Jésus-Christ! — Là-dessus, il se mit en prière, et implora le secours de Dieu pour vaincre le démon. Mais, l'esprit malin changeant de ton et de langage, s'écria : Oh! que je sortirais volontiers de cette chienne! oh! que je voudrais échapper aux souffrances que j'endure dans ce corps! mais je ne puis! —Sur quoi, lui ayant de-

[1] Non, inquit, me de canicula mea hic porrulos edens et brassicas devorans pellet.

mandé pourquoi il ne le pouvait pas, il répondit : Parce que le grand Seigneur ne le veut pas encore [1]. — Et qui donc est ce grand Seigneur? reprit saint Bernard. — Le diable répondit : C'est Jésus de Nazareth. — Tu connais donc le Seigneur Jésus? tu l'as donc vu? — Je l'ai vu, dit l'esprit. — Où l'as-tu vu? — Je l'ai vu dans la gloire. — Ainsi, reprit l'homme de Dieu, tu as été dans la gloire? — Oui, j'ai été dans la gloire. — Et comment en es-tu sorti? — Nous sommes tombés en grand nombre avec Lucifer [2].

« Il prononça ces paroles par la bouche de la femme, avec une voix lamentable; et tous ceux qui étaient présents l'entendirent distinctement. Le saint abbé lui dit encore : Ne voudrais-tu pas rentrer dans cette gloire et dans ton ancienne félicité? — A cette question, le démon, avec un éclat de voix extraordinaire, s'écria : C'est trop tard! — Et après ces derniers mots, il garda le silence et ne proféra plus un mot. Mais l'homme de Dieu, s'étant remis en prière, chassa l'esprit infernal, et la femme s'en alla guérie.

« Tous ceux qui apprirent les détails de cette guérison, continue l'historien, en témoignèrent une joie extrême; mais cette joie ne dura pas longtemps; car, au moment où la femme rentra dans sa maison, le démon rentra dans son corps, et

[1] Quia necdum vult magnus Dominus, ait.

[2] Cum Lucifero, inquit, multi cecidimus.

l'agita par des convulsions qui surpassèrent en violence tout ce qu'elle avait éprouvé auparavant. Son triste mari ne savait plus à quoi se résoudre; car, d'une part, ce lui était un supplice de demeurer avec une femme possédée; et, de l'autre, il craignait de commettre une impiété en l'abandonnant. Dans cette perplexité, il prit le parti de retourner à Pavie (car il n'habitait point la ville) et d'y ramener sa femme. Mais il n'y trouva plus le serviteur de Dieu; il le suivit jusqu'à Crémone, où, l'ayant rejoint, il lui raconta son malheur et versa beaucoup de larmes. Saint Bernard, touché de compassion, entra dans une église vers le soir, et passa toute la nuit en prière. Le lendemain, il délivra pour la seconde fois la malheureuse femme; et, de peur que le démon n'eût encore accès en elle, il lui fit attacher au cou un billet où il écrivit ces mots: Je te commande, Satan, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de n'avoir plus jamais la hardiesse d'approcher de cette femme. Depuis lors elle vécut en paix, et se trouva complément guérie [1]. »

Il y avait dans la même ville, raconte le moine Ernold, un démoniaque dont les étranges hurlements étaient un sujet de risée pour beaucoup de monde, mais qui inspirait une grande pitié aux hommes sérieux et charitables. C'était un

[1] In nomine D. N. J.-C., præcipio tibi, dæmon, ne hanc amodò mulierem præsumas contingere, etc. Ernald., Vita s. Bern., lib. II, cap. IV, n. 21 et 22.

malheureux qui aboyait quand il voulait parler; et si vous l'aviez entendu sans le voir, vous l'eussiez pris pour un chien. A l'approche de saint Bernard, cet homme poussa, en effet, des cris semblables à ceux d'un chien furieux qu'on assomme à coups de bâton. Mais le serviteur de Dieu menaça le démon et le chassa au nom de Jésus-Christ. Puis, ayant ordonné à cet homme de parler, celui-ci rendit grâce à Dieu, entra dans l'église, assista aux divins mystères, et continua à remplir les devoirs d'une personne raisonnable et sensée [1].

Quant à saint Bernard, après avoir parcouru, selon les ordres du Pape, différentes villes de la Lombardie, il dut revenir à Milan. Il avait partout apaisé les ressentiments et rétabli la paix, excepté à Crémone, où sa médiation n'avait point été acceptée. Cette ville, enflée de sa prospérité matérielle, n'appréciait point les biens d'un ordre supérieur que lui présentait l'homme de Dieu, et celui-ci eut hâte de s'en éloigner. De graves motifs réclamaient d'ailleurs sa présence à Milan. L'archevêque Anselme s'était soumis, et offrait de se purger des condamnations qu'il avait encourues. Il fallait le réconcilier à son tour avec le Pape, qui l'avait excommunié, et avec le peuple, dont il s'était attiré la juste animadversion. Saint Ber-

[1] Ernald., lib. II, cap. IV, n. 23.

nard, à la vue de son repentir, mit autant de charité à le défendre contre ses nombreux adversaires qu'il avait mis de zèle à le poursuivre auparavant; et il parvint, par son tact et sa prudence, à le faire réintégrer dans ses augustes fonctions [1]. Ce rétablissemeut complet de toutes choses lui permit de séjourner encore quelque temps à Milan, pour y fonder une œuvre à laquelle il pouvait vaquer avec d'autant plus de liberté d'esprit qu'il n'avait plus à craindre les importunes sollicitations relatives au siége archiépiscopal. Outre les réformes publiques que ses travaux produisirent à Milan, ses prédications avaient fait naître en plusieurs âmes des fruits plus cachés et plus rares, des pensées de retraite, des désirs célestes de perfection; et c'était à ces âmes d'élite que le saint abbé se sentait particulièrement voué. On l'a déjà dit : la part qu'il prenait malgré lui aux intérêts temporels et politiques de son siècle n'était, à ses yeux, qu'une mission accidentelle et transitoire; il la remplissait par obéissance, et n'y trouvait de consolation qu'autant qu'elle concourait au but plus spécial de sa vocation. Ce but, c'était de réveiller la vie intérieure, d'établir des foyers de prière, de réunir en un seul faisceau les âmes embrasées d'un même esprit et d'un même amour, afin d'accom-

[1] Ann. Cist., p. 265, n. 7.

plir, par cette sainte union, le vœu le plus profond de Jésus-Christ : *Sint unum!*

Il fonda donc dans le voisinage de Milan, au milieu d'un site pittoresque, une maison de son ordre, à laquelle il donna le nom de *Claravalle* [1], tant elle lui était chère! Il appela des religieux de Clairvaux pour la gouverner; et ce nouveau monastère, digne de son nom, se peupla bientôt d'un nombre considérable d'âmes ferventes, dont les oraisons et les sacrifices devaient être pour les Milanais un gage assuré de grâce et de bénédiction. « Je remercie Dieu du fond de mon âme, « écrit-il aux novices de Milan, de la fermeté qu'il « vous a donnée pour fouler aux pieds la gloire de « ce monde, et vous faire mériter la possession « de sa propre gloire. Oh! que les hommes sont « vains et ennemis d'eux-mêmes! Oh, que les en- « fants des hommes connaissent peu leurs vrais « avantages! Combien ils se trompent quand ils « recherchent si ardemment la gloire qu'ils se « donnent les uns aux autres, selon le reproche « de l'Évangile! et combien est funeste l'abîme où « ils se précipitent les uns les autres, quand ils « ne recherchent point la gloire qui vient de Dieu!

[1] Ann. Cist., p. 266, n. 9, 10, 11. — Ughelli, dans son *Italie sacrée*, ouvrage important par sa profonde érudition et les curieux renseignements qu'il fournit, parle avec éloge d'une maison de novices fondée par saint Bernard, aux portes de Milan, dans un lieu appelé *Chervaux*, et non pas Clairvaux. Voy. *Italie sacrée*, t. IV.

« Mais pour vous, la divine miséricorde vous « a soustraits à cette fatale illusion ; vous êtes de- « venus en toutes choses la bonne odeur de Jésus- « Christ ; vous travaillez à sa gloire, vous contri- « buez à la joie des anges, vous procurez l'édifi- « cation de vos semblables. Et si la conversion « d'un seul pécheur produit une si grande joie « au ciel, quelle allégresse, quelles réjouissances « n'y doit pas causer la conversion de tant de per- « sonnes si distinguées de la ville de Milan[1] ! »

C'était vers le milieu de l'année 1134. A cette époque, l'ordre de Cîteaux éprouva une perte immense, à laquelle nul autre ne fut plus sensible que saint Bernard. Le bienheureux Étienne, l'un des fondateurs de cet ordre, et le premier guide de celui qui, un jour, dut être le guide de son siècle; Étienne, le nouvel Esdras, comme l'appellent les biographes, qui releva les murs de la Jérusalem terrestre; le nouveau saint Benoît qui, espérant contre toute espérance, avait vu le faible germe du désert se multiplier si prodigieusement et ombrager le monde de ses branches de grâces; Étienne, le patriarche de Cîteaux, montait au ciel, pendant que Bernard, son disciple et son fils spirituel, enfantait un second Clairvaux en Italie. Il avait senti les approches de la mort, et s'y était dignement préparé. Dès l'année 1133, dans l'assemblée des abbés de l'ordre, il avait déclaré que

[1] S. Bern. Epist. 134.

les forces lui manquaient, non point le cœur, pour continuer les fonctions de sa charge pesante; il supplia, les yeux baignés de larmes, qu'on le soulageât d'un fardeau sous lequel il succombait, et demanda quelque temps de repos avant de descendre dans la tombe. Ce fut, à défaut de saint Bernard, un autre moine de Clairvaux, nommé Raynard, qui devint supérieur général de Cîteaux, à la place de saint Étienne. Celui-ci, après sa retraite, ne tarda point à terminer sa féconde carrière par la mort bienheureuse du juste. Voici en quels termes l'exorde de Cîteaux [1] en rapporte les édifiantes circonstances :

« Le temps était venu où le saint vieillard dût recevoir la récompense de tant de labeurs qu'il avait accomplis au service de Jésus-Christ, et de passer de l'état si pauvre et si humble qu'il avait choisi, selon les préceptes du Sauveur, au banquet du souverain père de famille. Alors les abbés de sa filiation, au nombre de vingt, s'assemblèrent à Cîteaux, afin d'être présents à sa dernière heure, et d'assister de leurs soins et de leurs prières le saint patriarche qui les quittait pour retourner dans sa véritable patrie. Lors donc qu'il était à l'agonie et qu'il semblait déjà presque éteint, ils s'entretenaient de ses grands mérites et témoignaient qu'ils l'estimaient heureux

[1] Exord parvum. cist., vol. I, p. 270.

de ce qu'après avoir procuré tant de bien à l'Église, il avait droit de s'en aller à Dieu dans une entière sécurité. » Mais, à ces paroles que saint Étienne avait entendues, il se ranime et recueille ses forces : Que dites-vous? soupira-t-il. Je vous proteste, ô mes frères, que je vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais jamais fait aucun bien ; car si ma bassesse a porté quelque fruit par le secours de Jésus-Christ, j'appréhende, en ce moment, de n'avoir pas reçu sa grâce avec l'humilité requise, et de n'y avoir pas correspondu avec assez de fidélité et de reconnaissance.

« Sur cela, continue le narrateur, le saint abbé, rendant le dernier souffle, passa victorieusement au milieu des puissances de l'air, et arriva au royaume de la paix, qui toujours avait été l'objet de son unique désir [1]. »

En cette même année, et presque au même temps, le 6 juin 1134, mourut, bien qu'il fût encore dans la force de l'âge, un autre ami de saint Bernard et son fidèle coopérateur en Italie, le vénérable Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré. Ses relations nombreuses et intimes avec l'abbé de Clairvaux, la puissante congrégation dont il posa la première pierre, et enfin l'édifica-

[1] Hist. de Cît., vol. I, liv. III, ch. XI. — Étienne mourut le 28 mars 1134. Le martyrologe romain le nomme sous la date du 17 avril, jour de sa canonisation.

tion qu'il donna à son siècle par sa sainteté, par sa science et ses travaux, nous obligent d'entrer ici dans quelques détails concernant ce grand homme.

Illustre par sa naissance autant que par son esprit vaste et parfaitement cultivé, Norbert avait reçu dans son jeune âge la tonsure cléricale et une éducation mondaine. Ses parents le destinaient aux honneurs ecclésiastiques; mais ses goûts, ses pensées, son cœur, appartenaient au monde et recherchaient les plaisirs. Il dissipa les années de sa jeunesse au milieu des prestiges de la cour impériale, luttant sans cesse contre l'aiguillon de sa conscience, mais éteignant les dernières lueurs de la lumière intérieure dans le torrent des joies passagères.

La voix du cœur, quand elle est méconnue, se répète quelquefois au dehors, sous des formes effrayantes, et retentit comme un terrible écho à l'oreille endurcie. Norbert, ainsi que l'apôtre Paul, fit l'expérience de cette vérité.

Un jour, il se rendait à cheval, accompagné d'un seul domestique, dans un village de la Westphalie. Il chevauchait doucement au milieu d'une plaine immense, lorsque tout à coup le tonnerre gronde, et la foudre, accompagnée d'horribles éclairs, éclate sur sa tête. Éloigné de tout asile et le cœur plein d'effroi, il laisse courir son cheval à toute bride, et cherche un abri; mais, au même instant,

les coups de tonnerre redoublent, et le ciel en feu lance la foudre et renverse à la fois le cheval et le cavalier. Norbert, pendant près d'une heure, reste étendu sur le chemin, sans mouvement et presque sans vie. Cependant il revient à lui-même : une étincelle d'un feu plus intense et plus vivifiant avait jailli dans les ténèbres de son âme ; et, comme l'apôtre des nations, il s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Faites le bien et fuyez le mal, lui répond une voix mystérieuse ; cherchez la paix et employez vos forces à l'acquérir.

Dès ce moment, Norbert devint un nouvel homme. Haïssant ce qu'il avait aimé, recherchant ce qu'il avait dédaigné, son âme, embrasée d'un zèle apostolique, ne mit point de bornes à sa pénitence, et n'aspira qu'à servir Celui qu'il avait si longtemps abandonné. L'archevêque de Cologne l'ordonna diacre et prêtre en un même jour ; et l'abbé Coron, célèbre par sa piété, le prépara, dans une retraite de quarante jours, à la célébration des saints mystères. Norbert était alors dans la trentième année de son âge. Tout le reste de sa vie ne fut qu'une vérification littérale d'une autre parole qui avait été dite de saint Paul : *Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom* [1]. Ses mœurs exemplaires, les remontrances coura-

[1] Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. (Act. apost. IX, 16.)

geuses qu'il fit contre les déréglements du clergé, ses prédications éloquentes et fécondes, lui attirèrent les poursuites de l'envie et de la calomnie. Il passa longtemps pour un novateur, et fut traduit comme tel jusque devant le tribunal du Saint-Siége. Persécuté de toutes parts, méconnu et délaissé par ses meilleurs amis, il vivait dans la retraite, et formait, avec trois autres serviteurs de Dieu, une société intime qui le consolait de ses disgrâces. Encore ces trois disciples, la mort les lui enleva! et il demeura seul, inutile à tout, oublié comme le grain de froment qu'un laboureur insouciant néglige de confier au sein de la terre. Mais ce grain dut perdre sa vie propre avant de produire une nouvelle vie; et alors qu'il semblait mort et desséché, le rayon d'une divine lumière pénétra dans sa profondeur, et en fit jaillir des gerbes d'une intarissable fécondité. Plusieurs hommes dévoués vinrent successivement se grouper autour de saint Norbert; ils se réunirent à Prémontré, petite terre dans le diocèse de Laon, qui avait été léguée à saint Bernard, et que ce dernier céda généreusement aux compagnons de Norbert [1]. Ils y fondèrent, conformément à la

[1] La terre de Prémontré faisait partie de la forêt de Coucy; elle donna son nom à la congrégation dont elle fut le berceau. Quant à la donation de saint Bernard, on peut consulter à ce sujet l'Histoire de Cîteaux, vol. III, p. 159, ainsi que Henriquez, Ann. Cist., p. 152, n. 69.—Cet annaliste mentionne differentes autres donations faites par l'abbé de Clairvaux à l'ordre de Prémontré.

règle de Saint-Augustin, un ordre de prêtres qui, sous le nom de chanoines réguliers, menaient une vie commune; ils pratiquaient à la fois les exercices monastiques et les fonctions sacerdotales, goûtant tout ensemble les délices de la contemplation et les consolations du saint ministère.

Cette utile institution, intimement liée à celle de Cîteaux, eut un accroissement presque aussi rapide. Bernard et Norbert, attentifs à tous les besoins de leur siècle, se soutenaient mutuellement dans leurs communs efforts pour y satisfaire. L'un et l'autre, toujours unis dans le pur sentiment du bien, travaillaient au rétablissement de la discipline dans les différents conciles où ils assistèrent ensemble. Récemment encore, ils s'étaient unis pour éteindre le schisme en Italie, et tous deux avaient résisté aux prétentions de l'antipape. Lothaire venait d'élever l'abbé de Prémontré sur le siége archiépiscopal de Magdebourg. Là, de nouvelles persécutions ranimèrent les anciennes haines; et saint Norbert faillit payer de sa vie le périlleux honneur qu'il avait si justement redouté. Il pardonna noblement à ceux qui avaient attenté à ses jours; et d'ailleurs, rassasié d'amertume et plein d'œuvres, il était mûr pour le ciel. Il mourut à son retour de Rome, à la cinquante-troisième année de son âge [1].

[1] Voyez le père Helyot, Hist. des ordres religieux, t. II, p. 164. — Du temps de cet auteur, l'ordre de Prémontré comptait treize cents maisons

Ce grand serviteur de Dieu présente cependant un exemple des illusions dont certaines révélations particulières bercent quelquefois les esprits les plus graves. Saint Norbert croyait et annonçait hautement que l'Antechrist paraîtrait sur la terre, du vivant même des hommes de son âge ; il fondait cette croyance sur des indices qu'il avait reçu et qui lui semblaient irréfragables. Saint Bernard le désabusa ; et voici ce que nous trouvons à cet égard dans une lettre que l'abbé de Clairvaux écrivit à l'évêque de Chartres : « Vous me demandez si le vénérable Norbert fera le voyage « de la Terre-Sainte. Je l'ignore. Il y a peu de jours « j'eus la consolation de le voir, et d'entendre « de sa bouche, qui est comme l'organe du Saint-« Esprit, une infinité de choses édifiantes ; mais « il ne me dit rien sur ce projet. J'en vins aussi à « l'article de l'Antechrist. Il me protesta alors qu'il « savait d'une manière certaine que l'Antechrist « se manifesterait de nos jours sur la terre, et qu'il « paraîtrait au monde du vivant des hommes de « notre temps. Mais les fondements sur lesquels il « appuie cette certitude ne me parurent rien moins « que solides, et ses explications n'obtinrent point « mon assentiment. Il assure qu'il y aura au moins,

d'hommes et quatre cents monastères de femmes. En Angleterre, où se trouvaient trente-cinq de leurs maisons, ces religieux s'appelaient communément les chanoines blancs. Mais cet ordre, trop enrichi des dons temporels, tomba rapidement dans l'indigence spirituelle, et, à plusieurs reprises, les papes jugèrent opportun d'en réformer la discipline.

« avant sa mort, une persécution générale dans « l'Église[1].. »

La mort de saint Norbert, dont les travaux en Allemagne et en Italie avaient si parfaitement secondé la mission de l'abbé de Clairvaux, et plus encore la mort de saint Étienne, affectèrent douloureusement le cœur de Bernard, et achevèrent de lui rendre insupportable le poids de sa longue absence. La vénération publique, dont il recevait sans cesse les nombreux et bruyants témoignages, accablait son humilité; et depuis longtemps il sollicitait près du Souverain Pontife la grâce de revenir à Clairvaux et de se reposer à l'ombre de son cloître. Mais les jours du repos n'étaient pas encore venus, et le Pape semblait ne pouvoir se passer du saint moine, qu'il regardait comme son ange conducteur, comme l'appui de la papauté, comme l'âme de toute l'Église.

Poursuivant donc ses travaux en Italie, il gémissait en silence de l'obligation qui le retenait loin des enfants que Dieu lui avait donnés. « Je « suis contraint, leur écrivit-il, de travailler à « des affaires qui m'arrachent à ma douce retraite. « Compatissez à ma peine et ne blâmez pas une « absence où la nécessité de l'Église m'engage, « mais où ma volonté n'a point de part. J'espère « que cette absence ne sera plus longue; demandez « à Dieu qu'elle ne soit point infructueuse.... Ne

[1] In op. s. Bern., ep. 56.

« nous décourageons pas; Dieu est avec nous, et « je vous suis présent en lui. Quelque éloigné que « je paraisse, ceux d'entre vous qui sont exacts à « leurs devoirs, humbles, craignant Dieu, appli- « qués à l'oraison, charitables envers leurs frères, « doivent s'assurer que je suis sans cesse avec eux. « Comment cela ne serait-il pas, ne formant avec « vous tous qu'un cœur et qu'une âme? Et si parmi « vous il y avait au contraire quelque religieux dé- « réglé, mécontent, inquiet, intempérant, dés- « œuvré, intraitable, j'aurais beau lui être pré- « sent de corps, il serait aussi loin de mon cœur « qu'il le serait du cœur de Dieu par le désordre « de sa vie. Or, mes frères, servez le Seigneur « avec crainte, afin de le servir un jour sans « crainte.... Pour moi, je le sers librement, parce « que je le sers avec amour, et c'est à la pratique « de cet amour que je vous exhorte, mes tendres « et bien-aimés enfants. Servez Dieu avec amour, « avec ce grand amour qui bannit la crainte, qui « ne sent pas le poids du jour, qui n'envisage pas « le prix des œuvres, qui n'en cherche point le « salaire, et qui pourtant nous fait agir plus vive- « ment que tout autre motif d'action.... Plaise à « Dieu, mes frères, que cet amour, que cette cé- « leste charité m'unisse inséparablement à vous, « et me rende toujours présent à vos esprits, sur- « tout à vos prières [1]. »

[1] In op. s. Bern., epist. 143.

Ce doux et charitable pasteur, après avoir séjourné une année presque entière en Lombardie, obtint enfin la permission de retourner à Clairvaux. Au printemps de l'année 1135, il prit congé du Souverain Pontife; il partit, le cœur plein de joie, laissant la paix à l'heureuse terre qu'il avait arrosée de sa parole et enrichie de ses bénédictions.

CHAPITRE XXIV.

Retour à Clairvaux. — Esprit de prophétie de saint Bernard. — Il s'élève contre l'abus des appellations. — Il pousse Lothaire à une nouvelle expédition contre les schismatiques. — Il est rappelé en Italie.

Le voyage de saint Bernard à travers le nord de l'Italie, la Suisse et la France, ressemblait à une pompe royale. Les hommages qu'on rend aux têtes couronnées ne sauraient même être comparés à ces respects spontanés, à ces témoignages d'admiration et de gratitude que recueillit, sur son passage, le saint moine dont le front brillait, non pas des insignes d'une dignité empruntée, mais de l'auréole d'une royauté véritable et immortelle.

L'homme de Dieu n'avait pu cacher son itinéraire aux populations impatientes de le voir. Son passage était en quelque sorte pressenti à l'avance, comme ces astres dont on subit l'influence bienfaisante avant qu'ils apparaissent à l'horizon. Il n'avait pu, malgré ses extrêmes précautions, échapper aux honneurs qui l'attendaient sur sa

route; et l'humilité dont il s'enveloppait ne servit qu'à faire ressortir davantage l'éclat de sa sainteté.

Aux portes de Plaisance, il trouva l'évêque et le clergé qui le reçurent et l'amenèrent processionnellement dans leur ville. Un pareil accueil l'attendait à Florence. En Suisse, les pâtres descendaient de leurs montagnes pour se joindre à son cortége; et les bergers des Alpes, quittant leurs troupeaux, venaient se jeter à ses pieds, ou poussaient des cris aigus du haut des rochers, pour lui demander sa bénédiction [1].

Il arriva enfin à Besançon, d'où il fut conduit solennellement jusqu'à Langres; et là, non loin de la ville, il trouva ses religieux qui étaient venus au devant de lui, à la nouvelle de son approche. « Tous, dit un chroniqueur, se jetèrent à genoux et l'embrassèrent, chacun lui parlant à son tour; et, pleins d'allégresse, ils l'accompagnèrent à Clairvaux. »

Aussitôt que le saint eut franchi le seuil de son

[1] (Ann. Cist., p. 287, n. 7, 8.) Est-ce à notre saint qu'il faut attribuer les noms de *grand* et de *petit Saint-Bernard* que portent les deux hautes montagnes du Valais? Notre devotion nous le ferait croire; mais l'impartialité historique nous oblige à penser autrement; car, dès l'année 966, dit la légende, un serviteur de Dieu, du même nom, le B. Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste en Piémont, renversa une idole de Jupiter qui était placée sur l'une de ces montagnes, et fit bâtir, en cet endroit même, un monastère destiné à héberger les voyageurs. De là l'origine des célèbres hospices qui, depuis tant de siècles, ne sont pas une des moindres merveilles de la charité chrétienne. (Voyez l'abrégé de la vie du B. Bernard de Menthon, dans Godescard, vol. V, sous la date du 15 juin.)

monastère, il alla rendre ses actions de grâces à l'église, et assembla ses enfants au chapitre, où il leur fit une exhortation courte, à cause de son extrême fatigue, mais tendre et touchante. Sa consolation était de retrouver toutes choses dans l'ordre parfait qu'il avait établi avant sa longue absence. « Cette maison de Dieu, rapporte la chronique déjà citée, n'avait pu être ébranlée en aucune de ses parties; rien n'avait pu altérer la sainteté des humbles moines. Ils étaient tous animés d'un même esprit, consommés dans l'union fraternelle; et ils vivaient en paix, gravissant ensemble les degrés de l'échelle de Jacob, et se hâtant d'arriver à la béatitude du ciel, où réside l'objet des éternels délices [1].

« Quant au saint abbé, continue le même narrateur, il se souvenait de celui qui a dit : *Je voyais le diable tomber du ciel comme un éclair* (Luc, 10), et il était d'autant plus humble et plus soumis à la divine majesté, qu'il la reconnaissait plus favorable à ses vœux. Il ne se glorifiait pas lui-même de ce que les démons lui étaient assujettis, mais il se réjouissait dans le Seigneur de voir les noms de ses frères inscrits dans le ciel, en ce qu'il les voyait unis et liés sur la terre par les liens d'une charité inviolable et sacrée [2]. »

[1] Vita s. Bern., lib. II, auctore Ernaldo, cap. v, n. 28, p. 1118.
[2] Idem, n. 29.

Le retour de S. Bernard à Clairvaux fut le signal d'un renouvellement général dans le monastère. Les bâtiments ne suffisaient plus à la communauté; et comme ils se trouvaient situés dans l'encoignure de deux montagnes, il fallait les démolir entièrement pour les rebâtir ailleurs sur un plan plus vaste.

Le saint abbé ne consentit qu'avec répugnance à un déplacement si coûteux; et longtemps il résista aux instances de ses frères. « Considérez, leur dit-il, combien cette maison a exigé de travaux et de dépenses! C'est avec des peines inouïes que nous sommes parvenus à établir des aqueducs pour conduire l'eau jusqu'aux offices et aux lieux de travail: Quelle opinion aura-t-on de nous maintenant, si nous détruisons ce que nous avons fait? On nous accusera de folie avec d'autant plus de droit que nous n'avons point d'argent; et d'ailleurs n'oublions pas cette parole de l'Évangile : Que celui qui veut bâtir une tour doit auparavant calculer ce qu'elle coûtera » Ses frères lui répondirent : « Ou il faut repousser ceux que Dieu vous envoie, ou bien il faut bâtir des logis pour les recevoir; car nous serions à plaindre si, par crainte de la dépense, nous mettions un obstacle au développement de l'œuvre de Dieu [1]. »

[1] Ernald., loco citato, n. 29, 30.

Ces représentations touchèrent le saint abbé, et il céda aux vœux de ses frères. Les travaux, grâce aux secours inattendus qui affluaient de toutes parts, avancèrent avec une incroyable rapidité; *et l'on voyait grandir l'église qui venait de naître, comme si elle eût été animée d'une âme vivante et capable de mouvement.*

Les nouvelles constructions semblaient d'autant plus indispensables que plus de cent novices, récemment admis, étaient venus grossir le nombre des religieux. La plupart d'entre eux arrivaient des bords du Rhin, où saint Bernard avait prêché l'année précédente, lors de son voyage en Allemagne. Telle était l'efficacité de sa parole que, parmi la foule des auditeurs, il s'en trouvait toujours quelques-uns, plus foncièrement frappés que les autres, qui abandonnaient le monde et se réfugiaient dans les cloîtres, pour s'attacher irrévocablement à l'unique nécessaire.

Parmi les novices convertis en cette circonstance, il y en eut un qui mérite une mention particulière. Le serviteur de Dieu, rapporte un biographe contemporain [1], étant venu en Allemagne pour faire la paix entre Lothaire et les neveux de l'empereur Henri, le vénérable Albert, archevêque de Mayence, députa au devant de lui un digne ecclésiastique, nommé Mascelin, qui dit à saint Bernard que son seigneur l'avait envoyé pour

[1] Gaufrid, Vita s. Bern., lib. IV, cap. III, p. 1151.

lui offrir ses services. Mais l'homme de Dieu, après l'avoir regardé fixement, lui dit : « Un autre Seigneur vous envoie ici pour le servir. » L'ecclésiastique allemand, fort surpris, et ne sachant ce que signifiait cette parole, répéta qu'il n'était venu que de la part de son seigneur, le métropolitain de Mayence. « Vous vous trompez, reprit le saint ; celui qui vous envoie ici est plus grand que votre seigneur, c'est Jésus - Christ [1]. » A ces mots, l'ecclésiastique, devinant la pensée de l'abbé de Clairvaux, lui dit : « Croyez-vous peut-être que je veuille me faire moine ? A Dieu ne plaise ; je n'ai jamais eu cette pensée [2] ! » Saint Bernard, sans insister davantage, se borna à répéter que la volonté de Dieu s'accomplirait très-incessamment. En effet, peu de temps après, Mascelin le rejoignit à Clairvaux, et devint un de ses plus généreux disciples.

L'esprit de prophétie, qui déjà plus d'une fois avait parlé par l'organe du serviteur de Dieu, lui suggéra dans ce même temps une prédiction triste qui regardait son frère Guido, et qu'il prononça avec courage, malgré la peine qu'il dut en ressentir.

Un religieux de Clairvaux était tombé malade en Normandie, où le saint abbé l'avait envoyé en mission. Plein de sollicitude pour chacun de ses

[1] Expavit Teutonicus, et miratus quid dicere vellet... Et contra servus Christi : « Falleris, ait ; major Dominus est qui misit te, Christus. »

[2] Absit a me ? non cogitavi ; nec ascendit in cor meum.

enfants, il proposa de faire chercher le malade, afin qu'au moins il eût la consolation de finir ses jours au monastère. Mais Guido, qui administrait les choses temporelles de la maison, craignit la dépense que ce long voyage nécessiterait, et en fit l'observation à Bernard. « Quoi! s'écria ce dernier avec l'accent d'une douloureuse surprise, vous faites plus de cas des chevaux et de l'argent que de l'un de vos frères! Puis donc que vous ne voulez pas que votre frère repose avec nous dans cette vallée, vous n'y reposerez pas vous-même! »

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Guido, étant allé au couvent de Pontigny, pour les affaires de l'ordre, mourut après une courte maladie, et y fut enterré.

L'affliction de saint Bernard, à la mort d'un frère qu'il avait beaucoup aimé, fut profonde; mais elle n'abattit point sa vigueur, selon qu'il arrive souvent en ces sortes d'épreuves; ses regrets n'interrompirent pas un seul jour ses austérités, et ne l'empêchèrent de vaquer ni aux exercices communs ni aux devoirs de sa position. Chaque jour il rompait à ses enfants le pain de la parole; et sachant que de tous les aliments, le plus doux et le plus salutaire est celui de l'amour, il puisait les textes sacrés de ses discours dans le Cantique des cantiques, qui lui fournissait pour lui-même et pour ses frères des inspirations sublimes.

Retiré dans une cabane de feuillage qu'il avait construite au fond le plus solitaire de la vallée, c'était son délice de vivre parmi les choses invisibles, et de passer des heures tranquilles, absorbé dans la contemplation de l'éternelle Beauté. Mais il ne se permettait jamais ces pures jouissances aux dépens du travail que sa charge lui imposait. Il était sans cesse accessible à toutes les âmes qui vivaient de sa vie; et, outre les soins qu'il leur donnait en commun, il dirigeait d'une manière plus spéciale les pas encore chancelants des religieux novices. Toutefois, ni ces soins multipliés, ni les prédications journalières, ni le chant des psaumes, ni les embarras dans lesquels la reconstruction du monastère l'avait engagé, ne semblaient dominer son esprit; il était constamment calme et serein, d'une humeur égale et douce; car, en se donnant aux autres, il ne cessait pas de veiller sur lui-même; et tout en travaillant à son propre avancement, il n'oubliait pas non plus les besoins de l'Église. L'Église, la sainte Église romaine et catholique, la mystique épouse, la bien-aimée de Jésus-Christ! C'était là l'objet principal de sa pensée, de son amour, de sa chaleureuse sollicitude!

Il y avait à cette époque un abus dans la juridiction, contre lequel il s'éleva avec force. De toutes les parties du monde, les justiciables des tribunaux ecclésiastiques en appelaient à Rome; et ces appellations, comme on les nommait, étaient

fondées sur la primauté de saint Pierre, que personne, dans la chrétienté, ne songeait à contester; elles offraient l'immense avantage d'ouvrir une voie aux opprimés de tous les pays, en même temps qu'elles imposaient un frein aux oppresseurs de tous les rangs. L'institution de ce recours était donc en elle-même ce qu'elle fut toujours, et ce qu'elle est encore, la plus haute et la plus salutaire garantie de la justice, autant qu'elle est possible en ce monde. Mais à cause de cet avantage même, on en usa avec excès, et l'on en abusa : tel est le sort des plus excellentes choses, quand elles se compliquent avec les intérêts de la terre et les passions humaines. Rome, trop disposée à écouter les plaintes du monde chrétien, trop facile à recevoir les appels, trop empressée quelquefois de les juger, devint graduellement l'unique tribunal où venaient aboutir toutes les affaires de la catholicité, au préjudice des autres degrés de juridiction établis dans chaque diocèse. Il en résulta de fréquents conflits qui nuisirent à l'autorité épiscopale; les évêques s'en plaignirent hautement, et saint Bernard leur prêta l'appui de son influence pour réclamer le maintien de leurs droits dans les limites posées par les canons. L'archevêque de Trèves, dont l'autorité paternelle venait d'être lésée par une appellation intempestive, chargea le saint abbé d'en écrire au Pape, et lui fournit une occasion de

s'expliquer avec une noble hardiesse. On en jugera par le début de sa lettre à Innocent : « Je parle « avec liberté, dit-il, parce que mon amour est « sincère; et il ne le serait point si une délica-« tesse scrupuleuse ou une timide défiance fer-« mait la bouche de celui qui aime. La plainte de « l'archevêque de Trèves ne lui est point particu-« lière : elle est partagée par beaucoup de prélats, « et même par vos amis les plus dévoués. Les pas-« teurs de nos provinces, qui ont à cœur le salut « des âmes, crient tous d'une voix qu'ils n'ont plus « de juridiction dans l'Église, que les chefs de-« viennent inutiles, que l'autorité épiscopale est « anéantie, puisqu'aucun évêque ne peut venger « les injures faites à Dieu ni punir les crimes dans « son propre diocèse. On en rejette naturellement « la faute sur vous et sur la cour de Rome. Vous « détruisez, disent-ils, le bien qu'ils font, et vous « rétablissez le mal qu'ils ont détruit. »

Après avoir soutenu les droits des évêques contre ceux qui méconnaissaient leur pouvoir légitime, il s'élève avec non moins de chaleur contre les évêques eux-mêmes qui, par un autre abus, exerçaient une autorité arbitraire : « Bien des gens, continue « saint Bernard, sont scandalisés de voir de tels « prélats, protégés, soutenus, favorisés du Saint-« Siége..... Je le dis avec confusion, et vous l'ap-« prendrez sans doute avec douleur; je consens à « ce qu'on ne les dépose pas, puisque personne

« ne les dénonce; mais des évêques diffamés méri-
« tent-ils d'être soutenus par le Saint-Siége?... La
« franchise avec laquelle je vous parle me ferait
« craindre de passer pour présomptueux, si je
« n'avais l'avantage de vous connaître et d'être
« connu de vous. Mais je sais quelle est votre bonté
« naturelle, et vous savez, mon très-aimable père,
« quel est mon amour et le motif de ma témé-
« rité [1]. »

Cette lettre n'obtint point une solution assez prompte au gré du zélé ministre de Dieu. Il en écrivit une autre peu de temps après, dans laquelle, reprenant l'affaire de l'archevêque de Trèves, il dit au saint Père : « Le Siége apostolique
« a cela de particulier qu'il ne se fait nul scru-
« pule de révoquer ce qui lui a été extorqué par
« la fraude et le mensonge, sitôt qu'il s'en aper-
« çoit. Aussi est-il conforme à l'équité, convenable
« à la dignité, que nul imposteur ne profite de
« son imposture auprès de la Chaire sainte et su-
« prême [2]. »

C'est ainsi que le saint moine, du fond de sa cellule, étendait sur toute l'Église l'action de son infatigable sollicitude : aucun intérêt, nul vice,

[1] Epist. 178.

[2] Hoc solet habere præcipium apostolica sedes, ut non pigeat revocare quod a se forte deprehenderit fraude elicitum, non veritate promeritum. Res plena æquitate, et laude digna, ut de mendacio nemo lucretur, præsertim apud sanctam et summam sedem. (In Mab. op. s. Bern., I, p. 176. Epist. 180.)

nul abus n'échappaient à sa vigilance, et l'épiscopat tout entier, aussi bien que le Souverain Pontife, trouvaient dans sa parole la lumière de leur conduite.

Cette puissante influence ne se faisait pas moins sentir dans les affaires politiques que dans les questions religieuses. La paix que saint Bernard avait rétablie entre Lothaire et les princes de l'ancienne maison impériale avait porté des fruits en Allemagne. L'empereur pouvait désormais songer à reconquérir l'Italie et à faire valoir ses droits sur la Sicile. L'abbé de Clairvaux ne perdait pas de vue ce plan que lui-même avait soumis à Lothaire, et il en écrivit à l'empereur, dans l'intérêt de la religion. « Je bénis le Seigneur, lui dit-il, de vous « avoir ceint de la couronne impériale, afin que vous « fussiez le défenseur de son nom, le restaurateur « de l'empire, le protecteur de l'Église, le paci« ficateur de la chrétienté. C'est à lui seul que « vous êtes redevable de cette haute renommée, « qui s'accroît tous les jours, et qui rend votre « nom illustre. Vous lui devez aussi l'heureuse « issue du périlleux voyage que vous avez entre« pris pour la paix du monde et la délivrance « de l'Église. Vous êtes venu à Rome recevoir le « diadème; et, pour mieux signaler votre valeur « et votre piété, vous y êtes venu presque sans « troupes. Si donc, à la vue d'une poignée d'hom« mes, les peuples effrayés n'ont osé se défendre,

« de quelle crainte vos ennemis ne seront-ils pas « saisis, quand vous déploierez sur eux toute la « force de votre bras! Vous y êtes engagé par un « motif d'honneur..... Je sors, ce semble, de mon « caractère en vous animant à la guerre; mais je « ne me fais aucun scrupule de déclarer qu'en « qualité de protecteur de l'Église, vous devez la « défendre contre les dangers du schisme; et de « plus, en qualité d'empereur, vous devez arra- « cher la Sicile des mains d'un l'usurpateur [1]. »

Lothaire, ébranlé à la fois par les dictées de sa conscience et les intérêts de son trône, arma sans retard une nouvelle expédition, et ouvrit la campagne dans la saison même que saint Bernard passait à Clairvaux. Dès le printemps de l'an 1136, il se mit en marche à la tête d'une armée considérable, soutenu de presque tous les princes germaniques. De son côté, Roger se prépara à une résistance vigoureuse; et le moment était venu où les deux partis en présence allaient décider du sort de Rome et de toute l'Italie. Dans cette grave situation, il n'était pas possible que le Pape laissât dans les ombres du cloître l'homme qui avait été le moteur principal de ces grandes entreprises. Au commencement de l'année 1137, au moment où les plus hautes questions devaient se résoudre devant Rome, saint Bernard reçut l'ordre

[1] Epist. 139.

de se rendre immédiatement en Italie; et il dut obéir malgré ses regrets, malgré sa répugnance de reparaître sur la scène des affaires publiques. Offrant donc à Dieu le sacrifice de son repos et de ses consolations spirituelles, il assembla autour de lui ses enfants, pour leur dire adieu, et prononça l'allocution suivante, qu'il interrompit souvent par ses larmes et ses sanglots.

« Vous voyez, mes frères, combien l'Église est « agitée de troubles et d'affliction. Le parti de « Pierre de Léon est, par la grâce de Dieu, abattu « en Italie et dans la Guyenne; et les maux qu'il « excite encore sont bien moins des productions « formées qu'il enfante, que des avortons informes qu'il projette par la fureur et le désespoir. « Les défenseurs du schisme sont désarmés dans « ces contrées. Une grande partie des chevaliers « romains se rattachent à Innocent, et la plupart « des fidèles sont dévoués à sa cause; mais ils craignent encore la violence d'une populace téméraire, et n'osent confesser en public la soumission qu'ils ont promise au Pontife. Pierre de Léon « a pour complices et pour fauteurs des méchants « et des scélérats qu'il a gagnés avec de l'argent; « il n'imite pas la simplicité et la foi de Simon-« Pierre, mais il représente les enchantements et « les maléfices de Simon le magicien.

« L'Occident étant vaincu, il ne reste plus à « combattre qu'une seule nation. Jéricho tombera

« en ruine par la force de vos oraisons et de vos « cantiques sacrés ; et quand vous aurez élevé vos « mains vers le ciel avec Moïse, Amalech sera « défait et prendra la fuite. Ainsi, pendant que « nous combattrons, venez à notre secours, et im- « plorez l'assistance de Dieu par de très-humbles « prières. Continuez à faire ce que vous faites; « tenez-vous fermes dans l'état où Dieu vous a mis; « et bien que vous ne vous reconnaissiez coupa- « bles en rien, néanmoins ne vous croyez pas « justes, parce que Dieu seul juge ceux qu'il jus- « tifie, et que les plus parfaits ne peuvent sonder « la profondeur de ses jugements. Ne vous souciez « pas d'être jugés des hommes; et sans vous ar- « rêter ni à vos propres jugements ni à ceux des « autres, marchez de telle sorte dans la crainte du « Seigneur que vous ne vous exaltiez jamais en « vous comparant à votre prochain, et que jamais « non plus cette comparaison ne vous porte à vous « décourager et à vous abattre. Mais tâchez de sa- « tisfaire en tous points à votre devoir, en vous re- « gardant après cela comme des serviteurs inutiles.

« Quant à moi, il faut que j'aille où l'obéis- « sance m'appelle ; et plein de confiance en celui « pour qui j'embrasse ces travaux et ces fatigues, « je mets entre ses mains le soin de notre maison « et la garde de vos âmes, comme à Celui qui en « est le premier père [1]. »

[1] Ann. Cist., p. 322, n. 4, 5 et seq.

Après avoir prononcé ces mots, il donna sa bénédiction paternelle à l'assemblée des enfants de Dieu, et il partit, les laissant tous plongés dans la douleur.

Or, il désigna son frère Gérard pour l'accompagner en ce voyage.

CHAPITRE XXV.

État des affaires en Italie. — Saint Bernard à Rome. — Conférence à Salerne. — Fin du schisme.

La partie des provinces italiennes placées plus immédiatement sous la domination de Roger de Sicile ne profita point des avantages que la médiation de saint Bernard avait apportés au nord et au midi de ces turbulentes contrées. L'esprit d'indépendance qui excitait ces États, les rivalités qui depuis longtemps les divisaient, et surtout la jalousie que fomentait la prodigieuse élévation de Venise, produisaient une fermentation continuelle et des violences que la parole religieuse n'avait pu encore maîtriser. Les villes qui étaient rentrées sous l'obéissance de l'empereur, et que saint Bernard avait pacifiées, ressentirent les contre-coups de ces chocs politiques, et ne purent rester entièrement neutres, au milieu des prétentions que chaque État soutenait, les

armes à la main. Le schisme de Rome ne contribua que trop à perpétuer le désordre; et malgré l'heureuse issue qu'avaient prise les affaires d'Innocent, l'antipape comptait encore sur des ressources assez fortes pour se maintenir à Rome et lutter contre le Pape légitime. Celui-ci pouvait s'appuyer sur l'empire d'Allemagne, sur la France, sur presque toutes les puissances catholiques; mais Anaclet possédait Rome; il était assis, de fait, sur le siége de saint Pierre, et se prévalait des prérogatives et de la prépondérance qui se rattachent à ce nom formidable. De plus, les vassaux immédiats du Saint-Siége lui prêtaient leurs armes; et parmi ces derniers, Roger de Sicile se montrait d'autant plus dévoué que les titres de sa royauté se confondaient avec la cause de l'antipape.

Roger, après sa défaite, était revenu en Italie à la tête de nombreuses troupes qu'il avait ramassées en Sicile, parmi les Sarrasins, les Lombards et les Normands; et afin de les animer à la guerre, il leur avait promis le pillage. Des cruautés inouïes signalèrent l'apparition du roi de Sicile, et toutes les contrées qu'il traversa furent dévastées par le fer et le feu. Il fallut un coup de providence pour arrêter soudainement le cours de ces désastres, et laisser à l'empereur d'Allemagne le temps d'accomplir ses desseins. Roger avait une femme d'un noble caractère; seule, Albérie pouvait exercer quelque empire sur son es-

prit implacable; et plus d'une fois elle avait adouci le sort des peuples subjugués. Mais Albérie mourut subitement; et cette mort inopinée plongea le roi dans une profonde mélancolie. Dégoûté des choses du monde et même de ses exploits, il s'enferma seul avec sa douleur, et laissa l'armée sans chef et sans travaux. Sa longue retraite avait donné cours au bruit de sa mort; et à ce bruit, les mécontents s'abandonnèrent à de sanglantes représailles. Roger, aigri par le chagrin, se chargea de démentir lui-même cette nouvelle, et de prouver en même temps qu'il ne cherchait plus d'autre gloire que celle d'immoler ses ennemis à sa vengeance. Il rassembla autour de lui les débris de ses troupes, et ralluma la guerre avec une nouvelle fureur. Nulle ville assiégée ne trouva grâce à ses yeux; toutes durent subir ses iniques conditions, et c'est à travers les ruines et le sang que le vainqueur marcha sur Rome.

Telle était la déplorable situation des choses, quand l'empereur, pressé par saint Bernard et Innocent, parut en Italie, à la tête de l'armée germanique. Son passage en Lombardie n'avait éprouvé aucun obstacle. Les villes italiennes, bien qu'elles n'eussent point de sympathie pour la domination allemande, s'ouvrirent à l'approche de Lothaire et lui livrèrent passage, sans toutefois lui prêter main forte [1]. A Bologne commença la

[1] Annal Muratori, ann. 1137 et 1138.

résistance; et à mesure que l'armée s'avança vers Rome, cette résistance devint plus forte et plus sérieuse. Bologne capitula, mais Ancône tint ferme; et l'empereur, renonçant à la prendre, et laissant Rome à sa droite, se dirigea vers l'Apulie, où il comptait opérer sa jonction avec les Napolitains, qui lui avaient promis leur assistance. C'était là que se trouvait alors le roi de Sicile; mais, inférieure en nombre, son armée sut éviter une rencontre, et se contenta de harceler les troupes allemandes de différents côtés à la fois.

Cependant l'empereur reprit plusieurs villes dont Roger s'était emparé; et, toujours victorieux, il le délogea successivement de Capoue, du Mont-Cassin, et le poursuivit jusque devant Salerne. Salerne était le point central des opérations du roi de Sicile et renfermait ses forces principales. Les flottes réunies des Pisans et des Génois vinrent concourir avec l'armée germanique à la prise de cette ville, d'où allait dépendre le sort de tout le sud de l'Italie. Mais au signal d'un assaut définitif, les habitants demandèrent à capituler; et malgré le mécompte de ceux qui espéraient le pillage, Lothaire, docile aux représentations du Pape, ménagea l'effusion du sang, et accorda des conditions avantageuses. Salerne se rendit; et l'empereur, après avoir investi le duc Ranulphe du gouvernement de l'Apulie et du commandement des troupes al-

lemandes, rejoignit Innocent pour le conduire à Rome.

Ce fut dans ces entrefaites que saint Bernard arriva devant Salerne.

Il avait été retenu à Viterbe par la maladie subite de son frère Gérard, dont l'assistance et les conseils lui étaient précieux. Le voyant dépérir et déjà aux portes de la mort, il se tourna vers Dieu, et le conjura de lui laisser son frère, du moins jusqu'à son retour à Clairvaux. Ce cri du cœur fut entendu au ciel, et Gérard se trouva bientôt en état de se remettre en voyage. Ancien guerrier formé aux usages des camps et du monde, Gérard avait une expérience à laquelle son illustre frère ne dédaignait pas de recourir. Tous deux, en quittant Viterbe, s'étaient d'abord rendus au monastère du Mont-Cassin pour y faire cesser le schisme qui le désolait, et ramener à l'union les religieux égarés[1]. Cette mission avait pleinement réussi; mais saint Bernard y avait épuisé ses forces. A son tour, il tomba malade jusqu'à l'extrémité, et il se crut condamné à finir ses jours loin de ses enfants, sur une terre étrangère. Dans cette persuasion, il écrivit une lettre touchante aux abbés de l'ordre de Cîteaux, et leur dit, entre autres : « Je demande à l'Esprit-

[1] Les moines du Mont-Cassin, entraînés par leur abbé, s'étaient prononcés en faveur d'Anaclet. Saint Bernard convertit cet abbé, et fit reconnaître Innocent par le monastère. (Hist. de Cît., vol. III, liv. v, ch. 2.)

« Saint, au nom duquel vous êtes assemblés, qu'il « m'unisse à vous par les liens de l'unité de nos « âmes. Je lui demande qu'il rende vos cœurs « sensibles aux maux que j'endure, et qu'il vous « fasse ressentir, par la sympathie d'une charité « fraternelle, les sujets de tristesse qui m'acca- « blent.... C'est ma faiblesse, c'est la faiblesse hu- « maine qui parle ainsi; et c'est humainement que « je gémis et souhaite que Dieu diffère de m'appe- « ler à lui, afin de me réunir à vous et de me lais- « ser mourir au milieu de vous[1]. »

Dieu, qui, pour nous servir des expressions de Baronius, voulait confondre les choses les plus puissantes de ce monde par un homme faible et languissant, exauça les désirs de son serviteur, et lui conserva sa vie si pleinement consacrée au service de l'Église. Bernard, miraculeusement rétabli, alla rejoindre à Rome l'empereur et le Souverain Pontife[2]. L'antipape, séparé de Roger et alarmé de sa défaite, s'était de nouveau enfermé au château de Saint-Ange, d'où il dominait encore sur une grande partie de Rome. Mais Bernard renouvela, au foyer même du schisme, les prodiges qu'il avait opérés deux ans auparavant en Lombardie. Il combattit la révolte et l'insubordination par la douceur de sa parole, par ses sages remontrances, par la sainteté de sa vie,

[1] Epist. 145.
[2] Baron. ad. ann. 1137.

Son influence irrésistible ne s'exerça d'abord avec succès que sur quelques partisans isolés de l'antipape; mais bientôt elle s'insinua dans les masses et triompha des esprits les plus obstinés. Il y eut des membres de la propre famille de Pierre de Léon qui vinrent se rendre aux instances de l'abbé de Clairvaux; et l'on pouvait désormais prévoir l'extinction prochaine du schisme. Mais une fatale circonstance sembla ruiner ces espérances et remettre tout en question.

Lothaire tomba malade à Rome. Épuisé de fatigues, ce prince déjà vieux ne songea plus qu'à retourner en Allemagne pour y finir ses jours. A peine cependant put-il être transporté jusqu'à la ville de Trente; de là, toujours impatient de revoir sa patrie, il tenta encore de passer les Alpes; mais les forces lui manquèrent en route, et il expira dans la cabane d'un pâtre, au milieu des montagnes. On conçoit les impressions diverses que cette nouvelle, rapidement portée en Allemagne et en Italie, dut y causer. Dans les circonstances critiques où se trouvait l'Église, la mort d'un empereur qui l'avait dignement servie, pouvait entraîner de grands malheurs. Déjà les intérêts les plus opposés se produisaient au jour, et le roi de Sicile surtout rallumait sur divers points de l'Italie de nouveaux foyers de guerre.

Au milieu de cette crise inattendue, saint Bernard, fort de l'assistance divine, ne se découra-

gea point. Il alla droit, avec l'agrément du Pape, auprès de Roger, afin de le déterminer, s'il était possible, à mettre un terme aux calamités qui désolaient l'Italie.

La mission était périlleuse : c'était le moment où les troupes de Roger et de Ranulphe se trouvaient en présence.

Saint Bernard arrive au camp du roi de Sicile. Il lui apporte des paroles de paix, et l'invite à déposer les armes. Mais Roger, sourd aux remontrances, ne veut entendre aucune proposition. Le saint se retire, et lui annonce, de la part du Dieu des armées, qu'il subirait une défaite honteuse. Cette prédiction se réalise tout aussitôt. La bataille s'engage ; et après un choc vif et meurtrier, Ranulphe, avec sa poignée de soldats, taille en pièces l'armée sicilienne. On raconte qu'après la victoire, ce pieux capitaine mit un genou à terre sur le champ de bataille, et s'écria dans un transport de reconnaissance : « J'en rends grâce à mon Dieu et à son fidèle serviteur ; et je confesse que cette victoire doit être attribuée à sa foi et à ses prières [1] ! » Puis, remontant à cheval, il poursuivit son adversaire et le contraignit à une fuite humiliante.

Saint Bernard, durant ce combat, s'était tenu comme Moïse sur la montagne, les mains élevées

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. V. ch. 4.

Son influence irrésistible ne s'exerça d'ab
succès que sur quelques partisans iso
pape; mais bientôt elle s'insinua d
et triompha des esprits les plus
des membres de la propre far re
Léon qui vinrent se rendre a use
bé de Clairvaux; et l'on p s de
voir l'extinction prochair avait
fatale circonstance serr oppositions
et remettre tout en q désir de con-

Lothaire tomba rdait l'élection du
tigues, ce princ et des députés à Inno-
retourner en A a la conférence à Palerme.
peine cepen assister à leurs débats et se pro-
ville de Tr les lumières de sa conscience. Inno-
sa patrie chargea l'abbé de Clairvaux de porter la pa-
les for dans cette assemblée, et lui adjoignit les
dan cardinaux Heimery et Gérard. Anaclet, de son
gr choisit pour défendre ses intérêts trois car-
dinaux de son parti, Mathieu, Grégoire et Pierre de Pise. Ce dernier était renommé par son éloquence, par sa prodigieuse érudition et son habileté dans la dialectique et la jurisprudence. Roger l'avait expressément désigné, dans l'espérance de confondre le saint abbé de Clairvaux.

En effet, dès l'ouverture de la conférence, Pierre de Pise fit un pompeux discours en faveur d'Anaclet, et appuya, par des citations historiques et des lois canoniques, la validité de son élection;

̃e il réfuta les objections de ses adversai-
'aqua toutes les bases sur lesquelles s'ap-
̃ent.

'irvaux prit ensuite la parole : « Je
'-il à Pierre de Pise, que vous êtes
nce et d'érudition ; et plût à
ussent consacrés à la bonne
si vous faisiez servir vo-
qui est juste et légitime, nul
s résister ; et nous autres hom-
s et rustiques, plus habiles à défri-
es terrains qu'à soutenir des disputes, nous
arderions le silence, auquel nous sommes obli-
« gés par notre profession, si la cause de la foi ne
« nous pressait de parler. Et comment pourrions-
« nous nous taire, quand nous voyons qu'Anaclet,
« protégé par le prince qui nous écoute, déchire
« et met en pièces la tunique de Jésus-Christ, que
« ni les païens ni les juifs mêmes n'osèrent diviser
« du temps de sa passion !

« Il n'y a qu'une foi, qu'un Seigneur, qu'un
« baptême ; nous ne reconnaissons ni une double
« foi, ni deux baptêmes, ni deux Seigneurs. Et
« pour remonter aux origines de l'histoire, il n'y
« eut qu'une seule arche à l'époque du déluge
« où huit personnes se sauvèrent, tandis que
« ceux qui étaient en dehors de l'arche périrent
« misérablement. Cette arche était la figure de l'É-
« glise. Or, de nos temps, on a construit une nou-

« velle arche ; et puisque maintenant il y en a « deux, il faut de toute nécessité que l'une ou « l'autre soit destinée à périr. Si donc l'arche d'A- « naclet est de Dieu, il faut que celle d'Innocent « périsse ; et ainsi toutes les églises d'Orient et « d'Occident périront, la France périra ; l'Allema- « gne, l'Angleterre, l'Espagne, les royaumes les « plus reculés, seront abîmés dans la perdition ; « en outre, les ordres des Camaldules, des Char- « treux, de Grandmont, de Prémontré, de Cî- « teaux, et une infinité d'autres compagnies de « serviteurs et de servantes de Dieu, seront envelop- « pés dans le même naufrage, avec les évêques, les « abbés et les princes chrétiens ; tous périront, « tous, excepté Roger ! Roger seul sera sauvé !.... « Non, à Dieu ne plaise ! la religion ne périra « point dans tout l'univers ; et l'ambitieux Anaclet « ne possédera pas lui seul le royaume du ciel, « d'où les ambitieux sont exclus[1] ! »

Ces paroles, animées de la grâce pénétrante que donne l'esprit de Dieu, frappèrent vivement le prince et le reste des auditeurs. Pierre de Pise lui-même n'osa répliquer, et demeura muet. Alors saint Bernard lui serra la main, et lui dit : « Croyez-moi, rendons-nous ensemble dans la même arche, et nous y habiterons en toute sécurité. » Il acheva de le convaincre en particulier, et tous

[1] Ann. Cist., p. 328, n. 9, 10.

deux partirent pour Rome, où Pierre fit sa soumission à Innocent[1]. Quant au roi de Sicile, malgré l'incontestable résultat de la conférence, il n'osait encore prendre un parti décisif : ses intérêts prévalaient dans son esprit sur le droit et la justice; et, à l'exemple de Pilate, après avoir demandé ce que c'était que la vérité, il se détourna pour ne pas l'entendre, fasciné par les considérations politiques qui l'attachaient à l'antipape.

Mais ces longs débats touchaient à leur fin. Anaclet tomba malade, abreuvé de chagrins et de dégoûts. Il s'était vu insensiblement dépossédé de toutes ses ressources et abandonné de ses plus zélés partisans. Ces revers, loin de le faire rentrer en lui-même, l'aigrirent davantage et le plongèrent dans un désespoir qui épuisa le reste de sa vie. Il mourut dans les premiers jours de l'année 1138. Le schisme, cependant, ne s'éteignit point avec sa personne. Les cardinaux de son parti s'étaient trop compromis dans cette déplorable affaire, pour se soumettre à Innocent. Poussés par le désir de complaire au roi de Sicile et de favoriser ses intérêts, ils se hâtèrent d'élire un pape à la place d'Anaclet; leur choix tomba sur le cardinal Grégoire, qui prit le nom de Victor.

De nouveaux déchirements, d'incalculables

[1] L'annaliste de Cîteaux rapporte ce fait à la date du 4 janvier 1138 tom. I, p. 334.

malheurs pouvaient résulter de ce schisme nouveau; et saint Bernard, qui les redoutait avec anxiété, usa de toute sa puissance pour préserver l'Église des fléaux qui la menaçaient. Il parvint, par la force de ses prières, encore plus que par la véhémence de ses discours, à dissiper les orages. Victor, le nouvel antipape, se sentit lui-même ému par la grâce; et, peu de jours après son élection, il vint, durant la nuit, auprès du saint abbé de Clairvaux, en manifestant les plus vifs témoignages de repentir.

L'heureux Bernard l'accueillit avec une joie et une charité extrêmes; il le conduisit aux pieds d'Innocent, et lui fit rendre sa soumission au Pape légitime, contre lequel ni les armes, ni le schisme, ni l'hérésie, ni aucun effort de l'enfer n'avaient pu prévaloir. Une vive allégresse éclata à Rome, à la nouvelle du rétablissement de l'union et de la paix. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tous les pays catholiques, et partout on bénissait le triomphe de l'abbé de Clairvaux. Celui-ci prit sa part à la joie universelle : il lui avait été donné, après sept années de travaux et de luttes persévérantes, de voir enfin abattu à terre l'orgueilleux schismatique auquel il avait porté le premier coup. Lisez le récit qu'il fait lui-même de ce grand événement, dans une lettre adressée au prieur de Clairvaux : « Le propre jour de l'octave de la Pente-« côte, nous reçûmes du Seigneur l'accomplisse-

« ment de nos vœux, en revoyant la paix à Rome « et l'union dans toute l'Église. Les partisans de « Pierre Léon sont venus ce jour-là se prosterner « aux pieds du Souverain Pontife, et lui rendre « l'hommage-lige et serment de fidélité. Le clergé « de l'antipape s'est également humilié aux genoux « du Pontife, avec l'idole elle-même qu'on avait « élevée sur le trône; et tous sont rentrés dans « l'obéissance. Cet heureux événement a causé une « allégresse universelle. Si je n'avais eu en quelque « sorte le pressentiment de cette issue, je serais re- « venu depuis longtemps parmi vous. Maintenant il « n'est plus rien qui m'arrête ici; et au lieu de dire « comme naguère : Je partirai; je dis : Je pars. « Oui, je pars dans ce moment même, et j'em- « porte pour prix de mes courses la victoire de « Jésus-Christ et la paix de l'Église.

« L'homme qui vous remettra cette lettre ne me « précédera que de quelques jours. Voilà de bon- « nes nouvelles! mais les œuvres sont encore meil- « leures. Je pars chargé des fruits de la paix. Il fau- « drait être insensé ou impie pour ne pas s'en « réjouir. Adieu [1]! »

[1] Epist. 318.

CHAPITRE XXVI.

Retour de Rome à Clairvaux. — Fondation de nouveaux monastères. — Mort de Gérard, frère de saint Bernard. — Oraison funèbre.

Saint Bernard avait excité à Rome un enthousiasme qui surpassait celui qui signala son voyage en Lombardie. « Lorsqu'il se montrait dans les rues, rapporte un biographe contemporain, les nobles lui formaient un cortége, le peuple poussait des acclamations de joie, les dames le suivaient, et tout le monde s'empressait autour de lui avec les plus vives démonstrations du respect et de la déférence. Mais combien de temps, s'écrie le même auteur, supporta-t-il cette gloire? Combien de temps jouit-il de son repos, après de si longues fatigues? Il ne prit pas seulement un jour de relâche pour chaque année de travail [1]; et,

[1] Nec diem pro anno recipere acquievit.

lui qui avait employé sept années entières à combattre la discorde, à rétablir la paix, à cimenter l'union, ne put se résoudre, malgré les instances de ses amis, à demeurer plus de cinq jours à Rome, après l'extinction du schisme[1]! »

Le serviteur de Dieu avait hâte de fuir les applaudissements du monde, et de chercher dans la solitude un repos plus doux au sein de ses frères, au milieu des enfants de Dieu dont les affections se confondaient avec la sienne dans une même flamme d'amour.

Revenu à Clairvaux vers la fin de l'année 1138[2], il s'occupa de déverser la plénitude de son monastère en une foule de canaux qui allèrent porter au loin et dans toutes les parties de l'Europe les eaux fécondes de la grâce et de la piété chrétienne.

L'Allemagne, la Suède, l'Angleterre, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suisse, même l'Asie, demandèrent à la France des apôtres de l'école de Clairvaux; et ces généreux disciples, pauvres et dépourvus de secours, quittaient en pleurant leur désert, et répandaient en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ. Nous ne mentionnerons point ici le nombre considérable de maisons issues de Clairvaux, qui, dès ce temps, fleurirent pour l'édification du monde. Le seul catalo-

[1] Vita s. Bern., lib. II, auct. Ernaldo, cap. VII, n. 47.
[2] Ann. Cist., I, p. 339, n. 1, 2.

gue de ces fondations remplirait un volume[1]. Mais nous dirons quelque chose du monastère que saint Bernard établit à Rome, sur la demande d'Innocent II. Ce Pontife, voulant posséder, au centre de la chrétienté, des religieux dont la vie fût un parfait modèle de sainteté, leur offrit les bâtiments vides de Saint-Anastase, près des eaux Salvies, qu'on nommait aussi l'abbaye des Trois-Fontaines[2]. Saint Bernard y envoya, selon la coutume, douze moines sous la conduite de Bernard de Pise, disciple et digne fils de celui dont il portait le nom. Une glorieuse destinée lui était réservée : il devint Pape sous le nom d'Eugène III, et nous verrons dans la suite les édifiants détails de son histoire. Mais outre ce Pontife qui, du dernier rang des moines de Clairvaux, fut élevé à la plus haute dignité du monde, la même école forma un nombre considérable d'hommes apostoliques, qui successivement sortirent du cloître pour occuper les plus éminentes chaires épiscopales. Le secrétaire intime de saint Bernard,

[1] On peut voir dans les Annales de l'ordre de Cîteaux l'histoire détaillée de ces fondations. La plupart offrent un grand intérêt; mais elles sont trop nombreuses pour trouver place dans cet ouvrage.

[2] Cet édifice, un des plus anciens de la chrétienté, occupe l'endroit où saint Paul fut décapité. On le nommait Trois-Fontaines, à cause de la tête de l'apôtre, qui, en roulant à terre, fit trois bonds, d'où jaillirent trois fontaines qu'on voit encore aujourd'hui. Ce fut en 625 que l'abbaye se releva sous l'invocation de saint Anastase. Elle tomba de nouveau en ruine, et Innocent II la fit rebâtir pour les religieux de Clairvaux, en l'année 1138. (Voy. Ann. Cist., I, p. 392.)

nommé Baudoin, qu'Innocent II avait retenu à Rome, devint cardinal et archevêque de Pise. Étienne et Hugues, autres moines de Clairvaux, se virent à la même époque décorés de la pourpre romaine, et reçurent la charge des deux célèbres églises d'Ostie et de Palestrine. Les diocèses de Lausane, de Sion, de Langres, d'Auxerre, de Nantes, de Beauvais, de Tournay, d'Yorck en Angleterre, plusieurs villes d'Allemagne, deux villes d'Irlande, demandèrent et obtinrent pour évêques des disciples de saint Bernard, qui relevèrent par leur sainteté la gloire de l'épiscopat [1].

Mais la grande âme qui enfantait, comme une mère féconde et bénie, tant d'illustres prélats; le prophète de Dieu, dont les enfants remplissaient tous les degrés de la hiérarchie de l'Église, l'humble Bernard demeura constamment au degré le plus bas; et jamais il ne voulut échanger contre aucun autre avantage celui d'être le serviteur du dernier de ses frères.

Le saint abbé, malgré les soins nombreux que réclamaient les fondations nouvelles, avait repris, dès son arrivée à Clairvaux, l'explication quotidienne du Cantique des cantiques. Intarissable dans ses discours, il ne se lassait point de considérer l'amour infini que Jésus-Christ porte aux enfants des hommes; et sa parole, chaude et

[1] Vita S. Bern., lib. II, auct. Ernaldo, cap. VIII, n. 49.

abondante, versait dans les âmes la vie du ciel et les délices dont son propre cœur était inondé.

Cependant il eut à peine recommencé le cours de ces admirables conférences, que son frère Gérard tomba subitement malade. Cette affliction lui rappela la prière qu'il avait faite à Dieu alors que, se trouvant encore à Viterbe, il n'avait demandé la vie de son frère que jusqu'au retour du voyage. Le saint avait oublié cet accord; mais, hélas! il reconnut que le moment était venu où il fallait se séparer d'un frère qui lui était uni si étroitement par les liens de la grâce et de la nature. Gérard lui-même attendait avec tranquillité son heure suprême, et enfin il rendit le dernier soupir en achevant le chant d'un psaume, heureux de mourir entre les bras d'un frère qui était son père en Jésus-Christ! A l'occasion de cette mort, saint Bernard étonna toute la communauté de Clairvaux par sa fermeté extraordinaire, et par la victoire qu'il remporta sur lui-même. Comme le roi-prophète, il s'était livré à une vive douleur tant que Gérard était malade et mourant; mais une fois mort, il se montra inflexible, et sembla avoir étouffé en lui toute plainte, tout gémissement, toute marque de sensibilite. Lui-même présida aux tristes soins des funérailles; il dirigea l'office, les prières; et pendant la funèbre cérémonie, son calme, son impassibilité frappa d'autant plus les nombreux chœurs de moines, qu'elle contrastait avec l'afflic-

tion de ces derniers, qui ne pouvaient contenir leurs larmes et leurs sanglots. Saint Bernard jusque alors n'avait jamais perdu aucun religieux sans le pleurer avec la tendresse d'une mère ; et comment, dans cette circonstance, n'avait-il pas une larme à donner à un frère si uniquement bien-aimé, à une âme qui adhérait à la sienne par tant d'amour et de sympathie?

Écoutons de sa propre bouche l'explication de ce fait étrange. Le jour même de la sépulture, le saint, pour n'omettre aucun de ses devoirs, monta en chaire et continua l'explication du Cantique des cantiques. Mais tout à coup il s'arrête ; sa voix s'éteint dans les larmes ; la douleur le suffoque, ses sanglots soulèvent et brisent sa poitrine... Enfin, il s'épanche dans le sein de ses frères, et prononce l'admirable discours qu'on va lire. Nous le transcrivons presque en entier, malgré sa longueur, pour la consolation de ceux qui pleurent, et afin de leur communiquer les vives émotions que nous avons ressenties nous-même à la lecture de cette oraison chrétienne :

« .... Mon affliction et la douleur qui m'accable
« me forcent de finir ce discours.... Pourquoi dissi-
« mulerais-je ce que j'éprouve? Le feu que je cache
« dans mon sein consume mes entrailles et me dé-
« vore ; plus je m'efforce de le contenir au dedans
« de moi, plus il me gagne et me fait violence.
« Comment donc pourrai-je développer ce can-

« tique d'allégresse, tandis que mon âme est triste « et abattue? L'excès de ma douleur m'ôte toute « liberté d'esprit, et le coup qui me frappe éteint « en moi toutes les lumières. Jusqu'ici j'ai fait des « efforts, j'ai pu me vaincre, de peur que les sen- « timents de la nature ne l'emportent sur ceux de « la foi. Vous l'avez remarqué, sans doute; j'ai « suivi le triste convoi sans verser une larme, tan- « dis qu'autour de moi tous pleuraient abondam- « ment: je suis demeuré l'œil sec près de cette « tombe, dont la vue me navrait le cœur. Revêtu « des habits sacerdotaux, j'ai dit sur le défunt les « prières de l'Église; j'ai jeté de mes mains, selon « la coutume, la terre sur le corps de mon frère « bien-aimé qui, dans peu de temps, sera réduit en « poussière. Vous vous étonniez de ne pas me voir « fondre en larmes, vous qui pleuriez moins en- « core sur le défunt que sur moi-même! Et, en ef- « fet, quel cœur, fût-il plus dur que le bronze, ne « serait touché de me voir survivre à Gérard?... « C'est que je recueillais en moi toutes les forces « de la foi pour vaincre mon extrême douleur, « pour résister à l'entraînement de l'affection na- « turelle, me représentant et posant fixement de- « vant mes yeux tous les motifs capables de sou- « tenir mon courage, de résister à ma faiblesse....

« Mais je n'ai point possédé sur mes sentiments « autant de pouvoir que sur mes larmes, selon « qu'il est écrit : *J'ai été affligé, et j'ai gardé le*

« *silence*[1]. J'ai voulu concentrer mes douleurs en « moi-même, et elles sont devenues plus brûlantes « et plus incisives. Maintenant je m'avoue vaincu, et « il faut que mes souffrances se produisent et s'é- « panchent au dehors. Qu'elles apparaissent donc « aux yeux de mes enfants, afin qu'ils aient com- « passion de moi et me consolent avec plus de « tendresse! Vous savez, mes enfants, combien « ma peine est légitime; car vous connaissiez ce « compagnon fidèle qui m'a laissé seul dans la voie « où nous marchions ensemble. Vous connaissiez « les services qu'il me rendait, le soin qu'il pre- « nait de toutes choses, la diligence qu'il appor- « tait dans ses actions, la douceur dont il assaison- « nait sa conduite. Qui me pouvait être aussi né- « cessaire que lui? Qui m'a aimé autant que lui? « Il était mon frère par les liens du sang; mais il « l'était bien plus par les liens de la religion. Plai- « gnez mon sort, vous qui n'ignorez rien de tout « cela! J'étais infirme de corps, et il me soutenait; « j'étais timide, et il me fortifiait; j'étais lent, « et il m'excitait; je manquais de mémoire et de « prévoyance, et il m'avertissait. O mon frère! « pourquoi m'as-tu été arraché? Pourquoi, ô mon « bien-aimé, as-tu quitté ton frère? O homme se- « lon mon cœur! pourquoi avons-nous été séparés « par la mort, nous qui marchions si étroitement

[1] Ps. 76.

« unis pendant notre vie? Non, cette cruelle sé-
« paration n'aurait pu arriver autrement que par la
« mort! Qui donc aurait pu altérer ce lien d'a-
« mour si doux, si tendre, si vif, si intime, sinon
« la mort, l'implacable mort, l'ennemie de toute
« douceur? Mort cruelle! par l'enlèvement d'un
« seul, tu fais mourir deux à la fois : car la vie
« qui m'est laissée me pèse plus que toutes les
« morts ensemble.... O mon Gérard, il m'eût
« été plus avantageux de mourir que de te per-
« dre! Ton zèle m'animait dans mes devoirs; ta
« fidélité me consolait en tous temps, ta prudence
« accompagnait toutes mes démarches... Nous jouis-
« sions ensemble de notre union fraternelle; notre
« conversation nous était chère à tous deux; mais
« moi seul j'ai perdu ce bonheur; car pour toi,
« tu as trouvé des consolations plus grandes; tu
« jouis de la présence immortelle de Jésus-Christ
« et de la compagnie des anges; mais moi, qu'ai-je
« reçu pour remplir le vide que tu laisses?.... Ah!
« que je voudrais savoir quels sentiments tu
« éprouves maintenant à l'égard de ton frère, qui
« était ton unique bien-aimé, si toutefois il t'est
« permis encore de penser à nos misères, de t'oc-
« cuper de nos douleurs, toi qui es plongé dans
« les flots de la lumière divine et qui es enivré de
« l'éternelle félicité! Car peut-être qu'encore que
« tu nous aies connu selon la chair, tu ne nous
« connais plus de cette sorte?.... *Celui qui est at-*

« *taché à Dieu n'est qu'un même esprit avec lui*[1]. Il « ne peut plus avoir de pensée et de goût que « pour Dieu et pour les choses de Dieu, parce qu'il « est tout rempli de Dieu. Or, *Dieu est amour*[2]; « et plus une âme est unie à Dieu, plus elle est « remplie d'amour. Il est vrai que Dieu est impas« sible, mais il n'est point insensible; car la qua« lité qui lui est propre est de compatir et de « pardonner. Ainsi, il faut que tu sois miséricor« dieux, toi qui es uni à celui qui fait miséri« corde; et bien que tu sois délivré de la misère, « tu ne laisses point de compatir à nos souffran« ces; et ton affection, pour être transformée, n'a « point diminué... Tu t'es dépouillé de tes infir« mités, mais non point de ta charité, car *la cha« rité demeure*[3], dit l'apôtre. Non, tu ne m'oublie« ras point dans l'éternité!...

« Hélas! qui consulterai-je désormais dans mes « douleurs, à qui recourrai-je dans mes embar« ras? Qui portera avec moi le fardeau de mes « maux? Qui me prémunira contre les périls qui « m'environnent? C'étaient les yeux de mon Gé« rard qui conduisaient mes pas. Ton cœur, ô mon « frère, était plus chargé, plus occupé que le mien « des soins qui m'accablent; par ta langue si douce « et si onctueuse, tu venais me suppléer et me re-

[1] I Cor., 6.
[2] I Jean, 4.
[3] I Cor., 13.

« tirer des entretiens séculiers, afin de me laisser « jouir du silence que j'aime..... Il arrêtait le tor- « rent des visites, et ne souffrait pas que toutes in- « différemment vinssent absorber mon loisir; lui- « même se chargeait de les recevoir, et ne me « les amenait que lorsqu'il le jugeait nécessaire. « Oh! l'homme ingénieux, oh! l'ami fidèle! Il « remplissait tout à la fois les devoirs de l'amitié et « les devoirs de la charité! Ce n'est pas que son « goût le portât à ces soins importuns; mais il s'en « chargeait pour me ménager, pour me soulager, « croyant que mon repos serait plus avantageux « au monastère que le sien..... Aussi, aux appro- « ches de sa mort : Vous savez, dit-il, ô mon Dieu, « qu'autant qu'il a été en moi j'ai toujours désiré « la retraite et m'occuper uniquement de vous; « mais ce fut votre service, la volonté de mes frè- « res, le devoir de l'obéissance, et surtout l'a- « mour de ce frère qui tout ensemble est mon « père et mon supérieur, qui m'ont engagé dans « les affaires temporelles du monastère!.... Oh « oui, c'est la vérité! C'est à Gérard que je suis « redevable du progrès que j'ai pu faire dans ma « voie. Tu étais dans l'embarras des affaires, tan- « dis que je me recueillais en mon Sauveur, ou « bien que je vaquais à l'instruction de mes enfants. « Et certes je pouvais me reposer en toute assu- « rance, tant que tu agissais au dehors comme « mon bras, comme la lumière de mes yeux,

« comme mon cœur et ma langue. Oui, ta main « était infatigable, ton œil était simple, ton « cœur était pur, et ta langue judicieuse, selon « qu'il est écrit : *Le juste médite la sagesse, et sa « langue parle avec prudence*[1]... Gérard m'était « utile en toutes choses, dans les grandes et dans « les petites, dans les choses publiques et dans les « choses particulières, dans celles du dedans et « dans celles du dehors. Je dépendais véritable- « ment de lui, car il était tout pour moi, et ne me « laissait en quelque sorte que le nom et l'honneur « de ma charge; lui seul en portait le poids. On « m'appelait abbé, mais c'était lui qui en remplis- « sait les plus pénibles fonctions; et ainsi, par « son dévouement, il me procurait le temps né- « cessaire à mes exercices, à mon oraison, à mes « lectures, à mes prédications, à mes pratiques « intérieures...

« Coulez donc maintenant, coulez, larmes, puis- « que vous avez besoin de vous répandre! Que « les cataractes de mes yeux s'ouvrent et que les « eaux en sortent avec abondance, pour me laver « des fautes qui m'ont attiré ce châtiment!... Je « m'attriste, mais je ne murmure pas. La justice « divine s'est acquittée envers nous deux : l'un a « été puni, parce qu'il a dû l'être; l'autre a reçu « la couronne, parce qu'il l'avait méritée. Je dirai

[1] Os justi meditabitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium. (Psal. 36.)

« donc : Le Seigneur s'est montré également juste « et miséricordieux ; il nous l'avait donné, il nous « l'a ôté, et si nous sommes désolés de sa perte, « n'oublions pas le don qui nous avait été fait..... « Je demande qu'on supporte mes plaintes avec « patience. Sans doute on voit tous les jours des « morts qui pleurent des morts. Mais que font-« ils? Beaucoup de bruit et peu de fruit [1]. Ceux « qui pleurent de la sorte sont eux-mêmes dignes « de larmes... Pour moi, je ne regrette point les « choses de ce monde ; mais je regrette Gérard. « Mon âme était tellement adhérente à la sienne « que les deux n'en faisaient qu'une. Assurément « les liens de la chair contribuaient à cet attache-« ment ; mais ce qui nous unissait surtout, c'était « le lien du cœur, la conformité des pensées, des « volontés, des sentiments. Et comme nous étions « en toute vérité un seul cœur, le glaive de la « mort nous a percés tous deux à la fois, et nous « a séparés en deux parts ; l'une a été placée au « ciel, l'autre est laissée sur la terre et dans la « boue!... Quelqu'un me dira peut-être : Votre « douleur est charnelle! Je ne nie point qu'elle ne « soit humaine, comme je ne nie pas que je ne « sois homme. Si cela ne suffit pas, j'accorde en-« core qu'elle soit charnelle, puisque moi-même « je suis charnel, esclave du péché, destiné à la

[1] Videmus quotidie mortuos plangere mortuos suos, fletum multum et fructum nullum; et vere plorandi qui ita plorant! etc.

« mort, assujetti à la misère. Quoi! Gérard m'est « enlevé, mon frère par le sang, mon fils par la « religion, mon père par ses soins, mon unique « par ses sentiments, mon intime par son amour... « Il m'est enlevé, et je ne le sentirais pas! Ah! je « suis blessé; mais déchiré douloureusement!...... »

A ce moment, le saint abbé s'arrête, suffoqué par ses larmes. L'auditoire gémit et pousse des sanglots. Il reprend d'une voix entrecoupée :

« Pardonnez-moi, mes enfants... ou plutôt, puis- « que vous êtes mes enfants, compatissez aux dou- « leurs de votre père... Non, je ne murmure point « contre les jugements de Dieu! Dieu rend à chacun « selon ses œuvres : à Gérard la couronne qu'il a « conquise; à moi la peine qui m'était salutaire.... « Dieu veuille, ô Gérard, que je ne t'aie point « perdu, mais seulement que tu m'aies précédé, « et que je te suive là où tu es! Car assurément « tu es allé rejoindre ceux que tu conviais à louer « Dieu, lorsqu'au milieu de cette dernière nuit, « avec un visage serein et d'une voix d'allégresse, « tu entonnas tout d'un coup, à la grande surprise « des assistants, ce verset du psaume : *Vous qui « êtes dans les cieux, louez le Seigneur, louez-le au « plus haut des cieux* [1]! Alors déjà, ô mon frère, « il faisait jour pour toi malgré notre nuit; et « cette nuit était pour toi toute lumineuse. On

[1] Laudate Dominum de cœlis; laudate eum in excelsis. (Psal. 481.)

« m'appela pour assister à cette merveille, pour « voir un homme se réjouir dans sa mort. *O mort, « où est ta victoire! O mort, où est ton aiguil- « lon*[1] ! Tu n'es plus pour lui un aiguillon, mais bien « une jubilation! Cet homme meurt en chantant, « et chante en mourant! Et la mort, cette mère « de la tristesse, devient pour lui une source de « joie! Je ne fus pas plus tôt arrivé près du mou- « rant, que je l'entendis prononcer à haute voix « ces dernières paroles du psalmiste : *Mon Père, « je remets mon esprit entre vos mains*[2]! Puis, ré- « pétant ce même verset, et appuyant sur ces « mots : *Père! Père!* il se tourna vers moi, et me « dit en souriant : Ah! quelle bonté de Dieu d'être « le père des hommes; et quelle gloire pour les « hommes d'être les enfants de Dieu! C'est ainsi « que mourut celui que nous pleurons; et j'avoue « qu'il a presque changé mon deuil en réjouis- « sance, tellement son bonheur me faisait oublier « ma misère!...

« Seigneur, je me souviens du pacte que j'ai « fait avec vous, et de vos miséricordes, afin que « vous soyez justifié dans vos paroles, et que vous « triomphiez de nos jugements! Lorsque l'année « dernière nous étions à Viterbe pour la cause de « l'Église, Gérard tomba malade; et le mal deve-

[1] Ubi est, mors, victoria tua! Ubi est, mors, stimulus tuus! (I Cor., xv, 55.)

[2] In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. (Ps. 30.)

« nant plus dangereux de jour en jour, il me parut « que le temps était venu où Dieu voulait l'appe- « ler à lui. Je ne pus alors me résoudre à perdre « sur une terre étrangère ce doux compagnon de « mon voyage, et désirant ardemment le ramener « entre les mains de ceux qui me l'avaient confié « (car tout le monde l'aimait, et il méritait d'être « aimé de tout le monde!), je me mis à prier et à « gémir, et je dis au Seigneur : Seigneur, atten- « dez jusqu'au retour! Attendez que je l'aie rendu « à ses amis, à ses frères; après cela, prenez-le, « si telle est votre volonté, et je ne me plaindrai « pas!

« Vous m'avez exaucé alors, et vous l'avez guéri! « Nous achevâmes l'ouvrage que vous nous aviez « confié, et nous revînmes ensemble avec joie, « rapportant avec nous les fruits de la bénédic- « tion. Hélas! j'avais presque oublié mes promes- « ses; mais vous vous en souveniez, Seigneur, et « j'ai honte de mes sanglots qui me reprochent « mon infidélité..... Que dirai-je de plus? Vous « avez redemandé ce qui vous appartenait; vous « avez repris ce qui était à vous.... Mes larmes « m'empêchent de continuer.... Seigneur, je vous « prie, arrêtez, arrêtez ces larmes et modérez ma « douleur[1] »

[1] In Cant. cantic., serm. 26.

CHAPITRE XXVII.

Suites heureuses de l'extinction du schisme. — Prépondérance de la papauté en Italie, en Allemagne, en France. — Démêlés de Louis VII avec le comte de Champagne. — Médiation de saint Bernard. — Visite de saint Malachie à Clairvaux.

La tristesse répandue sur le visage de saint Bernard, ses traits altérés, et la douleur profonde à laquelle son corps même était en proie, découvraient, plus encore que ses paroles, la plaie de son cœur. Cependant, selon le précepte de l'Écriture, il ne se laissa point abattre au jour de l'affliction [1]; et la croix sur laquelle il demeurait fidèlement attaché lui communiquait une vertu mâle et généreuse.

L'Italie recueillait alors les fruits de ses travaux. Innocent II, dès l'extinction du schisme, s'appliqua à guérir les maux de la guerre et à étendre sur toute la chrétienté les rameaux de la paix qui

[1] Noli cunctari in tempore angustiæ. (Eccl., x, 29.)

refleurissait à Rome. Il tint dans la capitale du monde catholique un concile, où plus de mille évêques se réunirent sous sa présidence[1]. On y travailla au rétablissement de la discipline; et afin de pénétrer les schismatiques de la gravité de leurs fautes, le concile dépouilla de toutes fonctions et de toutes leurs dignités les cardinaux et les prélats qui avaient embrassé le parti d'Anaclet.

Cette mesure sévère atteignit, aussi bien que les autres, le cardinal Pierre de Pise, celui-là même qui, après avoir été le principal fauteur du schisme, se rendit à saint Bernard, et abjura son erreur entre les mains du Pape. C'est pourquoi, ne croyant pas mériter un châtiment contre lequel d'ailleurs la parole de l'abbé de Clairvaux l'avait garanti, il s'adressa à ce dernier, pour se plaindre de la rigueur qui le frappait, et contre laquelle il réclamait la foi promise.

Bernard reconnut la justice de cette cause et la prit à cœur. Il écrivit plusieurs fois à Innocent en faveur du cardinal, sans obtenir de réponse satisfaisante; il indisposa même le Pape, à force de revenir sur le même objet; mais sa grande âme, affamée de justice, ne put se résoudre à sacrifier les droits légitimes du cardinal. Il adressa de nouvelles lettres au Pape, au risque de perdre en-

[1] Annal., t. I, p. 372.

tièrement ses bonnes grâces, et les termes dont il se sert sont remarquables : « Qui donc me fera « justice de vous-même ? dit-il au Souverain Pon- « tife. S'il y avait au-dessus de vous un juge devant « lequel je puisse vous citer, je vous montrerais de « quelle sorte vous auriez mérité que j'en agisse en « cette rencontre. Il y a le tribunal de Jésus-Christ ; « je ne l'ignore pas. Mais à Dieu ne plaise que je « vous accuse devant ce tribunal, où je voudrais au « contraire pouvoir vous défendre ! C'est pourquoi « j'ai recours à celui qui a reçu la mission de ren- « dre justice à tous ; j'en appelle de vous à vous- « même[1] »

Les effets de ses énergiques démarches n'ont point été rapportés par les auteurs contemporains ; mais un annaliste, Manriquez, assure que le Pape se rendit aux représentations du saint, et qu'il rétablit Pierre de Pise dans ses hautes dignités.

Innocent II avait reconquis à Rome et dans tous les États chrétiens la plénitude de sa puissance ; il l'affermit entre ses mains et en usa avec succès. Ce fut par son influence que les princes allemands, réunis à Mayence, placèrent sur le trône de l'Empire, cinq mois après la mort de Lothaire, le duc Conrad de Hohenstauffen, le même qui, sous le règne précédent, s'était fait

[1] Epist. 213.

proclamer roi d'Italie. Conrad avait donne au Saint-Siége des gages non équivoques de bonne foi et de dévouement; et lors des dernières campagnes, il s'était montré aussi vaillant que fidèle. Son élection, obtenue au préjudice du gendre de Lothaire, Henri le Superbe, eut pour l'Allemagne de graves conséquences, et ralluma l'interminable lutte des Guelfes et des Gibelins. Cependant, malgré de violentes oppositions, Conrad III fut couronné à Aix-la-Chapelle, par un légat du Pape, le 6 mars 1138.

L'autorité pontificale, partout triomphante, avait, à force de patience, renversé un à un tous les obstacles qui entravaient l'action centrale de la vie et de la civilisation chrétienne. Médiatrice entre les rois et les peuples, cette auguste puissance reprit dans les affaires du monde sa direction souveraine, et poursuivit avec un merveilleux succès le mouvement ascensionnel que Grégoire VII lui avait donné. Il ne restait au Saint-Siége qu'un seul ennemi à combattre; et cet ennemi, intéressé à fomenter de nouveaux schismes, résidait au sein de l'Italie. Roger de Sicile avait dissimulé ses ressentiments, tant que Ranulphe l'avait tenu en échec devant Salerne; mais celui-ci étant mort, et les changements survenus en Allemagne ayant réveillé d'anciennes prétentions, Roger recourut aux armes, et menaça de nouveau les États romains. A la vue de ses progrès, le Pape alarmé ne crut pas devoir

attendre le secours des troupes étrangères : il leva lui-même une armée, et marcha en personne contre le roi de Sicile. Son zèle et de pressants dangers le remplirent de résolutions intrépides : il fallait, dans sa pensée, en finir hardiment avec un adversaire intraitable. La bataille se donna. Mais si elle tourna à l'avantage du pontife, ce ne fut point par la gloire de ses armes; ce fut au contraire par l'humiliation de sa personne. Les deux armées s'étaient à peine rencontrées, que Roger, par une habile manœuvre, enveloppa le Pape avec la majeure partie de ses troupes, et le retint en son pouvoir. Cet événement arriva le 22 juillet 1138. Le Pape fut conduit au camp de Roger; mais celui-ci, à la vue du père commun des fidèles, touché de respect, tomba aux pieds de son prisonnier, et lui témoigna les égards que lui suggérait la foi chrétienne. Innocent lui-même, sensible aux procédés du vainqueur, se montra disposé à plus de condescendance ; et tous deux résolurent de mettre un terme aux hostilités par un traité d'alliance. Les bases de ce traité furent la confirmation des prérogatives que l'antipape avait conférées au roi de Sicile. Roger consentit à recevoir l'investiture de ses possessions de la main du Pape; et à cette condition, il obtint une seconde fois la couronne en qualité de vassal du Saint-Siége. C'est ainsi que la Sicile fut définitivement érigée en royaume, et que la paix put se consoli-

der dans les diverses républiques d'Italie. Les avantages matériels restèrent à la maison de Roger; mais au Saint-Siége revinrent tous les avantages spirituels de cette alliance. Innocent II, victorieux même dans sa défaite, sut profiter de ces conjonctures heureuses pour ajouter à la puissance spirituelle tout ce qu'il enlevait au pouvoir des princes temporels. Des deux côtés, sans doute, il y eut plus d'un excès; mais à défaut d'une civilisation mûre, il fallait à cet âge une main ferme qui réglât l'équilibre des droits politiques. Innocent avait fait preuve de vigueur et de zèle alors qu'il se trouvait banni de Rome et dénué de secours : rétabli sur le siége de saint Pierre et vainqueur de tous ses ennemis, sa fermeté se déploya parfois jusqu'à l'obstination, et il s'opposa comme un roc inébranlable aux volontés arbitraires des souverains.

Dans le temps même où finirent les guerres d'Italie, il s'éleva entre le Pape et le roi de France une contestation nouvelle qui devint sanglante. La part que saint Bernard prit à cette affaire exige que nous la rapportions avec quelques détails.

Les bénéfices de l'Église, perpétuel objet de disputes entre les pouvoirs spirituels et temporels, avaient excité la cupidité de Louis VII. Ce jeune prince, jaloux d'exercer son autorité sur les provinces nouvellement réunies à la France par son mariage avec Éléonore, leur contestait le droit

d'élection et certaines autres libertés ecclésiastiques. En plusieurs occasions, de graves désordres éclatèrent à la suite de ces prétentions réciproques; mais lorsque le siége de Bourges, métropole d'Aquitaine, vint à vaquer, Louis VII voulut forcer le choix du chapitre et lui imposer une de ses créatures. Le chapitre résista; et le Pape, tranchant la discussion, nomma de sa propre autorité Pierre de Lachâtre à l'archevêché de Bourges.

Cette énergique intervention fut regardée par Louis le Jeune comme un empiétement et une usurpation sur les droits de la couronne; il jura, dans sa colère, que jamais il ne permettrait à Lachâtre de prendre possession de son siége; et, joignant les actes à sa parole, il poursuivit l'archevêque, qui se réfugia sur les terres de Thibaut, comte de Champagne.

Thibaut, déjà brouillé avec le roi pour une offense personnelle [1], prit les armes et repoussa les troupes royales; mais, inférieur en nombre, il vit ses domaines envahis et ravagés par le meurtre et le pillage. Innocent II n'avait pu contempler de sang-froid les vengeances de Louis le Jeune, et lui

[1] Louis VII avait fait casser par plusieurs évêques, sans attendre le jugement du Saint-Siége, le mariage de son cousin Raoul de Vermandois avec la sœur du comte de Champagne. Le Pape, ne pouvant tolérer ce scandale, excommunia Raoul, et cassa le second mariage que Raoul s'était hâté de contracter avec une parente du roi.

avait adressé des menaces sévères. Saint Bernard lui-même, l'ami de Thibaut et le directeur de sa conscience, s'était entremis dans cette querelle pour en arrêter les funestes conséquences. « Je crains, « écrivit-il au jeune roi, que Votre Altesse ne rende « mes travaux inutiles. Il paraît qu'elle quitte avec « trop de légèreté les conseils sages, tandis qu'elle « écoute, au contraire, les suggestions du démon, « qui la pousse à mettre tout à feu et à sang... « Votre Altesse se forme, par un secret jugement « de Dieu, une fausse idée des choses; elle regarde « comme un affront ce qui lui est honorable, et » comme un honneur ce qui lui est honteux; on « peut lui reprocher d'aimer ses ennemis et de haïr « ses amis. Si vous continuez d'en agir ainsi, j'ose « vous prédire que votre péché ne restera pas long-« temps impuni. Je vous exhorte, avec le zèle « d'un fidèle serviteur, de mettre fin à ces procé-« dés, de vous convertir, à l'exemple du roi de « Ninive, et de prévenir la main de Dieu qui déjà « est levée pour vous frapper... Souvenez-vous de « ces paroles : *Les blessures d'un ami valent mieux « que les baisers d'un ennemi*[1]. »

De tels avertissements ne manquaient pas d'ordinaire de produire leur effet; mais l'esprit du monarque était trop exaspéré contre le Pape, trop emporté contre ceux qui avaient méconnu

[1] Epist. 221.

l'autorité royale, pour prêter l'oreille à la parole de l'homme de Dieu. Il sembla même affronter l'anathème que le Souverain Pontife prononça contre lui; et embrassant dans une même haine Pierre de Lachâtre et ceux qui l'avaient protégé, il continua ses courses en Champagne, souleva contre Thibaut de puissants ennemis, et donna plein cours à ses injustes ressentiments. Ce furent ses propres excès qui épuisèrent sa colère. Il avait ordonné l'attaque du bourg de Vitry, qu'il assiégeait; bientôt il s'en rend maître; à sa parole, on y met le feu. Les flammes, malheureusement, gagnent la principale église, où la plupart des habitants s'étaient réfugiés; et Louis VII contempla avec horreur les sinistres effets de sa vengeance[1]. Plus de treize cents habitants, hommes, femmes et enfants, périrent d'une manière effroyable dans cet incendie; leurs cris déchirants retentirent au cœur du roi et le frappèrent d'épouvante; le remords abattit son orgueil; il devint tout à coup docile au Pape; et voulant sans retard rentrer dans la communion de l'Église, il conjura saint Bernard de solliciter son absolution. Chose bizarre! il ne se croyait point en droit de déposer les armes, à cause du serment qu'il avait prononcé contre Pierre de Lachâtre, et il demanda tout ensemble à Rome l'absolution de ses crimes et

[1] Le nom de *Vitry le Brûlé* atteste aujourd'hui encore cette catastrophe. (Voy. Recueil des historiens de France, t. XII, p 116.)

solution du serment qui l'avait porté à les commettre! « Vous n'ignorez pas, écrivit en cette oc« casion saint Bernard au Souverain Pontife; vous « n'ignorez pas que c'est un déshonneur chez les « Français de violer un serment, même inconsi« déré, quoique tout homme de bon sens recon« naisse que nul n'est obligé de tenir à des engage« ments illicites[1]. »

Cette affaire traîna en longueur à cause des intérêts du comte de Vermandois qui se compliquaient avec ceux du comte de Champagne; et durant les négociations, souvent interrompues et reprises, Thibaut se trouvait dans une situation alarmante. Ce vertueux prince, dont tous les historiens s'accordent à faire un magnifique éloge, eut à subir dans sa vieillesse les plus tristes vicissitudes. La plupart de ses vassaux, enhardis par les revers de sa fortune, se déclarèrent contre lui, et continuèrent sourdement les agressions du roi de France. Abandonné de ses amis, et n'ayant plus de troupes pour se défendre, il manda auprès de lui l'abbé de Clairvaux, afin de puiser au sein de la religion la force dont il avait besoin pour supporter de si dures épreuves. Le serviteur de Jésus-Christ lui remit devant les yeux les grands modèles de la vie chrétienne, et l'exhorta à souffrir

[1] Nam probro dicitur, sicut optime nostis, apud Francigenas juramentum solvere, quamlibet male publice juratum sit, quamvis nemo sapiens dubitet, illicita juramenta non esse tenenda. (Epist. 219.)

avec constance pour mériter la vraie gloire. Il lui représenta, à l'exemple de l'apôtre, que Dieu châtie ceux qu'il admet au nombre de ses enfants, et *que la vertu se perfectionne dans l'infirmité* [1]; puisque dans la vie présente la bonne fortune nous rend lâches et indolents, tandis que les choses adverses donnent du ressort aux grandes âmes et les détachent de la terre pour les élever au ciel.

Le saint abbé parvint, après de longues démarches, à terminer les différends. Il réconcilia si parfaitement le comte de Champagne avec le roi de France, que ce dernier, devenu veuf de sa seconde femme, épousa la fille de Thibaut, dont il eut Philippe-Auguste, qui lui succéda au trône [2].

Saint Bernard, dans tout le cours de sa vie publique, n'eut peut-être pas une affaire plus pénible que celle qu'il venait de conduire à une si heureuse fin. L'amitié particulière qu'il portait au comte de Champagne, et les bienfaits immenses dont l'ordre de Cîteaux était redevable à ce prince chrétien, lui avaient imposé l'obligation de soutenir ses droits et ses intérêts. Mais tant de passions s'étaient soulevées dans ces querelles,

[1] II Cor., 12.

[2] Quelques auteurs rapportent que le vieux comte de Champagne alla finir ses jours à Clairvaux où il prit l'habit religieux. Le fait est possible; mais nous n'avons rien trouvé dans les annales contemporaines qui nous permette de l'affirmer.

tant de personnages éminents y avaient pris part, qu'il était difficile de s'y entremettre sans exciter contre soi de redoutables inimitiés. Il y eut un moment où il se vit en butte aux plus vifs ressentiments de la part du roi de France et du Souverain Pontife lui-même. Celui-ci, fatigué des démarches que l'abbé de Clairvaux poussait jusqu'à l'importunité, lui ferma son cœur, et alla si loin, qu'il ne craignit point d'accuser sa droiture [1]. Mais rien ne put ébranler la patience du saint, ni le généreux dévouement qu'il vouait à son ami. Il n'eut de repos qu'après avoir entièrement apaisé cette affaire.

Cependant au milieu des tribulations qui, durant ces tristes incidents, affligèrent la communauté de Clairvaux, saint Bernard éprouva des consolations d'un autre genre, et il se plaisait à répéter le chant du psalmiste : *Vos consolations, ô Seigneur, ont réjoui mon âme, à proportion qu'elle a été remplie de douleurs* [2].

L'une des plus douces joies qu'il ressentit et dont il parle avec une intarissable reconnaissance, fut celle que lui procura la visite de saint Malachie, évêque et métropolitain d'Irlande. Il le connaissait de nom, ou pour parler le pieux langage des chroniqueurs, il le voyait et l'aimait en

[1] Voy. Rép. de S. Bern. à Innocent, epist. 218.

[2] Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. (Psal. 93, 19.)

Dieu depuis longtemps [1]. Ces deux grands saints, mystérieusement attirés l'un vers l'autre, souhaitaient avec ardeur de se rapprocher. L'année 1139 combla leurs désirs. Saint Malachie, obligé de se rendre à Rome, traversa la France et vint à Clairvaux, où son âme, comme le puissant métal qui s'attache à l'aimant, s'unit étroitement au cœur de saint Bernard. A l'aspect des scènes angéliques que présentait le désert de Clairvaux, ravi de voir et d'entendre l'homme extraordinaire qui avait offert au monde cette œuvre du ciel, il s'écria comme la reine de Saba: « Ce que je vois de mes yeux dépasse tout ce qu'on m'avait rapporté de la sainteté de ce monastère! Heureux ceux qui sont à vous! Heureux vos enfants qui jouissent toujours de votre présence, et qui entendent les paroles de sagesse qui sortent de votre bouche! »

Les émotions du saint évêque furent si profondes que, ne pouvant se détacher de Clairvaux, il voulut y finir ses jours. Mais Bernard, bien qu'il lui accordât l'habit de l'ordre, ne consentit point à l'admettre au nombre des religieux ; il l'obligea, au contraire, à continuer son voyage et ses fonctions épiscopales. Saint Malachie, à son retour de Rome, emmena en Irlande plusieurs moines de Clairvaux; il fonda un monastère de l'ordre, qui

[1] Ann. Cist., I, p. 370, n. 1, 2 et seq.

bientôt enfanta quatre autres maisons irlandaises, et procura de nouvelles ressources à la civilisation chrétienne de cette intéressante contrée. Plus tard, à l'occasion d'un second voyage à Rome, saint Malachie revint à Clairvaux ; et là, selon qu'il l'avait désiré et prédit, il mourut entre les bras de saint Bernard, et fut enterré dans l'église du couvent.

La vie et la mort de cet humble apôtre de l'Irlande donnèrent au siècle tant de lumière et de consolation, que Bernard lui-même entreprit d'en écrire l'histoire. Il la publia, ainsi qu'il le déclare dans sa préface, afin de réchauffer les chrétiens tièdes par l'exemple des vertus de saint Malachie [1].

C'est ainsi que l'abbé de Clairvaux employait, à l'édification des fidèles, le loisir que lui laissaient les affaires publiques et ses fonctions abbatiales. D'autres écrits sortirent de sa plume à la même époque. Nous mentionnerons ici sa mémorable lettre au chapitre de Lyon, au sujet de la fête, nouvellement instituée, de l'Immaculée Conception de Marie. Sentinelle vigilante de l'Église, il s'éleva contre une initiative que le Saint-Siége n'avait pas prise encore. Il crut, dans un temps où

[1] De Vit. et Gest. S. Malac. in op. Mabillon, vol. I. — La vie de saint Malachie, divisée en trente et un chapitres, contient de précieux documents sur l'histoire ecclésiastique d'Irlande. Outre ce livre, saint Bernard prononça encore deux sermons sur le même sujet. Ce sont des oraisons funèbres dont l'usage paraît avoir été assez fréquent au douzième siècle.

toutes espèces de nouveautés captivaient les imaginations, devoir signaler au Pape une solennité dont le mystère n'avait point encore été positivement formulé par l'Église. « La Vierge royale, dit« il dans son épître, est comblée de tant de hautes « prérogatives, qu'elle n'a pas besoin de ce nouvel « hommage... Louez-la comme la Vierge révérée « des anges, désirée des nations, connue des pa« triarches et des prophètes, élue de Dieu, choisie « entre toutes les autres ; louez-la comme le canal « des grâces divines, comme la médiatrice du sa« lut, comme la réparatrice du monde ; célébrez « enfin par mille hommages celle qui est élevée « au-dessus des anges ; car c'est là ce que chante « l'Église, et c'est là ce qu'elle m'a appris à chan« ter... Mais j'ai scrupule d'admettre ce qu'elle ne « m'enseigne pas... Du reste, dit-il en terminant, « je défère entièrement ce point, comme tous les « autres, au jugement et à l'autorité de l'Église ro« maine, et je déclare que je suis prêt à me rétrac« ter, si j'ai avancé quelque chose contre la déci« sion qu'elle portera[1] ».

[1] Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc sicut et cetera quæ ejusmodi sunt, universa reservo : ipsius si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. (Epist. 174.)

Ce fut sous l'épiscopat de Foulques, intime ami de saint Bernard, en 1139, que les chanoines de Lyon commencèrent à célébrer la fête de l'immaculée conception de la Vierge, dévotion introduite par saint Anselme de Cantorbery, durant son séjour en cette ville, et adoptée depuis par toute l'Église. Lyon, *la Rome française, la pieuse cité de Marie, la métropole des*

Cette lettre, au rapport des écrivains du temps, provoqua quelques écrits sur le même sujet, sans que la discussion occupât l'attention publique. Des questions bien autrement graves surgirent à cette époque. Elles absorbèrent la cour romaine, et ouvrirent au zèle de l'abbé de Clairvaux une nouvelle sphère d'activité, une carrière toute scientifique, où sa haute mission ne brille pas avec moins de splendeur que dans sa carrière politique. Le schisme avait été matériellement étouffé, mais de funestes divisions subsistaient dans les esprits; et la même tendance qui portait les peuples à secouer le joug du pouvoir politique poussait la raison humaine à s'affranchir de l'autorité religieuse. De là une nouvelle phase dans la vie de saint Bernard, que nous verrons se déployer et grandir dans les chapitres suivants.

bonnes œuvres, était digne d'attacher ce brillant fleuron à la couronne des fêtes célébrées en l'honneur de la Reine des anges. (Voy. Hist. de l'Église de Lyon, par Poullin de Lumina. Éd. 1770, p. 210.)

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

TROISIÈME ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

